

VOLTAIRE

---

LETTRES  
PHILOSOPHIQUES

PUBLIÉES

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES COMMENTAIRES

PAR

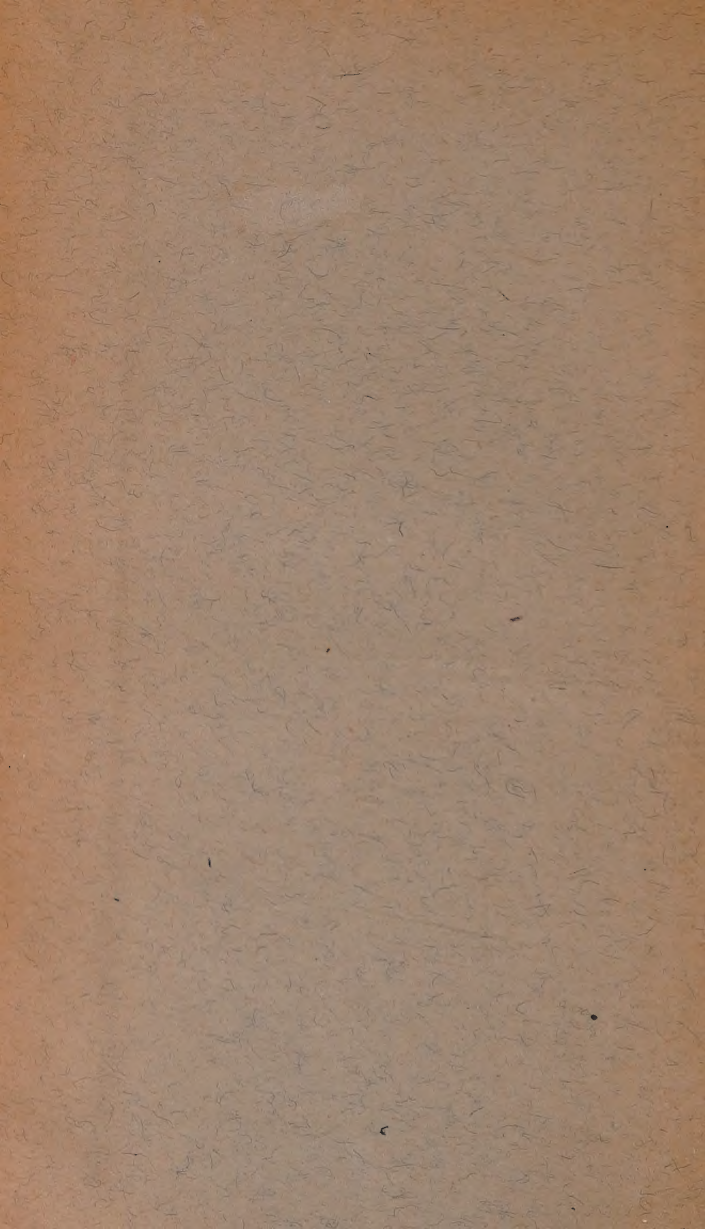
Henri LABROUE



LIBRAIRIE DELAGRAVE









**VOLTAIRE**  
**LETTRES PHILOSOPHIQUES**

## DU MÊME AUTEUR

**Autres publications d'histoire contemporaine.**

---

***Le conventionnel Pinet, d'après ses Mémoires inédits.*** Paris, Alcan, 1907.

***Le club jacobin de Toulon (1790-1796).*** Paris, Alcan, 1907.

***La France vue de l'étranger.*** Bordeaux, Gounouilhou, 1909.

***La commune d'Angoisse pendant la Révolution.*** Paris, Maretheux, 1910.

***L'esprit public en Dordogne pendant la Révolution,*** préface de Gabriel Monod, Paris, Alcan, 1911.

***L'Impérialisme japonais,*** Paris, Delagrave, 1911.

***La mission du conventionnel Lakanal dans la Dordogne en l'an II (oct. 1793-août 1794).*** Paris, E. Champion, 1915.

***La Société populaire de Bergerac pendant la Révolution,*** Paris, Rieder, 1915.

---

# VOLTAIRE

---

## LETTRES PHILOSOPHIQUES

PUBLIÉES

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES COMMENTAIRES

PAR

**Henri LABROUE**

AGRÉGÉ D'HISTOIRE, DOCTEUR ÈS LETTRES

DÉPUTÉ DE LA GIRONDE

---

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS  
LIBRAIRIE DELAGRAVE  
15, RUE SOUFFLOT, 15  
1931

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.

---

*Copyright by Ch. Delagrave, 1910.*

---



844.5  
V882

20  
L  
193

## AVANT-PROPOS

---

« N'y a-t-il pas lieu de substituer, dans l'enseignement de la langue française, la lecture des prosateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle à celle des prosateurs du XVII<sup>e</sup>? » Telle était la question que posaient M. Salomon Reinach et, avec lui, beaucoup d'excellents esprits, au *Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française*, à Liège, en septembre 1905<sup>1</sup>.

M. S. Reinach constatait que le XVIII<sup>e</sup> siècle, qui « n'admira que l'antiquité et lui-même », avait transmis au siècle suivant un enseignement fondé sur la littérature latine et sur la lecture de quelques auteurs du temps de Louis XIV. Rollin, dans son *Traité des Etudes*, recommande avant tout Boileau, Nicole, les *Pensées* de Pascal, le *Discours sur l'histoire universelle*, les deux tragédies sacrées de Racine. Cette part prépondérante qui, jusqu'en plein XIX<sup>e</sup> siècle, fut faite à l'antiquité et aux prosateurs chrétiens du XVII<sup>e</sup> siècle, M. S. Reinach l'attribue et à la pédagogie, qui est naturellement conservatrice, car on enseigne volontiers comme on a été instruit soi-même, et au contrôle que, directement ou non, l'Eglise catholique a longtemps exercé sur l'enseignement, si bien que, « sous couleur d'observer la neutralité religieuse, les professeurs laïques ont dû éviter tout ce qui pouvait donner ombrage à l'Eglise ». Vérité en deçà de 1700, erreur au delà : tel sembla être longtemps le mot d'ordre des éducateurs.

Sans doute, l'Université fit graduellement place aux prosateurs « philosophes », mais ce ne fut ni sans peine ni sans réserves. Le gouvernement napoléonien était hostile à l'idéologie; la Restauration ne tolérait qu'un enseignement catholique et monarchique; le spiritualisme cousinien redoutait la contagion du sensualisme. Tout au plus se hasarda-t-on à faire, dans l'enseignement, une place aux *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, au *Siècle de Louis XIV*, à l'*Histoire de Charles XII*, à *Mérope*, à des *Lettres choisies*, très soigneusement choisies, de Voltaire.

Le choix portait, en effet, d'une façon générale, « sur ceux des

1. Voir les *Actes du Congrès*; Paris, Champion, 1906.

ouvrages du XVIII<sup>e</sup> siècle qui en reflètent le moins la pensée ». Les élèves lisaient des écrivains « philosophes », mais ils ignoraient la « philosophie » de ces écrivains. On leur faisait connaître de la prose ou des vers de Voltaire; on leur cachait le voltairianisme<sup>1</sup>. Systématiquement, on s'efforçait de ne dégager du XVIII<sup>e</sup> siècle que les qualités de forme. Plus préoccupé de proposer, sinon d'imposer, par la voie détournée des études littéraires, certaines solutions des problèmes sociaux, politiques, philosophiques, religieux, on ne se souciait point d'exposer objectivement les diverses façons dont s'étaient posés ces problèmes selon les époques, dont ils avaient été traités, dont ils avaient été résolus. On s'imaginait que le professeur, dans son enseignement, devait *prendre parti*, qu'il devait prendre parti dans le sens des « croyances héréditaires », et que c'était « offusquer les regards » ou même « blesser les consciences » que révéler aux élèves l'existence d'ouvrages étrangers ou hostiles à ces « croyances héréditaires ». L'enseignement, devenant ainsi unilatéral, était ravalé aux proportions d'une propagande confessionnelle, faite à propos et à l'abri de la littérature.

Et qu'on ne croie point qu'il y ait là exagération de notre part. « Nous considérons comme notre devoir, écrivait encore en 1891 un auteur de *Choix de lettres du dix-huitième siècle*<sup>2</sup>, de ne placer sous les yeux de nos jeunes lecteurs rien qui pût offusquer les regards, en blessant les consciences, rien qui pût offenser les croyances héréditaires qu'un livre d'enseignement public doit s'abstenir d'effleurer, même en passant, sous peine d'empiéter sur les droits imprescriptibles du père de famille. » Et l'auteur s'excusait d'avoir

1. « Les écoliers — j'en juge par mes souvenirs — ne trouvaient pas grand intérêt à des lectures qui ne leur ouvraient pas d'horizons nouveaux... Un journal quotidien publia, en guise de supplément, un des petits chefs-d'œuvre de Voltaire, *les Questions de Zapata*; ce fut comme une révélation; si j'en excepte deux ou trois spécialistes de l'histoire littéraire, aucun de mes amis ne connaissait le titre de cet opuscule. Un peu plus tard, ayant relu, la plume à la main, l'*Essai sur les mœurs*, j'ai demandé à tous les membres d'une société savante de Paris ce qu'ils pensaient de ce livre de génie; aucun ne l'avait lu, mais tous connaissaient, pour l'avoir expliqué au collège, le *Discours sur l'histoire universelle*. Je ne crois pas trop m'avancer en affirmant qu'à l'heure présente, parmi les hommes instruits ayant passé la quarantaine, il n'y en a pas un sur cent qui ait pratiqué, assez pour se faire une idée personnelle de leur contenu, les œuvres de Voltaire, de Montesquieu, de Rousseau, de Diderot. Quant à Condillac, à Dalemberbert, à Helvétius, à d'Holbach, auxquels la pensée moderne est redevable de si grands bienfaits, pas un homme sur mille ne les connaît directement. » (S. REINACH.)

2. J. Labbé, *Choix de lettres du dix-huitième siècle*, 1891.

peut-être, malgré sa vigilance, « laissé subsister trop de traits saillants d'une époque qui a amoncelé tant de ruines ». Dénaturer sciemment une période de l'histoire littéraire en en élaguant des traits caractéristiques, est-ce le moyen d'en donner une idée juste? Et remplacer l'exactitude des descriptions par la violence des épithètes, est-ce, en vérité, montrer un scrupuleux souci de la neutralité professionnelle?

C'est contre cet enseignement à la fois étriqué et frelaté qu'on a voulu réagir dès le dernier quart du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. On s'est préoccupé de déplacer les bases de l'enseignement traditionnel en matière d'histoire littéraire, comme on faisait à la même époque en matière d'histoire politique, sociale ou philosophique. On s'est efforcé, en un mot, de substituer à un enseignement partiel et partial un enseignement intégral et objectif.

Dès lors, on était amené à se demander sur quelles parties de notre littérature devait porter l'effort des éducateurs. — Une place déjà large a été faite au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, dans les classes, encore que l'histoire des formes du langage y ait souvent pris le pas sur l'histoire des idées, — qu'on ne fasse guère connaître de Henri Estienne que la *Précellence* de la langue française, — ou que l'explication de l'*Institution des enfants* fasse quelque tort à l'étude du scepticisme de Montaigne. — Est-ce le <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle qu'on s'attachera à faire pénétrer dans les établissements d'instruction? Sans doute ce <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, où il y a de tout, fournit un riche aliment, et l'on y a déjà puisé; mais il ne faut pas oublier que, si le fond en est très riche, on s'accorde à reconnaître que la langue en est très mêlée, « vicieuse et inutilement compliquée »; au surplus, une grande partie de ce domaine est encore interdite à l'Université par la législation relative à la propriété littéraire.

Reste le <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. Sans entreprendre ici une dissertation, faite tant de fois d'ailleurs, sur les mérites respectifs de ce siècle et du précédent, il est permis de constater que, par la forme comme par le fond, par les idées comme par le vêtement qui les recouvre, le <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle justifie d'un droit de cité souverain dans l'enseignement universitaire<sup>1</sup>.

1. « La première des fins de l'enseignement littéraire est toute pratique : essentiellement, il doit apprendre à parler et à écrire correctement. Pour cela... mettons hors de pair... Voltaire... Il conviendra d'écarter, au moins d'une fréquentation journalière,... Bossuet, dont le commerce pourrait aisément porter à l'enflure et au boursoufflé... Il sera nécessaire de proscrire les grands artistes qui écrivent mal, comme Balzac le romancier. Il faudra employer avec discernement des artistes trop savants, tels que la Bruyère...

« Le second objet auquel tend l'enseignement du français, c'est la formation du goût... La prédominance sera laissée aux <sup>xix</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siè-

Certes, selon les heureuses expressions de M. S. Reinach, « pour tout lettré qui sent la valeur et la saveur des mots, il est certain que la langue du xvii<sup>e</sup> siècle est plus belle, bien que la syntaxe en

clès, avec l'appoint des poètes du xvi<sup>e</sup> et des proses légères et pures du xviii<sup>e</sup>. Du xvii<sup>e</sup> siècle d'ailleurs nous éliminerons le bâtard, le suranné, le médiocre, si illustre qu'il soit : par exemple, les artifices vieillots du *Télémaque*, la poésie médiocre de Boileau...

« Il s'agit, en troisième lieu, d'assurer la formation intellectuelle de l'enfant... Il faut subordonner le développement de la sensibilité et de l'imagination à celui de la raison, du jugement, du raisonnement... Nous avons à former nos élèves surtout pour l'action et pour la pratique, c'est-à-dire à leur apprendre à juger droit et ferme, à distinguer la vérité de l'erreur, à discipliner leur intelligence... Dans la raison du xvii<sup>e</sup> siècle, il y avait trop de limitations, trop de postulats religieux, sociaux, philosophiques, mondains ; le commerce exclusif de ces esprits risquerait de circonscrire l'activité intellectuelle des enfants. Nous élargirons leur raison avec les principaux éveilleurs de curiosité et de critique, Montaigne, Voltaire, Montesquieu, Diderot, en ce qu'ils ont de fort et de sain...

« En supposant accomplie l'œuvre de formation du style, du goût, de l'intelligence, il reste à considérer les fins générales de l'enseignement auxquelles répond la formule : éducation de l'homme et du citoyen. D'une part, il faut développer la conscience morale de l'enfant, énergie, volonté, capacité d'action ; d'autre part, il faut en lui préparer le citoyen, par l'éducation de la solidarité, de l'esprit de liberté et d'égalité... Et au-dessus de tout cela, il y a, indépendamment des opinions et des croyances, un certain amour du temps dans lequel on vit, non pas une confiance naïvement optimiste et vaine, mais un esprit viril qui accepte les conditions de la pensée et de la vie modernes, tout en luttant pour l'idéal choisi. La formation, le développement de cet esprit ne devront jamais être perdus de vue. Et c'est pourquoi il faudra écarter de l'enseignement ou n'employer qu'avec discrétion les grands écrivains dont l'œuvre est par trop inséparable d'un idéal religieux, social ou politique aboli... A cette fin nous ferons appel..., très abondamment, au xviii<sup>e</sup> siècle, à l'*Esprit des lois*, à l'*Essai sur les mœurs*, à certains articles du *Dictionnaire philosophique* et à certains opuscules de Voltaire. »

Dans la discussion qui suivit cette magistrale conférence de M. Lanson sur *l'Enseignement du français*, son auteur montra « ce qu'il y a de ridicule et puéril à hésiter devant l'emploi de certains ouvrages pour des raisons qui ne sont ni littéraires ni pédagogiques », et se déclara « porté à accepter les œuvres agressives quand elles contiennent beaucoup d'humanité et de vérité, que le professeur peut dégager sans aggraver la polémique elle-même ». (*Revue universitaire*, 15 janvier 1910, revu par M. Lanson.)



soit encore embarrassée et l'ordonnance presque latine » ; mais, en raison de ses qualités mêmes, cette langue est devenue impropre à l'enseignement. « Ce n'est plus la nôtre, et nous admirons surtout en elle ce qui l'en distingue. Ceux qui ont voulu, de nos jours, la prendre pour guide, ont produit des pastiches comparables à ceux des cicéroniens de la Renaissance, quand ils ne se sont pas laissé emporter par leur génie naturel à écrire, avec des mots triés, une langue toute différente. Ce sont là des jeux stériles d'érudits... Ce serait enseigner une langue morte de plus qui, pour être aussi belle que celle de Cicéron, n'a plus assez de points d'attache avec la nôtre et ne peut plus s'y insinuer sans faire disparate. Il en résulterait que les élèves, la mémoire meublée de phrases qui ne leur serviraient plus de modèles, mais tout au plus de matière à citations, conformeraient leur manière d'écrire à celle des journaux et des romans, c'est-à-dire, toujours sauf exception, à du charabia. Ce serait l'avènement d'une barbarie littéraire, où la belle prose française, œuvre non pas spontanée, mais réfléchie et lentement élaborée par tant de siècles, risquerait de perdre le fil de sa tradition. »

Est-il besoin, par contre, d'insister sur les mérites de la langue du XVIII<sup>e</sup> siècle et sur les services qu'on en peut attendre, sur cette langue abstraite, comme l'exige une civilisation compliquée, concise et claire, comme la veulent les gens pressés que nous sommes, souple, comme le comporte l'indéfinie variété des sujets qui nous sollicitent, tour à tour coulante, courante et coupante, toujours fine, limpide, avenante, cette langue dont Voltaire a donné « les premiers et les plus parfaits modèles » ? Bien rares sont ceux, même parmi les plus entêtés du « grand siècle », qui n'ont pas rendu à cette langue le tribut d'éloges auquel elle a droit. Je me souviens d'un de mes anciens maîtres, esprit des plus distingués et des plus sincères, qui éprouvait et cherchait à nous faire éprouver pour les écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle la plus grande, j'allais presque dire la plus exclusive admiration : non, car il ne cessait de nous signaler la *Correspondance* de Voltaire comme le plus parfait modèle de « style » qu'il pût nous recommander.

Justifiera-t-on cette espèce de monopole pédagogique dont a si longtemps joui la littérature du siècle de Louis XIV, en disant que, plus éloignée de nous par la forme, elle en est plus rapprochée par le fond ? Ce serait défendre, semble-t-il, un bien étrange paradoxe. Quel abîme entre l'attitude intellectuelle d'un Français du XX<sup>e</sup> siècle et la mentalité d'un contemporain de Louis XIV ! Quelles œuvres littéraires d'alors fourniront un aliment appréciable à nos préoccupations politiques, sociales, scientifiques ? Et n'est-il pas quelque peu déraisonnable, en vérité, de s'obstiner à vouloir faire d'une littérature essentiellement monarchique, aristocratique et catholique la base de l'enseignement littéraire dans une république démocratique qui n'admet point de religion d'Etat ?

Quelle pauvreté de pensée chez la grande majorité des écrivains du xvii<sup>e</sup> siècle! Comme est restreint le nombre d'objets qui les sollicitent, et même, dans le cercle étroit où se déploie leur activité, comme il est rare de trouver trace d'une critique éveillée, de recherches originales!

Comme elle nous semble éteinte, la vie proprement intellectuelle de ce siècle, à demi mutilée par l'absence de curiosité scientifique! Si l'on excepte Descartes, ce lointain mais fécond initiateur du siècle des philosophes, quelle dérision de n'avoir à noter d'autre fruit de spéculations philosophiques que la théocratie de Bossuet ou la théologie de Bourdaloue, ces clercs du xvii<sup>e</sup> siècle, qui lui tinrent lieu de penseurs!

Les écrivains se sont-ils seulement intéressés aux questions politiques ou sociales? Non. Ils ont simplement enregistré les formules consacrées par l'autorité et la tradition. Pour dix lignes de La Bruyère qui traduisent quelque inquiétude sociale, que de volumes parurent alors, qui érigeaient en dogme l'inégalité des classes ou le *statu quo* despotique, qui adulaient à l'envi le « grand roi » et ses maîtresses! Humilité et humiliation, telle est bien souvent, à cet égard, l'attitude de ces écrivains. Est-ce à l'école de cette littérature domestiquée et flagorneuse que les élèves feront l'apprentissage de la vie civique et sociale?

Mais, dit-on, le xvii<sup>e</sup> siècle a vécu d'une vie morale intense, dont sa littérature est le reflet; jamais l'âme humaine n'a été étudiée avec plus de pénétration. — Sans doute; comme on l'a fait parfois remarquer, jamais anthropocentrisme plus intégral n'a plus étroitement ramené à l'analyse intérieure la totalité de l'univers. N'est-ce point là, déjà, une rançon bien chère de ces subtiles études psychologiques? Et surtout, n'est-il pas curieux de constater que cette littérature psychologique se réduit à peu près entièrement à l'analyse du sentiment de l'amour? A lire moralistes et poètes dramatiques du temps, ne croirait-on pas que ce siècle fut en proie à un long cauchemar érotique, et que sa vie morale fut débordée par l'amour?

Ainsi que se l'est demandé M. Lanson en un vigoureux et courageux article<sup>1</sup>, est-ce faire œuvre de bonne hygiène mentale que transformer trop souvent les professeurs de lettres, dont la tâche peut être pourtant si haute et si féconde, en je ne sais quels « pédagogues galants », quels régents Régence, chargés de dresser à l'amour jeunes gens et jeunes filles, sous les auspices de Vénus, en la personne de Clélie ou de la princesse de Clèves, de Chimène ou de Roxane, de Célimène ou de Phèdre? Apprendre aux élèves comment la moitié de l'âme de Rodrigue a mis l'autre au tombeau,

1. *Revue bleue*, 30 septembre 1905, G. Lanson, *Dix-Septième Siècle ou dix-huitième?*

comment tel amoureux fut brûlé de plus de feux qu'il n'en alluma, quels charmes à Pyrrhus prodiguait Hermione; initier les écoliers aux intrigues d'un harem ou attirer leur attention sur des crimes passionnels, n'est-ce point s'exposer à faire du cours du professeur le prélude d'une scène de cour d'amour ou de cour d'assises? N'est-ce point altérer la valeur éducative de l'enseignement?

Cessons donc de faire graviter l'histoire littéraire autour et à l'ombre de Boileau, de Bossuet, de Racine, si admirables écrivains soient-ils à tant d'égards! Que les hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle n'en soient plus les humbles satellites! Que la part faite au siècle de Voltaire grandisse à côté et même aux dépens de celle qui est réservée au siècle de Louis XIV! La neutralité professionnelle y trouvera son compte, en même temps qu'on distribuera aux élèves un enseignement plus complet, je veux dire plus représentatif du passé. C'est respecter la pensée des enfants que ne point leur cacher la moitié de l'histoire. Après leur avoir fait apprendre le passage où Bossuet glorifie la révocation de l'édit de Nantes, on leur fera lire des pages du *Traité de la tolérance*. Après leur avoir fait lire et commenter les attaques des orateurs catholiques contre le libertinage, on mettra dans leurs mains du Bayle ou du Fontenelle. Après leur avoir fait admirer l'« abêtissez-vous » des *Pensées*, on leur fera connaître la *Lettre de Voltaire sur les Pensées de Pascal*. Que Rousseau ait accès dans les classes autrement que par l'*Emile*, et que l'athée Diderot y ait droit de cité au même titre que Fénelon, sous réserve des coupures imposées par la décence!

Et de quelle importance fut cette littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont toutes les conséquences sont encore loin de s'être développées aujourd'hui! Elle constitue l'arsenal le plus formidable qui ait jamais été dressé contre tout un ensemble d'institutions séculaires; elle est l'écho d'ardentes préoccupations sociales; elle renferme les idées-mères des réformes politiques contemporaines; elle est la promotrice, à travers le monde, des idées de recherche et de progrès scientifique; elle a fait la pensée moderne, la pensée dont nous vivons. Tel est le glorieux et toujours vivant héritage qu'il convient de ne laisser ni dépérir ni déprécier.

C'est dans cet esprit-là, nous sommes heureux de le constater, que viennent d'être publiés, à l'usage des classes, plusieurs volumes d'extraits en prose ou en vers d'écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Leurs

1. Citons tout particulièrement A. Bayet et F. Albert, *Les Ecrivains politiques du dix-huitième siècle*, Introduction et les pages 62 à 155 sur Voltaire. — Cette modernisation graduelle de l'enseignement littéraire est d'ailleurs conforme aux traditions de l'Université. Au temps de Fontanes, on n'étudiait nos écrivains que pour les comparer avec les anciens : Montesquieu avec Tacite, *Charles XII* avec l'*Alexandre* de Quinte-Curce. Au temps de Villemain, on voyait en eux des modèles de

auteurs ont fait à la fois preuve de talent et de hardiesse; nous ne pouvons qu'applaudir à leur initiative. Mais le patrimoine littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle est assez riche pour qu'on ne s'en tienne pas là. Les « morceaux choisis », par leur aspect fragmentaire et par l'uniformité systématique du choix, rebutent quelquefois l'attention des élèves. Pourquoi ne pas leur présenter une œuvre complète, une de ces œuvres courtes, mais substantielles et représentatives de tout un mouvement de pensée, comme ce siècle en a tant produites?

Des élèves ne trouveraient-ils pas autant de plaisir et de profit à la lecture de *Zadig* ou de *Micromégas* qu'à l'étude du *Télémaque* ou du *Sermon sur l'éminente dignité des pauvres*? Un certain nombre de *Lettres persanes* ne les amuseraient-elles pas et ne les feraient-elles pas réfléchir autant que le *Discours sur le poème dramatique*? Des articles du *Dictionnaire philosophique* et de l'*Encyclopédie* ou une édition du *Tableau historique des progrès de l'esprit humain* ne les délasseraient-ils pas fructueusement d'une épître de Boileau ou même, si l'on veut, de l'*Histoire de Charles XII*? Et une première édition classique des *Lettres philosophiques* ne serait-elle pas plus opportune qu'une nouvelle édition — après tant d'autres — de la *Lettre à l'Académie*<sup>1</sup>?

C'est cette édition-là que nous publions aujourd'hui, à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire et primaire supérieur. Nous dirons plus loin dans quelles conditions cette œuvre de Voltaire fut élaborée et publiée, et quelle est la portée de ces Lettres, dont Beauchot écrivait qu'elles sont « un des ouvrages qui ont eu le plus d'influence sur l'esprit humain dans le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. » Quant au texte, il nous a paru indispensable de l'accompagner de notes

l'art d'écrire. Avec J. Simon et J. Ferry, la liste des auteurs s'ouvre davantage; on étudie, à côté des *Pensées*, les *Provinciales*; à côté du *Siècle de Louis XIV*, les *Lettres* de Voltaire.

1. Qu'on m'excuse de citer encore M. Lanson, mais on ne saurait mieux dire : « Il serait bon de prendre le point de vue historique, de rapporter les textes moins à une polémique littéraire qu'à la vie d'une société et d'une époque. C'est par l'histoire qu'on pourrait arriver sûrement à faire pénétrer nos élèves dans la civilisation du passé. Pour le rattacher à eux, on pourrait y chercher aussi les problèmes moraux et sociaux qu'elle enferme, leur faire apercevoir à quels problèmes moraux et sociaux de notre temps les problèmes moraux et sociaux de ces œuvres répondent, par quelle transposition, quelle transformation les problèmes se posent autrement aujourd'hui, comment certains problèmes ne se posent plus et sont remplacés par d'autres. » (*Revue bleue*, 13 mars 1909, G. Lanson, *La Crise des méthodes dans l'enseignement du français*.)

2. *Avertissement*, voir éd. Moland, t. XXII, p. 81.



assez nombreuses, sans courir pourtant le risque de dépasser les limites assignées à une édition classique. On a appelé Voltaire un « touche-à-tout de génie »; et de fait il est presque impossible de rencontrer une page portant la marque de Voltaire, où les problèmes les plus divers ne soient abordés ou effleurés. Des connaissances scientifiques, historiques, économiques, etc., très diverses et très approfondies, seraient nécessaires à qui voudrait tenter une étude détaillée de l'ensemble de son œuvre. C'est assez dire que nos annotations seront nécessairement incomplètes et inégales; nous espérons, du moins, qu'elles ne seront pas inutiles.

Au surplus, cette édition « classique » arrive à son heure, au moment où l'un des plus éminents maîtres de l'Université, et dont je m'honore d'avoir été l'élève, M. G. Lanson, vient de publier une édition critique des *Lettres philosophiques*, modèle d'édition savante, qui laisse bien loin derrière elle toute tentative de ce genre<sup>1</sup>. A propos de cette « édition admirable, la reine de nos éditions critiques de littérature française moderne », M. G. Rudler n'a pas hésité à écrire<sup>2</sup> : « Je n'imagine pas que personne, en aucun temps, puisse songer à rééditer ces Lettres sur les mêmes principes et sur les mêmes lignes... Quand, presque à chaque assertion de l'auteur, on vous produit ses sources; qu'on est allé les chercher partout, dans son pays, dans trois ou quatre pays d'Europe, chez lui, chez les autres, dans les livres, dans les journaux, aux endroits quelquefois les plus imprévus...; qu'on vous ouvre le crâne de l'écrivain et qu'on vous fait assister au travail de son cerveau...; que voulez-vous qu'on ajoute à l'intelligence que vous avez de cet écrivain? Tout changement de méthode ne pourra être qu'une diminution, un recul... Il est bien probable qu'aucun pays du monde, aujourd'hui, ne pourrait lui opposer une édition comparable à la fois pour l'immensité de la recherche et la rigueur sobre de la méthode et du commentaire... Sachons-le, et ne laissons pas croire que nous l'ignorons. »

On comprendra assez, par ces quelques citations, de quel précieux appoint nous a été l'œuvre magistrale de M. Lanson dans l'élaboration de cette édition classique. Qu'il nous soit permis d'adresser ici à notre ancien maître le public hommage de notre admiration et de notre gratitude.

« Parlons net, écrivait, il y a quelques années, un critique autorisé<sup>3</sup> : notre temps, qui vénère la mémoire de Voltaire, semble

1. Voltaire, *Lettres philosophiques*, édition critique avec une introduction et un commentaire, par Gustave Lanson; Paris, Cornély, Société des textes français modernes, 2 vol. in-16, 1909.

2. *Revue universitaire*, 15 avril et 15 décembre 1909.

3. Jean Nointel, *L'Influence de Voltaire*, dans la *Revue bleue* du 12 janvier 1907.

se dépendre de ses œuvres; notre temps est inhabile à extraire de l'œuvre immense de Voltaire tout ce que cette œuvre contient d'art vivant et de pensée agissante; Voltaire n'exerce point sur notre éducation nationale la part d'influence à laquelle il est en droit de prétendre. Fait reconnu, fait indiscutable, dont il ne faut point se lasser de proclamer l'accablante évidence, encore qu'on ne puisse se flatter d'interrompre aisément une fâcheuse tradition; et il n'est point si aisé d'inaugurer une tradition plus salutaire... Si l'on n'y prenait garde, Voltaire serait bientôt le moins lu de tous nos classiques. » Et ce critique ajoutait, montrant la nécessité de fortifier la connaissance de l'œuvre de Voltaire, que « la tâche est urgente, et qu'elle incombe presque tout entière à l'Université<sup>1</sup> ».

C'est à cet appel que, pour notre modeste part, nous nous sommes efforcé de répondre. Au reste, les encouragements d'un maître tel que M. Lanson, que nous avons entretenu de notre dessein, nous y incitaient :

« Je suis d'accord avec vous, m'écrivait M. Lanson, sur l'utilité d'introduire le XVIII<sup>e</sup> siècle ou, si vous voulez, de lui faire une place plus large dans les études secondaires; — sur la méthode qui consiste à agir d'abord sur les futurs professeurs, d'où la connaissance du XVIII<sup>e</sup> siècle s'étendra ensuite aux classes de lycée, lorsqu'ils seront en fonction; — sur la nécessité de procurer des éditions annotées qui fournissent aux maîtres et aux élèves les renseignements philosophiques, historiques, économiques, etc., sans lesquels on ne peut expliquer un texte de Montesquieu ou de Voltaire, — sur la nécessité d'être très strict dans les coupures de moralité, pour s'assurer la liberté de présenter les idées des philosophes dans leurs pleines et plus caractéristiques expressions.

« Je trouve le choix des *Lettres anglaises* très bon. C'est un livre capital dans l'histoire du XVIII<sup>e</sup> siècle et dans l'évolution de Voltaire.

« Je pense, comme vous, que les barrières et les compartiments qui distinguent historiens, littérateurs, philosophes, dans l'enseignement secondaire, sont factices : il faut, en effet, autre chose que de la littérature pure ou de l'histoire pure — histoire politique, j'entends — pour expliquer Voltaire. »

Je ne saurais placer sous un plus haut patronage l'édition classi-

1. « Si l'on cherche, écrivait L. Crouslé à propos de Voltaire, quelles sont les œuvres de ce prodigieux écrivain qui sont encore lues, étudiées, goûtées, sinon par la multitude, au moins par les lettrés, on se trouve d'abord dans l'embarras, et bientôt l'on tombe dans l'étonnement. Le silence, un silence mortel, s'est fait sur tant de poèmes, d'ouvrages d'histoire, de manifestes philosophiques! » (*Hist. littér. franç.*, Petit de Julleville, t. VI, p. 187.)

que d'une des œuvres les plus représentatives d'un homme en qui il est permis de voir le plus grand des écrivains français et le plus français de nos grands écrivains<sup>1</sup>.

H. L.

1. Les *Lettres philosophiques* peuvent être choisies comme texte d'explication dans plusieurs classes de l'enseignement secondaire. Les programmes de troisième A et de seconde ABC portent : « Lettres choisies du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle. » Le programme de première ABCD porte : « Voltaire, extraits des œuvres historiques et des autres ouvrages en prose. » Ajoutons que la connaissance des *Lettres philosophiques* complète les études relatives à l'histoire politique, littéraire et économique de l'Angleterre, ainsi que les études relatives au mouvement philosophique du xviii<sup>e</sup> siècle (programmes d'histoire et de langues vivantes des classes de seconde et de première).

En outre, les *Lettres philosophiques* sont parfois inscrites au programme de la licence ès lettres, par exemple dans les Facultés des Lettres de Paris et de Bordeaux (en 1908 et 1909). Elles sont également étudiées, et de très près, dans certaines Universités étrangères ; j'ai pu en faire la constatation à l'Université Columbia (New York) et à l'Université de Pennsylvanie (Philadelphie).

En 1848, au concours de l'Ecole normale supérieure, le sujet de la composition française fut une *Lettre adressée de Londres par Voltaire à ses amis de France* ; le texte intégral de ce sujet se trouve dans Félix Hémon, *Cours de littérature*, t. VI, *Voltaire*, p. 57. Le même sujet a été aussi donné au Concours général des lycées et collèges. La copie qui obtint le premier prix contient une grossière erreur sur le *Brutus* de Voltaire.

L'enseignement primaire peut aussi trouver son compte à l'étude d'œuvres telles que les *Lettres philosophiques*. Dans un récent concours à l'Ecole normale de Saint-Cloud, on donnait aux candidats le sujet suivant à traiter : « Ce sont les œuvres de nos grands écrivains du xvii<sup>e</sup> siècle... qui forment encore aujourd'hui le fond de l'enseignement littéraire dans toutes nos écoles. Cependant les écrivains du xviii<sup>e</sup> et du xix<sup>e</sup> siècle sont plus proches de nos idées, de nos sentiments et de nos mœurs, et sembleraient devoir convenir mieux pour former l'esprit et le cœur de la jeunesse d'aujourd'hui. Que pensez-vous de cette préférence...? »

Je tiens à remercier mon ami et ancien élève M. Pierre Flottes, agrégé d'histoire, qui a bien voulu revoir les épreuves de la deuxième édition de cet ouvrage.

---





# INTRODUCTION

---

## 1. — L'influence anglaise en France avant Voltaire.

Un événement considérable, surtout dans l'histoire des lettres et des idées politiques, s'était produit en France au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle : la découverte de l'Angleterre<sup>1</sup>. Les Français du XVIII<sup>e</sup> siècle, monarchiques, catholiques, voyageaient peu, connaissaient à peine un pays qui leur était à la fois suspect par sa religion et odieux par ses deux révolutions successives. A peine quelques hommes de lettres français avaient-ils alors franchi la Manche : Voiture, Gahriel Naudé, Théophile de Viaud, qui s'était réfugié en Angleterre pour sa sûreté personnelle, Jean de Schelandre et quelques autres. La langue anglaise était plus ignorée encore que la terre anglaise. Et qui donc, en France, se fût donné la peine de l'apprendre, quand le français était, après le latin, la langue internationale, quand Bacon écrivait en français au marquis d'Effiat, ou Hobbes à Gassendi ? Saint-Evremond lui-même, quoiqu'il vécût à Londres la plus grande partie de son existence et qu'il y fût l'ami de Waller, de Buckingham, de d'Aubigny, savait mal l'anglais. La langue anglaise était considérée comme un jargon barbare. Nombreux étaient ceux qui, aveuglés par l'hégémonie littéraire et politique de la France, auraient écrit ces lignes qu'adressait le comte de Comminges, ambassadeur

1. Voir notamment A. Sayous, *le Dix-Huitième Siècle à l'étranger*, 2 vol., 1871 ; Jusserand, *Shakespeare en France sous l'ancien régime* ; J. Texte, *J.-J. Rousseau et les Origines du cosmopolitisme littéraire*, 1895 ; Charlanne, *l'Influence française en Angleterre au dix-septième siècle, la vie sociale, le théâtre et la critique*, 2 vol., 1906. Voir aussi Lemonnier, *Histoire de l'art au temps de Richelieu...* notamment p. 61 et suiv. ; et Churton Collins, *Voltaire, Montesquieu and Rousseau in England*, in-8°, 1908 ; cet ouvrage est la reprise et la suite de son *Bolingbroke... and Voltaire in England*, paru à Londres en 1886. Voir aussi Walter Melville Daniels, *Saint-Evremond en Angleterre*, 1907, et *l'Influence anglaise au dix-huitième siècle*, dans la *Revue des cours et conférences* du 25 février 1909.

français à Londres, à Louis XIV, qui avait eu la curiosité de s'enquérir s'il y avait en Angleterre des écrivains et des savants : « Il semble que les arts et les sciences abandonnent quelquefois un pays pour en aller honorer un autre à son tour. Présentement elles ont passé en France, et, s'il en reste ici quelques vestiges, ce n'est que dans la mémoire de Bacon, de Morus, de Bucanan et, dans les derniers siècles, d'un nommé Miltonius, qui s'est rendu plus infâme par ses dangereux écrits que les bourreaux et les assassins de leur roi. »

Mais vint la révocation de l'édit de Nantes (1685). Soixante à quatre-vingt mille Français trouvèrent un asile dans cette Angleterre où les appelaient leurs sympathies religieuses et politiques. C'est surtout dans la colonie protestante de Londres que sont alors nombreux les esprits curieux, avides de s'initier aux choses de l'Angleterre, aigris par l'exil et tentés de comparer les institutions de liberté qui sont leur sauvegarde au régime de bon plaisir dont ils ont été les victimes. Ils se réunissent à la taverne de *l'Arc-en-ciel*, s'informant de tout, discutant de tout ; ils sont historiens, poètes, numismates, orientalistes, prédicateurs, journalistes, traducteurs d'ouvrages de science, de philosophie, de littérature anglaise. Ils prennent à tâche de vulgariser les œuvres de Locke, dont ils sont enthousiastes ; c'est dans les *Bibliothèques* du réfugié Le Clerc que Locke publie plusieurs de ses écrits ; c'est le réfugié Coste qui donne les premières traductions françaises des œuvres de Locke ; c'est encore Le Clerc qui, à la mort du maître, insère dans ses feuilles son éloge funèbre ; ce n'est pas sans raison que Voltaire, dans sa 7<sup>e</sup> Lettre philosophique, associera le nom de Le Clerc, l'apôtre du lockisme, aux noms illustres de Locke et de Newton.

C'est aussi en matière de mœurs, de science, de littérature, que les protestants réfugiés se font les actifs propagandistes de l'influence anglaise au dehors. C'est en 1664 que Sorbière publie une *Relation d'un voyage en Angleterre*, que Voltaire décrira injustement, car l'auteur y fait preuve de qualités d'observation et de sagacité, qu'il étudie le caractère anglais, signale la prospérité du pays, décrit avec complaisance des jardins anglais, dit bien haut son admiration pour la science anglaise, ou note des traits caractéristiques du théâtre anglais. Les protestants de Misson, en 1698, et Le Sage de la Colombière, en 1715, publient des relations analogues. Le Clerc, dans sa *Bibliothèque universelle*, Bayle, dans ses *Nouvelles de la République des lettres*, que continuera Basnage de Beauval, font connaître des traités de science, d'histoire, de philosophie, les institutions politiques, la grandeur économique, la littérature de l'Angleterre. Nombreuses sont les revues qui, de la Haye, vont répandre en France la curiosité et le goût des choses d'outre-Manche.

Au point de vue politique enfin, les réfugiés se font les vulgarisateurs des institutions anglaises à travers l'Europe. Ils suivent

d'un œil sympathique les projets de réforme qui éclosent en France dans les dernières années du Grand Roi. Aux Anglais eux-mêmes ils font connaître, comme Rapin Thoyras, dans son *Histoire d'Angleterre* (1724), qui fut traduite en anglais, les origines et le rôle du Parlement britannique.

D'autre part, survient en France la Régence, et, avec elle, l'alliance des deux diplomaties, un rapprochement des classes éclairées des deux peuples. L'usage se répand, dans quelques milieux français, de discuter des choses de la politique et de la philosophie anglaises; la franc-maçonnerie anglaise s'introduit à la même époque en France, et devient vite un centre de propagande libérale.

Mais ce développement de l'« anglomanie » aurait été sans doute plus faible et plus lent s'il n'avait été dû qu'à l'influence de ces esprits, moyens pour la plupart, qu'étaient, par exemple, les protestants réfugiés<sup>1</sup>, savants, mais un peu lourds, curieux, mais un peu brouillons, d'un style un peu terne, d'une personnalité un peu effacée. Quelques hommes vont précipiter le mouvement, dans des œuvres d'une plus grande portée. Sans parler de l'abbé Dubos, qui vint à Londres en 1698 et 1702 et y prit contact avec la littérature anglaise, ni de Destouches, qui fera des emprunts au théâtre anglais, il convient de réserver une place à part à l'abbé Desfontaines, à Muralt et à l'abbé Prévost, les précurseurs immédiats de Voltaire.

L'abbé Desfontaines, que Voltaire a fort malmené pour avoir insuffisamment possédé l'anglais, était en relations avec Swift; il en traduisit un opuscule, ainsi que *Gulliver* (1727), ou plutôt fit paraître sous son nom la traduction de cet ouvrage.

Quant à Muralt et à l'abbé Prévost, ils contribuèrent plus encore à attirer sur l'Angleterre l'attention du public français, et Voltaire se montre bien injuste à leur égard quand il écrit, en 1768, à Horace Walpole : « Je suis le premier qui ai fait connaître Shakespeare aux Français; j'en traduisis des passages il y a quarante ans, ainsi que de Milton, de Waller, de Rochester, de Dryden et de Pope. Je peux vous assurer qu'avant moi personne en France ne connaissait la poésie anglaise; à peine avait-on entendu parler de Locke. » S'il est vrai, comme l'a dit Sainte-Beuve, que Voltaire « résume avec éclat » ce qu'on avait dit de l'Angleterre avant lui, n'oublions pas que précisément on en avait dit déjà quelque chose, que notamment les *Lettres sur les Anglais et les Français*, de Muralt, datent de 1725, et que les plus importants des romans de Prévost<sup>2</sup> sont antérieurs aux *Lettres philosophiques*.

1. M. R. Reuss a publié en 1905 *Londres et l'Angleterre en 1600, décrites par un commis-négociant strasbourgeois*, impressions de voyage sur Londres et les villes voisines, sur Guillaume III, sur les femmes, etc.

2. Ainsi que le 1<sup>er</sup> vol. au moins du *Pour et Contre*.

Le Bernois et protestant Bêat de Muralt a consacré, dans son ouvrage, six lettres à l'Angleterre, qui sont d'un esprit net, délié et grave. Il étudie les origines du peuple anglais, ses mœurs, ses jeux, ses industries; il admire le sang-froid, la précision, la solidité de l'esprit anglais; il connaît peu la littérature dramatique des Anglais, mentionne à peine Shakespeare et juge la comédie en moraliste sévère. Chemin faisant, il compare l'esprit anglais à l'esprit français, dont il dénonce l'inconstance, le maniérisme, la « politesse », le goût pour les « bagatelles ».

Cette esquisse originale méritait le succès, et elle l'obtint. Elle fut traduite en anglais, très lue en France, où elle provoqua critiques et éloges; Voltaire l'appellera « le sage et ingénieux M. de Muralt<sup>1</sup> »; et J.-J. Rousseau louera « le grave Muralt ».

L'abbé Prévost vécut en Angleterre de 1728 à 1731, et il y revint en 1733; il apprit l'anglais, fit de nombreuses traductions et adaptations d'ouvrages anglais, s'intéressa vivement aux mœurs et aux institutions du pays. Déjà, ses *Mémoires d'un homme de qualité* contenaient des peintures du caractère et des mœurs des Anglais, faisant apprécier ainsi (car ils eurent beaucoup de succès) un pays qui, selon ses propres expressions, « n'est pas aussi estimé qu'il devrait l'être des autres peuples de l'Europe, parce qu'il ne lui est pas assez connu ».

Dans ces *Mémoires* défilent les tableaux de mœurs les plus variés et parfois les plus osés, une mascarade à Haymarket et un bal anglais où se rencontrent grisettes et grandes dames, un combat de gladiateurs et une description de Londres, etc. Il y a aussi des pages intéressantes sur des sujets plus sérieux, sur des poètes comme Milton, Spenser, Addison; sur les pièces de Shakespeare, Dryden ou Congrève, qu'il a vu jouer et à la représentation desquelles il a goûté une « satisfaction infinie »; de fines observations sur le tempérament anglais, qu'il embellit quelquefois, qu'il compare avantageusement à celui des Espagnols et des Français.

Pour lui, les Anglais sont « un des premiers peuples du monde », et son enthousiasme attendri déborde en une prosopopée: « Heureuse île! trop heureux habitants, s'ils sentent bien tous les avantages de leur climat et de leur situation!... La chaleur de leur été n'est point excessive, ni le froid de leur hiver immodéré. Leurs terres produisent abondamment ce qui suffit pour leur usage... Sont-ils moins heureux dans l'ordre moral? Ils ont su conserver leur liberté contre toutes les atteintes de la tyrannie... Chez eux le bien public n'est point un vain nom, qui serve de masque à l'injustice et à la violence de ceux qui ont l'autorité en main: chacun y connaît l'étendue de ses droits... La religion n'y est pas moins

1. Au début de la 19<sup>e</sup> Lettre philosophique, de l'édition de 1734 (supprimé dans les éditions postérieures). — V. p. 213.



libre... La vertu ne consiste jamais, parmi eux, en grimaces et en démonstrations affectées. » Et Prévost, le Bénédictin défroqué qu'a touché le souffle du XVIII<sup>e</sup> siècle, continue par ces remarques, dont on trouvera l'analogue dans les *Lettres philosophiques* : « On ne voit en Angleterre, dans les villes et dans les plus simples villages, que des hôpitaux pour les malades, des asiles pour les vieillards de l'un et de l'autre sexe, des écoles pour l'instruction des enfants, enfin mille monuments de piété et de zèle pour la religion et la patrie. Quel est l'homme de bon sens qui ne préférât point ces sages et religieuses fondations à nos couvents et à nos monastères, où l'on ne sait que trop que la fainéantise et l'inutilité s'honorent quelquefois du nom de haine du monde et de contemplation des vérités célestes ? »

De même que ces *Mémoires*, plusieurs romans de Prévost, comme le *Philosophe anglais*, sont tout imprégnés de souvenirs de l'Angleterre. Mais ce qu'il faut surtout signaler comme instrument de diffusion des choses d'Angleterre en France, c'est le *Pour et Contre*, dont Prévost fit paraître 20 vol. de 1733 à 1740, et dont les quatre premiers furent écrits à Londres. Dans cette vaste revue encyclopédique fourmillent les renseignements de toute nature : vers érotiques, questions de haute science, reportage dramatique ou politique, sports, débats de théologiens, vieux livres ou nouvelles publications : tout y passe, et rien ne lasse, car Prévost est un maître dans l'art d'accrocher ou de retenir l'attention du lecteur par la variété des chroniques, la précision des informations, la chaleur du style. L'« anglomanie » dut beaucoup à Prévost, et Voltaire lui dut un peu, puisque c'est dans la première année de la publication du *Pour et Contre*, en 1733, que paraissait, à Londres, l'édition anglaise des *Lettres philosophiques*<sup>1</sup>. Le succès de Prévost frayait la voie à celui de Voltaire.

Une esquisse même sommaire de l'influence anglaise en France avant Voltaire serait incomplète si l'on ne disait au moins quelques mots de cette société de théoriciens politiques que fonda en 1724 l'abbé Alary, précepteur des enfants de France. Installée dans un entresol de la place Vendôme, elle reçut le nom de Club de l'Entresol.

Les travaux du club consistaient en lectures et discussion des

1. Ajoutons que, au moment où Voltaire arrive à Londres (1726), où l'abbé Prévost y vient une première fois (1728) et où Montesquieu y débarque (1729), le jeune Vaudois César de Saussure séjourne en Angleterre (1725-29) et y prend de nombreuses notes, qu'il rédigera, à son retour, sous la forme de lettres, qui ont été publiées en 1904. Voir *Lettres et Voyages de M. César de Saussure*, avec introd. par B. van Muyden. Voir aussi, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 déc. 1904, R. Doumic, *Un Séjour en Angleterre au début du dix-huitième siècle*.

gazettes françaises ou étrangères, notamment des « papiers anglais », en communications et correspondances entretenues avec l'étranger, en lectures de mémoires politiques. Un des conférenciers les plus écoutés du club était l'abbé de Saint-Pierre. La philosophie politique du club s'inspirait, d'une part, de Français tels que Vauban, Boisguilbert, Boulainvilliers ; d'autre part, des institutions et des théories anglaises. Le club comptait parmi ses membres l'Écossais Ramsay. Bolingbroke y fréquentait. En 1726, l'ambassadeur anglais, Horace Walpole, y venait faire une conférence sur les avantages de l'alliance franco-anglaise, récemment conclue.

Mais Fleury trouvait ce club gênant. « On se mêle de trop de choses à l'Entresol, » dit-il un jour. En 1731, le club fut dispersé. Il n'avait eu que sept ans d'existence, mais n'en avait pas moins efficacement contribué à la propagande en faveur des idées anglaises. Son action s'était exercée dans le même sens que celle des protestants réfugiés<sup>1</sup>.

Allait venir le tour de Voltaire, de promouvoir singulièrement cette propagande.

## 2. — Le départ et le séjour de Voltaire en Angleterre.

Sans vouloir refaire ici une biographie de la jeunesse de Voltaire, qu'on a tant de fois écrite, bornons-nous à rappeler les conditions dans lesquelles le futur auteur des *Lettres philosophiques* fut amené à quitter la France<sup>2</sup>.

C'était en décembre 1725. Voltaire avait trente et un ans. Lui et le chevalier de Rohan, grand seigneur enrichi par l'usure, se trouvaient à la Comédie, en présence de la grande tragédienne de l'époque, Adrienne Lecouvreur. M. de Rohan, choqué sans doute du ton tranchant de l'auteur d'*Œdipe*, lui aurait dit, avec arrogance : « Mons de Voltaire, mons Arouet, comment vous appelez-vous ? » Et Voltaire aurait reparti avec aigreur « qu'il ne traînait pas, lui, Voltaire, un grand nom, mais qu'il savait honorer celui qu'il portait ». Le chevalier aurait alors levé sa canne, mais ne frappa point, disant qu'on ne devait répondre qu'à coups de bâton.

A quelques jours de là, Voltaire dînait chez le duc de Sully, quand un valet l'avertit qu'on le demande à la porte de l'hôtel ; il descend dans la rue, mais aussitôt deux hommes, gagés par le che-

1. Voir dans Lavissee, *Histoire de France*, un excellent tableau de l'influence anglaise en France, par H. Carré, *le Règne de Louis XV*, t. VIII, vol. 2, p. 168 et suiv.

M<sup>lle</sup> de Lespinasse écrira : « Il n'y a que la gloire de Voltaire qui pourrait me consoler de n'être pas née Anglais. »

2. Voir Desnoiresterres, *la Jeunesse de Voltaire*, t. 1<sup>er</sup>, p. 345 et suiv.

valier de Rohan, le saisissent et lui donnent des coups de bâton. Le brave chevalier se tenait à distance, dans une voiture; il surveillait l'exécution de ses ordres, et il cria, dit-on, à ses estafiers : *C'est assez.*

Dans des cas analogues, les auteurs ou les instigateurs de bastonnades avaient été très sévèrement condamnés. Ainsi, un riche juif hollandais, nommé de Lys, avait donné de l'argent à un laquais pour bâtonner un violon de l'Opéra. Les coups de bâton n'avaient pas été administrés, parce que le projet fut découvert à temps. Le Parlement n'en avait pas moins condamné de Lys et le laquais à être rompus vifs.

Mais ici il s'agissait du chevalier de Rohan! C'est en vain que Voltaire chercha à entraîner le duc de Sulli chez un commissaire qui eût reçu leur déposition; ce n'eût pas été une petite affaire de se mettre à dos toute la maison des Rohan! Voltaire ne pardonnera jamais cet abandon de celui qui se disait son ami, et, pour ne pas illustrer un nom désormais ennemi, il substituera Morni à Sulli dans la *Henriade*!

C'est en vain aussi que Voltaire fit demander justice à M. le duc par l'intermédiaire de M<sup>me</sup> de Prie. Réduit à se venger lui-même, et ne pouvant rester sous le coup de cet affront, Voltaire s'enferme, apprend à manier une épée, se livre à l'escrime avec ardeur, pour être en état de provoquer bientôt le chevalier. Mais les Rohan apprennent ses projets et, pour parer à toute tentative du poète, font signer, dès le 28 mars 1726, un ordre d'arrêter et d'enfermer le poète à la Bastille. Voltaire fut arrêté dans la nuit du 17 avril et conduit à la Bastille. « Le malheureux poète, écrit dans ses *Mémoires* le maréchal de Villars, après avoir été battu, fut encore emprisonné. Le public, disposé à tout blâmer, trouva pour cette fois, avec raison, que tout le monde avait tort : Voltaire, d'avoir offensé le chevalier de Rohan; celui-ci, d'avoir osé commettre un crime digne de mort, en faisant battre un citoyen; le gouvernement, de n'avoir pas puni la notoriété d'une mauvaise action, et d'avoir fait mettre le battu à la Bastille pour tranquilliser le batteur. »

La captivité de Voltaire fut douce. Le lieutenant de police écrivait au geôlier : « Le sieur de Voltaire est d'un génie à avoir besoin de ménagements. S. A. R. a trouvé bon que j'écrivisse que l'intention du roi est que vous lui procuriez les douceurs et les libertés de la Bastille qui ne seront point contraires à la sécurité de sa détention. » Voltaire mangeait à la table du gouverneur de Lauvay, recevait des amis; finalement, l'ordre de mise en liberté était signé le 29 avril et notifié à de Lauvay le 2 mai 1726; Voltaire sera élargi, à condition « qu'il soit conduit en Angleterre ». Le geôlier « l'accompagnera jusqu'à Calais et le verra embarquer et partir de ce port ».

Le 3, Voltaire était à Calais et, quelques jours après, s'embarquait pour l'Angleterre. Mais il était toujours si irrité contre Rohan et si obsédé du désir de se venger, qu'à peine débarqué il regagnait la France et Paris.

« Je vous avouerai, écrit-il, le 12 août 1726, à Thieriot, que j'ai fait un petit voyage à Paris depuis peu .. Je ne cherchais qu'un seul homme, que l'instinct de sa poltronnerie a caché de moi, comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. Enfin, la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu... Je n'ai plus que deux choses à faire dans ma vie : l'une, de la hasarder avec honneur dès que je le pourrai; et l'autre, de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs et à la connaissance que j'ai des hommes. »

Alors commença le séjour de Voltaire en Angleterre, qui allait être une des périodes les plus décisives de son existence.

\*  
\* \*

Que fut ce séjour de Voltaire en Angleterre?

Voilà la question qu'il convient d'examiner brièvement, avant de se demander ce que sont les *Lettres philosophiques*.

Voltaire doit-il beaucoup ou peu à l'Angleterre? Des réponses dans les deux sens ont été faites à cette question, que d'heureuses monographies tendent à tirer chaque jour plus au clair<sup>1</sup>.

D'une part, il est incontestable, comme l'ont noté Lanfrey et Michelet, qu'il n'était nullement nécessaire de sortir de France pour y trouver de nombreux représentants de l'esprit de libre examen et de scepticisme, les Bayle, les Fontenelle, les Chaulieu, sans remonter au xvi<sup>e</sup> et au xiii<sup>e</sup> siècle, jusqu'aux plus lointains ancêtres de la grande tradition révolutionnaire de la France<sup>2</sup>. Il est incontestable aussi que Voltaire, à Paris, avait précisément vécu dans un milieu des plus irréligieux, dans la société du Temple, sous le patronage de Ninon. Et il n'est pas moins certain que l'esprit « philosophique » apparaît en maint endroit des œuvres de Voltaire antérieures au séjour en Angleterre, depuis l'*Épître à Uranie* jusqu'aux vers célèbres d'*OEdipe* :

1. Voir dans les *Positions des mémoires* présentés pour l'obtention du *Diplôme d'études supérieures*, à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, Ascoli, *Etude sur la formation des idées et sur l'état d'esprit philosophique de Voltaire avant son séjour en Angleterre*, Paris, 1906.

2. Voir notamment l'ouvrage de Perrens sur *Les Libertins en France au dix-septième siècle*. Voltaire subit sans doute aussi l'action des Français réfugiés en Angleterre. Voir l'article de M. Texte dans la *Revue d'histoire littéraire*, 1894, t. I<sup>er</sup>, p. 201.



Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;  
 Notre crédulité fait toute leur science.  
 ... Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux :  
 Ce sont là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

Mais, d'autre part, Voltaire allait trouver ou retrouver en Angleterre des esprits très libres, comme ceux qu'il avait déjà connus à Paris, lord Stair, le marchand Falkener, lord Bolingbroke, qui, disait Voltaire, lui avait « appris à penser ». A leur contact, le « scepticisme » de Voltaire ne pouvait que se fortifier. En outre, l'Angleterre allait donner à Voltaire le spectacle, nouveau pour lui, d'institutions politiques représentatives, de la liberté religieuse, etc., toutes choses qu'il avait pu déjà concevoir et espérer pour son pays, mais qu'il n'avait pas encore vues de près. Enfin, l'expulsion dont Voltaire était la victime ne pouvait que lui inspirer la plus vive sympathie pour un ordre social et religieux où il n'y avait point de place à l'arbitraire, et précipiter par là son évolution intellectuelle. Selon le mot, à peine excessif, de M. Texte, « il n'était que poète ; le malheur et l'exil le sacrèrent philosophe ».

Pendant son séjour en Angleterre<sup>1</sup>, qui dure, semble-t-il, du 30 mai 1726 à février ou mars 1729, c'est-à-dire pendant près de trois ans, Voltaire « se documenta » sur l'Angleterre, en esprit curieux et actif,

Après le charme des premières impressions (« lorsque je débarquai auprès de Londres, c'était dans le milieu du printemps... »), il reçoit un accueil bienveillant de la part de Bolingbroke<sup>2</sup>, qui, grâcié et pardonné, avait pu quitter la France pour retourner dans son pays. Bel esprit et philosophe autant qu'homme d'Etat, Bolingbroke était l'ami de Swift, de Pope, d'autres écrivains. Par lui, Voltaire allait avoir accès auprès de la société lettrée d'Angleterre, comme aussi auprès du monde officiel et de la Cour même, où Bolingbroke, tout tory qu'il fût, avait conservé des amitiés. Voltaire saura reconnaître les bons procédés de son illustre ami, lorsque, en 1730, il lui dédiera sa tragédie de *Brutus*.

Voltaire trouva aussi une cordiale hospitalité chez un négociant de Londres, riche et intelligent, qui avait à Wandsworth une propriété où Voltaire vint se recueillir, travailler, lire Shakespeare et même écrire, en prose anglaise, le premier acte de son *Brutus*,

Voltaire rendit visite aux savants, aux poètes, aux lettrés de

1. Voir là-dessus J. C. C. (J. Churton Collins) dans le *Cornhill Magazine* (London, Smith, Elder and Co), livraisons d'octobre et de décembre 1882; James Parton, *Life of Voltaire*, London, 1881, t. I<sup>er</sup>, p. 195 et suiv., et les pages qu'y consacre M. Texte, o. c., p. 365 et suiv.

2. Voir notamment, sur Voltaire et Bolingbroke, J.-J. Jusserand, *English Essays from a french pen, one more document concerning Voltaire's visit to England*, p. 192 à 203.

Londres<sup>1</sup>. Il ne put voir Newton, qui mourait peu après son arrivée, le 20 mars 1727, mais il vit du moins son ami et disciple, le curé de Saint-James, Samuel Clarke. Il se présenta au poète comique Congrève. Il vécut avec Swift, pendant trois mois, dans la maison de lord Peterborough, et se lia assez avec lui pour que Swift écrivit une préface à l'*Essai sur la poésie épique*. Il alla visiter Pope à sa maison de campagne, à Twickenham, et, faute de savoir encore assez d'anglais, eut avec lui une entrevue un peu embarrassée, ce qui ne l'empêcha pas de rendre, dans la suite, ses relations avec Pope plus intimes.

Entre temps, Voltaire apprend la langue anglaise avec ardeur; autant pour se familiariser avec la langue que pour déjouer les indiscretions possibles, il écrit en anglais beaucoup des lettres qu'il envoie en France. Il fréquente assidûment le théâtre anglais, le texte de la pièce en main. « Je vous avoue, dit-il à Bolingbroke dans sa dédicace de *Brutus*, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais passé près de deux années dans l'étude continuelle de votre langue, je me trouvais embarrassé lorsque je voulus composer une tragédie française. Je m'étais presque accoutumé à penser en anglais... » Il écrit en anglais un *Essai sur les guerres civiles de France* et un *Essai sur la poésie épique*, assez correctement pour qu'on ait pu proposer de mettre Voltaire au nombre des classiques anglais.

Quoiqu'il ait parlé l'anglais moins facilement qu'il ne l'écrivait, il se faisait fort bien comprendre; c'est ainsi que, se promenant un jour dans les rues de Londres, il fut, parce que Français, assailli par la foule; mais Voltaire, au lieu de fuir, serait monté sur une borne et, du haut de cette tribune improvisée, se serait écrié en anglais : « Braves Anglais, ne suis-je pas déjà assez malheureux de n'être pas né parmi vous ? » Et il continua avec un tel succès qu'il ne tarda pas à retourner le public en sa faveur.

Mais Voltaire n'oubliait pas les choses de France au point d'en négliger complètement l'histoire et la langue. Il avait jadis donné des lectures de son poème de la *Ligue*, qu'il avait même fait imprimer à Rouen en 1723; mais il ne voyait là qu'une ébauche de la *Henriade*. Il y apporta des corrections, dont quelques-unes lui tenaient à cœur, comme la substitution du nom de Morni à l'ancêtre du duc qui l'avait abandonné dans son conflit avec Rohan. Pour donner une nouvelle édition de son œuvre épique, Voltaire songea un moment à rentrer en France; il obtint, à cet effet, de Philippeaux une autorisation dont, finalement, il ne profita point. Voltaire se borna à préparer en Angleterre sa publication et à

1. Peut-être Voltaire se fit-il, dès cette époque, initier à la franc-maçonnerie, de même que Montesquieu s'y fera vraisemblablement initier pendant son séjour en Angleterre. Voir L. Amiable, *la Loge des neuf Sœurs*, p. 55. Alcan, 1897.

organiser une souscription qui, patronnée par la famille royale et la Cour d'Angleterre, prit bientôt de vastes proportions. Voltaire, reconnaissant, dédia l'édition à la reine, en ces termes : « Votre Majesté trouvera dans ce livre des vérités bien grandes... : la morale à l'abri de la superstition ; l'esprit de liberté également éloigné de la révolte et de l'oppression ; les droits des rois toujours assurés, et ceux du peuple toujours défendus... »

Trois éditions successives parurent et furent enlevées en moins de trois semaines. Les bénéfices qu'elles rapportèrent à Voltaire furent considérables, réduits, il est vrai, par les pertes que Voltaire éprouvait en France du fait de son agent de Rouen, Thieriot<sup>1</sup>, et peut-être aussi par les difficultés que lui soulevaient, à Londres, un certain N. Prévost et son associé J. Coderc, qui avaient traité avec Voltaire pour l'édition in-8° de la *Henriade*<sup>2</sup>.

Cependant Voltaire n'allait pas tarder à revenir en France. Le 10 mars 1729, il écrivait à Thieriot : « N'écrivez plus à votre ami errant, parce qu'au premier moment vous le verrez paraître. » On ne lui permit pas de revenir directement à Paris. Il se rendit d'abord à Saint-Germain-en-Laye, chez un certain Chatillon, perruquier ; c'est de là qu'il écrivait, le 25 mars 1729, à Thieriot : « Il faut demander *Sansons* ; il habite un trou de cette baraque, et il y en a un autre pour vous. » Mais, grâce aux instances de ses amis auprès du gouvernement, grâce à une lettre de Voltaire au ministre de la marine, le « vizir Maurepas », « pour qu'il me laisse traîner ma chaîne à Paris », les mesures de rigueur qui pesaient sur Voltaire et que les Rohan avaient eu le crédit de faire maintenir par le cardinal Fleury après la chute du duc de Bourbon, furent enfin complètement abolies. Voltaire rentra à Paris et vint s'établir dans la rue Traversière-Saint-Honoré, — pas pour longtemps il est vrai.

Vers la même époque, Voltaire était remplacé à Londres par Montesquieu, qui allait y étudier le mécanisme du gouvernement anglais et le jeu des libertés publiques (octobre 1729-août 1731)<sup>3</sup>.

Ce n'est que quatre ans plus tard que parurent les *Lettres philosophiques*. Quelque envie que pût avoir Voltaire de faire connaître ses impressions sur un pays qui présentait avec la France un

1. En France, Thieriot était chargé de recevoir les souscriptions. Un jour, il était à la messe quand de hardis voleurs enlevèrent le dépôt ; c'est du moins ce que conta Thieriot à Voltaire. Voltaire ne fut pas dupe, et soupçonna fort que Thieriot était le voleur ; néanmoins Voltaire ni ne rompit avec Thieriot ni ne manqua à ses engagements : les souscripteurs reçurent l'ouvrage.

2. Voir notamment, là-dessus, de Wyzewa, *Voltaire et Rousseau en Angleterre*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1908.

3. Voir J. Dedieu, *Montesquieu et la Tradition politique anglaise en France*, 1909.

tel contraste économique, social, politique, religieux, scientifique, il se contient d'abord.

Il écrit ses *Épîtres aux mânes* de son ami Genonville (1729), à Cideville, à Formont, et celle sur la mort de Mademoiselle Lecouvreur (1730), par laquelle il amenta contre lui de nouvelles haines. Voltaire avait aimé cette illustre tragédienne, à qui le clergé avait refusé la sépulture. Il se rappelait avoir vu à Westminster, parmi les tombeaux des rois et des grands hommes, celui de l'actrice Oldfield. Son indignation contre les préjugés qui flétrissaient les interprètes de Racine et de Corneille et qui avaient outragé les restes mêmes de Molière, éclata et irrita le clergé au point que Voltaire dut quitter Paris momentanément<sup>1</sup>.

Voltaire ne négligeait pas le théâtre. Il écrit la comédie des *Originaux* (1732), l'opéra de *Samson* (1733), et surtout des tragédies. En 1730, il publie *Brutus*, dédié à Bolingbroke, fruit de ses impressions d'Angleterre, et même déjà conçu à Wandsworth chez Falkener. Dans *OEdipe*, Voltaire avait attaqué les prêtres; ici il attaque les rois. L'expulsion d'un roi parjure, une sorte de 1688 antique, est audacieusement justifiée sur le théâtre de Paris! Dans *la Mort de César*, imitation affaiblie de Shakespeare, c'est le second Brutus qui est mis en scène; cette tragédie, en trois actes et sans femmes, était écrite dès 1730, mais la police en avait empêché la représentation et l'impression; la pièce ne fut donnée qu'en 1735 et qu'an collège d'Harcourt; elle ne sera jouée qu'en 1743 au Théâtre-Français. *Eriphyle* l'avait été le 7 mars 1732. Le 13 août 1732, la représentation de *Zaïre*, écrite, paraît-il, en dix-huit jours, montrait encore que Voltaire n'avait pas impunément lu Shakespeare: Orosmane était un Othello réduit à la taille du public parisien d'alors.

Sur ces entrefaites, Voltaire publie l'*Histoire de Charles XII* (1731), fait scandale avec son *Épître à Uranie* (1732), accroît le nombre de ses ennemis par ce délicat, sérieux et parfois méchant badinage qu'est le *Temple du goût* (1733). Enfin, après de longues hésitations — car on n'était plus sous la Régence, et il n'y avait plus ici, comme sauvegarde, l'apparence frivole des *Lettres persanes*, — Voltaire se risque: il lance à Londres, en 1733, la première édition des *Lettres philosophiques*.

### 3. — Notice bibliographique sur les Lettres philosophiques<sup>2</sup>.

Il est difficile de dire avec précision en quelle année furent composées les *Lettres philosophiques*. D'après Voltaire, quelques-unes d'entre elles dateraient de 1726<sup>1</sup>; mais la *Préface* mise par Thieriot,

1. Voltaire, dans la *Lettre* 23, revient sur ce sujet.

2. Nous nous servons surtout ici de l'ouvrage classique de G. Ben-



l'ami et le confident de Voltaire, en tête de l'édition anglaise des *Lettres philosophiques* nous apprend que la plupart de ces lettres furent écrites entre la fin de l'année 1728 et l'année 1731. « Ces lettres, écrit Thieriot dans la *Préface*, n'étaient pas destinées à la publicité; elles sont dues à la complaisance et à l'amitié de l'auteur pour M. Thieriot, qui l'avait prié de lui communiquer, tant qu'il serait en Angleterre, toutes les remarques qu'il aurait l'occasion de faire sur les mœurs et sur les coutumes anglaises.

« Dans une correspondance de ce genre, on le sait, l'écrivain le plus méthodique et le plus régulier ne se propose pas d'observer une méthode. M. de Voltaire, selon toute probabilité, n'a suivi d'autre règle que de traiter les sujets qui lui convenaient, ou de répondre aux questions de son ami. Quoi qu'il en soit, on a pensé que l'ordre le plus naturel dans lequel ces *Lettres* pouvaient être publiées était celui de leur date respective : plusieurs circonstances qui y sont relatées nous amènent nécessairement à faire remarquer qu'elles ont été écrites entre la fin de l'année 1728 et l'année 1731. »

Quoique rien ne nous autorise à croire sur parole Thieriot ni même Voltaire, qui mit la main à cette *Préface*, on peut admettre comme très vraisemblables les indications chronologiques qui y sont données.

En tout cas, dès 1727, dans l'*Avertissement au lecteur* qui précède l'édition anglaise des deux *Essais sur les guerres civiles et sur la poésie épique*, Voltaire annonçait son dessein de donner « une relation de son séjour en Angleterre ». Mais ce n'est qu'après son retour en France qu'il réunit en un ouvrage ses divers fragments « sur la religion, le gouvernement, la philosophie et la poésie des Anglais ». (Voir lettres de Voltaire à de Formont, 21 novembre 1731; à de Cideville, 3 février 1732; à de Formont, septembre 1732, etc.)

Thieriot, dans le fragment de la *Préface* que nous venons de citer, déclare que ces lettres lui furent envoyées par Voltaire, sur la demande qu'il avait adressée à l'auteur de lui faire connaître, tant qu'il serait en Angleterre, ses impressions sur ce pays. Il est possible, en effet, que Voltaire, durant son séjour en Angleterre, ait communiqué à Thieriot des remarques qui ont passé, en substance ou à la lettre, dans les *Lettres philosophiques*. Mais il est certain que Voltaire, revenu en France, reprit son sujet, le retravailla,

gescio, *Voltaire, Bibliographie de ses œuvres*, Paris, Perrin, t. II, 1885, p. 9 à 21, et de l'édition critique de M. Lanson. Voir aussi G. Lanson, *Voltaire et les Lettres philosophiques*, dans la *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> août 1908.

1. Voir les notes des lettres XX et XXII, dans l'édition Moland, t. XXII, p. 162 et 168.

consulta Maupertuis sur son exposé du système de Newton<sup>1</sup>, pressentit Fleury, qui n'y trouva qu'à rire, en lui lisant ses plaisanteries sur les quakers<sup>2</sup>, groupa en un ordre systématique ses impressions de voyage, donna à de délicates plaisanteries une allure d'ironie combative et agressive, transforma, une fois rentré en France, une correspondance intime et familière en un ouvrage d'une grande portée philosophique et politique, « ouvrage propre, disait le Parlement de Paris en condamnant les *Lettres philosophiques*, à inspirer le libertinage le plus dangereux pour la religion et l'ordre de la société civile ».

Dès novembre 1732, les quatre premières *Lettres* sont prêtes.

Dans une lettre à Thieriot, qui se trouvait alors à Londres, Voltaire écrit, le 24 février 1733, qu'il a « passé deux mois à m'ennuyer avec Descartes, et à me casser la tête avec Newton, pour achever<sup>3</sup> les *Lettres* que vous savez ». Il ajoutait ces lignes, qu'il faut reproduire, car elles montrent le soin que Voltaire apportait aux moindres détails de la publication commençante : « Venons maintenant à nos *Lettres*... Je me croirai, mon cher Thieriot, bien payé de toutes mes peines, si cet ouvrage peut me donner l'estime des honnêtes gens, et à vous leur argent... Je vous prie de dire à milord Bolingbroke, à milord Bathurst, etc., combien je suis flatté de leur approbation. Ménagez leur crédit pour l'intérêt de cet ouvrage et pour le vôtre... Que votre amitié ne s'alarme pas sur l'impression de cet ouvrage. En Angleterre, on parle de notre gouvernement comme nous parlons, en France, de celui des Turcs. Les Anglais pensent qu'on met à la Bastille la moitié de la nation française, qu'on met le reste à la besace<sup>4</sup>, et tous les auteurs un peu hardis au pilori. Cela n'est pas tout à fait vrai; du moins je crois n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de Rothelin<sup>5</sup>, qui m'aime, que j'ai consulté, et qui est assurément aussi difficile qu'un autre, m'a dit qu'il

1. Lettres à de Maupertuis du 30 octobre 1732 (« Je vous envoie mon petit mémoire... ), des 3 et 8 novembre 1732 (« Votre première lettre m'a baptisé dans la religion newtonienne; votre seconde m'a donné la confirmation. En vous remerciant de vos sacrements... »).

2. Intéressante lettre à de Formont, novembre 1732 : « J'ai lu au cardinal Fleury deux lettres sur les quakers, desquelles j'avais pris grand soin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher sa dévote et sage Eminence... » La lettre est très instructive sur l'élaboration des *Lettres philosophiques*. Lire aussi la lettre à de Cideville du 15 décembre 1732.

3. Ce qui montre bien que les *Lettres philosophiques* sont loin d'être la reproduction intégrale de la correspondance que Voltaire avait pu adresser, d'Angleterre, à Thieriot.

4. La besace, considérée ici comme l'apanage des mendiants.

5. Membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions.

donnerait, même dans ce temps-ci, son approbation à toutes les *Lettres*, excepté celle sur M. Locke ; et je vous avoue que je ne comprends pas cette exception : mais les théologiens en savent plus que moi, et il faut les croire sur leur parole.

« Je ne me rétracte point sur nosseigneurs les évêques ; s'ils ont leur voix au Parlement, aussi ont nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir sa voix et du crédit. Je croirai de plus, toute ma vie, que saint Pierre et saint Jacques n'ont jamais été comtes et barons.

« Vous me dites que le docteur Clarke n'a pas été soupçonné de vouloir faire une nouvelle secte. Il en a été convaincu, et la secte subsiste, quoique le troupeau soit petit. Le docteur Clarke ne chantait jamais le *Credo* d'Athanase.

« J'ai vu dans quelques écrivains que le chancelier Bacon confessa tout, qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourse des mains d'une femme ; mais j'aime mieux rapporter le bon mot de milord Bolingbroke que de circonscancier l'infamie du chancelier Bacon... »

Pendant que Thieriot faisait imprimer les *Lettres* en Angleterre<sup>1</sup>, Voltaire entra en pourparlers avec un libraire de Rouen, Jore. « Il faut, écrivait-il à de Cideville, le 25 février 1733, suspendre souvent ses occupations poétiques pour corriger, dans les *Lettres anglaises*, quelques calculs et quelques dates... Je ne sais encore si Jore imprimera ces *Lettres anglaises*, et même, s'il les imprimait, il ne faudrait pas que je fusse à Rouen, où je donnerais trop de soupçon aux inquisiteurs de la librairie. Mais, si je pouvais faire imprimer cet ouvrage à Paris, et vous l'apporter à Rouen, ce serait se tirer d'affaire à merveille. »

Le 12 avril 1733, Voltaire annonce à de Cideville que Thieriot a fait marché avec un imprimeur anglais, « à condition que les lettres ne paraîtraient pas en France pendant la première chaleur du débit à Londres et à Amsterdam ». Le 21 avril, dans une autre lettre de Voltaire au même, nous apprenons qu'on a commencé à tirer, à Londres, à 3,000 exemplaires, et qu'on tirera à 2,500 à Rouen. Le 1<sup>er</sup> mai 1733, Voltaire mande à Thieriot : « Les *Lettres* en question peuvent paraître à Londres. Je vous fais tenir celle sur les *Académies*, qui est la dernière. J'en aurais ajouté de nouvelles, mais je n'ai qu'une tête<sup>2</sup>, encore est-elle petite et faible, et je ne peux faire, en vérité, tant de choses à la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage paraisse donné par moi. Ce sont des lettres

1. Voir, pour la date, *Œuvres... de Voltaire*, nouvelle édition..., conforme... à l'édition de Beuchot (éd. Moland), t. XXXIII, p. 336, Garnier, 1880.

2. Dans la même lettre, Voltaire annonce qu'il va « rebâtir » un second *Temple du goût*, qu'il a achevé *Adélaïde*, qu'il refait *Eriphyle*, qu'il « assemble des matériaux » pour son *Siècle de Louis XIV*.

familiales que je vous ai écrites, et que vous faites imprimer; par conséquent, c'est à vous seul à mettre à la tête un avertissement qui instruisse le public que mon ami Thieriot, à qui j'ai écrit ces guenilles vers l'an 1728, les fait imprimer en 1733, et qu'il m'aime de tout son cœur... »

Voltaire, que ne cessait de préoccuper cette publication<sup>1</sup>, recut l'« avertissement » en question vers la fin de juin. Désireux d'apporter à l'ouvrage de nombreux *errata*, il écrivit à Thieriot de suspendre la publication jusqu'à nouvel ordre<sup>2</sup>; il voulait notamment adjoindre à ses vingt-quatre lettres une vingt-cinquième sur les *Pensées de M. Pascal* : « Je ne peux réserver l'impression de mon petit Anti-Pascal pour une seconde édition, parce que, si l'on doit crier, j'aime bien mieux qu'on crie contre moi une fois que deux, et qu'après avoir parlé si hardiment dans mes *Lettres anglaises*, venir encore attaquer le défenseur de la religion, et renouveler les plaintes des bigots, ce serait s'exposer à deux persécutions, dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereuse que la première ne sera pas sans doute sans une défense expresse d'écrire sur ces matières, comme on défendit à la comtesse de Pimbêche de plaider de sa vie. »

Le 24 juillet 1733, dans une lettre au même Thieriot, Voltaire revenait sur ce sujet : « Vous me ferez le plus sensible plaisir du monde de retarder, autant que vous le pourrez, la publication des *Lettres anglaises*. Je crains bien que, dans les circonstances présentes, elles ne me portent un fatal contre-coup... Je voudrais que toutes les criailleries... sur le *Temple du goût* fussent un peu calmées avant que les *Lettres anglaises* parussent... A la bonne heure, qu'elles soient imprimées en anglais! Nous aurons le temps de recueillir les sentiments du public anglais, avant d'avoir fait paraître l'ouvrage en français... Ne manquez pas de mettre expressément dans la préface, que ces lettres vous ont été écrites, pour la plupart, en 1728. Vous ne direz que la vérité. La plupart furent en effet écrites vers ce temps-là, dans la maison de notre cher et vertueux ami Falkener. Vous pourrez ajouter que le manuscrit, ayant couru et ayant été traduit, ayant même été imprimé en anglais, vous avez été indispensablement obligé de faire imprimer l'original, dont on avait déjà la copie anglaise. »

Mais le désir qu'avait Voltaire de voir suspendre la publication des *Lettres* ne put être réalisé. L'ouvrage était déjà imprimé à Londres, et, comme l'écrivait Voltaire à de Formont, dès août 1733, « les *Lettres philosophiques*, politiques, critiques, poétiques, hérétiques et diaboliques se vendent en anglais, à Londres, avec un

1. Voir ses lettres à de Cideville, 10 et 19 juin, et 1<sup>er</sup> juillet 1733.

2. Voir ses lettres à de Cideville du 3 juillet, et à Thieriot du 14 juillet 1733.

grand succès ». Le 29 août, il écrivait aussi à l'abbé de Sade : « On a déjà enlevé, à Londres, la traduction anglaise de mes *Lettres*. C'est une chose assez plaisante que la copie paraisse avant l'original ; j'ai heureusement arrêté l'impression du manuscrit français, craignant beaucoup plus le clergé de la Cour de France que l'Eglise anglicane. »

L'édition anglaise avait pour titre : *Letters concerning the English nation by M. de Voltaire*. Elle était datée de *London. Printed for C. Davis and Lyon, 1733*. C'était un in-8° de 8 ff. préliminaires (pour le titre et l'*Avertissement au lecteur*), 253 pages et 9 ff. non chiff. pour l'*Index* (alphabétique) et les *errata*. Cette édition contenait 24 *Lettres* ; au bas de la vingt-quatrième était le mot : *Finis*. Puis venait la lettre sur l'incendie d'Altena (*Letter concerning the burning of Altena*<sup>1</sup>). Dans l'*Avertissement au lecteur*<sup>2</sup>, Thieriot, bien stylé par Voltaire, commençait par quelques flatteries à l'adresse des Anglais, prétendait, comme nous l'avons vu plus haut, que toutes ces lettres dataient de l'époque où Voltaire vivait en Angleterre, et il terminait en indiquant quelques-uns des traits généraux que le lecteur devait s'attendre à rencontrer dans cet ouvrage :

« Le lecteur observera sans doute qu'on a supprimé, dans chaque lettre, tout ce qui n'a pas un rapport immédiat avec le titre. Cela a été fait à dessein, car des lettres écrites avec l'abandon et la simplicité qu'autorise une étroite amitié renferment généralement certaines particularités qui ne peuvent pas être imprimées. A la vérité, le public perd ainsi une foule de détails intéressants ; mais pourquoi se plaindrait-il, si ces lacunes sont rachetées par mille beautés d'un genre différent ? La variété des sujets, les grâces du récit, la solidité des réflexions, le tour délicat de la critique, enfin la noble chaleur qui règne dans tous les écrits de M. de Voltaire sont autant de charmes pour le lecteur. Les lettres même les plus sérieuses, telles que celles sur la philosophie de Newton, seront lues avec intérêt. M. de Voltaire n'a pas perdu de vue qu'il écrivait pour le public en général, et que tous ses lecteurs ne sont pas des philosophes. Il a su traiter son sujet avec toute la délicatesse de touche qu'il comporte, le creusant et y pénétrant assez avant pour prouver qu'il en est le maître, et demeurant toujours assez clair pour être compris.

« Quelques-uns de ses lecteurs anglais seront peut-être mécontents de ce qu'il ne s'est pas étendu davantage sur leur constitution et sur leurs lois, que la plupart d'entre eux révèrent jusqu'à

1. Voir plus loin au sujet de cette lettre. La *Bibl. nat.* ne possède pas cette édition.

2. Voir le texte français, traduit de l'anglais, dans G. Bengesco, *o. c.*, p. 11 à 13.



l'idolâtrie, mais c'est à dessein que M. de Voltaire s'est imposé cette réserve. Il s'est contenté de dire ce qu'il pensait de ces institutions d'une façon générale, et avec une originalité qui prouve qu'il a fait de cette forme de gouvernement une étude toute particulière!... »

Les *Lettres philosophiques* (édition anglaise) eurent de nombreuses réimpressions, notamment celles de Dublin, 1733; de Dublin encore, 1740; de Glasgow, 1752; de Londres, 1778<sup>2</sup>.

Quant aux éditions françaises des *Lettres philosophiques*, c'est en 1734 qu'elles commencèrent à paraître. Cinq éditions se succédèrent en cette seule année de 1734. La première en date est vraisemblablement celle qui fut publiée à Londres, sous la rubrique de Bâle, et intitulée : *Lettres écrites de Londres sur les Anglois et autres sujets par M. D. V\*\*\*. A Basle, 1734. In-8° de 4 ff. non chiff., 228 pages, et 10 ff. non chiff., pour la table*<sup>3</sup>. — Une autre édition française parue la même année a pour titre : *Lettres philosophiques par M. de V\*\*\*. A Amsterdam chez E. Lucas, au Livre d'or* (Paris, F. et R. Josse), 1734. In-8° de 124 pages, plus 57 pages consacrées à la 25<sup>e</sup> lettre sur les *Pensées de M. Pascal*. — Une troisième édition, qu'il ne faut pas confondre avec la précédente, a le même titre, mais c'est un in-12 de 2 ff. prélim., pour le titre et la table, et 387 pages; c'est la première édition donnée par Voltaire<sup>4</sup>, et imprimée, quoi qu'en dise le titre (Amsterdam), chez Jore, à Rouen.

L'édition de Bâle (Londres) reproduit l'original français à peu près tel que Voltaire l'envoya à Thieriot pour être traduit et imprimé en anglais. L'édition en 124 et 57 pages fut imprimée clandestinement par François et René Josse; s'il faut en croire Voltaire<sup>5</sup>, François et René Josse, ayant eu entre les mains un exemplaire de l'édition de Jore, que Voltaire « tenait prête, pour la lâcher quand cela serait indispensable », auraient copié le livre en une nuit et l'auraient fait imprimer secrètement. Quant au texte

1. Thieriot ajoutait qu'ayant reçu, pendant l'impression de l'ouvrage, une lettre de Voltaire, en réponse à des plaintes formées par les Hambourgeois contre un passage de l'*Histoire de Charles XII*, relatif à l'incendie d'Altena, il insérait aussi cette lettre. On peut voir là un procédé de réclame en faveur de l'*Histoire de Charles XII*.

2. Voir dans Desnoiresterres, *Voltaire au château de Cirey*, p. 30 et 31, un extrait du *Voyage littéraire*, où Jordan note l'impression produite par ces lettres en Angleterre : « Les uns étaient contents; d'autres soutenaient que ce poète parlait d'une nation qui lui était inconnue; la plupart cependant... convenaient qu'il y a des choses curieuses et dites avec esprit. »

3. *Bibl. nat.*, Z, 1032 A.

4. *Bibl. nat.*, Z, 1032; numéro de l'inventaire, 15293.

5. Voir Léouzou-le-Dac, *Voltaire et la Police*, p. 111.

de l'édition en 387 pages, il est sensiblement analogue à celui de l'édition française parue à Londres en 1734; c'est ce texte, imprimé chez Jore, que nous avons adopté. Nous avons vu que Voltaire, dans une lettre à Thieriot, du 14 juillet 1733, l'invitait à joindre, dans son édition en anglais, la 25<sup>e</sup> lettre *sur les Pensées de Pascal* aux 24 autres lettres. Mais, Thieriot n'ayant pas reçu en temps utile ces indications, l'édition anglaise parut sans ladite lettre. Le « petit Anti-Pascal », comme disait Voltaire, ne fut publié pour la première fois qu'en 1734, dans les éditions françaises des *Lettres philosophiques* imprimées en France et en Hollande.

Outre les trois éditions mentionnées plus haut, deux autres parurent la même année 1734, l'une avec le nom d'Amsterdam, l'autre avec le nom de Rouen. D'autres éditions en furent données de 1735 à 1739.

A partir de cette époque, les *Lettres philosophiques* ont été généralement réimprimées dans les *Œuvres de Voltaire*; en 1818, Beuchot en donna bien une édition spéciale, mais qui ne fut tirée qu'à trente exemplaires<sup>1</sup>. Ajoutons que certaines lettres furent dispersées par les éditeurs de Kehl dans le *Dictionnaire philosophique* (articles *Quakers*, *Anglicans*, *Presbytériens*, *Sociniens*, *Parlement d'Angleterre*, etc.) et dans les *Mélanges littéraires* (articles sur la *tragédie anglaise*, la *comédie anglaise*, la *considération qu'on doit aux gens de lettres*, etc.<sup>2</sup>).

Ayant le choix entre deux textes authentiques, donnés par Voltaire l'un à Thieriot, l'autre à Jore, nous adoptons celui de Jore (in-12 de 387 pages), conformément aux raisons données par M. Lanson<sup>3</sup>, notamment parce que Voltaire a corrigé les épreuves de Jore, tandis qu'il n'a pas suivi l'impression de Londres, et parce que, l'importance des *Lettres philosophiques* venant surtout de ce qu'elles furent une œuvre de combat, il faut les prendre dans le texte qui choqua le pouvoir et fut condamné, c'est-à-dire dans l'édition de Jore<sup>4</sup>.

Dans la suite, Voltaire corrigera divers passages du texte primitif

1. Beuchot ne comprit pas dans cette réimpression la *Lettre sur l'incendie d'Altena* ni la *Lettre sur les Pensées de M. Pascal*.

2. Il est probable que les éditeurs de Kehl agirent ainsi à l'égard des *Lettres philosophiques* condamnées par le Parlement, pour ne pas s'exposer à voir interdire à leur édition l'entrée de la France et à être victimes de l'arrêt du 10 juin 1734. Il était sage de ne pas employer un titre pros crit par l'autorité et d'en déguiser le contenu en le dispersant à travers les autres œuvres de Voltaire. (V. éd. Moland, t. XXII, p. 80 et 81.)

3. Il ne reste aucun manuscrit des *Lettres philosophiques*, si ce n'est pour la première rédaction de la lettre 13, sur Locke.

4. Dans son édition savante, M. Lanson a donné de nombreuses

des *Lettres*, supprimera certaines bévues des imprimeurs, renforcera certains développements<sup>1</sup>.

Quant au titre de l'ouvrage, Voltaire, dans sa correspondance, se sert indistinctement de la dénomination de *Lettres philosophiques* et de celle de *Lettres anglaises*. Une édition parue à Amsterdam en 1739 porte le titre de *Lettres sur les Anglais*. Mais l'édition de Jore, que surveilla Voltaire, porte le titre de *Lettres philosophiques*, et l'usage a prévalu de s'en tenir à ce titre-là<sup>2</sup>.

Comme on ne peut pas dire que l'orthographe existât vraiment au XVIII<sup>e</sup> siècle, j'ai ramené à l'orthographe moderne les fantaisies graphiques de l'édition de Jore. Respecter la soi-disant orthographe de l'époque serait y attacher plus d'importance que n'y en attachaient les écrivains de ce temps-là, à commencer par Voltaire : « Vous vous moquez de me consulter, écrivait Voltaire à un ami, sur la ponctuation et l'orthographe; vous êtes le maître absolu de ces petits peuples-là, comme des plus grands seigneurs de mon royaume. » Les fantaisies graphiques des écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle, à une époque où l'orthographe n'était pas fixée, n'ont qu'un médiocre intérêt et gênent la lecture. Ainsi Voltaire écrit, dans ses *Lettres* : je croi, aiant, raïons, roïal, païs, loix, planettes, quarré, cronologie, pû, vû, dûs, tems, sévère, fièvre, gotique, très-faux, arrivoit, foiblesse, sçavoit et savions, Troye, tirau, epitete, desir, j'ay, renouveler, aportèrent, méridienne, filosofie, etc.

#### 4. — La condamnation des *Lettres philosophiques* et les tribulations de Voltaire<sup>3</sup>,

Nous avons dit que le libraire de Londres avec qui Thieriot avait traité, avait mis pour condition que ces lettres ne paraîtraient pas

variantes des éditions postérieures à celle de Jore. Sur la quarantaine d'éditions qu'eurent les *Lettres philosophiques* (qu'elles fussent publiées séparément ou insérées dans les Œuvres complètes de Voltaire), jusqu'à la mort de Voltaire, M. Lanson en a retenu seize pour le collationnement. Il a pris des leçons dans huit autres, et a relevé des corrections manuscrites dans quatre exemplaires.

1. Voir dans Lanson, *o. c.*, p. xxi à xxxv, une étude approfondie sur la filiation de ces éditions.

2. Bénéficiant du succès des *Lettres philosophiques*, des ouvrages, qui leur étaient tout à fait étrangers, furent publiés avec ce titre, par exemple, en 1748, à la Haye, des *Lettres philosophiques sur les physiologies*.

3. Voir F. Caussy, *Voltaire et l'Affaire des Lettres philosophiques*, d'après des documents inédits, dans la *Revue bleue*, 4 et 11 juillet 1908; et G. Lanson, *Voltaire et les Lettres philosophiques*, dans la *Revue de*

en France pendant la première chaleur du débit en Angleterre et à Amsterdam, et il avait même exigé caution.

Quand Voltaire apprit ces clauses, il s'en effraya<sup>1</sup>. Jore, à qui Voltaire avait remis le manuscrit, avait déjà à peu près complètement achevé l'impression; la publication aurait mis Voltaire et Thieriot dans un grand embarras. Jore s'engagea à ne pas faire la publication jusqu'à nouvel ordre; il avait tout intérêt à agir ainsi, car, écrivait Voltaire le 19 juin 1733, « s'il précipite la vente, lui et sa famille seront indubitablement à la Bastille », et Voltaire ajoutait, en août 1733, dans une lettre à de Formont : « Jore m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne sais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à sa vertu; on le soupçonne fort, à Paris, d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu sur cela une petite conversation avec M. Hérault, et, par un miracle plus grand que tous ceux de saint Pâris et des apôtres, il n'est point à la Bastille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour. Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau séjour<sup>2</sup>. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner. »

À la date du 29 mai 1733, il semble bien que les *Lettres anglaises* sont, dans l'ensemble, imprimées, prêtes à être lancées dans le public. Voltaire écrit à Cideville : « Je vous demande en grâce que toutes les feuilles des *Lettres* soient remises en dépôt, chez vous ou chez Formont, et qu'aucun exemplaire ne paraisse dans le public que quand je croirai le temps favorable. »

Voltaire redouble de précautions. Il prie Cideville, le 10 juin 1733, de recommander à Jore<sup>3</sup> « le secret le plus impénétrable et la plus vive diligence; que jamais votre nom ni le mien ne soient prononcés, en quelque cas que ce puisse être;... que l'on ne garde chez lui aucun billet de moi, aucun mot de mon écriture ». Voltaire n'a pas la vocation du martyr, il prend ses sûretés; il ne voudrait pas qu'on pût le convaincre de coopérer à l'édition de Rouen, si elle paraissait prématurément.

Pendant ce temps, il songe à joindre aux précédentes une nouvelle lettre « qui contient une petite dispute que je prends la liberté d'avoir contre Pascal<sup>4</sup> ». Cette nouvelle hardiesse est suivie de nouvelles angoisses, bien vite apaisées, dont il fait part à son ami

Paris, 1<sup>er</sup> août 1908. On verra, dans cette affaire, un exemple typique des difficultés qu'éprouvaient, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les écrivains philosophes.

1. Lettre à de Cideville, 17 avril 1733.

2. Voltaire avait sauvé Jore de la Bastille en 1731. V. Desnoires-terres, *o. c.*, p. 34.

3. Il est assez piquant de noter que Jore était aussi l'imprimeur libraire de l'archevêque de Rouen!

4. A de Cideville, 1<sup>er</sup> juillet 1733.

de Cideville, le 26 juillet : « Y a-t-il rien de plus fort que les *Lettres persanes*? Y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement? Ce livre, cependant, n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée Académie française. Saint-Evremond a passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une simple plaisanterie. La Fontaine a vécu paisiblement sous un gouvernement cagot. Il est mort, à la vérité, comme un sot, mais, au moins, dans les bras de ses amis. Ovide a été exilé et est mort chez les Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme La Fontaine, de mourir moins sottement que lui, et de n'être point exilé comme Ovide. » C'est pourquoi Voltaire veut choisir son moment pour lancer ses *Lettres*. « Je suis bien aise de les tenir prêtes, pour les lâcher quand cela sera indispensable; mais j'attendrai que les esprits soient préparés à les recevoir<sup>1</sup>. »

Mais la situation ne tarde pas à se compliquer. Deux jours plus tard, le 28 juillet 1733, Voltaire fait savoir à un correspondant que le garde des sceaux, qui a eu vent de ce qui se tramait, a écrit au premier président du Parlement de Rouen. Les alertes se multiplient. Le 14 septembre, Voltaire constate, à propos de ses *Lettres*, que « à Paris, on les appelle déjà impies, sans les avoir vues. Celui qui passe ici pour un tolérant passe bientôt pour un athée. Les dévots et les esprits frivoles, les uns trompeurs et les autres trompés, crient à l'impiété contre quiconque ose penser humainement; et, de ce qu'un homme a fait une plaisanterie sur les quakers, nos catholiques concluent qu'il ne croit pas en Dieu ».

Aussi faut-il que Jore se terre. « Le pauvre diable est actuellement caché dans un galetas, espérant peu en Dieu et craignant fort les exempts. Un nommé Vanneroux, la terreur des Jansénistes, ... est parti pour aller fureter dans Rouen, et pour voir si Jore n'aurait point imprimé certaines *Lettres anglaises* que l'on croit ici un ouvrage du malin... Je vous prie, quand vous le reverrez, de lui recommander extrêmement la crainte du garde des sceaux et de Vanneroux. S'il fait paraître un seul exemplaire de cet ouvrage, assurément il sera perdu, lui et toute sa famille<sup>2</sup>. »

Voltaire, lui, donne l'exemple de la circonspection. Le 13 novembre 1733, il écrit à l'abbé de Sade qu'il n'a « pas pu envoyer les *Lettres en anglais*, parce que je n'en ai qu'un exemplaire, ni en français, parce que je ne veux point être brûlé sitôt ».

Plusieurs mois s'étaient écoulés, quand Voltaire fut informé, à Monjeu, durant les fêtes du mariage de M<sup>lle</sup> de Guise avec Richelieu, que les *Lettres anglaises* se vendaient à Paris! « Ces maudites *Lettres anglaises* se débitent enfin sans qu'on m'ait consulté, sans

1. Lettre à de Formont, 26 juillet 1733.

2. Lettre à de Cideville, 15 septembre 1733.



qu'on m'en ait donné le moindre avis. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête<sup>1</sup>. » Et il ajoute, à de Formont : « Les dévots me damnent, mes ennemis crient, et on me fait craindre une lettre de cachet, lettre beaucoup plus dangereuse que les miennes. Je vous demande en grâce de me mander ce que vous pourrez savoir. Jore est-il dans votre ville? Est-il à Paris? » Jore fut fortement inquiété. Comme il avait donné, en 1731, deux éditions de l'*Histoire de Charles XII* et que ses relations avec Voltaire étaient connues, les soupçons tombèrent sur lui. Jore fut arrêté et mis à la Bastille. Il en sortit au bout de quatorze jours, lorsqu'on eut reconnu qu'il n'avait point dans son imprimerie de caractères pareils à ceux qu'on avait employés pour l'édition saisie des *Lettres philosophiques*. Par malheur pour Jore, la police découvrit, les 9 juin et 7 juillet, un magasin de livres « contraires à l'Eglise et à l'Etat » appartenant à ce libraire; en outre, vers le même temps, elle mit la main sur une édition des *Lettres philosophiques*, faite clandestinement par le libraire René Josse, cousin du libraire François Josse, probablement de complicité avec Jore. On arrêta Jore, puis René Josse. En outre, un arrêt du Conseil d'Etat retira leurs brevets à l'un et à l'autre (1734)<sup>2</sup>.

Ce n'était pas tout de sévir contre le libraire. On s'en prit aussi à l'ouvrage et à l'auteur.

Le Parlement de Paris, par un arrêté du 10 juin 1734, « qui, disait Voltaire, déshonore la Grand'Chambre et ne rend pas les *Lettres philosophiques* plus mauvaises », ordonna de brûler le livre au pied du grand escalier du Palais, « comme scandaleux, contraire à la religion, aux bonnes mœurs et au respect dû aux puissances », ce qui fut exécuté le jour même. Il n'est pas sans intérêt de reproduire une partie du texte de cet arrêt de la Cour du Parlement de Paris, du 10 juin 1734, qui ordonne qu'« un livre intitulé *Lettres philosophiques par M. de V...*, à Amsterdam, chez E. Lucas, au Livre d'or, MDCCXXXIV, contenant vingt-cinq lettres sur différents sujets, sera lacéré et brûlé par l'exécuteur de la haute justice<sup>3</sup> » :

« Ce jour, les gens du roi sont entrés, et, maître Pierre Gilbert des Voisins, avocat dudit seigneur roi, portant la parole, ont dit :

« Que le livre qu'ils apportent à la Cour leur a paru exiger l'animadversion publique; qu'il ne se répand que trop, et qu'on sait

1. Lettre à de Cideville, 24 avril 1734.

2. Lettre à de Formont, 25 avril 1734.

3. On trouvera aussi de nombreux renseignements sur cette affaire Jore dans Desnoiresterres, *Voltaire à Cirey*, p. 87 et suiv., Léouzou-le-Duc, *Voltaire et la Police*, p. 91 et suiv., et l'abbé Maynard, *Voltaire, sa vie et ses œuvres*, t. 1<sup>er</sup>, p. 183 à 211.

4. Ce texte est reproduit dans le *Mercure* d'août 1734, p. 1893 et 1894, et dans le t. XXII de l'éd. Moland, p. 77 et 78.

assez combien il est propre à inspirer le libertinage le plus dangereux pour la religion et pour l'ordre de la société civile, que c'est ce qui les a portés à prendre des conclusions sur lesquelles ils attendent qu'il plaise à la Cour faire droit.

« Eux retirés, »

« Vu le livre intitulé..., ensemble les conclusions par écrit du procureur général du roi, la matière sur ce mise en délibération.

« La Cour a arrêté et ordonne que ledit livre sera lacéré et brûlé dans la cour du Palais, au pied du grand escalier d'icelui, par l'exécuteur de la haute justice, comme scandaleux, contraire à la religion, aux bonnes mœurs et au respect dû aux puissances ; fait très expresses inhibitions et défenses à tous libraires, imprimeurs, colporteurs et à tous autres, de l'imprimer, vendre, débiter ou autrement distribuer en quelque manière que ce puisse être, sous peine de punition corporelle ; enjoint à tous ceux qui en auraient des exemplaires de les remettre incessamment au greffe civil de la Cour, pour y être supprimés ; permet au procureur général du roi de faire informer contre ceux qui ont composé, imprimé, vendu, débité ou distribué ledit livre ;... ordonne que copies collationnées du présent arrêt seront envoyées aux bailliages et sénéchaussées du ressort, pour y être lu, publié et enregistré... Fait en Parlement, le 10 juin 1734. *Signé* : Dufranc.

« Et ledit jour, 10 juin 1734, onze heures du matin, à la levée de la Cour, en exécution du susdit arrêt, le livre y mentionné a été lacéré et jeté au feu par l'exécuteur de la haute justice, en présence de nous Marie-Dagobert Ysabeau, l'un des trois premiers et principaux commis pour la Grand'chambre, assisté de deux huissiers de ladite cour. *Signé* : Ysabeau<sup>1</sup>. »

Proscrites en 1734 par l'autorité temporelle, les *Lettres philosophiques* furent condamnées par l'Eglise catholique, le 4 juillet 1752. Le *Catalogue des ouvrages mis à l'index* mentionne cet ouvrage, avec beaucoup d'autres du même auteur<sup>2</sup>. Mais peu importait à

1. Voir F. Rocquain, *l'Esprit révolutionnaire avant la Révolution*, p. ix, sur les condamnations d'ouvrages, et p. 489 à 535, une liste fort instructive des livres condamnés de 1715 à 1789. Voir aussi, sur ce sujet, Delort, *Hist. de la détention des philosophes et des gens de lettres à la Bastille et à Vincennes* ; dans la *Revue bleue*, 1889, 2<sup>e</sup> semestre, p. 48, Fr. Funck-Brentano, *les Gens de lettres à la Bastille* ; du même, *les Lettres de cachet à Paris*, avec une liste des prisonniers de la Bastille ; dans la *Revue bleue*, 1901, 2<sup>e</sup> sem., p. 762, F. Loliée, *Censure et Censeurs sous l'ancien régime* ; H. Carré, ... *La Presse clandestine à la fin de l'ancien régime*. De 1660 à 1756, 869 auteurs, imprimeurs, libraires, gazetiers ont été enfermés à la Bastille (P. Dupont, *Hist. de l'imprimerie*, t. 1<sup>er</sup>, p. 214).

2. Voir, par exemple, *l'Index librorum prohibitorum*, Mechliniae,

Voltaire, qui, dès le 15 septembre 1733, écrivait au marquis de Caumont : « Je suis bien plus jaloux de votre absolution que je ne crains l'excommunication *della santa Chiesa* », et qui ajoutait : « Il serait plaisant que l'auteur de *la Henriade* et des *Lettres anglaises* vint chercher un asile dans les terres du saint-père. Je crois qu'au moins il me faudrait un passeport » ! En outre, c'est poussés par des préoccupations religieuses que plusieurs écrivains, notamment des ecclésiastiques, ripostèrent aux *Lettres philosophiques*. De là, par exemple, les *Lettres servant de réponse aux Lettres philosophiques sur les Anglais*, etc., par M. de Voltaire, s. l. (Paris?), 1735, in-12 de 82 pages, réimprimées à la Haye, en 1735, sous le titre *Réponse aux Lettres de M. de Voltaire*, et dont l'auteur paraît être l'abbé Molinier<sup>1</sup>. De là, la *Lettre d'un quaker à François de Voltaire, à l'occasion de ses remarques sur les Anglais*, Londres, P. Vaillant, 1743, due probablement à la plume de Josias Martin<sup>2</sup>. De là aussi la *Lettre sur Locke*, par un certain Bayle, avocat; la *Réponse ou critique des Lettres philosophiques de M. de V\*\*\**, par le R. P. D. P. B., à Basle (Reims), 1735, in-12 de 250 pages, dont l'auteur est de Coq de Villerey, aidé sans doute de l'abbé Goujet; les *Lettres critiques sur les Lettres philosophiques de Voltaire* (par D.-R. Boullier, ministre protestant), Paris, Duchesne, 1733, in-12, etc. La lettre sur les Pensées de Pascal provoqua quelques essais de réfutation. Desfontaines attaqua aussi les *Lettres philosophiques*, notamment, en 1738, dans sa *Voltairemanie*.

D'autre part, le gouvernement s'en prenait directement à Vol-

1838, in-8°, p. 381 (*Bibl. nat.*, Q, 4375). Rappelons, à ce propos, la prohibition que contient la dixième des *Regulæ Indicis*, formulées par le Concile de Trente : « ... Omnibus fidelibus præcipitur ne quis audeat contra harum Regularum præscriptum, aut hujus Indicis prohibitionem, libros aliquos legere, aut habere. Quod si quis libros hæreticorum vel cujusvis auctoris scripta, ob hæresim, vel ob falsi dogmatis suspicionem damnata atque prohibita legerit, sive habuerit, statim in excommunicationis sententiam incurrat. Qui vero libros alio nomine interdictos legerit aut habuerit, præter peccati mortalis reatum, quo afficitur, judicio Episcoporum severe puniatur. » (*Ibid.*, p. xiv.)

1. Voir Quérard, *la France littéraire*, t. X, p. 396, et l'édition Moiland, t. XXII, p. 81 et 82.

La brochure de l'abbé Molinier se trouve à la *Bibl. nat.*, sous la cote RZ, 3753; « petit libelle, écrivait Voltaire, que quelque honnête dévot et quelque bon citoyen aura pieusement fait contre moi » ; « mais, ajoutait-il, je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les *Lettres philosophiques*. » (A de Cideville, 24 juillet 1734.)

2. Voir Quérard, *o. c.*, p. 397.

taire<sup>1</sup>. Dès avril 1734, Voltaire pressentait l'orage et cherchait à le prévenir. Il écrit à de Formont : « Les dévots me damnent, mes ennemis crient, et on me fait craindre une lettre de cachet, lettre beaucoup plus dangereuse que les miennes. » Le 22 avril, il prend Maupertuis pour confident : « Je suis beaucoup plus à plaindre que vous, s'il faut que j'aille à Londres ou à Bâle... Ce sont donc ces *Lettres anglaises* qui vont m'exiler ! En vérité, je crois qu'on sera un jour bien honteux de m'avoir persécuté pour un ouvrage que vous avez corrigé... Cartésiens, Malebranchistes, Jansénistes, tout se déchaîne contre moi... Je crains encore plus M. le garde des sceaux que ces raisonneurs ; il ne prend point du tout cette affaire-ci en philosophe ; il se fâche en ministre, et, qui pis est, en ministre prévenu et trompé. » Suit une mauvaise défense de Voltaire, protestant de son innocence !

Voltaire s'adressait aux ministres eux-mêmes. Le 23 avril, il écrit au cardinal Fleury, pour se disculper : « On a eu la cruauté d'ajouter à ces lettres beaucoup de choses hardies qui ne sont pas de moi... Il n'y a sorte de calomnies dont on n'ait voulu me noircir auprès de V. E... On accable avec fureur un homme qui vit dans la plus profonde retraite... et qui est, j'ose le dire, l'admirateur le plus sincère et le plus désintéressé de votre ministère. » Il implore, le 24 avril, Maurepas : « Votre protection seule peut me tirer du margouillis. Innocent ou non, vous connaissez ma santé, et vous savez que l'exil ou la prison me tuerait net. » A sa prière, la jeune duchesse de Richelieu intercède auprès de Fleury, le 29 avril, en faveur du « malheureux Voltaire, qui est ici, désespéré de la crainte de vous avoir déplu. On lui mande que vous le soupçonnez d'avoir eu part à la publication de ces *Lettres anglaises*. Je puis vous répondre, Monsieur, de son innocence sur cet article. »

Malgré ces démarches, la lettre de cachet fut donnée contre Voltaire le 2 mai 1734<sup>2</sup>, avec ordre d'enfermer Voltaire au château d'Auxonne, « supposé qu'il soit encore là ». En conséquence, l'intendant de Dijon, M. de la Briffe, envoya à Monjeu, mais trouva la cage vide. « Le sieur Arouet de Voltaire, mandait-il au ministre, ne se trouve pas à Monjeu. Il était parti le jeudi 6 de ce mois et est allé, à ce que l'on dit, prendre les eaux en Lorraine. »

C'est que les amis de Voltaire, l'abbé de Rothelin, M. Rouillé, avaient prévenu l'auteur du danger qui le menaçait. Maupertuis, d'Argental lui avaient conseillé de déloger au plus vite. Le 6 mai, il quittait Monjeu, pour « dépayser les alguazils » ; car, écrivait-il à d'Argental, « j'ai... une aversion mortelle pour la prison ; je suis

1. Voir, sur ce point, le si curieux article de G. Lanson, sur *l'Affaire des Lettres philosophiques de Voltaire*, dans la *Revue de Paris* du 15 juillet 1904.

2. Voir, pour la date, Desnoiresterres, *o. c.*, page 27, note 2.

malade ; un air enfermé m'aurait tué ; on m'aurait peut-être fourré dans un cachot. » Au reste, il ne perd rien de sa belle humeur et de sa combativité. En ce même mois de mai, il écrit, de sa retraite, à d'Argental : « Vraiment, puisqu'on crie tant sur ces fichues *Lettres*, je me repens bien de n'en avoir pas dit davantage. Va, va, Pascal, laisse-moi faire ! tu as un chapitre sur les prophéties où il n'y a pas l'ombre de bon sens ; attends, attends ! »

Dès lors<sup>1</sup>, nous rencontrons successivement Voltaire à Philipsbourg, où il est pris pour un espion par des soldats du régiment de Conti, mais « leur colonel vint à passer et me pria à souper, au lieu de me faire pendre » ; à Bâle, à Cirey, en Hollande, etc., cherchant à rentrer en France au plus tôt.

Ce n'est pas sans difficulté que Voltaire obtint l'autorisation de revenir. Non seulement Voltaire adresse à ses amis lettres sur lettres pour qu'ils s'emploient en faveur de l'exilé, mais il est obligé de se prêter à un désaveu, ce qui ne lui coûtait guère d'ailleurs. Dès le mois de mai 1734, il écrivait à M<sup>me</sup> d'Aiguillon qu'il était prêt à désavouer tout ce qu'on voudrait : « Je déclarerai que Pascal<sup>2</sup> a toujours raison, que *fatal laurier*, *bel astre*<sup>3</sup> sont de la belle poésie ; que si saint Luc et saint Marc se contredisent, c'est une preuve de la vérité de la religion à ceux qui savent bien prendre les choses ; qu'une des belles preuves encore de la religion, c'est qu'elle est inintelligible. J'avouerai que tous les prêtres sont doux et désintéressés ; que les Jésuites sont d'honnêtes gens ; que les moines ne sont ni orgueilleux, ni intrigants, ni puants ; que la sainte Inquisition est le triomphe de l'humanité et de la tolérance ; enfin, je dirai tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on me laisse en repos et qu'on ne s'acharne point à persécuter un homme qui n'a jamais fait de mal à personne, qui vit dans la retraite, et qui ne connaissait d'autre ambition que celle de vous faire sa cour. »

Voltaire fit donc remettre au garde des sceaux, Chauvelin, un projet de désaveu, par l'intermédiaire de M<sup>me</sup> de Richelieu. Chauvelin fit transmettre le projet au procureur général, Joly de Fleury, le priant « que vous me mandiez pour moi seul vos réflexions, afin que l'affaire puisse s'arranger convenablement » (7 octobre 1734).

Voici quel était, en ses parties essentielles, le projet de désaveu soumis par Voltaire, et dont M. Lanson a retrouvé la copie. On en remarquera les réticences habiles et les concessions équivoques :

« Il est bien cruel et bien douloureux pour moi de voir soupçonner la pureté de mes sentiments et d'être réduit à les justifier

1. Voir Desnoiresterres, *o.c.*, p. 45 et suiv.

2. Comme l'a observé justement M. Lanson, la lettre sur Pascal avait plus contribué à faire brûler le livre que les vingt-quatre lettres proprement *anglaises*.

3. Pascal avait pris ces expressions pour des beautés poétiques.



auprès des personnes que je désirerais le plus qui fussent convaincues de ma droiture... Je ne répéterai point ici tout ce que j'ai dit jusqu'à présent pour ma justification, comptant bien plus sur vos bontés et sur la sagesse de ma conduite à l'avenir que sur toutes les raisons que je pourrais alléguer. J'ose vous supplier seulement de vous souvenir que je n'ai point eu de part à l'édition de cet ouvrage, et même celle qui a paru est falsifiée en plusieurs endroits, témoin celui des sept mille étoiles mises dans le catalogue de Flamsteed au lieu de deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf<sup>1</sup>.

« Je déclare que je désavoue sans aucune réserve tout ce qui peut y être de contraire aux sentiments qu'un chrétien et un sujet fidèle doit avoir... Je me repens de tout ce qui peut m'être échappé qui pourrait paraître susceptible d'une interprétation différente, respectant, comme je le dois, la religion, et étant rempli de soumission pour l'autorité royale... »

Mais Joly de Fleury ne se laissa pas prendre aux apparences. Dès le 8 octobre, il répond à son chef une longue et bien curieuse lettre, dans laquelle ce Janséniste intraitable, doublé, selon le mot de d'Argenson, d'un « vieux renard » retors et obstiné, reprend mot à mot et dissèque le projet de désaveu, montre qu'en réalité Voltaire ne désavoue rien, que sa rétractation n'est qu'un trompe-l'œil. Voici un extrait de la réponse du procureur général :

« *Je désavoue* [écrit Voltaire] *sans aucune réserve tout ce qui peut y être contraire aux sentiments qu'un chrétien et un fidèle sujet peut<sup>1</sup> avoir...*; mais [répond le procureur] une ironie presque perpétuelle et un mépris marqué des sacrements de l'Eglise n'exigent-ils qu'un désaveu conditionnel? Un quaker est chrétien, puisque l'auteur dit qu'ils regardent Jésus-Christ comme le premier quaker; un Anglais est sujet de son roi. Un quaker pourrait dire : « *Je désavoue dans ce livre tout ce qui peut être contraire aux sentiments qu'un chrétien doit avoir*; » et comme il n'y trouvera rien de contraire, vu ce qu'il pense, réellement il ne désavouera rien. Un Anglais en fera autant par rapport à ce qui regarde le gouvernement, et l'on dira toujours à Voltaire : « Vous ne désavouez rien, à moins que vous ne disiez quels sont les sentiments qu'un chrétien doit avoir, et ceux que doit avoir un fidèle sujet... »

Aussi Chauvelin n'osa-t-il pas ordonner l'abandon des poursuites. Il demanda au procureur général de lui faire savoir quels seraient les termes d'un désaveu qu'il jugerait suffisant. Joly de Fleury répondit, le 9 janvier 1735, en envoyant au ministère un projet de désaveu où il reprenait, en le précisant et l'aggravant, celui de

1. Dans la lettre sur Pascal. Voltaire se moque assez plaisamment de son monde, en se bornant à rectifier une simple erreur, qui n'a rien à voir avec les griefs relevés contre son ouvrage.

2. Voltaire avait écrit *doit*.

Voltaire; encore laissait-il entendre que l'auteur ne serait pas quitte de toute poursuite, et que le Parlement ne laisserait Voltaire tranquille que si, au cours de ses poursuites, il ne trouvait pas de preuves contre lui.

Tant d'exigences se retournèrent contre le procureur. Chauvelin, dont l'unique ambition était alors de succéder à Fleury, en « ménageant tout le monde », selon le mot de Barbier, montra moins de raideur que son procureur général. Il renonça à l'acte solennel du désaveu, et se borna à laisser Voltaire rentrer sans bruit. Le 2 mars 1735, le lieutenant de police Hérault écrivait à Voltaire : « Son Eminence et M. le garde des sceaux m'ont chargé, Monsieur, de vous mander que vous pouvez revenir à Paris lorsque vous le jugerez à propos. Ce retour a pour condition que vous vous occuperez ici d'objets qui ne donneront plus aucun sujet de former contre vous les mêmes plaintes que par le passé. Plus vous avez de talent, Monsieur, plus vous devez sentir ce que vous avez et d'ennemis et de jaloux. Fermez-leur donc la bouche pour jamais, par une conduite digne d'un homme sage et d'un homme qui a déjà acquis un certain âge!... »

Voltaire remercia Hérault par un billet écrit de Paris et daté du 30 mars 1735. Il avait été tenu éloigné de Paris pendant onze mois.

Le 12 avril, il écrivait à son ami de Cideville ces mots-ci, où il ne faut voir qu'une boutade : « Savez-vous bien que tout ce grand bruit, excité par les *Lettres philosophiques*, n'a été qu'un malentendu? » En réalité il y avait eu plus qu'un malentendu, et Voltaire, aussi bien que ses adversaires, se rendait compte de la portée de son livre, la première grande œuvre de combat où se fût révélé le « voltairianisme ». Et ce premier engagement, Voltaire allait tout faire pour le transformer bientôt en une action générale, en une guerre inexpiable entre la méthode d'autorité et celle de libre examen, entre les forces d'asservissement et celles de libération.

## 5. — Examen des *Lettres philosophiques*<sup>1</sup>.

Que sont, en effet, ces *Lettres*, où Voltaire, d'une plume si allègre et parfois si mordante, touche aux sujets les plus divers?

Les sept premières sont réservées aux questions religieuses, quatre aux Quakers, une à la religion anglicane, une autre aux presbytériens, une dernière aux sociniens ou ariens ou antitrinitaires. Dans les huitième et neuvième lettres, il traite de questions

1. Desnoiresterres, *o. c.*, p. 56-57.

2. Voir, dans la *Revue de Paris* du 1<sup>er</sup> août 1908, la forte étude de M. Lanson sur l'art et la pensée de Voltaire, à propos des *Lettres philosophiques*.

politiques : le Parlement, le gouvernement Dans les dixième et onzième lettres, il se place plutôt au point de vue économique et social : le commerce, l'insertion de la petite vérole. De la douzième à la dix-septième lettre, il s'occupe de questions proprement philosophiques et scientifiques : sur le chancelier Bacon, Locke, Descartes, Newton ; sur l'attraction, l'optique, l'infini, la chronologie. Enfin, ce sont des questions de littérature qui font l'objet des sept dernières lettres, de la dix-huitième à la vingt-quatrième : sur la tragédie, la comédie, les seigneurs qui cultivent les lettres, le comte de Rochester et Waller, Pope et quelques autres poètes fameux, la considération qu'on doit aux gens de lettres, les Académies. Ajoutons-y la vingt-cinquième lettre, sur les *Pensées* de Pascal, dont on verra plus loin la portée antijanséniste et même antichrétienne, et le lien étroit qui l'unit aux précédentes.

On ne peut qu'être frappé de l'extrême variété des sujets abordés par l'auteur en ces quelques pages. C'est cette curiosité infatigable, qui se pose indistinctement sur tant de problèmes, ainsi que l'art souverain d'un esprit insatiable de clarté, pétri de bon sens, pétillant de verve, qui permet de considérer les *Lettres philosophiques* comme un raccourci saisissant, ou, si l'on veut, une ébauche, qui est déjà un chef-d'œuvre, du monument littéraire de l'homme qu'on a pu qualifier de « touche-à-tout de génie » (Lintilhac).

A y regarder de plus près, on distingue, dans les *Lettres philosophiques*, une double préoccupation de Voltaire : d'une part, faire connaître l'Angleterre ; d'autre part, écrire un pamphlet contre l'ordre politique, social et religieux de la France. Mais ces deux choses sont presque toujours étroitement mêlées, car c'est précisément à la critique de l'ancien régime français que Voltaire fait servir la description du nouveau régime anglais, comme, ailleurs, on faisait servir la Perse, la Turquie, le Coran, la Chine à la critique de l'absolutisme, de la Bible, de l'intolérance. Il est permis de dire, sans paradoxe, que les *Lettres philosophiques* sont moins un exposé des institutions anglaises qu'un exposé par prétérition des institutions françaises ; Voltaire parle des unes, mais il songe aux autres, et c'est bien ainsi que pensèrent ses persécuteurs comme ses admirateurs.

En un style épigrammatique, sur un ton léger et frondeur, Voltaire met aux prises, sans paraître y toucher, les sociétés anglaise et française, et le parallèle, si discret soit-il, ne manque pas de tourner à la confusion des Français. Dans les premières lettres, c'est contre le catholicisme et parfois même contre le christianisme, ses dogmes, sa morale, son culte, que Voltaire mène campagne. Il fait l'éloge des Quakers dans la mesure où ils diffèrent du catholicisme, notamment parce qu'ils n'ont ni prêtres ni sacrements. Il aurait fallu que le clergé français fût bien aveugle pour ne pas

saisir les sous-entendus malins de Voltaire, ou même les allusions directes ; et il se sentait d'autant plus touché que Voltaire touchait plus juste. « Le clergé anglican a retenu beaucoup de cérémonies catholiques, et surtout celle de recevoir les dîmes avec une attention très scrupuleuse. » Ou encore : « Cet être indéfinissable, qui n'est ni ecclésiastique ni séculier, en un mot ce qu'on appelle un abbé, est une espèce inconnue en Angleterre ; les ecclésiastiques sont tous ici réservés et presque tous pédants. Quand ils apprennent qu'en France des jeunes gens connus pour leurs débauches et élevés à la prélature par des intrigues de femmes... donnent tous les jours des soupers délicats et longs, et de là vont implorer les lumières du Saint-Esprit et se nomment hardiment les successeurs des Apôtres, ils remercient Dieu d'être protestants. Mais ce sont de vilains hérétiques à brûler à tous les diables... »

Voltaire déclare aussi la guerre, plus hardiment qu'on ne l'avait encore fait en France, aux institutions politiques de son pays. Ses *Lettres sur le Parlement* et le gouvernement font l'apologie des révolutions, qui ont permis de régler le pouvoir des rois en leur résistant. Il s'exprime très librement sur Charles I<sup>er</sup>, « qui, dit-il dans une édition des *Lettres*, fut traité par ses vainqueurs comme il les eût traités s'il eût été heureux. » Il ne craint pas d'appeler de leurs noms les évêques terriens et les seigneurs laïques, barons *pillards* et *brigands*. Il montre que l'aristocratie anglaise n'a ni les privilèges ni les préjugés de la noblesse française ; que les inégalités sont bien moindres en matière d'impôt et de justice, que le cadet d'un lord anglais n'a pas honte d'être agriculteur ou commerçant, que le travail ne « déroge » pas ; que l'habitude de la vie parlementaire oblige les Anglais à savoir parler et écrire sur les affaires publiques, à se tenir au courant des intérêts généraux qui se débattent dans le monde, à perfectionner leurs études, à relever le niveau intellectuel du pays.

La satire de Voltaire porte aussi sur les mœurs sociales des Français. S'agit-il, par exemple, de la petite vérole ? Voltaire fait voir combien les préoccupations de son peuple d'élection sont dirigées vers le bien-être, l'utilité pratique, et combien l'inoculation a rendu presque inoffensive une terrible maladie, tandis que, de l'autre côté de la Manche, les préjugés de toute nature se liguent contre ce bienfait et que, pendant de longues années, prêtres et médecins fermeront à l'inoculation l'entrée de la France.

Mettre en relief l'importance politique et sociale des gens de lettres et des savants, en Angleterre, c'est regretter qu'il n'en soit pas de même en France. Locke et Newton occupèrent de hautes fonctions après la révolution de 1688 ; Swift et Prior furent, sous la reine Anne, de grands personnages ; Addison fut ministre sous Georges I<sup>er</sup>. Les restes de Newton furent, en grande pompe, portés à Westminster, dans la sépulture des rois ! Qui ne savait qu'en France

Louis XIV avait refusé d'accorder un tombeau à Descartes? Et le plus puissant des pairs du royaume de Grande-Bretagne aurait-il pu obtenir contre le plus obscur citoyen l'ordre d'exil qu'un chevalier de Rohan avait obtenu contre Voltaire?

C'est parce qu'il fait une satire de la France que Voltaire déforme parfois et de préférence embellit l'Angleterre. C'est parce que les pointes de ses plaisanteries religieuses sont dirigées contre la France que Voltaire les aiguise à tout propos. C'est parce qu'il pense aux inégalités sociales de la France qu'il ne dit mot de la misère du paysan anglais. C'est parce qu'il réproouve les institutions politiques de la France qu'il laisse entendre qu'on pourrait y transporter de toutes pièces le mécanisme du gouvernement anglais, qu'il a insuffisamment pénétré<sup>1</sup>. C'est parce qu'il a hâte de voir les stériles spéculations métaphysiques supplantées, en France, par une sorte de positivisme avant la lettre, qu'il juge avec désinvolture les anciens et Descartes et travestit un peu la doctrine des idées innées. C'est parce qu'il voudrait exalter la condition des hommes de lettres, que le roi de France embastille ou exile si injustement, qu'il insiste sur Addison, secrétaire d'Etat, sur Prior, plénipotentiaire, sur Pope, enrichi par ses œuvres; mais il ne dit pas que Thomson vendit son poème à vil prix pour acheter des souliers; que Savage était réduit à coucher dans les rues; que Boyse passait des journées entières dans son lit, faute de vêtements pour sortir; que quand Johnson, arrivant à Londres, se présenta à un libraire en lui faisant part de son intention de vivre de sa plume, celui-ci, remarquant sa solide carrure, lui avait répondu amicalement : « Vous feriez mieux d'acheter un crochet de commissionnaire ». Voltaire n'a rien dit, ou plutôt rien voulu dire de tout cela.

Ajoutons que bien des erreurs de Voltaire peuvent être simplement dues à la rapidité avec laquelle il s'est renseigné sur certains sujets. En 1727, il écrivait à M<sup>me</sup> : « Un voyageur ne connaît d'ordinaire que très imparfaitement le pays où il se trouve. Il ne voit que la façade du bâtiment; presque tous les dedans lui sont inconnus. » Il ajoutait que ce n'était point, par exemple, à un ambassadeur en Angleterre qu'il faudrait demander des renseignements; car « il est réduit à ne voir guère que les ministres, à peu près comme un négociant qui ne connaît que ses correspondants et son trafic. » Il poursuivait, il est vrai, songeant à lui-même :

« Il semble que vous pourriez tirer plus de lumières d'un particulier qui aurait assez de loisir et d'opiniâtreté pour apprendre à

1. Voir l'étude de John Morley sur Voltaire. On trouvera un tableau substantiel de l'ancien régime politique anglais dans Seignobos, *Hist. polit. de l'Europe contemp.*, p. 11 et suiv. Voir d'ailleurs les notes des lettres 8 et 9;



parler la langue anglaise; qui converserait librement avec les whigs et les tories; qui dînerait avec un évêque et qui souperait avec un Quaker; irait le samedi à la synagogue et le dimanche à Saint-Paul; entendrait un sermon le matin et assisterait, l'après-dîner, à la comédie; qui passerait de la Cour à la Bourse, et, par-dessus tout cela, ne se rebuterait point de la froideur, de l'air dédaigneux et de glace que les dames anglaises mettent dans les commencements du commerce, et dont quelques-unes ne se défont jamais. »

Mais cette enquête, si rapide, si discursive, a ses inconvénients. M. Texte a fort justement relevé<sup>1</sup> qu'il arrive à Voltaire de dire que Shakespeare était, en 1734, vieux de « deux cents ans »; que Voltaire, faute d'avoir lu d'assez près, prend pour une simple scène de comédie, dans *Venise sauvée*, ce qui est une satire contre Shaftesbury; qu'il oublie, dans un tableau de la littérature contemporaine, de mentionner le *Spectateur*, qui est cependant de 1711, ou *Robinson Crusoé*, qui est de 1719, ou les *Saisons* de Thomson.

Ce qui n'empêche point, d'ailleurs, la critique que fait Voltaire des œuvres littéraires anglaises d'être, à bien des égards, nouvelle et forte. Il connaît la double littérature anglaise : l'ancienne, celle de Shakespeare et de Milton, sublime, inspirée, mêlée d'un peu de « barbarie »; la nouvelle, celle d'Addison, de Pope, de Thomson, sage, correcte, riche en talents, mais non en génies. Il goûte les poètes de la Restauration, Waller, Rochester, Dorset, Roscommon, et cherche à les faire connaître à la France. Lui, dont on a dit, un peu imprudemment peut-être, qu'il fut révolutionnaire en tout, sauf en littérature, ne s'offusque point des grosses railleries, des vers bouffons et quelquefois orduriers du poème de *Hudibras*, de Butler. Il aime les descriptions rudes et parfois raides de la comédie anglaise de la Restauration; c'est bien loin du goût classique, mais qu'importe, si c'est savoureux ! Il goûte pleinement l'*humour* de Swift. Il apprécie Shakespeare, nous verrons plus loin jusqu'à quel point. Par là il justifie les lignes qu'il écrivait dans son *Essai sur la poésie épique* : « Un homme qui n'a lu que les auteurs classiques méprise tout ce qui est écrit dans les langues vivantes; et celui qui ne sait que la langue de son pays est comme ceux qui, n'étant jamais sortis de la Cour de France, prétendent que le reste du monde est peu de chose, et que qui a vu Versailles a tout vu. » Par là encore les *Lettres anglaises* « restent une date dans l'histoire de la critique »; elles assurèrent en France le succès de la littérature anglaise dans les années qui suivirent, et cela au point que Voltaire, plus tard, sera le premier à réagir contre la force du courant que, plus que personne, il avait déterminé<sup>2</sup>.

1. Jean-Jacques Rousseau et les Origines du cosmopolitisme littéraire, p. 82. On ne saurait trop recommander la lecture de ce bel ouvrage, auquel nous faisons divers emprunts dans les pages qui précèdent.

2. Voir Texte, o. c., p. 88, 89.

Tels sont, rapidement esquissés, les traits principaux des *Lettres philosophiques*. Comme ouvrage de vulgarisation des choses de l'Angleterre, cet ouvrage, dit Condorcet dans sa *Vie de Voltaire*, « fut parmi nous l'époque d'une révolution; il commença à y faire naître le goût de la philosophie et de la littérature anglaises, à nous intéresser aux mœurs, à la politique, aux connaissances commerciales de ce peuple, à répandre sa langue parmi nous ». Comme instrument de combat contre le christianisme, contre les institutions politiques de la France, contre les mœurs et les idées d'Ancien régime, ces petites lettres ont la valeur d'un événement historique; elles précipitent la formation de cet esprit nouveau, destructeur et constructeur, rationaliste et raisonneur, fait de bon sens et de sens pratique, de savoir et de savoir-faire, plus épris d'action que de spéculation éthique ou esthétique, de ce que, en un mot, l'on est convenu d'appeler « l'esprit philosophique ». « L'esprit du siècle, écrit M. Texte, qui se cherchait depuis quelque trente ans, s'est reconnu dans ce livre. Les *Lettres anglaises* sont les lettres de majorité du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. »

1. Ce n'est qu'en lisant la magistrale édition critique donnée de ces lettres par M. Lanson, qu'on peut se rendre compte de la multitude des sources auxquelles puisa Voltaire, et qui ont fécondé ou orienté la pensée et la forme de l'auteur. « M. Lanson a trouvé les sources anglaises, antiques, françaises; un mot de Montaigne, un mot de Fénelon, un mot de Bossuet, de Malebranche, de Bayle, voisinant avec d'énormes recueils anglais, dont quelques mots, parfois encore reconnaissables dans le texte français, ont mis en branle l'imagination de Voltaire. Et nous pénétrons dans son cerveau, et nous voyons la machine à l'œuvre, et ce que Voltaire ajoute à sa trame essentielle de détails secondaires, souvent infimes, et dans quel sens il pétrit toute cette masse polymorphe pour en faire un Voltaire adoptant, en politique, le point de vue anglais, conservant, en religion, le point de vue français, visant tantôt à la stricte vérité historique, tantôt à une vérité symbolique ou artistique, usant de raccourci, ajoutant l'ironie. » (G. RUDLER.)

---

# LETTRES PHILOSOPHIQUES

---

## LETTRE I<sup>1</sup>

### Sur les quakers<sup>2</sup>.

J'ai cru que la doctrine et l'histoire d'un peuple si extraordinaire méritaient la curiosité d'un homme raisonnable<sup>3</sup>. Pour m'en instruire, j'allai trouver un des plus célèbres quakers d'Angleterre, qui, après avoir été trente ans dans le commerce, avait su mettre des bornes à sa fortune et à ses désirs, et s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. Je fus le chercher dans sa retraite; c'était une maison petite, mais bien bâtie, pleine de propreté sans ornement. Le quaker<sup>4</sup> était un

1. Les quatre premières lettres sont consacrées aux quakers. Chacune d'elles a un objet différent. Dans la première, Voltaire insiste sur le petit nombre des dogmes et sur l'élévation de la morale. Dans la deuxième, il nous fait assister à une assemblée de quakers. La troisième lettre et la quatrième sont réservées à l'historique de cette secte.

2. Du verbe *to quake*, trembler. Prononcez *quouakre*. Cette secte se nommait elle-même *Société des Amis*, mais on la surnommait ainsi parce que, son fondateur, George Fox, ayant été cité en 1650 devant le juge Bennet et l'ayant exhorté à « honorer Dieu et à trembler devant sa parole », le juge avait qualifié Fox de *trembleur* (quaker). On a aussi expliqué ce surnom par le fait que beaucoup d'entre eux tremblaient quand ils priaient.

3. Aussi Voltaire appréciera-t-il tout ce qui lui paraîtra raisonnable dans les croyances et les pratiques de cette secte, tandis qu'il en raillera impitoyablement le côté mystique.

4. Il s'appelait André Pitt, et tout cela est exactement vrai, à quelques circonstances près. André Pitt écrivit depuis à l'auteur pour se

vieillard frais qui n'avait jamais eu de maladie, parce qu'il n'avait jamais connu les passions ni l'intempérance : je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble ni plus engageant que le sien. Il était vêtu, comme tous ceux de sa religion, d'un habit sans plis dans les côtés et sans boutons sur les poches ni sur les manches, et portait un grand chapeau à bords rabattus, comme nos ecclésiastiques<sup>1</sup> ; il me reçut avec son chapeau sur la tête, et s'avança vers moi sans faire la moindre inclination de corps ; mais il y avait plus de politesse dans l'air ouvert et humain de son visage qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière l'autre et de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête.

« Ami, me dit-il, je vois que tu es un étranger ; si je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler. — Monsieur, lui dis-je, en me courbant le corps et en glissant un pied vers lui, selon notre coutume<sup>2</sup>, je me flatte que ma juste curiosité ne vous déplaira pas, et que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire de votre religion<sup>3</sup>. — Les gens de ton pays, me répondit-il, font

plaindre de ce qu'on avait ajouté *un peu* à la vérité, et l'assura que Dieu était offensé de ce qu'on avait plaisanté les quakers (Note introduite par l'éditeur en 1739). A. Pitt et Voltaire étaient en effet en bons termes. M. Lanson a reproduit (*o. c.*, t. I, p. 19) le curieux entretien du quaker Higginson avec Voltaire.

1. Les quakers avaient le plus grand mépris pour les formes extérieures, les vêtements de luxe desquels on tire vanité (ils étaient vêtus avec la plus grande simplicité), les compliments, les révérences, les saluts (ils ne saluaient personne et n'ôtaient même pas leur chapeau devant les juges, sous prétexte qu'on ne doit se découvrir que devant Dieu), etc. C'est ainsi qu'en 1791 des quakers paraîtront, raides et la tête couverte, à la barre de l'Assemblée nationale.

2. Description légèrement railleuse d'une pratique mondaine, qui a d'ailleurs infiniment varié avec les temps et les lieux. (Voir Duckett, *Dictionnaire de la conversation*, au mot *Salut*.)

3. Voir, sur les points essentiels du quakérisme, outre la *Grande Encyclopédie* et l'*Encyclopædia britannica*, la *National Biography*, l'*Encyclopédie des sciences religieuses* (Lichtenberger), la brochure d'Edouard Lods, *Etude historique et critique sur le quakérisme*, Strasbourg, 1857 (*Bibl. nat.*, D<sup>2</sup> 9026), et la bibliographie abondante que contiennent

trop de compliments et de révérences ; mais je n'en ai encore vu aucun qui ait eu la même curiosité que toi. Entre, et dinons d'abord ensemble. » Je fis encore quelques mauvais compliments, parce qu'on ne se défait pas de ses habitudes tout d'un coup ; et, après un repas sain et frugal, qui commença et qui finit par une prière à Dieu, je me mis à interroger mon homme. Je débutai par la question que de bons catholiques ont faite plus d'une fois aux huguenots : « Mon cher monsieur, lui dis-je, êtes-vous baptisé ? — Non, me répondit le quaker, et mes confrères ne le sont point. — Comment, morbleu<sup>1</sup>, repris-je, vous n'êtes donc pas chrétiens ? — Mon fils, repartit-il d'un ton doux, ne jure point ; nous sommes chrétiens et tâchons d'être bons chrétiens, mais nous ne pensons pas que le christianisme consiste à jeter de l'eau froide sur la tête, avec un peu de sel<sup>2</sup>. — Eh ! ventrebleu, repris-je, outré de cette impiété, vous avez donc oublié que Jésus-Christ fut baptisé par Jean ? — Ami, point de jurements, encore un coup, dit le bénin<sup>3</sup> quaker. Le Christ reçut le baptême de Jean<sup>4</sup>, mais il ne

ces articles et ouvrages. Voir aussi les renseignements bibliographiques que nous donnons plus loin.

1. Morbleu est un euphémisme de prononciation pour *mort Dieu*, la mort de Dieu. A rapprocher de corbleu, pour corps Dieu, corps de Dieu. Ventrebleu est aussi un juron euphémique, pour ventre de Dieu.

2. Le sel est en effet employé par l'Eglise catholique dans la préparation de l'eau bénite et dans l'administration du baptême.

3. Doux, bienveillant.

4. Voltaire est souvent revenu sur le baptême chrétien (Voir l'art. du *Dictionnaire philosophique*), et la critique du xix<sup>e</sup> siècle a confirmé la plupart de ses vues à ce sujet. Il est certain que toutes les religions ont eu dans leurs rites quelque chose d'analogue au baptême. Les Hébreux avaient plusieurs baptêmes ou purifications, notamment le *baptême des prosélytes*, au cours duquel ils étaient baignés tout entiers dans l'eau en présence de trois rabbins. L'immersion était une cérémonie familière aux Juifs.

Mais Jean, surnommé pour cela le Plongeur (Baptiste), donna à cet usage plus d'extension (des foules entières venaient se faire baptiser par lui dans le Jourdain) et plus de portée (l'ablution, image symbolique de résipiscence et de pardon des péchés, devait, disait-on, pré-



baptisa jamais personne; nous ne sommes pas les disciples de Jean, mais du Christ. — Hélas! dis-je, comme vous seriez brûlé en pays d'Inquisition, pauvre homme!... Eh! pour l'amour de Dieu, que je vous baptise et que je vous fasse chrétien! — S'il ne fallait que cela pour descendre à ta faiblesse, nous le ferions volontiers, repartit-il gravement; nous ne condamnons personne pour user de la cérémonie du baptême, mais nous croyons que ceux qui professent une religion toute sainte et toute spirituelle doivent s'abstenir, autant qu'ils le peuvent, des cérémonies judaïques. — En voici bien d'un autre, m'écriai-je! Des cérémonies judaïques! — Oui, mon fils, continua-t-il, et si judaïques que plusieurs Juifs encore aujourd'hui usent quelquefois du baptême de Jean. Consulte l'antiquité; elle t'apprendra que Jean ne fit que renouveler cette pratique, laquelle était en usage longtemps avant lui parmi les Hébreux, comme le pèlerinage de la Mecque l'était parmi les Ismaélites<sup>1</sup>. Jésus voulut bien recevoir le baptême de Jean, de même qu'il s'était soumis à la circoncision<sup>2</sup>; mais et la circoncision et le lavement d'eau doivent être tous deux abolis par le baptême du Christ, ce baptême de l'esprit, cette ablution de l'âme qui sauve les hommes. Aussi le précurseur Jean disait : « Je vous baptise à la vérité avec  
« de l'eau, mais un autre viendra après moi, plus puis-  
« sant que moi, et dont je ne suis pas digne de porter  
« les sandales; celui-là vous baptisera avec le feu et  
« le Saint-Esprit<sup>3</sup>. » Aussi le grand apôtre des Gen-

céder l'avènement du Messie). La plupart des critiques rationalistes du XIX<sup>e</sup> siècle admettent, avec Voltaire, que Jean a baptisé Jésus, et que Jésus n'a pas baptisé lui-même.

1. Populations nomades de l'Arabie Pétrée et septentrionale.

2. Jésus, qui était Juif, fut, en effet, selon l'usage des Juifs, circoncis quelques jours après sa naissance.

3. D'après l'Evangile selon Mathieu, III, 11. Voltaire fait ressortir la valeur purement symbolique de ce baptême, qui représente la purification ou seulement l'espérance de la purification opérée par le repentir et le pardon.

tils<sup>1</sup>, Paul, écrit aux Corinthiens : *Le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Évangile*; aussi ce même Paul ne baptisa jamais avec de l'eau que deux personnes, encore fut-ce malgré lui; il circoncit son disciple Timothée<sup>2</sup>; les autres apôtres circoncisaient aussi tous ceux qui voulaient. Es-tu circoncis? » ajouta-t-il. Je lui répondis que je n'avais pas cet honneur. « Eh bien, dit-il, l'ami, tu es chrétien sans être circoncis, et moi, sans être baptisé. »

Voilà comme mon saint homme abusait assez spécieusement de trois ou quatre passages de la sainte Écriture, qui semblaient favoriser sa secte; mais il oubliait de la meilleure foi du monde une centaine de passages qui l'écrasaient. Je me gardai bien de lui rien contester; il n'y a rien à gagner avec un enthousiaste : il ne faut point s'aviser de dire à un homme les défauts de sa maîtresse, ni à un plaideur le faible de sa cause, ni des raisons à un illuminé; ainsi je passai à d'autres questions.

« A l'égard de la communion, lui dis-je, comment en usez-vous? — Nous n'en usons point, dit-il. — Quoi! point de communion? — Non, point d'autre que celle des cœurs<sup>3</sup>. » Alors il me cita encore les Écritures. Il me fit un fort beau sermon contre la communion, et me parla d'un ton d'inspiré pour me prouver que tous les sacrements étaient tous<sup>4</sup> d'invention humaine, et que le mot de sacrement ne se trouvait pas une seule fois dans l'Évangile. « Pardonne, dit-il, à mon ignorance, je ne t'ai pas apporté la centième partie des preuves de ma

1. Gentils (*gentiles*) était le nom sous lequel les Hébreux désignaient tous ceux qui n'étaient pas Israélites. Après l'établissement du christianisme, on l'appliqua à ceux qui n'étaient ni Juifs ni chrétiens. Paul se faisait appeler l'*apôtre des Gentils*.

2. Un des plus fidèles compagnons de Paul.

3. Les quakers comprennent la cérémonie de la Cène comme un pur symbole; mais ils rejettent toute cérémonie, tout rite, comme pouvant distraire ou égarer l'imagination.

4. Des éditions postérieures suppriment ce double emploi de *tous*.

religion ; mais tu peux les voir dans l'Exposition de notre foi par Robert Barclay<sup>1</sup> : c'est un des meilleurs livres qui soient jamais sortis de la main des hommes. Nos ennemis conviennent qu'il est très dangereux : cela prouve combien il est raisonnable. » Je lui promis de lire ce livre, et mon quaker me crut déjà converti.

Ensuite il me rendit raison en peu de mots de quelques singularités qui exposent cette secte au mépris des autres. « Avoue, dit-il, que tu as eu bien de la peine à t'empêcher de rire quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau sur la tête et en te tutoyant ; cependant tu me parais trop instruit pour ignorer que du temps du Christ aucune nation ne tombait dans le ridicule de substituer le pluriel au singulier. On disait à César-Auguste : *Je t'aime, je te prie, je te remercie* ; il ne souffrait pas même qu'on l'appelât Monsieur, *Dominus*. Ce ne fut que très longtemps après lui que les hommes s'avisèrent de se faire appeler *vous* au lieu de *tu*, comme s'ils étaient doubles, et d'usurper les titres impertinents de Grandeur, d'Eminence, de Sainteté, que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les assurant qu'ils sont, avec un profond respect et une fausseté infâme, leurs très humbles et très obéissants serviteurs. C'est pour être plus sur nos gardes contre cet indigne commerce de mensonges et de flatteries que nous tutoyons également les rois et les savetiers<sup>2</sup>, que nous ne

1. Robert Barclay, le grand apologiste des quakers (1648-1690), successivement presbytérien, catholique, puis, en 1667, quaker. Homme de grand savoir, d'esprit net, il précisa les idées, encore confuses, des quakers, dans une série de publications. Son ouvrage principal, qu'il publia en latin et en anglais (1676), est la *Theologiæ vere christianæ Apologia*, exposition systématique des doctrines théologiques des quakers. Il fut plusieurs fois emprisonné à cause de ses opinions. Voltaire lui emprunte un certain nombre de détails de cette lettre.

2. Peut-être Voltaire se souvient-il ici de Montaigne : « Les âmes des empereurs et des savetiers sont jetées à même moule. »

Dans les lignes précédentes, Voltaire reproduit parfois textuellement l'argumentation de Barclay : « *Vana enim opinione inflati, quasi*

saluons personne, n'ayant pour les hommes que de la charité, et du respect que pour les lois<sup>1</sup>.

non sufficeret iis numerus singularis, volunt ut alii eos alloquantur in plurali... Affirmamus minime licere Christianis vel dare vel recipere illos honoris titulos, quales sunt Sanctitas vestra, Majestas vestra, Excellentia vestra, Eminentia vestra... Dicunt et scribunt ad invicem qualibet occasione pro more obsequentissimus tuus servus, humillimus tuus servus... »

1. Dans cette page, où le ton s'échauffe et s'élève, le quaker expose, en les justifiant, quelques-unes des singularités de la secte. Tout ce qui peut exciter ou entretenir l'orgueil chez eux ou chez les autres est interdit. Ils proscrivent en effet les qualifications honorifiques de *Majesté*, *Excellence*, *Monsieur*, etc.; ils n'emploient pas les formules de politesse telles que *mille excuses*, votre *humble serviteur*. Les seuls titres qu'ils admettent sont ceux qui reposent sur des vertus ou représentent des fonctions réelles. Ils ne disent ni *bonjour* ni *bonsoir* : tous les jours et tous les soirs sont également bons.

Ils regardent aussi de leur devoir de tutoyer tout le monde, considérant que tous les hommes sont frères en Christ, et que le mot *vous*, adressé à une seule personne, est à la fois une faute contre la grammaire et une marque d'adulation indigne d'un chrétien. A ce sujet, Voltaire écrivait à Jacob Vernet, le 14 septembre 1733 : « A propos des quakers, vous me demandez mon avis... sur le *vous* et sur le *toi*... Je crois que, dans le discours ordinaire, le *vous* est nécessaire, parce qu'il est d'usage, et qu'il faut parler aux hommes le langage établi par eux ; mais, dans les mouvements d'éloquence, où l'on doit s'élever au-dessus du langage vulgaire, comme quand on parle à Dieu ou qu'on fait parler les passions, je crois que le *tu* a d'autant plus de force qu'il s'éloigne de *vous* : car le *tu* est le langage de la vérité, et le *vous*, le langage du compliment. » On sait avec quelle ingéniosité Voltaire a tenu compte de cette différence dans sa jolie *Épître des Vous et des Tu*.

Dans le *Dictionnaire philosophique*, art. *Quaker*, Voltaire est revenu sur la simplicité de langage des quakers : « Il y a bien des sortes de vanités, mais la plus belle est celle qui, ne s'arrogant aucun titre, rend presque tous les autres ridicules. Je m'accoutume bientôt à voir un bon Philadelphien (quaker) me traiter d'ami et de frère ; ces mots raniment dans mon cœur la charité, qui se refroidit trop aisément. Mais que deux moines s'appellent, s'écrivent *votre Révérence*, qu'ils se fassent baiser la main en Italie et en Espagne, c'est le dernier degré d'un orgueil en démence ; c'est le dernier degré de sottise dans ceux qui la baisent ; c'est le dernier degré de la surprise et du rire dans ceux qui sont témoins de ces inepties. La simplicité du Philadelphien est la satire continuelle de ceux qui se monseigneurisent. »

L'habitude de se tutoyer se généralisa en France en l'an II (voir l'art. d'Aulard sur le *Tutoiement pendant la Révolution*). Le 31 octobre

« Nous portons aussi un habit un peu différent des autres hommes, afin que ce soit pour nous un avertissement continuel de ne leur pas ressembler<sup>1</sup>. Les autres portent les marques de leurs dignités, et nous, celles de l'humilité chrétienne; nous fuyons les assemblées de plaisir, les spectacles, le jeu; car nous serions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui Dieu doit habiter<sup>2</sup>. Nous ne faisons jamais de serments, pas même en justice; nous pensons que le nom du Très-Haut ne doit pas être prostitué dans les débats misérables des hommes. Lorsqu'il faut que nous comparaisions devant les magistrats pour les affaires des autres (car nous n'avons jamais de procès), nous affirmons la vérité par un *oui* ou par un *non*, et les juges nous en croient sur notre simple parole, tandis que tant de chrétiens se parjurent sur l'Évangile<sup>3</sup>. Nous n'allons jamais

1793, la Convention recevait une pétition où l'on retrouve quelques-unes des raisons que Voltaire met dans la bouche du quaker : « que tous les citoyens soient tenus... de renoncer, dans les conversations et rapports de tout genre entre eux, à la formule mensongère, avilissante pour celui qui l'emploie et flatteuse pour celui auquel elle s'adresse, du *vous*, qui désigne plusieurs personnes alors qu'il ne s'agit que d'un seul (*sic*),... faute de langage en même temps que c'est une contravention formelle au principe de l'égalité politique. »

Un certain nombre d'hommes de la Révolution française, notamment Brissot, admiraient les quakers. Voir Aulard, *Hist. pol. de la Révolution française*, p. 387 et suiv.

1. En fait, si leurs vêtements étaient, dès l'époque de Voltaire, et sont aujourd'hui de forme surannée, ce n'est pas qu'ils eussent, de parti pris, adopté un costume singulier; ils avaient simplement conservé, comme une date vivante de leur institution, le costume des premiers quakers.

2. Les quakers condamnent sévèrement le spectacle, impuissant à faire aimer la vertu par crainte de Dieu; ils s'interdisent la danse, comme un exercice futile et indigne de l'homme; le jeu, parce qu'il éveille les passions et provoque l'avarice; la lecture des romans, parce qu'ils faussent le sentiment et égarent l'imagination. Il n'est pas jusqu'à la musique qui ne soit proscrite, car elle peut engourdir et énerver.

3. Les quakers refusaient en effet le serment politique ou religieux, parce que Jésus a dit : « Que votre parole soit *oui, oui, non, non*; ce



à la guerre : ce n'est pas que nous craignons la mort, au contraire nous bénissons le moment qui nous unit à l'Être des êtres ; mais c'est que nous ne sommes ni loups, ni tigres, ni dogues, mais hommes, mais chrétiens. Notre Dieu, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis et de souffrir sans murmure, ne veut pas sans doute que nous passions la mer pour aller égorger nos frères, parce que des meurtriers vêtus de rouge, avec un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des citoyens en faisant du bruit avec deux petits bâtons sur une peau d'âne bien tendue. Et lorsque, après des batailles gagnées, tout Londres brille d'illuminations, que le ciel est enflammé de fusées, que l'air retentit du bruit des actions de grâces, des cloches, des orgues, des canons, nous gémissons en silence sur ces meurtres qui causent la publique allégresse<sup>1</sup>. »

qu'on y ajoute vient du malin. » Ainsi, dans la première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, quand Roger William fut en Amérique, il refusa de prêter serment au gouverneur du Massachusetts, et s'opposa au même serment lorsqu'il fut lui-même placé à la tête du Rhode Island. Les quakers parvinrent à se faire officiellement dispenser du serment : depuis 1696, la simple affirmation d'un quaker est admise à tenir lieu de serment devant les cours de justice en Angleterre et en Amérique.

La véracité des quakers est devenue proverbiale.

1. Les quakers refusent de porter les armes, considérant la guerre comme contraire aux sentiments d'humanité et au commandement : *Tu ne tueras point*. Le gouvernement anglais en vint à respecter leurs scrupules à cet égard. C'est par une considération analogue que Napoléon I<sup>er</sup> exemptait du service militaire les anabaptistes, sous condition d'aller cultiver des solitudes. Quand des guerres éclatent, les quakers se font un devoir de protester solennellement. C'est ainsi qu'une quakeresse vint, à la Cour de Versailles, inviter, au nom de Dieu, Louis XIV à cesser ses hostilités contre l'Angleterre. En 1853, une députation de quakers fit entendre au tsar Nicolas une énergique protestation contre la guerre de Crimée.

A cet égard, les sentiments de l'auteur concordent entièrement avec ceux des quakers, que Voltaire exprime ici avec éloquence. Il y a peu de sentiments dont Voltaire ait témoigné avec plus de persistance et de vigueur que de son horreur pour le « métier barbare de la guerre, où l'on se tue sans se haïr ». Voir Licky, *History of. : rationalism in Europe*, t. II, p. 354, et *Revue bleue*, 1899, 2<sup>e</sup> semestre, Ch. Dejob, *le Soldat dans la littérature française au dix-huitième siècle*.

## LETTRE II

### Sur les quakers.

Telle fut à peu près la conversation<sup>1</sup> que j'eus avec cet homme singulier; mais je fus bien plus surpris quand, le dimanche<sup>2</sup> suivant, il me mena à l'église des quakers. Ils ont plusieurs chapelles<sup>3</sup> à Londres; celle où j'allai est près de ce fameux pilier qu'on appelle *le Monument*<sup>4</sup>. On était déjà assemblé lorsque j'entrai avec mon conducteur. Il y avait environ quatre cents hommes dans l'église, et trois cents femmes<sup>5</sup> : les femmes se

1. La lettre I est presque tout entière sous forme de dialogue. Alors même que Voltaire n'aurait pas, quoi qu'il ait dit de son entretien avec A. Pitt, imaginé de toutes pièces le dialogue, il aurait été tenté d'y recourir, soit pour animer davantage son récit, soit aussi pour pouvoir exposer, sans en prendre directement la responsabilité, des idées jugées subversives, surlout en France. C'est là un procédé fréquent dans les ouvrages de polémique et de vulgarisation de Voltaire. C'est encore un quaker que Voltaire mettra en scène dans sa cinglante *Lettre d'un quaker à Jean-Georges Le Franc de Pompignan, évêque du Puy-en-Velay* (1763).

2. Les quakers remplaçaient les noms païens des jours et des mois par des numéros. Ils s'assemblaient indifféremment le dimanche et les autres jours.

3. C'étaient de simples maisons de réunion, sans tours ni cloches, sans chaises, ni orgues, ni tableaux, mais avec de simples bancs. Ils n'appelaient ces maisons ni églises ni temples de Dieu. Une des premières vérités que Fox, le fondateur de la secte, disait lui avoir été révélées par Dieu, c'est que Dieu n'habite point dans les temples faits de main d'homme. Il y avait au moins douze chapelles de quakers à Londres, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Celle que désigne Voltaire existe encore.

4. Le *Monument* est une colonne dorique de 61 mètres de haut, qui fut élevée dans la Cité, de 1671 à 1677, en souvenir de l'incendie de 1666; elle est placée à 60 mètres du Pudding lane, où l'incendie s'alluma; elle est surmontée d'une flamme dorée. On trouvera d'amusantes descriptions de Londres au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les *Lettres du prince de Ligne à Voltaire* (1763-74). Voir la *Revue de Paris* du 15 avril 1907. *Pilier*, pour colonne, traduit l'anglais *pillar*.

5. Dans certains cas, les femmes avaient — et ont — des assemblées à part pour délibérer sur ce qui touche plus particulièrement à

cachaient le visage avec leur éventail; les hommes étaient couverts de leurs larges chapeaux; tous étaient assis, tous dans un profond silence. Je passai au milieu d'eux sans qu'un seul levât les yeux sur moi. Ce silence dura un quart d'heure. Enfin un d'eux se leva, ôta son chapeau, et, après quelques grimaces et quelques soupirs, débita, moitié avec la bouche, moitié avec le nez, un galimatias tiré de l'Évangile, à ce qu'il croyait, où ni lui ni personne n'entendait rien.

Quand ce faiseur de contorsions eut fini son beau monologue, et que l'assemblée se fut séparée toute édifiée et toute stupide, je demandai à mon homme pourquoi les plus sages d'entre eux souffraient de pareilles sottises. « Nous sommes obligés de les tolérer, me dit-il, parce que nous ne pouvons pas savoir si un homme qui se lève pour parler sera inspiré par l'Esprit ou par la folie; dans le doute, nous écoutons tout patiemment, nous permettons même aux femmes de parler. Deux ou trois de nos dévotes se trouvent souvent inspirées à la fois, et c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la maison du Seigneur<sup>1</sup>. — Vous n'avez donc point de prêtres? lui dis-je.

leur sexe, sous le rapport des mœurs, de l'éducation, de l'assistance des pauvres. Les témoignages contemporains confirment ce que dit Voltaire de la tenue de ces assemblées.

1. Si l'on ne tient pas compte du ton un peu gouailleur de Voltaire, ce tableau est la vérité même. Le culte commence par un silence général. Tous s'absorbent dans un profond recueillement et attendent la « visitation spirituelle ». Si l'un d'eux se sent poussé à prendre la parole, il se lève et communique aux assistants ce que « l'Esprit de Dieu » lui suggère, une exhortation, une remontrance, l'explication d'un passage de l'Écriture, une prière. Mais rien ne doit être préparé.

Dans son *Histoire des sectes religieuses* (t. 1<sup>er</sup>, p. 117), l'abbé Grégoire, qui fut témoin oculaire, a ainsi caractérisé cette forme de prédication : « Des sanglots, des soupirs qui s'élèvent progressivement, parcourant plusieurs octaves, annoncent que l'inspiration agit. Les sermons, les uns très courts, les autres très diffus, débutent communément par des phrases entrecoupées; la prononciation, d'abord lente et sourde, s'accélère au point que quelquefois l'orateur... devient inintelligible,... d'autres fois, un inspiré débutant *ex abrupto* fera taire un Ami, qui cependant a les mêmes droits. » Si personne ne se sent poussé à

— Non, mon ami, dit le quaker, et nous nous en trouvons bien. A Dieu ne plaise que nous osions ordonner à quelqu'un de recevoir le Saint-Esprit le dimanche, à l'exclusion des autres fidèles ! Grâce au ciel, nous sommes les seuls sur la terre qui n'ayons point de prêtres<sup>1</sup>. Voudrais-tu nous ôter une distinction si heureuse ? Pourquoi abandonnerions-nous<sup>2</sup> notre enfant à des nourrices mercenaires, quand nous avons du lait à

parler, après une longue attente l'un des assistants se lève, et l'assemblée se sépare.

Renan parle de « la réunion chrétienne primitive, pendant laquelle deux ou trois prophètes, souvent des femmes, tombaient en extase, parlant en même temps et se demandant les uns aux autres, après l'accès, quelles merveilles ils avaient dites » (*Marc-Aurèle*, p. 516).

Dans les pays anglo-saxons, bien d'autres sectes ont adopté cet usage, en le perfectionnant. Ainsi, dans les Camps-meetings spirites des Etats-Unis, tous les assistants peuvent se faire entendre, sans toutefois parler plus de vingt minutes. C'est là, comme on l'a dit « une espèce de soupape de sûreté pour les génies incompris qui ont des théories spéciales à débiter » (*Annales des sciences psychiques*, janvier 1907). Les réunions de *chrétiens scientistes*, à Boston, et de *quakers*, à Philadelphie, auxquelles j'ai assisté, présentent des caractères analogues.

1. Tout au plus les quakers, à la vue des désordres provoqués par les divagations de quelques prédicants bénévoles, admirent-ils que, lorsqu'un *ami* se serait fait entendre deux fois, l'assemblée prononcerait s'il était propre ou non à remplir au milieu d'elle le ministère de la parole. Ces ministres ne recevaient d'ailleurs aucun salaire, n'étaient pas obligés de parler régulièrement et ne devaient jamais préparer leurs sermons.

Quant à l'organisation de la secte, elle comprend la *surveillance* (par des Inspecteurs moraux ou *overseers*, et des Anciens ou *elders*) et le *gouvernement* (par des Assemblées ou *meetings* qui relèvent les unes des autres : assemblées mensuelles, trimestrielles et annuelles). Les premières, composées de délégués d'un certain nombre de congrégations, s'occupent de l'instruction de la jeunesse, des secours aux indigents, enregistrent naissances, mariages, décès, concilient les différends, etc. L'Assemblée trimestrielle se compose des députés des meetings mensuels et s'occupe de l'état moral des communautés. Le meeting annuel s'occupe de l'état général de la Société et rédige une épître encyclique envoyée à tous les Amis disséminés à travers le monde.

2. Moland et Bengesco préférèrent « abandonnerions » à « abandonnerons », que porte l'édition de 1734.

lui donner? Ces mercenaires domineraient bientôt dans la maison, et opprimeraient la mère et l'enfant. Dieu a dit : « Vous avez reçu *gratis*, donnez *gratis*<sup>1</sup>. » Irons-nous, après cette parole, marchander l'Évangile, vendre l'Esprit-Saint, et faire d'une assemblée de chrétiens une boutique de marchands? Nous ne donnons point d'argent à des hommes vêtus de noir pour assister nos pauvres, pour enterrer nos morts, pour prêcher les fidèles; ces saints emplois nous sont trop chers pour nous en décharger sur d'autres.

— Mais comment pouvez-vous discerner, insistai-je, si c'est l'esprit de Dieu qui vous anime dans vos discours? — Quiconque, dit-il, priera Dieu de l'éclairer, et qui annoncera des vérités évangéliques qu'il sentira, que celui-là soit sûr que Dieu l'inspire. » Alors il m'accabla de citations de l'Écriture, qui démontraient, selon lui, qu'il n'y a point de christianisme sans une révélation immédiate, et il ajouta ces paroles remarquables : « Quand tu fais mouvoir un de tes membres, est-ce ta propre force qui le remue? Non, sans doute, car ce membre a souvent des mouvements involontaires. C'est donc celui qui a créé ton corps qui meut ce corps de terre. Et les idées que reçoit ton âme, est-ce toi qui les formes? Encore moins, car elles viennent malgré toi. C'est donc le créateur de ton âme qui te donne tes idées; mais, comme il a laissé à ton cœur la liberté, il donne à ton esprit les idées que ton cœur mérite. Tu vis dans Dieu, tu agis, tu penses dans Dieu. Tu n'as donc qu'à ouvrir les yeux à cette lumière qui éclaire tous les hommes; alors tu verras la vérité, et la feras voir<sup>2</sup>. —

1. Mathieu, x, 8 (Ed.).

2. Barclay admet la possibilité d'une révélation *immédiate* de Dieu à tout homme; pour toute âme bien disposée, il y a naturellement une intuition immédiate des vérités religieuses élémentaires, tout aussi évidente et décisive que celle qui nous fait admettre les axiomes de la raison et les faits du monde des sens. Cette espèce de sens religieux par lequel l'homme est apparenté à Dieu, les quakers l'appellent « substantielle semence » ou « *vehiculum Dei* ». Voltaire reproduit presque



Eh ! voilà le Père Malebranche tout pur ! m'écriai-je. — Je connais ton Malebranche, dit-il ; il était un peu quaker, mais il ne l'était pas assez<sup>1</sup>. »

Ce sont là les choses les plus importantes que j'ai apprises touchant la doctrine des quakers. Dans la première lettre vous aurez leur histoire, que vous trouverez encore plus singulière que leur doctrine<sup>2</sup>.

textuellement Barclay : « Omnis vero Christianus habet spiritum Dei habitantem in se..., Deum, in quo vivimus et movemur. »

1. Le philosophe et Oratorien français Malebranche (1638-1715), auteur de la *Recherche de la vérité*, d'*Entretiens métaphysiques*, etc., a émis une théorie de la connaissance appelée la *vision en Dieu*. Pour lui, l'essence commune de tous les corps est l'étendue, fonds infini et réel de tous les êtres matériels, qui ne sont que des limitations particulières de l'étendue. L'étendue, dit-il, ne peut se trouver qu'en un être infini, réel et incréé, que Malebranche appelle Dieu : donc, les conditions nécessaires de la connaissance prouvent que nous voyons toute chose en Dieu. Malebranche a aussi imaginé une théorie de la volonté, qui dénie à toute créature le pouvoir d'agir par elle-même ; l'homme ne saurait « ébranler un fétu » par lui-même ; l'âme est impuissante à provoquer le moindre mouvement des « esprits animaux » ; pour Malebranche, c'est l'*action divine* qui s'exerce sans cesse sur les créatures.

Voltaire ne prendra jamais Malebranche bien au sérieux (Voir Lettre 13). Dans une épître à de Formont, il écrira :

Je renonce au fatras obscur  
Du grand rêveur de l'Oratoire,  
Qui croit parler à l'esprit pur,  
Ou qui veut nous le faire accroire,  
Nous disant qu'on peut à coup sûr  
Entretenir Dieu dans sa gloire.

Des quakers anglais s'étaient appuyés en effet sur les théories de Malebranche pour corroborer leur doctrine. Son *Traité de la nature et de la grâce* (1680) fut mis à l'*Index*.

2. L'opinion de Voltaire sur les quakers est donc mêlée d'éloges et de critiques. Dans le *Dict. philos.*, à l'art. *Eglise*, il écrit encore : « *Trembleurs*, dénomination ridicule, mais qu'ils méritaient par les tremblements du corps qu'ils affectaient en prêchant, et par un nasillonement qui ne fut, dans l'Eglise romaine, que le partage d'une espèce de moines appelés *capucins*. Mais on peut, en parlant du nez et en se secouant, être doux, frugal, modeste, juste, charitable. »

Dans sa lettre à de La Condamine, du 22 juin 1734, Voltaire écrivait : « Je crois que la manière plaisante dont certaines choses sont tournées aura fait généralement penser qu'un homme qui traite si

gaïement les quakers et les anglicans ne peut faire son salut *cum timore et tremore*, et est un très mauvais chrétien... Si je n'avais pas égayé la matière, personne n'eût été scandalisé, mais aussi personne ne m'aurait lu. On a cru qu'un Français qui plaisantait les quakers, qui prenait le parti de Locke, et qui trouvait des mauvais raisonnements dans Pascal, était un athée. Remarquez, je vous prie, si l'existence d'un Dieu, dont je suis réellement très convaincu, n'est pas clairement admise dans tout mon livre. Cependant les hommes qui abusent toujours des mots appelleront également athée celui qui niera un Dieu et celui qui disputera sur la nécessité du péché originel. Les esprits ainsi prévenus ont crié contre les *Lettres sur M. Locke et sur les Pensées de M. Pascal*. »

On sait d'autre part que Voltaire, plus tard, écrira : « Je suis las d'entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme ; je leur prouverai qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. » C'est à ce propos que M. Faguet a pu dire : « L'abolition des religions a été sa pensée maîtresse. Bien des signes peuvent faire espérer, craindre ou prévoir, selon l'opinion dont on est, que l'avenir se rangera à cet égard du côté de Voltaire. » (*Histoire générale du quatrième siècle à nos jours*, t. VII, p. 702.)

---

## LETTRE III

### Sur les quakers<sup>1</sup>.

Vous avez déjà vu que les quakers datent depuis Jésus-Christ, qui fut, selon eux, le premier quaker. La religion, disent-ils, fut corrompue presque après sa mort, et resta dans cette corruption environ seize cents années ; mais il y avait toujours quelques quakers cachés dans le monde, qui prenaient soin de conserver le feu sacré éteint partout ailleurs, jusqu'à ce qu'enfin cette lumière s'étendit en Angleterre en l'an 1642<sup>2</sup>.

Ce fut dans le temps que trois ou quatre sectes déchiraient la Grande-Bretagne par des guerres civiles entreprises au nom de Dieu<sup>3</sup>, qu'un nommé Georges Fox,

1. Beaucoup des renseignements contenus dans cette lettre ont été empruntés par Voltaire à l'ouvrage de Sewel, *The History of the... Quakers*, dont la 3<sup>e</sup> édition parut en 1726, et à l'*Historia quakeriana* de Croese. Voltaire s'est souvenu en divers endroits des *Evangelies* et des *Actes des Apôtres*, pour souligner ironiquement des conformités de la vie de Fox avec ces textes-là.

2. C'est en 1649 que Georges Fox, le fondateur de la Société, né en 1624 à Drayton (Leicestershire), berger, puis apprenti cordonnier, et qui cherchait la solitude pour s'absorber dans ses pensées et dans l'étude de la Bible, crut entendre la voix de Dieu, qui l'invitait à se consacrer à lui et à prêcher l'Evangile. Voltaire paraît avoir emprunté sa métaphore de la lumière à W. Penn, *A Brief Account of the... Quakers* (1694) : « Even in the Apostle days, those bright stars of the first Magnitude of the Gospel Light, some clouds... began to appear. » C'est sans doute par inadvertance que Voltaire donne la date de 1642 ; il faut lire 1649. Cette date convient avec l'âge de vingt-cinq ans que Voltaire donne un peu plus loin à Fox.

3. La révolution dite de 1648 commença, en Ecosse, par un conflit religieux entre les dissidents d'Ecosse (presbytériens) et le roi Charles I<sup>er</sup>, qui voulait leur imposer la religion anglicane. La question religieuse se compliqua de la question politique dès 1639, quand le roi, ayant besoin d'argent, eut convoqué le Parlement.

du comté de Leicester, fils d'un ouvrier en soie, s'avisa de prêcher en vrai apôtre, à ce qu'il prétendait, c'est-à-dire sans savoir ni lire ni écrire<sup>1</sup>; c'était un jeune homme de vingt-cinq ans, de mœurs irréprochables, et saintement fou. Il était vêtu de cuir<sup>2</sup> depuis les pieds jusqu'à la tête; il allait de village en village, criant contre la guerre et contre le clergé. S'il n'avait prêché que contre les gens de guerre, il n'avait rien à craindre; mais il attaquait les gens d'Église : il fut bientôt mis en prison<sup>3</sup>. On le mena à Derby devant le juge de paix. Fox se présenta au juge avec son bonnet de cuir sur la tête. Un sergent lui donna un grand soufflet, en lui disant : « Gueux, ne sais-tu pas qu'il faut paraître nu-tête devant monsieur le juge ? » Fox tendit l'autre joue, et pria le sergent de vouloir bien lui donner un autre soufflet pour l'amour de Dieu<sup>4</sup>. Le juge de Derby voulut lui faire

1. Toute l'éducation de Fox s'était bornée à apprendre à lire et à écrire. Quelques-uns de ses biographes disent même qu'il avait si peu profité de ses leçons qu'il n'arriva jamais à écrire clairement. Il dut recourir à des amis et employer des secrétaires lorsqu'il voulut, plus tard, publier des ouvrages. La plupart des apôtres du Christ étaient recrutés dans le menu peuple et n'avaient pas d'instruction. Le Christ lui-même paraît avoir reçu peu d'instruction.

2. Détail vrai, en effet. « Vestitus totus coriaceus, » dit Croese.

3. Fox était persuadé qu'il avait reçu de Dieu la mission de ramener le christianisme à sa simplicité primitive, en abolissant les rites, les sacrements, le ministère, en se refusant à prêter serment et à porter les armes. Il affirmait l'autorité de la révélation intérieure, qu'il plaçait même au-dessus de l'Écriture. Cette ardente conviction le poussait à de violentes manifestations; il entraînait dans les églises et interpellait les ministres, censurait les juges, etc. Jeté en prison, envoyé à l'hôpital des fous, lapidé par la populace, il supporta avec résignation tous les genres de persécution.

4. C'est dans les comtés de Leicester, de Derby et de Nottingham, au centre de l'Angleterre, que Fox fit ses premières prédications et recruta ses premiers adhérents. L'anecdote de Voltaire est composée de traits épars dans Sewel; « elle est symbolique plus qu'historique, et obtenue par le procédé de nos romanciers réalistes » (LANSON). Fox, à demi assommé par le peuple, se serait écrié : « Frappe encore, voici mes bras, ma tête et mes joues. » *L'Evangile* de Luc porte (vi, 29) : « Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui l'autre. » En 1650,

prêter serment avant de l'interroger. « Mon ami, sache, dit-il au juge, que je ne prends jamais le nom de Dieu en vain. » Le juge, voyant que cet homme le tutoyait, l'envoya aux Petites-Maisons<sup>1</sup> de Derby pour y être fouetté. Georges Fox alla, en louant Dieu, à l'hôpital des fous, où l'on ne manqua pas d'exécuter à la rigueur la sentence du juge. Ceux qui lui infligèrent la pénitence du fouet furent bien surpris quand il les pria de lui appliquer encore quelques coups de verges pour le bien de son âme. Ces messieurs ne se firent pas prier; Fox eut sa double dose, dont il les remercia très cordialement. Il se mit à les prêcher. D'abord on rit, ensuite on l'écouta; et, comme l'enthousiasme est une maladie qui se gagne, plusieurs furent persuadés, et ceux qui l'avaient fouetté devinrent ses premiers disciples.

Délivré de sa prison, il courut les champs avec une douzaine de prosélytes<sup>2</sup>, prêchant toujours contre le clergé, et fouetté de temps en temps. Un jour, étant mis au pilori, il harangua tout le peuple avec tant de force qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs, et mit le reste tellement dans ses intérêts qu'on le tira en tumulte du trou<sup>3</sup> où il était; on alla chercher le curé anglican dont le crédit avait fait condamner Fox à ce supplice, et on le piloria<sup>4</sup> à sa place.

Fox fut enfermé, pendant six mois, dans la maison de correction de Derby, et le juge donna en effet, au dire de Sewel, l'ordre de le fouetter. Sewel mentionne aussi la conversion du geôlier.

1. Le grand bureau des pauvres avait fait construire à Paris en, 1554, dans le faubourg Saint-Germain, de petites échoppes de 3 à 4 mètres carrés, pour loger les mendiants et les fous : d'où le nom d'Hospice des Petites-Maisons.

2. La douzaine de prosélytes rappelle les douze apôtres.

3. Le pilori avait un carcan formé de deux pièces en bois posées l'une sur l'autre, entre lesquelles étaient des trous pour passer la tête et les mains des patients.

4. En 1656, Fox fut emprisonné à Launceston; l'année suivante son geôlier était mis en prison à son tour. Voltaire a substitué un curé au geôlier pour la joie du lecteur. *Pilorer* a pu être suggéré par l'anglais, mais le mot était bien français. On le trouve dans Regnard.



Il osa bien convertir quelques soldats de Cromwell, qui quittèrent le métier des armes<sup>1</sup> et refusèrent de prêter le serment. Cromwell ne voulait pas d'une secte où l'on ne se battait point<sup>2</sup>... Il se servit de son pouvoir pour persécuter ces nouveaux venus<sup>3</sup>. On en remplissait les prisons. Mais les persécutions ne servent presque jamais qu'à faire des prosélytes. Ils sortaient de leurs prisons affermis dans leur créance, et suivis de leurs géôliers, qu'ils avaient convertis.

Mais voici ce qui contribua le plus à étendre la secte. Fox se croyait inspiré. Il crut par conséquent devoir parler d'une manière différente des autres hommes. Il se mit à trembler, à faire des contorsions et des grimaces, à retenir son haleine, à la pousser avec violence; la prêtresse de Delphes n'eût pas mieux fait. En peu de temps il acquit une grande habitude d'inspiration, et, bientôt après, il ne fut guère en son pouvoir de parler autrement. Ce fut le premier don qu'il communiqua à ses disciples. Ils firent de bonne foi toutes les grimaces de leur maître; ils tremblaient de toutes leurs forces au moment de l'inspiration. De là ils eurent le nom de *quakers*, qui signifie *trembleurs*<sup>4</sup>. Le petit peuple s'amusa

1. Certaines éditions portent : « renoncèrent au métier de tuer ».

2. Je fais ici une coupure de quelques mois.

3. En fait, les quakers jouirent de quelque répit au début du Protectorat de Cromwell (1653-1658). Celui-ci aurait même cherché à attirer Fox à lui; il l'invita à sa table, mais Fox demeura intraitable. « Eh bien! aurait dit Cromwell; je vois s'élever une espèce de gens que je ne gagnerai ni par des présents, ni par des honneurs, ni par des emplois..., mais ceux-là sont rares! » (G. GROESE, *Historia quakeriana*, livre 1<sup>er</sup>, p. 75.) Il accorda aux quakers la liberté de s'assembler publiquement et interdit contre eux toute persécution, tant qu'ils respecteraient les lois de l'Etat, « espérant bien que cette secte s'éteindrait d'elle-même dès qu'elle ne serait pas persécutée ». Il est vrai que, malgré cette déclaration, ils ne furent pas à l'abri des violences; en 1658, quand mourut Cromwell, ils étaient plus persécutés que jamais; on les poursuivait non comme hérétiques, mais comme perturbateurs. Sous les deux Cromwell, il y avait eu 3.179 emprisonnements de quakers.

4. Sur ce mot, voyez page 47, note 2; selon d'autres, « ils sont

à les contrefaire. On tremblait, on parlait du nez, on avait des convulsions, et on croyait avoir le Saint-Esprit. Il leur fallait quelques miracles : ils en firent.

Le patriarche Fox dit publiquement à un juge de paix, en présence d'une grande assemblée : « Ami, prends garde à toi ; Dieu te punira bientôt de persécuter les saints. » Ce juge était un ivrogne qui buvait tous les jours trop de mauvaise bière et d'eau-de-vie ; il mourut d'apoplexie deux jours après, précisément comme il venait de signer un ordre pour envoyer quelques quakers en prison. Cette mort soudaine ne fut point attribuée à l'intempérance du juge ; tout le monde la regarda comme un effet des prédictions du saint homme<sup>1</sup>.

Cette mort fit plus de quakers que mille sermons et autant de convulsions n'en auraient pu faire. Cromwell, voyant que leur nombre augmentait tous les jours, voulut les attirer à son parti : il leur fit offrir de l'argent, mais il furent incorruptibles ; et il dit un jour que cette religion était la seule contre laquelle il n'avait pu prévaloir avec des guinées<sup>2</sup>.

Ils furent quelquefois persécutés sous Charles II, non pour leur religion<sup>3</sup>, mais pour ne vouloir pas payer

appelés trembleurs parce que, lorsqu'ils attendent l'inspiration, ils ont coutume de trembler » (CHAMBERLAYNE, 1698). Croese rapporte qu'on ne représenta plus de farces dans les carrefours et qu'on ne mit plus de comédies sur les théâtres, que les Trembleurs n'y fussent joués. Voltaire put voir de ces comédies-là.

1 Lire le long et intéressant article sur les miracles, dans le *Dictionnaire philosophique*. Voltaire groupe en une seule anecdote deux faits véridiques, mais qui se produisirent indépendamment l'un de l'autre.

2. La guinée, ancienne monnaie d'or anglaise qui valait 21 shillings (26 fr. 50), a été remplacée par la livre sterling.

3. Par sa déclaration de Bréda (1660), Charles II s'était engagé « à accorder et à respecter la liberté de conscience et d'opinion dans les choses religieuses, tant qu'elle ne troublerait pas la tranquillité de ses Etats », et lors de son sacre il avait solennellement confirmé ce principe.

les dîmes au clergé<sup>1</sup>, pour tutoyer les magistrats et refuser de prêter les serments prescrits par la loi<sup>2</sup>.

Enfin Robert Barclay, Écossais, présenta au roi, en 1675<sup>3</sup>, son *Apologie des Quakers*, ouvrage aussi bon qu'il pouvait l'être. L'épître dédicatoire à Charles II contient non de basses flatteries, mais des vérités hardies et des conseils justes. « Tu as goûté, dit-il à Charles à la fin de cette épître, de la douceur et de l'amertume, de la prospérité et des plus grands malheurs; tu as été chassé des pays où tu règnes; tu as senti le poids de l'oppression, et tu dois savoir combien l'oppresseur est détestable devant Dieu et devant les hommes. Que si, après tant d'épreuves et de bénédictions, ton cœur s'endurcissait et oubliait le Dieu qui s'est souvenu de toi dans tes disgrâces, ton crime en serait plus grand, et ta condamnation plus terrible. Au lieu donc d'écouter les flatteurs de ta Cour, écoute la voix de ta conscience, qui

1. Nous avons vu qu'ils considéraient comme antichrétien tout salaire payé aux ministres de la religion. Ils furent poursuivis pour refus de serment et de paiement des dîmes au clergé anglican. D'après Sewel, il y avait 4.200 quakers en prison en 1662.

2. Regardant comme illicite toute espèce de serment, ils se refusaient à prêter celui de suprématie au roi, dans les termes où il était conçu, tout en protestant de leur soumission. Jetés en prison, accablés d'amendes, faisaient-ils appel aux tribunaux, ils y paraissaient la tête couverte, tutoyaient les juges, et on les condamnait pour crime de lèse-majesté à de nouvelles amendes, à un nouvel emprisonnement.

En 1660, ils furent accusés d'avoir pris part au complot de la secte des « quinto-monarchiens » contre le roi; aussitôt une ordonnance royale leur défendit de tenir aucune assemblée. Ce décret provoqua un redoublement de rigueurs. A Colchester, notamment, il y eut de véritables dragonnades. Voir G. Croese, *o. c.*, II, p. 234 et suiv. (*Bibl. nat.*, H, 11480). On en vint à déporter de nombreux quakers dans les îles Jamaïque et Bermudes.

3. Robert Barclay fut le théologien de la secte, comme Fox en fut le fondateur, et Penn le législateur. Barclay commença en 1670 la série de ses publications en faveur des quakers. Sa *Theologiæ vere christianæ apologia* parut en anglais sous le titre de *Apology for the true christian divinity as the same is held forth and preached by the people in scorn called Quakers*, avec une dédicace à Charles II. Voir ci-dessus, p. 52, note 1.

ne te flattera jamais. Je suis ton fidèle ami et sujet.  
BARCLAY<sup>1</sup>. »

Ce qui est plus étonnant, c'est que cette lettre, écrite à un roi par un particulier obscur, eut son effet, et la persécution cessa<sup>2</sup>.

1. En 1723, Voltaire avait voulu dédier sa *Henriade* au jeune Louis XV; mais on avait trouvé trop libre son projet de dédicace, et l'on avait refusé l'hommage. Il se peut que la fin de cette lettre III soit écrite en souvenir de cette affaire. Voltaire paraphrase la fin de l'épître, tout en en conservant le sens et les termes essentiels.

2. Il se trouva qu'il y eut une légère détente, au cours de laquelle Fox, Barclay et Penn purent aller faire des tournées de propagande dans les Provinces-Unies. Mais ils furent rappelés en Angleterre par les persécutions, qui reprirent en 1680. A la Cour, on tournait les Amis en ridicule; sur les théâtres, on se moquait d'eux; les magistrats reprenaient leurs procédures contre les biens de ceux qui refusaient le serment, et remettaient en vigueur l'acte sur les conventicules (*conventicle act*) pour interdire leurs réunions de culte. La déclaration d'indulgence proclamée par Jacques II à son avènement (1685) mit un terme à ces rigueurs; on rendit la liberté à 1.300 quakers. A la suite de la révolution de 1688, le Parlement abrogea, à leur égard, les lois pénales qui n'avaient été que suspendues par Jacques. Guillaume III les comprit dans l'*Acte de tolérance* de 1689, qui n'excluait plus que les catholiques et les sociniens.

---

## LETTRE IV

### Sur les quakers.

Environ ce temps<sup>1</sup> parut l'illustre Guillaume Penn<sup>2</sup>, qui établit la puissance des quakers en Amérique, et qui les aurait rendus respectables en Europe, si les hommes pouvaient respecter la vertu sous des apparences ridicules; il était fils unique du chevalier Penn, vice-amiral d'Angleterre, et favori du duc d'York, depuis Jacques II<sup>3</sup>.

Guillaume Penn, à l'âge de quinze ans, rencontra un quaker à Oxford, où il faisait ses études; ce quaker le persuada, et le jeune homme, qui était vif, naturellement éloquent, et qui avait de la noblesse dans sa physionomie et dans ses manières, gagna bientôt quelques-uns de ses camarades. Il établit insensiblement une société de jeunes quakers qui s'assemblaient chez lui; de sorte qu'il se trouva chef de secte à l'âge de seize ans.

De retour chez le vice-amiral son père, au sortir du collège, au lieu de se mettre à genoux devant lui et de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglais<sup>4</sup>,

1. *Environ* se dit du voisinage dans le temps comme dans l'espace. « Je me souviens d'avoir vu environ le mois de mai... » (DESCARTES.) « C'est-à-dire environ le temps que tout aime... » (LA FONTAINE.) « Environ ce temps, je trouvai à me placer très avantageusement. » (P.-L. COURIER.) L'expression « environ ce temps » a un peu vieilli.

2. William Penn (1644-1718) subit de bonne heure l'influence d'un prédicateur quaker, Thomas Lee. Il fit ses études à l'Université d'Oxford, d'où il fut chassé pour son exaltation religieuse.

Voltaire écrit Pen et Penn. Il s'est surtout servi de l'autobiographie de Penn pour faire cette lettre.

3. C'est en 1685 que le duc d'York, frère de Charles II, monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Jacques II.

4. Divers écrivains contemporains confirment cet usage.



il l'aborda le chapeau sur la tête, et lui dit : « Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé. » Le vice-amiral crut que son fils était devenu fol ; il s'aperçut bientôt qu'il était quaker. Il mit en usage tous les moyens que la prudence humaine peut employer pour l'engager à vivre comme un autre ; le jeune homme ne répondit à son père qu'en l'exhortant à se faire quaker lui-même.

Enfin le père se relâcha à se laisser aller à ne lui demander autre chose, sinon qu'il allât voir le roi et le duc d'York le chapeau sous le bras, et qu'il ne les tutoyât point. Guillaume répondit que sa conscience ne le lui permettait pas ; et le père, indigné et au désespoir, le chassa de sa maison<sup>1</sup>. Le jeune Penn remercia Dieu de ce qu'il souffrait déjà pour sa cause ; il alla prêcher dans la Cité ; il y fit beaucoup de prosélytes.

Les prêches des ministres éclaircissaient<sup>2</sup> tous les jours ; et comme Penn était jeune, beau et bien fait, les femmes de la Cour et de la ville accouraient dévotement pour l'entendre<sup>3</sup>. Le patriarche Georges Fox vint, du fond de l'Angleterre, le voir à Londres sur sa réputa-

1. Son père, vice-amiral qu'avait illustré la conquête de la Jamaïque, avait d'abord envoyé son fils voyager sur le continent (1662-64) ; Penn était venu à la Cour de Louis XIV, et avait visité plusieurs pays d'Europe. Quand il fut retourné en Angleterre, son père, pour le soustraire à l'influence des quakers, l'envoya en Irlande administrer un domaine considérable. Il ne s'en convertit pas moins ostensiblement au quakérisme (1667). Dès lors, chassé par son père, assisté secrètement par sa mère, il se jeta avec ardeur dans la polémique provoquée par les idées de la nouvelle secte. Incarcéré en 1668, il écrivit pendant sa réclusion le plus populaire de ses traités : *No cross, no crown* (sans croix, point de couronne), traduit bientôt en un grand nombre de langues.

2. D'autres éditions que celle de 1734 portent *s'éclaircissaient*.

3. Charles II, engagé dans la guerre que Louis XIV faisait aux Provinces-Unies et craignant que des troubles intérieurs vinssent compliquer une situation déjà critique, avait fait cesser momentanément les persécutions contre les diverses sectes. Les quakers profitèrent de ce répit pour développer leur propagande.

tion; tous deux résolurent de faire des missions dans les pays étrangers. Ils s'embarquèrent pour la Hollande, après avoir laissé des ouvriers en assez bon nombre pour avoir soin de la vigne de Londres<sup>1</sup>. Leurs travaux eurent un heureux succès<sup>2</sup> à Amsterdam; mais ce qui leur fit le plus d'honneur et ce qui mit le plus leur humilité en danger, fut la réception que leur fit la princesse palatine Élisabeth, tante de Georges I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, femme illustre par son esprit et par son savoir, et à qui Descartes avait dédié son roman de philosophie<sup>3</sup>.

Elle était alors retirée à la Haye', où elle vit ces *amis*, car c'est ainsi qu'on appelait alors les quakers en Hollande; elle eut plusieurs conférences avec eux; ils prêchèrent souvent chez elle, et, s'ils ne firent pas d'elle une parfaite quakresse, ils avouèrent au moins qu'elle n'était pas loin du royaume des cieux.

1. En 1677, Fox visita le nord de la Hollande; Barclay discuta ses thèses à l'Université de Franeker (province de Frise); Penn eut des conférences avec le fameux mennonite Galen Abraham, partisan de la doctrine de Menno (1496-1561), organisateur d'une sorte d'anabaptisme pacifique; il se mit en relations avec le pasteur français Pierre Yvon et avec la savante Marie de Shürmann, qui, après la mort de Jean de Labadie, était devenue la directrice de la secte mystique des labadistes. Herford était un centre de labadisme.

2. Succès signifie simplement ici résultat. « Le funeste succès n'a que trop justifié nos discours. » (M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ). « J'ignore quel succès le sort garde à mes armes. » (RACINE.)

3. La princesse palatine Elisabeth de Bohême, née à Heidelberg en 1618, morte à Herford en 1680, s'intéressait beaucoup à la science et à la philosophie. Elle correspondait assidûment avec Descartes. En 1661, elle obtint le coadjutorat de l'abbaye impériale de Herford, qu'elle eut à elle en 1667. Elle tomba dans le mysticisme; et appela à Herford des labadistes et des quakers, notamment G. Penn. C'est en 1677 que Penn fit ses visites à la princesse. Le terme d'*ami* était, quoi qu'en dise Voltaire, usité alors en Angleterre aussi bien qu'en Hollande. — Sur l'opinion que Voltaire avait de Descartes, voir plus loin, lettres 13 et 14.

4. Ce n'est pas à la Haye, mais à Herford, qu'elle vivait retirée et qu'elle vit Penn. Herford est situé au sud-est d'Osnabrück.

Les amis semèrent aussi<sup>1</sup> en Allemagne, mais ils recueillirent peu. On ne goûta pas la mode de tutoyer, dans un pays où il faut prononcer toujours les termes d'Altesse et d'Excellence<sup>2</sup>. Penn repassa bientôt en Angleterre, sur la nouvelle de la maladie de son père; il vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se réconcilia avec lui, et l'embrassa avec tendresse, quoiqu'il fût d'une différente religion; Guillaume l'exhorta en vain à ne point recevoir le sacrement et à mourir quaker; et le vieux bonhomme recommanda inutilement à Guillaume d'avoir des boutons sur ses manches et des ganses<sup>3</sup> à son chapeau.

Guillaume hérita de grands biens, parmi lesquels il se trouvait des dettes de la Couronne, pour des avances faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes. Rien n'était moins assuré alors que l'argent dû par le roi : Penn fut obligé d'aller tutoyer Charles II et ses ministres plus d'une fois pour son payement. Le gouvernement lui donna, en 1680<sup>4</sup>, au lieu d'argent, la propriété et la souveraineté d'une province d'Amérique, au sud de Maryland : voilà un quaker devenu souverain. Il partit<sup>5</sup> pour ses nouveaux États avec deux vaisseaux

1. Cet aussi s'explique par l'erreur de Voltaire au sujet de la résidence de la Palatine.

2. Voir à ce sujet la lettre 10.

3. Cordonnet de coton, de soie, etc. Le vice-amiral était mort dès 1670, avant les voyages de son fils en Hollande. Voltaire n'a pas remarqué au bas d'une page de la *Vie* de Penn, qu'il utilise pourtant par ailleurs, la mention de sa mort à cette date.

4. Légère erreur. C'est par lettres patentes du 4 mars 1681 que Penn réussit à faire échanger son titre de dette, qui s'élevait environ à un million de francs, contre une concession de territoires qui s'étendaient entre le 40° et le 43° de lat. N., sur 5 degrés de long. Malgré Penn, Charles II imposa à ce domaine le nom de Pennsylvanie (*sylva* signifie forêt; le pays était très boisé).

5. Penn partit en septembre 1682. L'idée, chez les persécutés religieux, d'émigrer en Amérique pour y vivre librement, n'était pas nouvelle. Les puritains avaient fait ainsi une soixantaine d'années auparavant. On ne sait d'où Voltaire a tiré le détail des deux vaisseaux.

chargés de quakers qui le suivirent. On appela dès lors le pays Pennsylvania, du nom de Penn. Il y fonda la ville de Philadelphie, qui est aujourd'hui très florissante. Il commença par faire une ligue avec les Américains ses voisins : c'est le seul traité entre ces peuples et les chrétiens qui n'ait point été juré, et qui n'ait point été rompu<sup>1</sup>. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la Pennsylvanie : il donna des lois très sages, dont aucune n'a été changée depuis lui. La première est de ne maltraiter personne au sujet de la religion, et de regarder comme frères tous ceux qui croient un Dieu.

A peine eut-il établi son gouvernement que plusieurs marchands de l'Amérique vinrent peupler cette colonie. Les naturels du pays, au lieu de fuir dans les forêts, s'accoutumèrent insensiblement avec<sup>2</sup> les pacifiques quakers : autant ils détestaient les autres chrétiens conquérants et destructeurs de l'Amérique, autant ils aimaient ces nouveaux venus. En peu de temps un grand nombre de ces prétendus sauvages, charmés de la douceur de ces voisins, vinrent en foule demander à Guillaume Penn de les recevoir au nombre de ses vassaux. C'était un spectacle bien nouveau qu'un souverain que tout le monde tutoyait, et à qui on parlait le chapeau sur la tête, un gouvernement sans prêtres, un peuple sans armes, des citoyens tous égaux, à la magistrature près, et des voisins sans jalousie<sup>3</sup>.

1. Sur l'ordre de Penn, son agent Marc Kham acheta même une seconde fois, des Indiens, le territoire qu'il tenait déjà de la Couronne.

2. S'accoutumer *avec* est préférable à s'accoutumer *à*, quand s'accoutumer s'approche du sens de se familiariser ; on exprime ainsi quelque chose de plus intime, de plus étroit.

3. C'est dans la Constitution en 24 articles, préparée par Penn et votée par une assemblée qu'il convoqua à cet effet, que se trouvent les principaux traits relevés ici par Voltaire. Pour la première fois au monde, la liberté de conscience (presque complète) était proclamée ; le régime politique avait une base démocratique. C'est cette Constitution qui, en 1776, servit de base à celle des Etats-Unis. Le premier article est le suivant : « En l'honneur de Dieu..., je déclare...

Guillaume Penn pouvait se vanter d'avoir apporté sur la terre l'âge d'or dont on parle tant, et qui n'a vraisemblablement existé qu'en Pennsylvanie. Il revint en Angleterre pour les affaires de son nouveau pays, après la mort de Charles II<sup>1</sup>. Le roi Jacques, qui avait aimé son père, eut la même affection pour le fils, et ne le considéra plus comme un sectaire<sup>2</sup> obscur, mais comme un très grand homme. La politique du roi s'accordait en cela avec son goût; il avait envie de flatter les quakers, en abolissant les lois faites contre les non-conformistes, afin de pouvoir introduire la religion catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les sectes d'Angleterre virent le piège, et ne s'y laissèrent pas prendre; elles sont toujours réunies contre le catholicisme, leur en-

pour première loi fondamentale de ce pays, que toutes personnes qui y résident ou y résideront par la suite auront la liberté et jouiront du droit de professer ce qu'elles croiront, et de rendre leurs hommages à Dieu de telle manière qu'un chacun croira selon sa conscience lui être le plus agréable; et tant que lesdites personnes n'abuseront point de cette liberté chrétienne ou ne s'en serviront pas au détriment de leur prochain, c'est-à-dire pour parler d'une manière licencieuse et profane ou avec mépris de Dieu, de Jésus-Christ, des Saintes Ecritures ou de la religion, ou pour nuire aux bonnes mœurs ou à leur prochain par leurs discours, elles seront maintenues dans la jouissance de ladite liberté chrétienne par le magistrat civil. » Ni les sectes autres que les sectes chrétiennes, ni l'incrédulité n'étaient tolérées.

C'est en 1683 que fut fondée la ville de Philadelphie, la « cité de l'amour fraternel ».

1. Pour répondre aux appels des quakers d'Angleterre, Penn repassa l'Océan en 1684. Il fut, en effet, en relations personnelles avec Jacques II. Ce souverain catholique trouvait habile de faire profiter les dissidents des droits qu'il voulait assurer aux catholiques. Dans sa *Déclaration d'indulgence* de 1687, il dira que la conscience doit être libre, que les persécutions nuisent à la nation; il abolira les peines contre catholiques et dissidents, c'est-à-dire non anglicans, et les autorisera à exercer publiquement leur culte. Aussi accusa-t-on Penn, ainsi que le remarque Voltaire, de connivence avec les Jacobites. En mars 1692, il fut même dépouillé de tous ses biens, qui lui furent d'ailleurs rendus.

2. Un sectaire est un membre d'une secte religieuse, et particulièrement d'une secte qui s'efforce de faire prévaloir sa doctrine.



nemi commun<sup>1</sup>. Mais Penn ne crut pas devoir renoncer à ses principes pour favoriser des protestants qui le haïssaient, contre un roi qui l'aimait. Il avait établi la liberté de conscience en Amérique; il n'avait pas envie de paraître vouloir la détruire en Europe; il demeura donc fidèle à Jacques II, au point qu'il fut généralement accusé d'être Jésuite. Cette calomnie l'affligea sensiblement; il fut obligé de s'en justifier par des écrits publics. Cependant, le malheureux Jacques II, qui, comme presque tous les Stuarts, était un composé de grandeur et de faiblesse, et qui, comme eux, en fit trop et trop peu, perdit son royaume, sans qu'on pût dire comment la chose arriva<sup>2</sup>.

Toutes les sectes anglaises reçurent de Guillaume III et de son Parlement cette même liberté<sup>3</sup> qu'elles n'avaient pas voulu tenir des mains de Jacques. Ce fut alors que les quakers commencèrent à jouir, par la force des lois, de tous les privilèges dont ils sont en possession aujourd'hui<sup>4</sup>. Penn, après avoir vu enfin sa secte établie

1. Dans ses *Lettres sur la tolérance* (1690), Locke écrit qu'il ne faut pas tolérer les papistes (catholiques), « parce qu'ils admettent qu'on n'a pas de devoirs envers les hérétiques et parce qu'ils obéissent à un chef étranger. »

2. La révolution de 1688 se fit sans qu'aucune goutte de sang fût versée. Elle consista, en apparence, en un simple changement de roi. Mais, en proclamant Jacques déchu, le trône vacant, Guillaume et Marie roi et reine d'Angleterre, le Parlement affirmait son droit de juger le roi et de disposer de la couronne.

3. Au contraire, en France, les rois ne cessèrent, sauf exceptions, de persécuter les non-catholiques; ils s'engageaient à cette persécution par leur serment du sacre. Le roi disait à l'archevêque consacrant : « Je vous promets de conserver à vous et à vos églises le privilège canonique, avec la loi et la justice qui leur est due. » En lui donnant le sceptre et l'épée, l'archevêque ajoutait : « Cette épée est bénite, afin d'être, selon l'ordre de Dieu, la défense des saintes églises. » Et le roi jurait « d'exterminer de bonne foi, selon son pouvoir, tous les hérétiques notés et condamnés par l'Eglise ». (Voir Bossuet, *Pol. tirée de l'Ecriture Sainte*, livre VII, 18<sup>e</sup> proposition.)

4. Par l'*Acte de tolérance* de 1689. Penn retourna en Pennsylvanie dès juin 1698.

sans contradiction dans le pays de sa naissance, retourna en Pennsylvanie. Les siens et les Américains le reçurent avec des larmes de joie, comme un père qui revenait voir ses enfants. Toutes ses lois avaient été religieusement observées pendant son absence, ce qui n'était arrivé à aucun législateur avant lui. Il resta quelques années à Philadelphie<sup>1</sup>; il en partit enfin, malgré lui, pour aller solliciter à Londres de nouveaux avantages en faveur du commerce des Pennsylvains; il vécut depuis à Londres jusqu'à une extrême vieillesse, considéré comme le chef d'un peuple et d'une religion. Il n'est mort qu'en 1718.

On conserva à ses descendants la propriété et le gouvernement de la Pennsylvanie, et ils vendirent au roi le gouvernement pour douze mille pièces. Les affaires du roi ne lui permirent d'en payer que mille. Un lecteur français croira peut-être que le ministère paya le reste en promesses et s'empara toujours du gouvernement; point du tout. La Couronne n'ayant pu satisfaire dans le temps marqué au paiement de la somme entière, le contrat fut déclaré nul, et la famille de Penn rentra dans ses droits<sup>2</sup>.

Je ne puis deviner quel sera le sort de la religion des quakers en Amérique; mais je vois qu'elle dépérit tous

1. De 1698 à 1701. Quoi qu'en dise Voltaire, il y avait alors dans la colonie quelque désordre, provenant des colons non quakers. Ceux-ci firent de l'opposition, quand Penn proposa d'émanciper les esclaves. Seuls les quakers de Philadelphie résolurent de ne plus vendre ni acheter ni entretenir des esclaves. Peu après, le gouvernement anglais demanda l'érection d'un fort, contrairement aux principes pacifiques des quakers. Penn se rendit en Angleterre (1701) pour s'expliquer. En 1711, des embarras d'argent le forcèrent de négocier avec la Couronne pour la vente de son droit de propriété. Le ministère lui offrit 12.000 livres sterling, payables en 4 ans; on ne lui versa que 1.000 livres. La charte primitive ne fut annulée qu'en 1778, et les droits de la famille Penn rachetés pour 130.000 livres.

2. D'autres éditions suppriment ces dernières lignes, et les remplacent par une anecdote, inexacte d'ailleurs. L'anecdote ne se trouve que dans des éditions postérieures à 1756.

les jours à Londres<sup>1</sup>. Par tout pays, la religion dominante, quand elle ne persécute point, engloutit à la longue toutes les autres. Les quakers ne peuvent être membres du Parlement, ni posséder aucun office, parce qu'il faudrait prêter serment<sup>2</sup>, et qu'ils ne veulent point jurer. Ils sont réduits à la nécessité de gagner de l'argent par le commerce; leurs enfants, enrichis par l'industrie de leurs pères, veulent jouir, avoir des honneurs, des boutons et des manchettes; ils sont honteux d'être appelés quakers, et se font protestants pour être à la mode<sup>3</sup>.

1. Voir un substantiel et bref exposé de la *Société religieuse des Amis (ou Quakers) en Amérique*, dans la *Revue de théologie et de philosophie* de janvier 1881, p. 363 à 371, d'où il résulte que « tous ceux qui se réclament du nom d'Amis en Amérique donnent environ 100.000 âmes, chiffre à peine plus élevé que le nombre total des membres de la Société au moment de la mort de Georges Fox, en 1691. » En Angleterre, les quakers perdaient, en effet, des adhérents, au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle.

2. Voltaire paraît ignorer qu'un bill de 1696 les dispensait du serment.

3. Pendant la première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle les quakers se consacrèrent à de grandes entreprises de philanthropie, protestèrent contre l'esclavage et la traite, visitèrent les prisons, etc.

Cependant, l'esprit philosophique pénétra la secte; on cite des quakers qui étaient simplement déistes (par exemple au synode de 1736); c'étaient les tièdes (*wet*), par opposition aux rigides ou secs (*dry*). Il y a aujourd'hui, outre ceux des États-Unis, quelque 20.000 quakers dans les Iles Britanniques, et des colonies quakers en Hollande, en France (Nîmes), en Allemagne (Pyrmont). La Mottraye, dans ses *Voyages*, publiés en 1727, constate le relâchement que signale Voltaire : « J'en ai fréquenté quelques-uns qui m'ont paru observer assez exactement les devoirs de la société civile, qui ôtent le chapeau, rendent *vous* à ceux qui le leur donnent... » D'autres auteurs constatent aussi le déclin du quakérisme après Guillaume III.

Par protestants, Voltaire entend ici anglicans.

## LETTRE V

### Sur la religion anglicane.

C'est ici le pays des sectes<sup>1</sup>. Un Anglais, comme homme libre, va au ciel par le chemin qui lui plaît<sup>2</sup>.

Cependant, quoique chacun puisse ici servir Dieu à sa mode, leur véritable religion, celle où l'on fait fortune,

1. Certaines éditions ajoutent ici, en une citation latine extraite de l'*Évangile* de Jean (xiv, 2) : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon père. »

2. Un Français arrivant en Angleterre au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle ne pouvait qu'être frappé du grand nombre des sectes religieuses et de la liberté dont jouissaient la plupart d'entre elles. L'*anglicanisme* était la forme de protestantisme adoptée par le gouvernement anglais, ébauchée par Henri VIII et organisée par le Parlement dans le *Bill des trente-neuf articles* (1562). Le *presbytérianisme* est la forme britannique du calvinisme. Les *Quakers* ont été déjà vus. Les *indépendants* se formèrent, en opposition avec les presbytériens, pendant la guerre entre le Parlement et Charles I<sup>er</sup>; sous ce nom on groupait des sectes qui n'étaient pas d'accord entre elles sur tous les points de la religion et qui portaient des noms différents; les fidèles de chacune de ces sectes se réunissaient en groupes appelés congrégations, véritables Eglises indépendantes, qui ne reconnaissaient aucune autorité, et ne demandaient rien à l'Etat. *Puritains* était l'appellation générale donnée à ceux qui, rompant avec l'Eglise anglicane (presbytériens, indépendants, quakers, etc.), avaient voulu, au xviii<sup>e</sup> siècle, purifier la religion. Les *piétistes*, nombreux en Saxe, où ils formaient des communautés, essaimaient en Angleterre. Il y avait aussi les *methodistes* ou *wesléyens*; les *sociniens*, qui rejettent tous les mystères du christianisme et les sacrements; les *arminiens*, venus de Hollande jusqu'en Angleterre, qui rejetaient la prédestination et pensaient qu'il suffit d'être honnête pour faire son salut; les *latitudinaires*, qui voulaient *élargir* la religion et, bien qu'ils n'eussent pas de doctrine commune, s'accordaient à ne damner personne pour cause de croyance. Ajoutons-y les *libres penseurs*, généralement déistes, qui rejetaient toute religion « révélée », mais ne formaient qu'une toute petite minorité en Angleterre. Dans une lettre à Bayle, de 1665, Locke disait des gens de Clèves qu'ils « choose their way to Heaven »; c'est le mot même de Voltaire.

est la secte des Épiscopaux, appelée l'Église anglicane, ou l'Église par excellence. On ne peut avoir d'emploi, ni en Angleterre ni en Irlande, sans être du nombre des fidèles anglicans<sup>1</sup>; cette raison, qui est une excellente preuve, a converti tant de non-conformistes, qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtième partie de la nation qui soit hors du giron<sup>2</sup> de l'Église dominante.

Le clergé anglican a retenu beaucoup de cérémonies catholiques<sup>3</sup>, et surtout celle de recevoir les dîmes avec une attention très scrupuleuse<sup>4</sup>. Ils ont aussi la pieuse ambition d'être les maîtres<sup>5</sup>.

De plus, ils fomentent autant qu'ils peuvent dans leurs ouailles<sup>6</sup> un saint zèle contre les non-conformistes<sup>7</sup>. Ce

1. Pour entrer dans toute fonction, il fallait faire acte de fidèle de l'Église anglicane, en communiant selon le rite anglican.

2. Terme de blason, qui signifie pan triangulaire, et dont la pointe finit au cœur de l'écu. Par extension, pans d'habit, vêtement depuis la ceinture jusqu'au genou, et espace qui s'étend dans l'intervalle.

3. L'Église anglicane a notamment conservé une partie de la liturgie catholique, mais en la traduisant en anglais, car, dit l'article 24 du bill des 39 articles, « il est entièrement contraire à la parole de Dieu et à la coutume de la primitive Église d'avoir une prière publique à l'Église ou d'administrer les sacrements dans une langue que le peuple ne comprend pas ». Le recueil liturgique, rédigé en 1546, s'appelle *Book of common prayer*. L'Église anglicane a aussi conservé les évêques et leur a laissé l'autorité sur les pasteurs et les fidèles, et le pouvoir religieux. Mais, au lieu d'obéir au pape, les évêques sont soumis au roi d'Angleterre, qui est le chef de l'Église.

4. Le roi avait laissé au clergé anglican une partie de ses domaines; aussi l'Église anglicane était-elle et est-elle la plus riche de toutes les Églises protestantes (auj., revenu annuel de 4 millions de livres sterling). Outre le revenu de ses domaines, l'Église anglicane recevait une subvention de l'État, et elle levait la dîme sur tous les habitants, même les dissidents et les catholiques, car tout habitant était censé appartenir à l'Église officielle.

En 1835, la dîme a été convertie en redevance pécuniaire.

5. D'autres éditions ajoutent : « Car quel vicaire de village ne voudrait pas être pape? »

6. Ce n'est qu'à la longue que ce mot prit le sens un peu ironique qu'il a aujourd'hui. « Pressé de tendresse et de compassion pour ses ouailles, » disait Fléchier.

7. C'est-à-dire qui refusent de se conformer aux règlements de



zèle était assez vif sous le gouvernement des tories, dans les dernières années de la reine Anne<sup>1</sup>; mais il ne s'étendait pas plus loin qu'à casser quelquefois les vitres des chapelles hérétiques<sup>2</sup>; car la rage des sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, et ce n'était plus, sous la reine Anne, que les bruits sourds d'une mer encore agitée longtemps après la tempête. Quand les whigs et les tories<sup>3</sup> déchirèrent leur pays, comme autrefois les Guelfes et les Gibelins<sup>4</sup>, il fallut bien que la religion entrât dans les partis. Les tories étaient pour l'épiscopat; les whigs le voulaient abolir, mais ils se sont contentés de l'abaisser quand ils ont été les maîtres.

Du temps que le comte Harley d'Oxford<sup>5</sup> et milord Bolingbroke<sup>6</sup> faisaient boire la santé des tories, l'Eglise

l'église anglicane. Non-conformistes, dissidents, puritains étaient des termes synonymes.

1. C'est en 1710 que la reine Anne Stuart remplaça ses ministres whigs par des ministres tories. Anne régna de 1702 à 1714.

2. C'est ainsi que le peuple de Londres avait brûlé les maisons de plusieurs dissidents, quand le gouvernement whig avait traduit devant la Chambre des Lords le pasteur anglican Sacheverell qui, dans un bouillant sermon prêché à l'église Saint-Paul, avait déclaré l'Eglise anglicane en danger (1709).

3. Voir plus loin (lettre 9) au sujet de ces deux partis.

4. Pendant la guerre entre le pape et l'empereur, au XIII<sup>e</sup> siècle, les Italiens s'étaient divisés en deux partis : les Gibelins, partisans de l'empereur, et les Guelfes, partisans du pape; ils avaient continué à se faire la guerre longtemps après qu'il n'était plus question de l'empereur.

5. Robert Harley, comte d'Oxford (1661-1724), d'abord whig, passa ensuite dans le camp des tories et des *high churchmen* (Haute-Eglise anglicane). Le 10 août 1710, il fut nommé chancelier de l'Echiquier, et forma un ministère exclusivement tory. Il conclut la paix avec la France (traité d'Utrecht, signé le 31 mars 1713). Il fut renvoyé du ministère le 27 juillet 1714.

6. Homme d'Etat et philosophe anglais, Bolingbroke (1678-1751) fut envoyé au Parlement en 1700, fut nommé ministre de la guerre en 1704 et se retira à la chute d'Harley (1707). Celui-ci étant revenu au pouvoir (1710), Henry Saint-John prend le poste de secrétaire d'Etat, et deux ans après reçoit le titre de vicomte Bolingbroke. A l'avènement de Georges I<sup>er</sup> (1714), il s'enfuit en France pour échapper à la haine des whigs, qui le font condamner comme traître. En

anglicane les regardait comme les défenseurs de ses saints privilèges. L'assemblée du bas clergé, qui est une espèce de Chambre des Communes composée d'ecclésiastiques, avait alors quelque crédit; elle jouissait au moins de la liberté de s'assembler, de raisonner de controverse, et de faire brûler de temps en temps quelques livres impies, c'est-à-dire écrits contre elle. Le ministère, qui est whig aujourd'hui, ne permet pas seulement à ces messieurs de tenir leur assemblée; ils sont réduits, dans l'obscurité de leur paroisse, au triste emploi de prier Dieu pour le gouvernement, qu'ils ne seraient pas fâchés de troubler<sup>1</sup>. Quant aux évêques, qui sont vingt-six en tout<sup>2</sup>, ils ont séance dans la Chambre haute en dépit des whigs, parce que le vieil abus de les regarder comme barons subsiste encore<sup>3</sup>; mais ils n'ont pas plus de pou-

1723, il rentre en Angleterre, où, quelques années plus tard, il fait bon accueil à Voltaire, qui l'avait déjà connu en France. Bolingbroke est un des représentants les plus autorisés du déisme anglais du xviii<sup>e</sup> siècle; c'est un libre penseur, qui repousse toute religion révélée et n'admet que des croyances métaphysiques fondées sur la raison. Mais, comme homme d'Etat, il admet la nécessité politique d'une Eglise et d'un clergé officiels.

*Boire la santé* est peut-être suggéré par le souvenir de certains banquets d'anniversaires, qui donnèrent l'occasion de *casser des vitres*, notamment en 1712 et 1715. *Boire* signifie porter, en buvant (la santé).

1. Il y avait deux anciennes assemblées politiques du clergé anglais, les *Convocations* d'York et de Canterbury, divisées en deux Chambres, à l'instar du Parlement, une Chambre haute et une Chambre basse; mais le gouvernement les trouvait trop indépendantes (surtout la Chambre basse), et, au xviii<sup>e</sup> siècle, il prit l'habitude de les proroger indéfiniment.

2. Aujourd'hui encore il y a, à la Chambre des Lords, 26 *pairs spirituels* : les deux archevêques, les évêques de Londres, de Winchester, de Durham, et les 21 évêques les plus anciennement nommés (Voir de Franqueville, *le Gouvernement et le Parlement britanniques*, t. II, p. 206). Le nombre de ces évêques a d'ailleurs varié avec les époques.

3. Les juristes anglais ont, en effet, beaucoup discuté sur le titre qui légitimait cette participation. Les uns prétendent qu'avant la conquête des Normands les évêques et les abbés occupaient dans les conseils des Saxons une place importante, non en qualité de pro-

voir dans la Chambre que les ducs et pairs dans le Parlement de Paris<sup>1</sup>. Il y a une clause dans le serment que l'on prête à l'État, laquelle exerce bien la patience chrétienne de ces messieurs<sup>2</sup>.

On y promet d'être de l'Eglise, comme elle est établie par la loi. Il n'y a guère d'évêque, de doyen<sup>3</sup>, d'archiprêtre qui ne pense être de droit divin; c'est donc un grand sujet de mortification pour eux d'être obligés d'avouer qu'ils tiennent tout d'une misérable loi faite par des profanes laïques. Un religieux (le P. Courayer<sup>4</sup>)

prélatres, mais en raison de leur titre; d'autres pensent que, s'ils firent partie des assemblées normandes, c'est parce que Guillaume le Conquérant donna aux biens d'Eglise la forme de tenures en baronnie (théorie de Selden et de Blackstone). D'autres auteurs considèrent les représentants de l'Eglise comme siégeant à la fois « *ratione episcopalis dignitatis et tenuræ* ». Aux termes des statuts de 1558 et 1689, tous les clergymen anglais reconnaissent par serment que le souverain est le gouverneur suprême du royaume, au spirituel comme au temporel.

1. Locke disait de ces évêques qu'ils étaient « le poids mort » de la Chambre haute. On distinguait en France trois espèces de ducs, les ducs à brevet (titre viager), les ducs héréditaires, et ceux qui étaient à la fois ducs et pairs. Une des prérogatives de ces derniers consistait à siéger au Parlement de Paris.

2. Voir, sur ce point, de Franqueville, *o. c.*, t. I<sup>er</sup>, p. 197 et suiv. Il s'agit ici du serment d'allégeance, que prêtent, encore aujourd'hui, les fonctionnaires anglais et dont le texte, remanié bien des fois depuis le moyen âge, indiquait les devoirs à remplir envers le souverain.

3. Il y a, dans l'Eglise catholique, des doyens de chapitre (dans les cathédrales), des doyens ruraux (curés de campagne qui ont droit d'inspection dans un certain district du diocèse) et des doyens de monastère (chargés de la surveillance de dix moines). Archiprêtre n'est pas un degré distinct de la hiérarchie anglicane; on appelait ainsi autrefois le doyen rural. Mais, puisque Voltaire nomme les doyens, il est probable qu'il a écrit par inadvertance archiprêtre pour archidiacre, qui est le nom d'une dignité importante.

4. Ce théologien catholique, né à Rouen en 1681, publia, en 1723, une dissertation dans laquelle il déclarait valable la succession apostolique de l'Eglise anglicane. Son traité fut condamné par l'archevêque de Paris et supprimé par un arrêt du Conseil (1727); comme Courayer était génovésain, l'abbé de Sainte-Geneviève l'excommunia. Il se retira à Londres (1728), où il mourut (1776).

a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité et la succession des ordinations anglicanes. Cet ouvrage a été proscrit en France ; mais croyez-vous qu'il ait plu au ministère d'Angleterre ? Point du tout. Ces maudits whigs se soucient très peu que la succession épiscopale ait été interrompue chez eux ou non, et que l'évêque Parker<sup>1</sup> ait été consacré dans un cabaret (comme on le veut) ou dans une église ; ils aiment mieux que les évêques tirent leur autorité du Parlement plutôt que des Apôtres. Le lord B. dit que cette idée du droit divin ne servirait qu'à faire des tyrans en camail et en rochet<sup>2</sup>, mais que la loi fait des citoyens.

A l'égard des mœurs, le clergé anglican est plus réglé que celui de France ; et en voici la cause. Tous les ecclésiastiques sont élevés dans l'Université d'Oxford ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la capitale ; ils ne sont appelés aux dignités de l'Eglise que très tard, et dans un âge où les hommes n'ont d'autres passions que l'avarice, lorsque leur ambition manque d'aliment. Les emplois sont ici la récompense des longs services dans l'Eglise aussi bien que dans l'armée ; on n'y voit point de jeunes évêques ou colonels au sortir du collège. De plus, les prêtres sont presque tous mariés. La mauvaise grâce contractée dans l'Université et le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes font que d'ordinaire un évêque est forcé de se contenter de la sienne. Les prêtres vont quelquefois au cabaret, parce que l'usage le leur permet ; et s'ils s'enivrent, c'est sérieusement et sans scandale<sup>3</sup>.

1. Il s'agit ici de Mathieu Parker, archevêque de Cantorbéry, ordonné en 1559, mort en 1575.

2. Le camail est un petit manteau avec capuchon ; le rochet est un surplis à manches étroites, que portent les évêques.

3. Voltaire se montre indulgent à l'excès pour le personnel de l'Eglise anglicane. Il aurait pu, pour en donner une idée plus exacte, signaler l'ignorance générale des *clergymen* et les criants abus que le système du patronage produisait dans l'Eglise anglicane, comme dans l'Eglise catholique au moyen âge : simonie, népotisme, favori-

Cet être indéfinissable, qui n'est ni ecclésiastique ni séculier, en un mot ce que l'on appelle un abbé<sup>1</sup>, est une espèce inconnue en Angleterre; les ecclésiastiques sont tous ici réservés et presque tous pédants. Quand ils apprennent qu'en France de jeunes gens, connus par leurs débauches et élevés à la prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égaient à

tisme, avec ses conséquences, nomination de pasteurs mondains et indignes, cumul des bénéfices, non-résidence (les *clergymen* se faisaient remplacer par un suppléant ecclésiastique de petite bourgeoisie, qu'ils salariaient avec une faible portion de leur revenu).

Les *clergymen* étaient d'ordinaire des cadets de famille, qui, avec les revenus de leur charge, continuaient à mener la vie de *gentleman*, chassant et montant à cheval, exerçant les fonctions de juge de paix, élevant leur famille.

Tandis qu'archevêques, évêques, chapitres de chanoines et archidiaques étaient nommés par le gouvernement, les pasteurs (*parsons*) étaient désignés par le *patron*, qui était ou l'évêque ou le chapitre, ou, le plus souvent, l'héritier du fondateur de la cure.

1. A côté de l'abbé vivant dans l'abbaye dont il est le supérieur, il y avait, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un grand nombre d'abbés *hors abbaye*, par exemple l'*abbé déclassé*, moine qui a déserté son couvent, chanoine, son chapitre, ou prêtre, sa cure; les abbés Raynal, Mably, Prévost sont du nombre; l'*abbé de cour*, qui a d'ordinaire ses entrées à la Cour, et qui est fort recherché par le beau monde, auquel il appartient le plus souvent par sa naissance; il est bénéficiaire d'une abbaye en commende; pour être abbé commendataire, il n'était pas nécessaire d'être clerc; il suffisait de promettre qu'on recevrait les ordres dans l'année, promesse rarement tenue, jamais exigée; l'abbé commendataire jouissait des revenus de l'abbaye, dont il abandonnait l'administration spirituelle à un abbé en second. Auprès de l'abbé de cour, et dans le même milieu que lui, il y avait l'*abbé en herbe*, cadet de famille noble, voué en naissant à une abbaye; dès l'adolescence, on l'appelle monsieur l'abbé et on le revêt d'un costume approprié. Il y a aussi l'*abbé famélique*, peu ou point engagé dans les ordres, qui aspire ou feint d'aspirer à une abbaye, et porte un habit ecclésiastique qui lui sert de passe-partout et lui vaut le titre d'abbé; il cherche ses moyens d'existence dans le parasitisme, les intrigues de toute espèce, la littérature interlope; on l'appelle souvent *petit-abbé* ou *petit-collet*. Voir, dans le *Dict. phil.*, l'article *abbé*. Sur les abbés français, voir aussi La Bruyère, *De quelques usages*, et Bayle : « Qu'y a-t-il de plus galant et de plus coquet que cette multitude d'abbés dont la ville de Paris abonde, etc.? » (*Œuvres diverses*, t. II, p. 39.)



composer des chansons tendres, donnent tous les jours des soupers délicats et longs, et de là vont implorer les lumières du Saint-Esprit, et se nomment hardiment les successeurs des Apôtres, ils remercient Dieu d'être protestants. Mais ce sont de vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme dit maître François Rabelais ; c'est pourquoi je ne me mêle de leurs affaires<sup>1</sup>.

1. Voltaire bat prudemment en retraite, après avoir lancé son trait.

## LETTRE VI

### Sur les presbytériens.

La religion anglicane ne s'étend qu'en Angleterre et en Irlande<sup>1</sup>. Le presbytérianisme<sup>2</sup> est la religion dominante en Écosse<sup>3</sup>. Ce presbytérianisme n'est autre chose que le calvinisme pur, tel qu'il avait été établi en France et qu'il subsiste à Genève<sup>4</sup>.

Comme les prêtres<sup>5</sup> de cette secte ne reçoivent de

1. Quoique le catholicisme fût la religion de la grande majorité des Irlandais, il y était légalement interdit et seulement toléré en fait.

2. Voltaire et beaucoup de bons auteurs emploient aussi presbytérianisme, de préférence à presbytérianisme. L'édition de 1734 porte partout presbytérianisme.

3. L'acte d'Union de 1707 avait garanti au presbytérianisme sa constitution et son caractère obligatoire en Écosse; ce caractère obligatoire subsistera jusqu'en 1843.

4. Knox, le grand réformateur écossais, avait connu Calvin à Genève. C'est dans le *Livre de discipline* (1560) qu'une assemblée générale tenue en Écosse donna à la nouvelle Eglise son organisation, reproduite de l'organisation calviniste. A la base est le système presbytérien ou presbytéral, qui a pour traits essentiels le concours des éléments laïque et ecclésiastique dans le gouvernement de l'Eglise, et le caractère électif et représentatif des corps dans lesquels s'unissent ces éléments. Ce dernier caractère devait être d'une immense conséquence dans la révolution d'Angleterre de 1648 et dans la révolte des colonies américaines. Chaque paroisse forme un corps gouverné par le pasteur et les *anciens* laïques. Un groupe de paroisses forme un *presbytery* gouverné par la réunion de tous les pasteurs et d'un ancien par paroisse. La réunion des membres de plusieurs presbytères forme un *synode paroissial*. Au sommet de cette hiérarchie est une *assemblée* élue, composée de délégués de chaque presbytère, bourg royal et Université. C'est le pouvoir suprême dans l'Eglise d'Écosse.

5. Les presbytériens reconnaissent trois ordres de fonctionnaires ecclésiastiques : les « ministres », auxquels ils réservent la prédication de la « Parole » et l'administration des sacrements; les « anciens » (*elders*), qui sont chargés, de concert avec les ministres, du

leurs églises que des gages très médiocres, et que, par conséquent, ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les évêques, ils ont pris le parti naturel de crier<sup>1</sup> contre des honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux Diogène qui foulait aux pieds l'orgueil de Platon : les presbytériens d'Écosse ne ressemblent pas mal à ce fier et gueux raisonneur.

Ils traitèrent le roi Charles II avec bien moins d'égards que Diogène n'avait traité Alexandre. Car, lorsqu'ils prirent les armes pour lui contre Cromwell, qui les avait trompés, ils firent essuyer à ce pauvre roi quatre sermons par jour; ils lui défendaient de jouer; ils le mettaient en pénitence; si bien que Charles se lassa bientôt d'être roi de ces pédants, et s'échappa de leurs mains comme un écolier se sauve du collège<sup>2</sup>.

Devant un jeune et vif bachelier français, criaillant le matin dans les écoles de théologie, et le soir chantant avec les dames, un théologien anglican est un Caton; mais ce Caton paraît un galant devant un presbytérien d'Écosse. Ce dernier affecte une démarche grave, un air

gouvernement et de la discipline de l'Eglise; et les « diacres », auxquels on confie les affaires temporelles et le soin des pauvres.

1. « Ils s'écrient contre la grande autorité des évêques et contre leur grand revenu » (CHAMBERLAYNE, 1698). La richesse du clergé anglican était fort attaquée. Les revenus de l'Eglise d'Ecosse provenaient des dîmes, d'une subvention d'Etat et de dotations privées. Ils étaient bien moindres, en effet, que ceux de l'Eglise anglicane.

2. Voltaire simplifie les faits au point de les déformer. C'est amusant, mais peu exact. Après l'exécution de Charles I<sup>er</sup>, Charles II fut proclamé roi d'Ecosse, le 5 février 1649. Les Ecossais lui firent promettre d'adhérer au Covenant et de confier le gouvernement civil au Parlement; il dut aussi désavouer la conduite de son père et l'idolâtrie de sa mère (18 août 1650). Il est vrai qu'il était presque, à l'armée, comme le montre justement Voltaire, le prisonnier des dévots ultracovenantaires. Après les victoires de Dumbar (3 sept. 1650) et de Worcester (3 sept. 1651) remportées par Cromwell, sa tête étant mise à prix à 1.000 livres, le prétendant royal erra en Angleterre, cherchant à fuir, et finit par aborder à Fécamp, le 16 octobre 1651. Voilà dans quelles conditions il « se sauva » d'Angleterre, non en écolier réfractaire, mais en prétendant vaincu et pourchassé.

fâché, porte un vaste chapeau, un long manteau par-dessus un habit court<sup>1</sup>, prêche du nez, et donne le nom de *la prostituée de Babylone* à toutes les Églises où quelques ecclésiastiques sont assez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente, et où le peuple est assez bon pour le souffrir et pour les appeler *Monseigneur, Votre Grandeur, Votre Eminence*<sup>2</sup>.

Ces messieurs, qui ont aussi quelques Églises en Angleterre, ont mis les airs graves et sévères à la mode en ce pays. C'est à eux qu'on doit la sanctification du dimanche dans les trois royaumes; il est défendu, ce jour-là, de travailler et de se divertir, ce qui est le double de la sévérité des Églises catholiques; point d'opéra, point de comédies, point de concerts à Londres, le dimanche; les cartes même y sont si expressément défendues qu'il n'y a que les personnes de qualité et ce qu'on appelle les honnêtes gens qui jouent ce jour-là. Le reste de la nation va au sermon, au cabaret et chez les filles de joie.

Quoique la secte épiscopale et la presbytérienne soient les deux dominantes dans la Grande-Bretagne, toutes

1. Seuls les pasteurs anglicans avaient le droit de porter la soutane.

2. La sévérité du culte et de la morale étaient, en effet, extrêmes. Dans le temple, l'élément esthétique et mystique est sacrifié : ni autels, ni baptistère, ni crucifix, ni cierges, ni images, rarement un orgue; bref, aucune concession à l'imagination et au sentiment. Quant à la vie morale et religieuse, les presbytériens se distinguaient par une sanctification rigoureuse du dimanche, une extrême gravité extérieure, un rigorisme farouche. Ils proscrivaient les spectacles, les jeux, les paris, les manifestations d'art; ils portaient les cheveux plats, s'habillaient de couleurs sombres, adoptaient un accent nasillard et parlaient un jargon mystique tout farci d'expressions scripturaires. Au sujet des termes *Grandeur, Eminence*, voir la première lettre. Ce n'est qu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle que les évêques catholiques français commencèrent à se traiter réciproquement de monseigneur; l'usage de les appeler ainsi se généralisa dès lors peu à peu. « L'éducation puritaine que le peuple anglais a reçue pendant vingt ans (1640-1660) a si bien imprégné la nation qu'elle en est restée puritaine; aujourd'hui encore les Anglais observent le repos du dimanche. » (SEIGNOBOS.)

les autres y sont bien venues et vivent assez bien ensemble, pendant que la plupart de leurs prédicants se détestent réciproquement avec presque autant de cordialité qu'un Janséniste damne un Jésuite<sup>1</sup>.

Entrez dans la Bourse<sup>2</sup> de Londres, cette place plus respectable que bien des Cours; vous y voyez rassemblés les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes. Là, le Juif, le Mahométan et le Chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la même religion, et ne donnent le nom d'infidèles qu'à ceux qui font banqueroute; là, le Presbytérien se fie à l'Anabaptiste, et l'Anglican reçoit la promesse du Quaker. Au sortir de ces pacifiques et libres assemblées, les uns vont à la synagogue, les autres vont boire; celui-ci va se faire baptiser dans une grande cuve au nom du Père, par le Fils, au Saint-Esprit; celui-là fait couper le prépuce de son fils et fait marmotter sur l'enfant des paroles hébraïques qu'il n'entend point; ces autres vont dans leur église attendre l'inspiration de Dieu, leur chapeau sur la tête, et tous sont contents.

S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, le<sup>3</sup> despotisme serait à craindre; s'il y en avait deux, elles se

1. Voir, sur les sectes anglaises, le substantiel chapitre de Franqueville, *o. c.*, t. II, p. 120 et suiv.

L'acte de tolérance excluait catholiques et sociniens, et obligeait tous les Anglais à contribuer de leurs deniers à l'entretien du culte officiel. Les dissidents étaient frappés de certaines incapacités; ce n'est que la loi de 1828, complétée en 1829, qui accordera aux dissidents l'égalité complète, et les placera sur le même pied que les fidèles de l'Eglise établie.

2. Vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, les réunions des spéculateurs et négociants londoniens se tenaient dans le *Royal Exchange*, puis, à partir de 1698, dans l'allée des changes. Aujourd'hui, le bâtiment où se trouve la Bourse de Londres est le *Stock Exchange* (depuis 1801). La Bourse « me paraît être un Grand Conseil où toutes les nations un peu distinguées ont leurs représentants » (ADDISON, *le Spectateur*, trad. fr. 1722). Addison énumère Français, Danois, Suédois, Juifs, Arméniens, Japonais, sujets du grand Mogol. Voltaire substitue aux nationalités les religions.

3. Certaines éditions donnent *son*, pour éviter toute équivoque.



couperaient la gorge ; mais il y en a trente, et elles vivent en paix, heureuses<sup>1</sup>.

1. Renan, que l'on aurait, chemin faisant, maintes occasions de citer, a exprimé la même idée : « Les croyances ne sont dangereuses que quand elles se présentent avec une sorte d'unanimité ou comme le fait d'une majorité indéniable. Devenues individuelles, elles sont la chose du monde la plus légitime, et l'on n'a dès lors qu'à pratiquer envers elles le respect qu'elles n'ont pas toujours eu pour leurs adversaires, quand elles se sentaient appuyées. » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse, Préface.*) Bayle écrivait déjà : « Si chacun avait la tolérance que je soutiens, il y aurait la même concorde dans un Etat divisé en dix religions que dans une ville où les diverses espèces d'artisans s'entresupportent mutuellement. » Montesquieu s'était aussi prononcé (*Lett. Pers.*, 85) pour la tolérance de la pluralité des religions dans un Etat.

Les deux paragraphes qui terminent cette lettre sont une conclusion générale sur les religions en Angleterre. Sans doute Voltaire n'a-t-il pas reporté cette conclusion à la fin de la lettre 7 parce qu'il considère l'arianisme moins comme une religion que comme une opinion philosophique, rationnelle, et parce que la lettre 6 serait bien courte sans ces deux paragraphes.

---

## LETTRE VII

### Sur les sociniens ou ariens ou anti-trinitaires<sup>1</sup>.

Il y a ici une petite secte composée d'ecclésiastiques et de quelques séculiers très savants<sup>2</sup>, qui ne prennent ni le nom d'ariens<sup>3</sup> ni celui de sociniens<sup>4</sup>, mais qui ne

1. Voltaire, dans cette lettre, montre la pénétration du rationalisme dans la théologie. Mais il ne dit rien des purs rationalistes d'alors, ou *free thinkers*; en parler eût été trop dangereux. Ces libres penseurs anglais s'accordaient à reconnaître l'existence de Dieu, mais d'un Dieu non révélé, connu par les seules lumières de la raison.

2. Dans son ouvrage *Des Origines du christianisme unilaire chez les Anglais*, M. Bonet-Maury, ramenant (p. 9 et 10) les variétés du protestantisme à 3 types principaux (anglo-saxon-scandinave, franco-suisse et espagnol-italien), dit de ce dernier, représenté notamment par Servet et les Sozzini (d'où le nom de sociniens) : « L'école hispano-italienne procède... de la raison et du droit plutôt que du sentiment moral et mystique; elle combat les erreurs et les abus de l'Eglise romaine en s'appuyant sur un texte de loi. Elle prend pour règle du dogme la conformité de l'Ecriture Sainte... Toute doctrine qui n'est pas expressément autorisée par la parole de Dieu doit être retranchée, quand même elle reposerait sur la tradition de plusieurs siècles, sur l'enseignement des Pères et les canons des conciles œcuméniques. »

3. Disciples d'Arius (280-336), qui disait que « si le Père a engendré le Fils, le Fils a commencé à exister; qu'il y avait donc un temps où le Fils n'existait pas », que le Fils est donc une créature. Au concile de Nicée convoqué par Constantin (325), Arius trouva un redoutable adversaire chez l'évêque Athanase, qui fit adopter un symbole où il était dit que le Fils est « consubstantiel » (ὁμοούσιος) au Père : « La foi catholique est celle-ci, que nous adorions un seul Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'Unité, sans confondre les personnes ni diviser la substance. Car autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit, mais la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit est unie, leur gloire égale, leur majesté co-éternelle. Tel qu'est le Père, tel est le Fils, tel est le Saint-Esprit... »

4. Les deux Sozzini, l'oncle et le neveu, nés à Sienne au xvi<sup>e</sup> siècle, voyagèrent beaucoup et se consacrèrent aux études religieuses. Ils voulaient ramener les doctrines chrétiennes à des conceptions rationalistes, tout en admettant les révélations et les miracles. Ils repoussent la doctrine de la Trinité (Voir l'art. d'A. Réville, *Antitrinitaires*, dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*). Les sociniens furent

sont point du tout de l'avis de saint Athanase sur le chapitre de la Trinité, et qui vous disent nettement que le Père est plus grand que le Fils.

Vous souvenez-vous d'un certain évêque orthodoxe qui, pour convaincre un empereur de la consubstantiation<sup>1</sup>, s'avisa de prendre le fils de l'empereur sous le menton, et de lui tirer le nez en présence de sa sacrée Majesté? L'empereur allait se fâcher contre l'évêque, quand le bonhomme lui dit ces belles et convaincantes paroles : « Seigneur, si Votre Majesté est en colère de ce que l'on manque de respect à son fils, comment pensez-vous que Dieu le Père traitera ceux qui refusent à Jésus-Christ les titres qui lui sont dus? » Les gens dont je vous parle disent que le saint évêque était fort mal avisé, que son argument n'était rien moins que concluant, et que l'empereur devait lui répondre : « Apprenez qu'il y a deux façons de me manquer de respect : la première, de ne rendre pas assez d'honneur à mon fils ; et la seconde, de lui en rendre autant qu'à moi. »

Quoi qu'il en soit, le parti d'Arius commence à revivre en Angleterre, aussi bien qu'en Hollande et en Pologne<sup>2</sup>. Le grand M. Newton<sup>3</sup> faisait à cette opinion l'hon-

exclus du bénéfice de « l'Acte de tolérance » de 1689. Beaucoup des idées sociniennes se retrouvent dans l'Unitarisme anglo-américain et dans les vues communes à la tendance connue sous le nom de *protestantisme libéral*.

1. Certaines éditions donnent consubstantialité. Consubstantiation s'applique d'ordinaire à la doctrine luthérienne de l'Eucharistie, et non à la relation du Père et du Fils dans la Trinité. Il s'agit ici de l'évêque saint Amphiloque.

2. Voir G. Bonet-Maury, *o. c.*, p. 50 et suiv. : *le Christianisme unitaire a-t-il été importé des Pays-Bas en Angleterre?* C'est au sein de l'Eglise des Etrangers, au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, à Londres, que les Unitaires, dont les tendances avaient été jusque-là incohérentes, formulèrent un programme précis. Unitaires ou unitariens (qui rejettent la Trinité) n'est qu'un autre nom d'Antitrinitaires. Voltaire ne tient pas compte des différences qui séparent le mouvement antitrinitaire du socinianisme, répandu depuis longtemps en Pologne et en Hollande.

3. Newton était, en effet, peu favorable à l'opinion d'Athanase, et il fut accusé d'arianisme.

neur de la favoriser. Ce philosophe pensait que les unitaires raisonnaient plus géométriquement que nous. Mais le plus ferme patron de la doctrine arienne est l'illustre docteur Clarke. Cet homme est d'une vertu rigide et d'un caractère doux, plus amateur de ses opinions que passionné pour faire des prosélytes, uniquement occupé de calculs et de démonstrations, une vraie machine à raisonnements<sup>1</sup>.

C'est lui qui est l'auteur d'un livre assez peu entendu, mais estimé, sur l'existence de Dieu, et d'un autre, plus intelligible, mais assez méprisé, sur la vérité de la religion chrétienne<sup>2</sup>.

Il ne s'est point engagé dans de belles disputes scolastiques, que notre ami<sup>3</sup>... appelle de vénérables billevesées<sup>4</sup>; il s'est contenté de faire imprimer un livre qui contient tous les témoignages des premiers siècles pour et contre les Unitaires, et a laissé au lecteur le soin de compter les voix et de juger<sup>5</sup>. Ce livre du docteur lui a attiré beaucoup de partisans, mais l'a empêché d'être

1. Voir, dans G. Bonet-Maury, *o. c.*, p. 233 à 255, la part du génie anglo-saxon dans le développement du christianisme unitaire des Anglais, les rapports des Unitariens avec les Quakers, les Ariens, etc., le rôle de Milton, de Locke, de Newton, de Clarke dans l'unitarisme.

2. Le docteur G. Clarke, un des plus grands théologiens de l'Angleterre (1675-1729), ami et disciple de Newton, a écrit de nombreux ouvrages. Voltaire fait allusion à deux traités qu'il publia en 1705, *A Demonstration of the Being and Attributes of God...* et *A Discourse concerning the Truth and Certainty of the christian Revelation*. On a fait de Clarke un des pères du « rationalisme supranaturaliste ». Aussi fut-il attaqué à la fois par les rationalistes et les orthodoxes.

3. Cet ami commun de Thieriot et de Voltaire, ne serait-ce point le prudent Voltaire lui-même?

4. Ce mot paraît être une altération de *belle vessie*, chose de vent, chose de rien.

5. Il s'agit ici de sa *Doctrine scripturaire sur la Trinité* (*The Scripture Doctrine of the Trinity*), parue en 1712, où il fait preuve d'une érudition biblique et d'une liberté d'examen dont furent scandalisés beaucoup d'orthodoxes anglais; ses conclusions aboutissaient à l'arianisme. Voir, sur les tracasseries ecclésiastiques qui lui furent suscitées, l'article de la *Real Encyclopædie*, et sa *Vie* par l'évêque Hoadley.

archevêque de Cantorbéry<sup>1</sup> ; je crois que le docteur s'est trompé dans son calcul, et qu'il valait mieux être primat d'Angleterre que curé arien.

Vous voyez quelles révolutions arrivent dans les opinions comme dans les empires. Le parti d'Arius, après trois cents ans de triomphe et douze siècles d'oubli, renaît enfin de sa cendre<sup>2</sup> ; mais il prend très mal son temps de reparaitre dans un âge où le monde est rassasié de disputes et de sectes. Celle-ci est encore trop petite pour obtenir la liberté des assemblées publiques<sup>3</sup> ; elle l'obtiendra sans doute, si elle devient plus nombreuse ; mais on est si tiède à présent sur tout cela qu'il n'y a plus guère de fortune à faire pour une religion nouvelle ou renouvelée<sup>4</sup>. N'est-ce pas une chose

1. Dans d'autres éditions, Voltaire explique, par une courte anecdote, dans quelles conditions Clarke se serait vu refuser l'archiprêtre de Cantorbéry. Il est d'ailleurs probable que Clarke refusa lui-même d'être évêque.

2. Oui, il y avait à ce moment, dans certains cercles anglais, un réveil de l'idée antitrinitaire, mais ce réveil était préparé depuis deux siècles, à travers l'Europe, par Cranmer, Servet, Ochino, les Socin, etc. D'ailleurs les préoccupations de cette nature ne sortaient pas des milieux ecclésiastiques des Universités anglaises. L'ensemble de l'opinion y était indifférent. « Les mystères spéculatifs de la religion n'incommodent pas les peuples. » (BAYLE, art. *Socin*.)

3. Rappelons que les Sociniens avaient été exclus de l'Edit de tolérance promulgué, en 1689, par Guillaume III, et qu'un bill plus rigoureux encore avait été dirigé contre eux, en 1721, par Georges I<sup>er</sup>. Montesquieu avait constaté la même indifférence religieuse en 1730 : « Si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire. » Il en est de même en 1735 : « La Cour, la ville et la campagne, tout est rempli d'incrédulés... Les femmes, le peuple même se mêle d'imiter les philosophes. » (*Biblioth. fr.*, t. XXII.) Le mouvement wesléyen ranimera le sentiment religieux.

4. L'Unitarisme se maintint, grandit, passa en Amérique avec l'illustre et incisif écrivain Priestley, eut à Londres, en 1778, sa chapelle d'Essen-Street, et, en 1822, son point de ralliement dans l'*Association unitaire britannique et étrangère*, autour de laquelle se groupent, en Angleterre 300, et dans l'Amérique du Nord 600 congrégations. Les noms de W.-H. Channing, J.-J. Tyler, J. Martineau, Théodore Parker, du philosophe Emerson, de l'historien Bancroft, du poète Long-



plaisante que Luther, Calvin, Zwingle, tous écrivains qu'on ne peut lire, aient fondé des sectes qui partagent l'Europe, que l'ignorant Mahomet ait donné une religion à l'Asie et à l'Afrique, et que MM. Newton, Clarke, Locke<sup>1</sup>, Le Clerc<sup>2</sup>, les plus grands philosophes et les meilleures plumes de leur temps, aient pu à peine venir à bout d'établir un petit troupeau qui même diminue tous les jours ?

Voilà ce que c'est que de venir au monde à propos. Si le cardinal de Retz reparaissait aujourd'hui, il n'aumeurerait pas dix femmes dans Paris.

Si Cromwell renaissait, lui, qui a fait couper la tête à son roi et s'est fait souverain, serait un simple marchand de Londres<sup>3</sup>.

fellow attestent que les efforts de Newton, de Clarke, de Locke ne furent pas perdus.

1. Locke, *le Christianisme raisonnable*, 1695.

2. Pasteur unitarien établi à Amsterdam, mort en 1736 (Voir notre *Introduction* à son sujet). Ce fut un des premiers journalistes de l'époque, vulgarisateur de Locke et du « philosophisme » anglais.

3. Voltaire, qui ne se piquait pas d'être théologien, ne cherche pas à distinguer nettement les unes des autres les doctrines des Unitaires, des Ariens, des Sociniens, des Quakers. Il insiste plutôt sur ce que ces sectes ont de commun : négation de la Trinité athanasienne et réforme radicale, d'après l'Écriture. — En fait, les Unitaires se séparent des Quakers en ce qu'ils ont pour source à leur foi l'Écriture interprétée par la raison, et non pas le mouvement spontané d'un esprit intérieur, difficile à distinguer de notre propre esprit ; en outre, ils repoussent la confusion des personnes dans l'essence divine, ils conservent deux sacrements et respectent les autorités établies. — Quant aux Ariens, ils se distinguent des Unitaires en ce qu'ils reconnaissent l'autorité des Pères antérieurs au concile de Nicée, en matière de foi, et qu'ils font du Christ une divinité secondaire et subordonnée (Voir Bonet-Maury, *o. c.*, p. 250 et suiv.).

Au sujet de « voilà ce que c'est que de venir au monde à propos », M. Lanson conclut de ces quelques mots au « déterminisme historique » de Voltaire. Il est permis de n'y voir qu'une boutade, et, dans les deux exemples qui suivent, des vraisemblances approximatives, qu'il ne faut pas prendre plus au sérieux que ne le fait Voltaire.

## LETTRE VIII

### Sur le Parlement.

Les membres du Parlement d'Angleterre aiment à se comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent<sup>1</sup>.

Il n'y a pas longtemps que M. Shipping<sup>2</sup>; dans la Chambre des Communes<sup>3</sup>, commença son discours par ces mots : « La majesté du peuple anglais serait blessée, etc. » La singularité de l'expression causa un grand éclat de rire ; mais, sans se déconcerter, il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, et on ne rit plus. J'avoue que je ne vois rien de commun entre la majesté du peuple anglais et celle du peuple romain, encore moins entre leurs gouvernements. Il y a un Sénat à Londres, dont quelques membres sont soupçonnés, quoique à tort sans doute, de vendre leurs voix dans l'occasion<sup>4</sup>, comme on faisait à Rome : voilà toute la ressemblance<sup>5</sup>. D'ailleurs

1. Toute la littérature politique de l'Angleterre d'alors est, en effet, pleine d'exemples et de raisonnements tirés de l'histoire romaine.

2. Il s'agit du député jacobite Shippen, mais aucune publication du temps ne fait allusion à ce discours.

3. Le Parlement anglais comprend deux Chambres, les *Lords* et les *Communes*. Le Parlement restait composé comme au xiii<sup>e</sup> siècle. Mais la Chambre basse ou des Communes prenait de plus en plus de pouvoir; depuis 1688, le ministère n'avait besoin d'avoir la majorité que dans la Chambre des Communes; il pouvait toujours changer la majorité de la Chambre des Lords en créant des Lords nouveaux.

4. César de Saussure fut très frappé de cette corruption : « Je trouve qu'un grand nombre d'Anglais sont fort intéressés et que l'on pourrait plutôt dire d'eux que des Suisses : « Point d'argent, point « d'Anglais. » C'est à ce défaut que la Cour est redevable de la majorité dans le Parlement. » (*Lettres et Voyages de M. César de Saussure*, p. p. B. Van Muyden, Fischbacher).

5. Il y avait même, en Angleterre, une double forme de corruption

les deux nations me paraissent entièrement différentes, soit en bien, soit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de religion<sup>1</sup> ; cette abomination était réservée à des dévots prêcheurs d'humilité et de patience. Marius et Sylla, Pompée et César, Antoine et Auguste ne se battaient point pour décider si le *flamen*<sup>2</sup> devait porter sa chemise par-dessus sa robe

politique : la corruption *électorale*, qui consistait, pour le candidat député, à agir sur les électeurs en leur donnant à boire, en tenant table ouverte ou même en achetant les voix publiquement : « le prix d'un vote est aussi bien connu que celui d'un arpent de terre » ; et la corruption *parlementaire*, par laquelle les ministres cherchaient à tenir les députés dans leur dépendance. Le premier ministre, Walpole, surnommé le maquignon des consciences, a inauguré ce procédé-là dans toute son ampleur, dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ; il achetait un à un les membres du Parlement. Il leur donnait des sinécures lucratives ; sur 551 députés, 271 eurent alors des places ou des pensions du gouvernement. Il leur donnait même de l'argent ; souvent, à la fin d'une session, il remettait 500 livres sterling à un député. Il y avait au budget une grosse somme de *fonds secrets*, que le ministre distribuait à ses partisans. Walpole a dépensé ainsi 35 millions (Voir *Revue bleue*, 1<sup>er</sup> semestre 1893, p. 63, la *Corruption parlementaire en Angleterre, d'après Macaulay*). A Rome, les sénateurs recevaient des pots-de-vin, notamment de la part des princes étrangers, de Jugurtha, de Mithridate, des prétendants au trône d'Egypte, etc. Bolingbroke, dans son journal *The Craftsman*, que lisait Voltaire, ne cessait d'attaquer la méthode de corruption de Walpole. Guizot reprendra les pratiques de Walpole.

1. L'antiquité paraît, en effet, avoir ignoré les guerres de religion. Les Romains admettaient tous les dieux dans leur Panthéon. Les guerres de religion datent de l'apparition du christianisme, soit que le christianisme cherche à écraser les autres formes de pensée, soit que les sectes nées à l'intérieur du christianisme luttent l'une contre l'autre. C'est ce que constataient déjà les païens de la fin de l'Empire. Ammien Marcellin écrivait : « Il n'y a pas de bêtes féroces si méchantes contre les hommes que les chrétiens le sont entre eux. » Bayle écrivait, à propos des anciens : « De guerre faite à dessein de contraindre un peuple à quitter sa religion pour en prendre une autre, je n'en vois point de mention chez les auteurs. »

2. Le flamine était le prêtre affecté au culte d'une divinité (notamment Jupiter, Mars, Quirinus). De minutieuses observances étaient imposées au flamine de Jupiter (*flamen Dialis*). Il devait être patricien, né d'un mariage par confarréation, ne jamais sortir de Rome, ne pas

ou sa robe par-dessus sa chemise, et si les poulets sacrés devaient manger et boire, ou bien manger seulement, pour qu'on prît les augures<sup>1</sup>. Les Anglais se sont fait pendre autrefois réciproquement à leurs assises et se sont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille espèce; la secte des épiscopaux<sup>2</sup> et le presbytéranisme ont tourné pour un temps ces têtes sérieuses<sup>3</sup>. Je m'imagine que pareille sottise ne leur arrivera plus; ils me paraissent devenir sages à leurs dépens, et je ne leur vois nulle envie de s'égorger dorénavant pour des syllogismes<sup>4</sup>.

monter à cheval, suivre exactement, pour son costume, pour la coupe des cheveux et de la barbe, de sévères prescriptions, etc. (Voir Bouché-Leclercq, *Manuel des Institutions romaines*).

1. Les augures étaient des devins qui, comme leur nom l'indique, pratiquèrent d'abord l'*ornithomancie* (*augur* ou *avigur*, d'*avis* et du verbe archaïque *gurere*). On ne prend pas les augures. Ce sont les augures qui prennent les auspices (*avem spicere*), c'est-à-dire interprètent les signes par lesquels la divinité se met en communication avec les hommes. Il y avait les auspices célestes (tonnerres, éclairs, etc.), les auspices tirés de l'observation des animaux en liberté (leur cri, leur vol, etc.), les auspices tirés de l'appétit des poulets sacrés, dont parle ici Voltaire, etc. Le grand avantage de ces derniers auspices est qu'on pouvait les avoir en toute saison et en toute circonstance. Une armée romaine ne partait jamais en campagne sans emporter les poulets destinés aux auspices. Suivant la manière dont le poulet prenait sa nourriture, on concluait à une réponse favorable ou non de la divinité. La plus favorable était celle qui se manifestait par la hâte que le poulet avait de prendre sa nourriture. Par là, les hommes politiques disposaient d'un puissant instrument de domination.

2. L'Eglise anglicane est aussi appelée *épiscopale*. Dans les pays autres que l'empire britannique, aux États-Unis par exemple, ce dernier terme est le seul usité : on le conçoit aisément.

3. D'autres éditions portent *mélancoliques*, et, dans le *Siècle de Louis XIV* (ch. iv), Voltaire emploie encore cette épithète : « Les Anglais avaient mis dans leurs troubles civils un acharnement mélancolique et une fureur raisonnée, » qu'il oppose à la légèreté des Français d'alors, qui « se précipitaient dans les séditions par caprice et en riant; les femmes étaient à la tête des factions; l'amour faisait et rompait les cabales ».

4. Le peuple anglais s'est, en effet, transformé profondément en quelques siècles. Rien ne ressemble moins au peuple anglais d'aujourd'hui que celui du xvi<sup>e</sup> siècle par exemple, au point de vue moral, religieux, politique et économique.

Voici une différence plus essentielle entre Rome et l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la dernière : c'est que le fruit des guerres civiles à Rome a été l'esclavage, et celui des troubles d'Angleterre, la liberté<sup>1</sup>. La nation anglaise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant, et qui, d'efforts en efforts, ait enfin établi ce gouvernement sage où le prince, tout-puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire le mal<sup>2</sup>, où les seigneurs sont grands sans insolence et sans vassaux, et où le peuple partage le gouvernement sans confusion<sup>3</sup>.

La Chambre des Pairs et celle des Communes sont les

1. Montesquieu fait la même observation sur l'Angleterre, « où l'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde » (*Lettres pers.*, 136).

2. La dernière grande conquête des libertés anglaises était alors le *Bill des droits*, que le Parlement avait rédigé en 1688 et fait jurer par Guillaume d'Orange. Il y était dit « que le pouvoir de suspendre les lois par autorité royale, sans le consentement du Parlement, est illégal; que les levées d'argent pour l'usage de la couronne, sous prétexte d'une prérogative, sans un vote du Parlement, sont illégales; que lever ou entretenir une armée permanente dans le royaume, en temps de paix, sans le consentement du Parlement, est illégal; que l'élection des membres du Parlement doit être libre; que la liberté de parler ne doit être gênée ni mise en question devant aucun tribunal; qu'on ne doit pas imposer d'amendes excessives ni infliger des peines cruelles ou inaccoutumées; que, pour redresser tous les griefs, pour amender, renforcer et consacrer les lois, le Parlement doit être tenu fréquemment... » Ce contrat en forme, qui liait le roi envers les sujets, et donnait le pouvoir à une assemblée de représentants, instituait le régime parlementaire qui, aux xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles, devait servir de modèle à tant d'autres nations.

Il se peut que Voltaire se soit souvenu de Fénelon, définissant l'autorité du roi idéal : « Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées pour faire le mal. » (*Télémaque*, livre V.)

3. « Il faut ici bien soigneusement peser les termes. Le mot roi ne signifie point partout la même chose. En France, en Espagne, il signifie un homme qui, par les droits du sang, est le juge souverain et sans appel de toute la nation. En Angleterre, en Suède, en Pologne, il signifie le premier magistrat. » (Note prudente de Voltaire dans des éditions ultérieures.)



arbitres de la nation, le roi est le sur-arbitre<sup>1</sup>. Cette balance<sup>2</sup> manquait aux Romains : les grands et le peuple étaient toujours en division à Rome, sans qu'il y eût un pouvoir mitoyen qui pût les accorder. Le Sénat de Rome, qui avait l'injuste et punissable orgueil de ne vouloir rien partager avec les plébéiens, ne connaissait d'autre secret, pour les éloigner du gouvernement, que de les occuper toujours dans les guerres étrangères<sup>3</sup>. Ils<sup>4</sup> regardaient le peuple comme une bête féroce qu'il fallait lâcher sur leurs voisins de peur qu'elle ne dévorât ses maîtres. Ainsi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des conquérants ; c'est parce qu'ils étaient malheureux chez eux qu'ils devinrent les maîtres du monde, jusqu'à ce qu'enfin leurs divisions les rendirent esclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'est point fait pour un si grand éclat, ni pour une fin si funeste ; son but n'est point la brillante folie de faire des conquêtes<sup>5</sup>, mais d'empêcher que ses voisins n'en fassent. Ce peuple n'est pas

1. Voltaire ne parle pas d'un important rouage gouvernemental anglais, le *ministère*, institution qui s'était développée après 1688 et qui apparaissait pour la première fois dans le monde. Il est composé de ministres responsables et formant un corps, que le roi tire de la majorité du Parlement, et auxquels il abandonne le droit de gouverner.

2. Ce mot est emprunté par Voltaire au vocabulaire politique des Anglais.

3. La guerre est, en effet, un instrument de règne, un dérivatif auquel les gouvernements autoritaires ont souvent recours. « Contre ces dissensions domestiques, le Sénat ne trouvait point de meilleur remède que de faire naître continuellement des occasions de guerres étrangères. » (BOSSUET, *Discours sur l'hist. univ.*, III, 7.) Mais Voltaire simplifie et généralise exagérément. La réalité est autrement complexe. Les textes qui nous peuvent révéler les *secrètes* intentions des sénateurs romains sont par trop rares.

4. C'est-à-dire les grands, les sénateurs.

5. Voltaire est revenu maintes fois sur ce sujet. « Sa vie, dit-il au dernier chapitre de son *Histoire de Charles XII*, doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire. »

seulement jaloux de sa liberté, il l'est encore de celle des autres. Les Anglais étaient acharnés contre Louis XIV, uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition<sup>1</sup>. Ils lui ont fait la guerre de gaieté de cœur, assurément sans aucun intérêt.

Il en a coûté sans doute pour établir la liberté en Angleterre ; c'est dans des mers de sang qu'on a noyé l'idole du pouvoir despotique ; mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher de bonnes lois. Les autres nations n'ont pas eu moins de troubles, n'ont pas versé moins de sang qu'eux ; mais ce sang qu'elles ont répandu pour la cause de leur liberté n'a fait que cimenter leur servitude.

Ce qui devient une révolution en Angleterre n'est qu'une sédition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour défendre ses privilèges, soit en Espagne<sup>2</sup>, soit en Barbarie<sup>3</sup>, soit en Turquie<sup>4</sup> : aussitôt des soldats mercenaires la subjuguent, des bourreaux la punissent, et le reste de la nation baise ses chaînes. Les Français pensent que le gouvernement de cette île est plus orageux que la mer qui l'entourne, et cela est vrai<sup>5</sup> ; mais

1. Indépendamment des expéditions coloniales, les Anglais, dans les temps modernes et contemporains, n'ont presque jamais fait que des guerres défensives, notamment contre Philippe II, Louis XIV, Napoléon I<sup>er</sup>, qui étaient à eux seuls toute une coalition. Mais on ne saurait généraliser, comme fait Voltaire, qui accepte ici aveuglément le point de vue anglais. Il n'est pas moins vrai que les Anglais se sont trouvés être, directement ou indirectement, les champions des libertés nationales et personnelles.

En ce qui concerne la guerre de succession d'Espagne, Voltaire se fait l'écho des tories, qui, pour se justifier d'avoir provoqué la paix d'Utrecht, disaient que l'Angleterre n'avait pas d'intérêt à la guerre.

2. Allusion sans doute à la révolte de la Catalogne, sous Philippe V, et au siège de Barcelone, en 1714.

3. Les journaux anglais de 1728-1729 étaient pleins de détails sur les troubles qui agitaient alors le Maroc.

4. Il y avait alors de fréquentes révolutions en Turquie. En 1730, le sultan Achmet III fut déposé.

5. L'opinion que les Français du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme Voltaire,

c'est quand le roi commence la tempête, c'est quand il veut se rendre le maître du vaisseau dont il n'est que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre ; mais, de toutes ces guerres civiles, aucune n'a eu une liberté sage pour objet<sup>1</sup>.

Dans les temps détestables de Charles IX et d'Henri III, il s'agissait seulement de savoir si on serait l'esclave des Guises<sup>2</sup>. Pour la dernière guerre de Paris, elle ne mérite que des sifflets ; il me semble que je vois des écoliers qui se mutinent contre le préfet d'un collège, et qui finissent par être fouettés. Le cardinal de Retz, avec beaucoup d'esprit et de courage mal employés, rebelle sans aucun sujet, factieux sans dessein, chef de parti sans armée, cabalait pour cabaler, et semblait faire la guerre civile pour son plaisir. Le Parlement ne savait ce qu'il voulait, ni ce qu'il ne voulait pas ; il levait des troupes par arrêt, il les cassait ; il menaçait, il demandait pardon ; il mettait à prix la tête du cardinal Mazarin, et ensuite venait le complimenter en cérémonie. Nos guerres civiles sous Charles VI avaient été cruelles,

avaient sur le peuple anglais, après ses deux révolutions du siècle précédent, est à peu près la même qu'ont un certain nombre d'Anglais, aujourd'hui, sur le peuple français, après les nombreux changements de régime opérés en France depuis 1789. — Voltaire se souvient sans doute de Bossuet, qui montrait l'Angleterre « plus agitée, en sa terre et dans ses ports mêmes, que l'Océan qui l'environne » (*Or. fun. de la reine d'Angleterre*).

1. Voltaire reproduit, presque dans les mêmes termes, une idée exprimée dans un article du *Craftsman* du 22 juillet 1732. Voltaire recevait ce journal et, à cette même époque, il achevait la rédaction de ses *Lettres philosophiques*.

2. François de Lorraine, duc de Guise (1519-1563), le défenseur de Metz et le vainqueur de Calais, très catholique, provoqua le massacre de Vassy, et il fut tué par le protestant Poltrot de Méré. Il avait pour frère le cardinal de Lorraine. Le fils de François, Henri le Balafré (1550-1588), promoteur de la Saint-Barthélemy, devint le chef redoutable de la Ligue ; Henri III, effrayé de sa puissance, le fit assassiner à Blois.

celles de la Ligue furent abominables, celle de la Fronde fut ridicule <sup>1</sup>.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, c'est le supplice de Charles I<sup>er</sup>, qui fut traité par ses vainqueurs comme il les eût traités s'il eût été heureux <sup>2</sup>.

Après tout, regardez d'un côté Charles I<sup>er</sup> vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans Westminster, et de l'autre l'empereur Henri VII empoisonné par son chapelain en communiant <sup>3</sup>, Henri III assassiné par un moine ministre de la rage de tout un parti, trente assassinats médités contre Henri IV, plusieurs

1. Voir les chapitres iv et v du *Siècle de Louis XIV*, où Voltaire fait le récit, devenu classique, de la Fronde.

2. Dans une lettre à de la Roque, mars 1742, Voltaire se plaint (est-il sincère?) des prétendues erreurs commises par les imprimeurs à ce sujet dans des éditions postérieures à 1734 : « Si on veut consulter... le chapitre qui regarde le gouvernement d'Angleterre, on y verra les fautes les plus révoltantes que l'inattention d'un éditeur puisse commettre. Il y avait dans la première édition de Londres ces paroles : « Ce qu'on reproche le plus aux Anglais, et avec raison, c'est le supplice de Charles I<sup>er</sup>, monarque digne d'un meilleur sort. » Au lieu de ces paroles, on trouve celles-ci, qui sont également absurdes et odieuses : « Ce qu'on reproche le plus aux Anglais, c'est le supplice de Charles I<sup>er</sup>, qui fut, et avec raison, traité par ses vainqueurs... » Il est vrai que Voltaire montre déjà quelque hardiesse en ajoutant : « Comme il les eût traités s'il eût été heureux. » Avant la bataille de Naseby (1645), où l'armée de Charles I<sup>er</sup> fut battue par celle du Parlement, Manchester, un des compagnons de Cromwell, disait : « Si le roi nous bat, il nous pendra tous comme traitres ».

3. Voltaire écrit à ce sujet, dans les *Annales de l'Empire*, sur Henri VII, de la maison de Luxembourg, trente et unième empereur : « Il pense conquérir Naples, et ensuite Rome; mais, prêt à partir, il meurt auprès de la ville de Sienne (1313). L'arrêt contre les Florentins était une invitation à l'empoisonner. Un dominicain, nommé Politien de Montepulciano, qui le communiait, mêla, dit-on, du poison dans le vin consacré. Il est difficile de prouver de tels crimes. Mais les Dominicains n'obtinrent du fils de Henri VII, Jean, roi de Bohême, des lettres qui les déclarèrent innocents que trente ans après la mort de l'empereur. Il eût mieux valu avoir ces lettres dans le temps même qu'on commençait à les accuser de cet empoisonnement sacrilège. »

exécutés, et le dernier privant enfin la France de ce grand roi. Pesez ces attentats, et jugez<sup>1</sup>.

1. Pour ce chapitre et le suivant, voir la vigoureuse synthèse de H. Sée, *les Idées politiques de Voltaire*, dans la *Revue historique* de juillet 1908, notamment p. 257 à 259, sur ces *Lettres philosophiques*, « qui marquent une date si importante dans l'histoire de la pensée française », et où « ses idées essentielles nous semblent déjà définitivement fixées. Il pense que le gouvernement des hommes doit être soumis aux lois de la raison, que la science politique, comme les sciences de la nature, doit reposer sur l'observation, sur les données de l'expérience. Or cette expérience, c'est l'histoire qui la fournira. » On trouve, en effet, dans les *Lettres philosophiques* une série d'axiomes politiques et sociaux, d'ailleurs très contestables, comme toutes les recettes sociologiques qui, produits de généralisations hâtives, ont la prétention de trouver dans le passé des leçons pour l'avenir : « L'enthousiasme est une maladie qui se gagne. » (Lettre III.) « Les persécutions ne servent jamais qu'à faire des prosélytes. » (Lettre III.) « Comme les prêtres ne reçoivent de leurs Eglises que des gages médiocres, ils ont pris le parti naturel de crier contre des honneurs où ils ne peuvent atteindre. » (Lettre V.) « S'il y avait deux religions, elles se couperaient la gorge. » (Lettre V.) « Voilà ce que c'est que de venir au monde à propos : si le cardinal de Retz reparaissait aujourd'hui, il n'ameuterait pas dix femmes dans Paris. » (Lettre VII.) « Une nation commerçante est toujours fort alerte sur ses intérêts. » (Lettre XI.) « Les superstitieux sont dans la société ce que sont les poltrons dans une armée. » (Lettre XIII.) « Tous les livres des philosophes modernes ne feront jamais autant de bruit que la dispute des Cordeliers. » (Lettre XIII.) « Tous les grimauds qui s'érigent en critiques des écrivains célèbres compilent des volumes. » (Lettre XVIII.) « Cet avantage est une suite nécessaire de la forme de leur gouvernement. » (Lettre XX.) « Rien n'est plus utile pour se perfectionner le goût que la comparaison des grands génies. » (Lettre XXI.) Etc. On pourrait multiplier ces affirmations, qui sont ou des truismes ou des hypothèses hasardeuses dont la vraisemblance ne dépend que du talent de rhéteur avec lequel elles sont défendues. Ici, d'ailleurs, il ne faut pas prendre Voltaire trop au sérieux; ces affirmations expriment seulement des *tendances* générales de son esprit, ou ne sont que des *traits* brillants, qui égaient le récit.

---



## LETTRE IX

### Sur le gouvernement<sup>1</sup>.

Ce mélange heureux dans le gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les Communes, les Lords et le roi<sup>2</sup> n'a pas toujours subsisté. L'Angleterre a été longtemps esclave ; elle l'a été des Romains<sup>3</sup>, des Saxons<sup>4</sup>,

1. Les écrits sur des questions politiques sont rares en France avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais les deux révolutions d'Angleterre, les recherches historiques sur le moyen âge et la réaction qui suit la mort de Louis XIV contribuent à attirer l'attention des esprits sur les questions de droit constitutionnel. Le comte de Boulainvilliers publie plusieurs ouvrages historico-politiques, tels que *l'Etat de la France* ; l'abbé Dubos lui répond dans son *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française* (1734). Déjà, dans quelques *Lettres persanes* (1721), Montesquieu traitait de problèmes politiques. — De 1724 à 1731, une intéressante tentative fut faite pour former à Paris une espèce d'Académie libre des sciences morales et politiques, sciences qui n'avaient pas leur place dans les Académies royales. L'abbé Alary, homme d'esprit et de savoir, organisa chez lui, dans son *entresol* de la place Vendôme, des conférences périodiques où diplomates, magistrats, gens de lettres vinrent débattre toutes sortes de sujets politiques. Lord Bolingbroke, l'abbé de Saint-Pierre, auteur de nombreux mémoires sur les questions de droit constitutionnel et de droit international public, fréquentaient assidûment ce club. Ce mouvement de politique théorique se résuma dans les importantes *Considérations sur le gouvernement de la France*, écrites avant 1739, mais publiées après la mort de leur auteur, le marquis d'Argenson (1765).

2. Dans son premier des *Dialogues entre A, B, C*, Voltaire critique l'affirmation de Montesquieu, disant, dans *l'Esprit des lois* (livre II, ch. iv) : « Les Anglais, pour favoriser la liberté, ont ôté toutes les puissances intermédiaires qui formaient leur monarchie. » Voltaire objecte : « Le contraire est d'une vérité reconnue. Ils ont fait de la Chambre des Communes une puissance intermédiaire qui balance celle des pairs. Ils n'ont fait que saper la puissance ecclésiastique, qui doit être une société priante, exhortante, édifiante, et non pas puissante. »

3. La conquête romaine s'était arrêtée au pied des montagnes d'Ecosse et n'avait pas même touché l'Irlande. Les légions romaines disparurent définitivement de Grande-Bretagne au V<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ.

4. C'est au V<sup>e</sup> siècle que le sud de la Grande-Bretagne commença

des Danois<sup>1</sup>, des Français. Guillaume le Conquérant<sup>2</sup> surtout la gouverna avec un sceptre de fer ; il disposait des biens et de la vie de ses nouveaux sujets comme un monarque de l'Orient ; il défendit, sous peine de mort, qu'aucun Anglais osât avoir du feu et de la lumière chez lui, passé huit heures du soir, soit qu'il prétendit par là prévenir leurs assemblées nocturnes, soit qu'il voulût essayer, par une défense si bizarre, jusqu'où peut aller le pouvoir d'un homme sur d'autres hommes<sup>3</sup>.

Il est vrai qu'avant et après Guillaume le Conquérant les Anglais ont eu des Parlements<sup>4</sup> ; ils s'en vantent

à être occupé par des peuples germaniques, dont le plus nombreux était celui des Saxons ; ils ne s'y établirent qu'après une conquête violente. Les envahisseurs réduisirent en esclavage les indigènes bretons, de race celtique, et formèrent plusieurs royaumes anglo-saxons, jusqu'à sept, dit-on (l'heptarchie).

1. D'autres envahisseurs furent, au ix<sup>e</sup> siècle, les Danois, qui soumièrent successivement les royaumes anglo-saxons et fondèrent l'unité politique anglaise avec des rois tels qu'Alfred le Grand, Canut, Edouard le Confesseur, Harold, qui régnèrent du ix<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècle sur l'Angleterre.

2. Au xi<sup>e</sup> siècle, Guillaume, duc de Normandie, invoquant des droits à la couronne d'Angleterre, traversa la Manche avec 50.000 aventuriers, vainquit et tua Harold à la bataille d'Hastings (1066), qui donna l'Angleterre à Guillaume.

3. En effet, il se montra très dur envers ses nouveaux sujets, confisquant les biens de ceux qui avaient porté les armes contre lui ou qui lui avaient refusé leur concours, organisant la spoliation légale de l'Angleterre et s'y établissant en roi absolu. Voir le substantiel chapitre sur Guillaume I<sup>er</sup> (1066-1087) dans S. R. Gardiner, *Manuel d'histoire d'Angleterre*, trad. Beck. Paris, Joanin, 1905, t. I<sup>er</sup>, p. 107 à 125. La plupart des historiens de l'Angleterre rappellent cette loi, que Voltaire put trouver mentionnée dans le *Craftsman* de Bolingbroke.

4. En Angleterre, avant comme après Guillaume le Conquérant, le roi eut auprès de lui un Conseil (*witenagemot*) ; les « sages » ou « witan » avaient part à la rédaction des lois, à l'établissement des contributions extraordinaires, aux affaires militaires et diplomatiques ; mais ils étaient peu nombreux. De plus, évêques et abbés, nommés par le roi, et officiers de la maison royale pour la plupart, ils ne pouvaient exercer de contrôle indépendant.

Voltaire prend, dans cette lettre, le contrepied d'une doctrine très

comme si ces assemblées, appelées alors Parlements, composées de tyrans ecclésiastiques et de pillards nommés barons<sup>1</sup>, avaient été les gardiens de la liberté et de la félicité publique.

Les Barbares, qui des bords de la mer Baltique fondaient dans le reste de l'Europe, apportèrent avec eux l'usage de ces Etats ou Parlements<sup>2</sup>, dont on fait tant de bruit et qu'on connaît si peu. Les rois alors n'étaient point despotiques, cela est vrai; mais les peuples n'en gémissaient que plus dans une servitude misérable. Les chefs de ces sauvages qui avaient ravagé la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre se firent monarques; leurs capitaines partagèrent entre eux les terres des vaincus<sup>3</sup>. De là ces margraves, ces lairds<sup>4</sup>, ces barons, ces sous-tyrans qui disputaient souvent avec leur roi les dépouilles des peuples. C'étaient des oiseaux de proie combattant contre un aigle pour sucer le sang des

souvent défendue par les historiens et théoriciens anglais sur l'immémoriale antiquité des institutions nationales; beaucoup pensaient que la Constitution anglaise était celle des Goths et des Vandales! On peut discuter indéfiniment sur ces questions d'origines, car les textes décisifs font défaut.

1. Chacun des membres de la pairie porte un des titres suivants : prince, duc, marquis, comte, vicomte, baron. Dans l'usage habituel, on désigne les pairs, surtout ceux qui ne sont que barons ou vicomtes, par le simple titre de lord. Le titre de baron est antérieur à la conquête normande (il est mentionné dans le *Domesday book*); les textes du moyen âge prennent souvent ce titre dans des sens divers; mais, dans le sens le plus courant, où le prend Voltaire, il s'agit bien de propriétaires fonciers, tenanciers directs de la couronne, et admis à ce titre dans le « Grand Conseil », nom que Guillaume donna au witenagemot. Voir de Franqueville, *o. c.*, t. II, p. 15 et suiv.

2. Voltaire fait allusion ici au *mallum* des Germains et au *gemot* des Saxons. C'est là que se rendaient les guerriers pour voter les lois, décider des alliances, de la paix, de la guerre, administrer la justice criminelle, etc. Le roi n'agissait guère que par son ascendant personnel; il était élu d'ordinaire.

3. Il s'agit des royaumes barbares qui se fondèrent dans le sud, le centre et l'ouest de l'Europe, à la suite des invasions.

4. C'est l'ancienne prononciation du mot *lord* en Ecosse.

colombes<sup>1</sup>; chaque peuple avait cent tyrans au lieu d'un maître.

Les prêtres se mirent bientôt de la partie. De tout temps, le sort des Gaulois, des Germains, des insulaires d'Angleterre avait été d'être gouvernés par leurs druides et par les chefs de leurs villages, ancienne espèce de barons, mais moins tyrans que leurs successeurs. Ces druides se disaient médiateurs entre la divinité et les hommes; ils faisaient des lois, ils excommuniaient, ils condamnaient à la mort<sup>2</sup>. Les évêques succédèrent peu à peu à leur autorité temporelle dans le gouvernement goth et vandale. Les papes se mirent à leur tête, et, avec des brefs, des bulles, et des moines, firent trembler les rois, les déposèrent, les firent assassiner, et tirèrent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe<sup>3</sup>. L'imbécile Inas, l'un des tyrans de l'heptarchie d'Angleterre, fut le premier qui, dans un pèlerinage à Rome, se soumit à payer le denier de Saint-Pierre (ce qui était environ un écu de notre monnaie) pour chaque maison de son territoire<sup>4</sup>. Toute l'île suivit bientôt cet exemple. L'An-

1. Des comparaisons de ce genre se rencontrent assez fréquemment chez Voltaire. Un peu plus haut, « c'est dans des mers de sang qu'on a noyé l'idole du pouvoir despotique ». A la page suivante : « Dans les secousses que les querelles des rois et des grands donnaient aux empires, les fers de la nation se sont plus ou moins relâchés; » etc. Voir L. Vernier, *Etude sur Voltaire grammairien*, 1888, p. 107 et suiv., *théorie de Voltaire sur les figures*. Il se peut que Voltaire se soit souvenu d'Echard (*Hist. of Engl.*, 1720), qui compare les combats des Saxons à « the combats of wolves and bears, or the skirmishes of ravenous birds in the air ».

2. Ce que nous savons des druides confirme ce qu'en dit Voltaire.

3. On ne saurait exagérer, en effet, le rôle politique que les évêques, dans les cités, et le pape, en Occident, furent amenés à jouer quand les royaumes barbares se fondèrent, s'organisèrent et se dissocièrent.

4. C'était, à l'origine, un impôt d'un denier par feu que l'Angleterre payait au pape. Il aurait été, pour la première fois, consenti par Inas, roi anglo-saxon du Wessex, au VIII<sup>e</sup> siècle, à la suite d'une victoire que ce roi attribuait à saint Pierre. L'impôt était levé le jour de la fête de saint Pierre. La Cour de Rome trouva le moyen d'augmenter le tribut. Henri VIII abolira ce denier. On appelle aujourd'hui

gleterre devint petit à petit une province du pape<sup>1</sup>; le Saint-Père y envoyait de temps en temps ses légats, pour y lever des impôts exorbitants. Jean sans Terre fit enfin une cession en bonne forme de son royaume à Sa Sainteté, qui l'avait excommunié<sup>2</sup>; et les barons, qui n'y trouvèrent pas leur compte, chassèrent ce misérable roi; ils mirent à sa place Louis VIII, père de saint Louis, roi de France; mais ils se dégoûtèrent bientôt de ce nouveau venu, et lui firent repasser la mer<sup>3</sup>.

Tandis que les barons, les évêques, les papes déchiraient ainsi l'Angleterre, où tous voulaient commander, le peuple, la plus nombreuse, la plus vertueuse même et par conséquent la plus respectable partie des hommes, composée de ceux qui étudient les lois et les sciences, des négociants, des artisans, en un mot de tout ce qui n'était point tyran<sup>4</sup>, le peuple, dis-je, était regardé par

denier de Saint-Pierre une offrande volontaire payée par les catholiques au pape. « On peut évaluer à plusieurs millions de francs la part annuelle de la France. » Voltaire veut dire qu'un denier du temps d'Inas valait un écu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

1. On le vit lorsque Jean sans Terre entra en conflit avec Innocent III. Quand l'Angleterre eut été mise en interdit (1208), ce n'est pas contre le pape, mais contre le roi, que se retourna le clergé anglais, et les barons avec lui.

2. Jean fut excommunié en 1209 (interdiction d'approcher des sacrements), et le pape menaça de le déposer en 1212-1213. Discrédité auprès des fidèles et détesté de ses barons, qu'il chargeait d'impôts et maltraitait, menacé par le roi de France, Jean s'entendit avec le légat Pandulf, s'agenouilla devant lui et rendit hommage au pape pour l'Angleterre et l'Irlande. Comme tribut de son vasselage, il s'engagea à payer à Innocent III et à ses successeurs 1.000 marks par an (le mark valant 13 sous 4 deniers, ou les 2/3 d'une livre sterling). Le pape lui rendait en fief le royaume, comme à un vassal.

3. La guerre ayant éclaté entre Jean et les barons, ceux-ci appelèrent à leur aide Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, marié à une nièce de Jean, pour le substituer à Jean sur le trône. Louis entra triomphant à Londres (1216), chassa Jean de Winchester; Jean mourut peu après. Son fils aîné, Henri III, et l'un de ses deux tuteurs, Guillaume le Maréchal, rallièrent autour d'eux la plupart des seigneurs; Louis fut battu à Lincoln en 1217 et quitta l'Angleterre.

4. Voir la lettre X, sur le commerce. D'autres éditions portent :



eux comme des animaux au-dessous de l'homme. Il s'en fallait bien que les Communes eussent alors part au gouvernement. C'étaient des vilains : leur travail, leur sang appartenait à leurs maîtres, qui s'appelaient nobles. Le plus grand nombre des hommes étaient en Europe ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend et qu'on achète avec la terre<sup>1</sup>. Il a fallu des siècles pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il était horrible que le grand nombre semât et que le petit nombre recueillît; et n'est-ce pas un bonheur pour le genre humain que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puissance légitime de nos rois, et en Angleterre par la puissance légitime des rois et du peuple<sup>2</sup>?

« des artisans, des laboureurs enfin, qui exercent la première et la plus méprisée des professions. »

1. Voltaire ne cessa de lutter contre le servage. Lire notamment sa *Requête au roi pour les serfs de Saint-Claude* (1777). Parmi les paysans ou vilains (*villani*), les uns étaient dits *francs* : ils étaient fermiers de seigneurs, ne payaient que des redevances fixes, avaient le droit de s'en aller en renonçant à leur terre. Les autres, appelés *serfs*, étaient attachés à la terre, qu'ils cultivaient et pour eux et pour le seigneur, de père en fils. Les serfs étaient taillables et corvéables à merci, c'est-à-dire suivant la *merci* (pitié) du seigneur. Parfois le seigneur fixait les redevances et les corvées en échange d'une somme d'argent; cela s'appelait aborner ou abonner (fixer une borne). Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le servage subsistait, en France, dans le Centre et dans l'Est, surtout sur les terres d'Église. « Il y a donc, s'écriait Voltaire, à propos des serfs du chapitre de Saint-Claude, des peuples chrétiens gémissant dans un triple esclavage, sous des moines qui ont fait vœu d'humilité et de pauvreté! » Au contraire, Bouhier, président au Parlement de Dijon au XVIII<sup>e</sup> siècle, croyait devoir faire l'éloge du servage dans son *Traité de la servitude*. Il écrivait : « Uniquement occupés de l'agriculture, on ne les voit point [les serfs] se fatiguer en procès ou aspirer à des occupations qui les détournent du métier de leurs pères. »

L'édition de 1734 porte « en plusieurs endroits du Nord »; c'est sans doute une bévue de l'imprimeur; les autres éditions donnent « du monde ».

2. C'est en 1265, lorsque Simon de Montfort réunira un *grand Par-*

Heureusement, dans les secousses que les querelles des rois et des grands donnaient aux empires, les fers des nations se sont plus ou moins relâchés ; la liberté est née en Angleterre des querelles des tyrans. Les barons forcèrent Jean sans Terre et Henri III à accorder cette fameuse Charte, dont le principal but était, à la vérité, de mettre les rois dans la dépendance des Lords, mais dans laquelle le reste de la nation fut un peu favorisé, afin que, dans l'occasion, elle se rangeât du parti de ses prétendus protecteurs.

Cette grande Charte, qui est regardée comme l'origine sacrée des libertés anglaises, fait bien voir elle-même combien peu la liberté était connue. Le titre seul prouve que le roi se croyait absolu de droit, et que les barons et le clergé même ne le forçaient à se relâcher de ce droit prétendu que parce qu'ils étaient les plus forts<sup>1</sup>.

lement, que deux représentants de quelques villes du royaume seront appelés, avec des chevaliers élus dans les comtés, à côté des prélats et des barons. C'est là qu'il faut trouver l'origine de la Chambre des Communes, dont le rôle ira croissant, aux dépens de la Chambre des Lords. Ce fait décida du sort de l'Angleterre. Voltaire voit bien que la petite noblesse, au lieu de s'unir à la haute noblesse contre les bourgeois (comme il arriva en France), se trouva, au contraire, unie aux bourgeois et au roi contre les grands seigneurs.

1. Les barons, trop faibles isolément pour résister à l'oppression du roi, s'associèrent, profitèrent du moment où Jean sans Terre, battu par le roi de France à Bouvines (1214), avait besoin de leur appui ; et, en le menaçant de l'abandonner, ils l'obligèrent (1215) à leur faire le serment de respecter à l'avenir toutes les *libertés*, c'est-à-dire les droits des hommes libres de son royaume. Ses promesses furent rédigées dans un acte en 63 articles, que le roi scella de son sceau. Ce fut la *grande Charte*. Les deux principaux articles portent qu'« on n'établira aucune levée d'argent dans tout le royaume, si non par le commun Conseil de notre royaume », et qu'« aucun homme libre ne sera arrêté, emprisonné, banni, exilé ou atteint en quelque façon ; nous ne saisirons ou ne ferons saisir personne que par le jugement régulier de ses égaux et la coutume du pays ».

Le roi s'engageait donc à respecter les biens de ses sujets, en ne leur prenant plus d'argent qu'avec leur consentement, et à respecter leurs personnes, en ne les frappant qu'après un jugement régulier.

Ce n'étaient que des promesses ; il n'y avait aucun moyen pratique

Voici comme commence la grande Charte : « Nous accordons de notre libre volonté les privilèges suivants aux archevêques, évêques, abbés, prieurs et barons de notre royaume<sup>1</sup>, etc. »

Dans les articles de cette Charte il n'est pas dit un mot de la Chambre des Communes, preuve qu'elle n'existait pas encore, ou qu'elle existait sans pouvoir. On y spécifie les hommes libres d'Angleterre : triste démonstration qu'il y en avait qui ne l'étaient pas<sup>2</sup>. On voit, par l'article 32, que les hommes prétendus libres devaient des services à leur seigneur. Une telle liberté tenait encore beaucoup de l'esclavage.

Par l'article 21, le roi ordonne que ses officiers ne pourront dorénavant prendre de force les chevaux et les charrettes des hommes libres qu'en payant, et ce règlement parut au peuple une vraie liberté, parce qu'il ôtait une plus grande tyrannie<sup>3</sup>.

Henri VII, usurpateur heureux et grand politique, qui faisait semblant d'aimer les barons, mais qui les haïs-

d'empêcher le roi de les violer, et il les violera souvent. Mais ces promesses, chaque roi les renouvelle à son avènement; elles sont inscrites sur un acte connu de tous, par où les Anglais savent avec précision leurs *droits* et les devoirs du roi. Le Parlement et le jury sont les deux institutions qui sortiront directement de ces deux droits de n'être ni taxé ni arrêté selon le bon plaisir royal. La grande Charte est ainsi le fondement des libertés anglaises. Elle est écrite en latin.

1. Voltaire ne cite pas textuellement le début, mais il condense.

2. Allusion aux serfs.

3. Voir Gardiner, *o. c.*, p. 203; W. Stubbs, *Hist. constitut. de l'Angleterre*, trad. Petit-Dutaillis, t. 1<sup>er</sup>, 1907.

Voir le texte de la grande Charte dans Stubbs, *Select Charters*, et Gardiner, *o. c.*, p. 387.

Les citations et analyses que fait ici Voltaire sont un peu erronées. L'art. 32 est relatif à la confiscation des terres, et l'article 21 dit que les comtes et barons ne seront jugés que par leurs pairs. Au contraire, c'est l'art. 30 qui spécifie « qu'aucun vicomte ou bailli ou quelque autre ne prenne les chevaux et les chariots d'un homme libre pour faire du charroi, si ce n'est la volonté de cet homme libre lui-même. » Voltaire a dû s'embrouiller dans ses notes.

sait et les craignait, s'avisa de procurer l'aliénation de leurs terres. Par là, les vilains, qui, dans la suite, acquirent du bien par leurs travaux, achetèrent les châteaux des illustres pairs qui s'étaient ruinés par leurs folies. Peu à peu toutes les terres changèrent de maîtres<sup>1</sup>.

La Chambre des Communes devint de jour en jour plus puissante. Les familles des anciens pairs s'éteignirent avec le temps; et, comme il n'y a proprement que les pairs qui soient nobles en Angleterre dans la rigueur de la loi, il n'y aurait presque plus du tout de noblesse en ce pays-là, si les rois n'avaient pas créé de nouveaux barons de temps en temps, et conservé l'ordre des pairs, qu'ils avaient tant craint autrefois, pour l'opposer à celui des Communes, devenu trop redoutable<sup>2</sup>.

Tous ces nouveaux pairs, qui composent la Chambre haute, reçoivent du roi leur titre et rien de plus, puisque aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom. L'un est duc de Dorset, et n'a pas un pouce de terre en Dorsetshire; l'autre est comte d'un village, qui sait à peine où ce village est situé. Ils ont du pouvoir dans le Parlement, non ailleurs<sup>3</sup>.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne

1. Henri VII Tudor (1458-1509) chercha, en effet, à abaisser la puissance de l'aristocratie, en permettant la vente des terres féodales, inaliénables jusqu'alors.

2. Pendant la guerre des Deux-Roses, les pairs s'exterminèrent si bien les uns les autres qu'en 1486, à l'avènement des Tudors, il ne restait plus qu'une vingtaine de pairs. Le roi en créa de nouveaux, mais ces « champignons de lords » ne furent plus respectés comme les anciens. Au xvi<sup>e</sup> siècle, la Chambre des Communes commença à prendre le pouvoir. C'est ainsi que se constitua le Parlement, institution originale, spéciale à l'Angleterre, et que toutes les nations civilisées ont imitée.

3. Il y a, en effet, plusieurs modes de création des pairies autres que la *tenure* en baronnie d'un domaine. Il y a le *writ* de convocation, les *lettres patentes*, la *parole*, le *jure uxoris*, le *summon* ou convocation adressée à l'héritier présomptif du vivant d'un pair, et qui lui permet de siéger dès ce moment à la Chambre des Lords (Voir de Franqueville, *o. c.*, t. II, p. 168 et suiv.).

et basse justice, ni du droit de chasser sur les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son propre champ<sup>1</sup>.

Un homme, parce qu'il est noble ou parce qu'il est prêtre, n'est point ici exempt de payer certaines taxes; tous les impôts sont réglés par la Chambre des Communes, qui, n'étant que la seconde par son rang, est la première par son crédit<sup>2</sup>.

Les seigneurs et les évêques peuvent bien rejeter le bill des Communes, pour les taxes, mais il ne leur est pas permis d'y rien changer; il faut qu'ils le reçoivent ou qu'ils le rejettent sans restriction<sup>3</sup>. Quand le bill est confirmé par les Lords et approuvé par le roi, alors tout le monde paie. Chacun donne, non selon sa qualité (ce qui est absurde), mais selon son revenu; il n'y a point de taille ni de capitation arbitraire, mais une taxe réelle sur les terres<sup>4</sup>; elles ont toutes été évaluées sous le

1. L'édition de Kehl ajoutera en note : « La chasse n'est pas absolument libre en Angleterre, et il y subsiste sur cet objet des lois moins tyranniques que celles de quelques autres nations, mais très peu dignes d'un peuple qui se croit libre. » En France, le droit de chasse était réservé aux seigneurs.

2. Les membres du clergé sont simplement exempts du service du jury et ne peuvent être arrêtés, en raison d'un procès civil, lorsqu'ils sont dans l'exercice de leurs fonctions.

3. Dans le *Discours du trône*, il y a un paragraphe spécial à l'adresse de la Chambre des Communes, où le souverain demande le vote des sommes nécessaires pour assurer la marche des services publics, et annonce que le projet de budget (*estimates*) sera prochainement présenté. Après discussion et vote du budget, les Communes l'envoient aux Lords. Les Lords ne peuvent, en effet, jamais prendre l'initiative de la loi des finances; le 3 juillet 1678, une résolution votée par les Communes dénia aux Lords tout droit d'amendement. A peine les Lords ont-ils le droit de rejeter le projet voté par les Communes (Voir de Franqueville, *o. c.*, t. III, p. 473 et suiv.). En 1909 et 1910, la question des droits respectifs des deux Chambres en matière financière s'est posée d'une façon très aiguë.

4. L'origine de cette taxe sur la terre, ou impôt foncier (*land act*), remonte au milieu du xiii<sup>e</sup> siècle; elle fut définitivement établie, sous la forme qu'elle a conservée jusqu'à nos jours, dans les premières années qui suivirent la révolution de 1688. L'*income tax*, ou impôt sur



fameux roi Guillaume III, et mises au-dessous de leur prix<sup>1</sup>.

La taxe subsiste toujours la même, quoique les revenus des terres aient augmenté; ainsi personne n'est foulé, et personne ne se plaint<sup>2</sup>. Le paysan n'a point les pieds meurtris par des sabots; il mange du pain blanc; il est bien vêtu; il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux ni de couvrir son toit de tuiles, de peur que l'on ne hausse ses impôts l'année d'après. Il y a ici beaucoup de paysans qui ont environ deux cent mille francs de bien, et qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, et dans laquelle ils vivent libres<sup>3</sup>.

le revenu proprement dit, ne sera établi pour la première fois en Angleterre qu'en 1798.

1. L'évaluation fut faite en 1692, et la taxe fixée à 4 shillings par livre; elle fut abaissée à 3 sh. en 1698.

2. « Le peuple n'est point foulé et n'a point sujet de se plaindre. » (BEEVERELL, *les Délices de l'Angleterre*, paru en 1727.)

3. Voltaire embellit un peu le modèle, quoique le paysan anglais fût moins misérable que le paysan français de la même époque. Dès le xve siècle, un noble anglais, sir John Fortescue, écrivait, comparant au bien-être du *yeoman* anglais la misère du paysan français : « Tout habitant de ce royaume jouit des fruits que lui produisent sa terre et son bétail... Il n'est point appelé en justice, sinon devant les juges ordinaires et suivant la loi du pays. C'est pourquoi les gens de ce pays sont bien fournis d'or et d'argent et de toutes les choses nécessaires. Ils ne boivent point d'eau, sinon par pénitence; ils mangent abondamment des viandes et des poissons; ils ont des étoffes de bonne laine; ils sont riches en mobilier, en instruments de culture et en toutes les choses qui servent à rendre la vie tranquille et heureuse. » A peu près à la même époque que Voltaire, César de Saussure faisait, dans ses lettres, un panégyrique sans réserve de la Constitution anglaise; il était également séduit par l'air de prospérité qu'il observait dans toutes les classes, même chez les paysans. Lui aussi songeait à la France et, en le disant ou sans le dire, se servait de son exemple comme de repoussoir. Muralt notait que « le peuple en général est ici bien habillé. »

John Morley a relevé quelques erreurs de détail dans le rapide et partiel exposé que fait Voltaire des institutions politiques anglaises. Voir son livre sur *Voltaire* (1874).

Pendant son séjour en Angleterre, Montesquieu écrivait dans ses

notes : « L'Angleterre est, à présent, le plus libre pays qui soit au monde ; je n'en excepte aucune république. — Quand un homme, en Angleterre, aurait autant d'ennemis qu'il a de cheveux sur la tête, il ne lui en arriverait rien. » Et il vantait un pays où chacun a une opinion politique, où l'on voit des couvreurs se faire apporter « la gazette sur les toits, pour la lire ».

Il y avait parfois dans cette admiration une exagération dont les Anglais eux-mêmes s'amusaient : « Nous pouvons être dupes de la politique française, disait H. Walpole, mais les Français sont dix fois plus sots que nous, d'être les dupes de nos vertus. » Montesquieu ne fut point si dupe ; il vit très bien, par exemple, combien le monde politique était corrompu : « L'argent, écrit-il, est ici souverainement estimé ; l'honneur et la vertu, peu. »

---

## LETTRE X

### Sur le commerce<sup>1</sup>.

Le commerce, qui a enrichi les citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, et cette liberté a étendu le commerce à son tour; de là s'est formée la grandeur de l'Etat<sup>2</sup>. C'est le commerce qui a établi peu à peu les forces navales par qui les Anglais sont les maîtres des mers. Ils ont à présent près de deux cents vaisseaux de guerre<sup>3</sup>. La postérité apprendra peut-être avec surprise qu'une petite île, qui n'a de soi-même qu'un peu de plomb, de l'étain, de la terre à foulon<sup>4</sup> et de la laine grossière<sup>5</sup>, est devenue par son commerce assez puis-

1. L'édition de 1756 remplace le début, jusqu'à « quand Louis XIV », par un important morceau, que je donne en appendice à cette lettre. Des éléments de ce morceau se retrouvent dans l'*Essai sur les mœurs*.

2. Signalons, à ce sujet, la thèse de P. Mantoux sur *la Révolution industrielle au dix-huitième siècle, essai sur le commencement de la grande industrie moderne en Angleterre*, Paris, 1906, et surtout l'*Essor commercial*, p. 73 à 125. Cette idée, que la puissance économique constitue la vraie force d'un Etat, a été vraisemblablement suggérée à Voltaire par la simple observation des faits; mais Voltaire a pu la trouver exprimée dans de nombreux écrits du temps : « Le commerce est absolument nécessaire au salut, à la force et à la prospérité de notre nation. » (ADDISON.) « La marine de l'Angleterre est la propre force et la gloire de l'Angleterre. » (*The London Journal*, 27 août 1726.) Young, que connaissait Voltaire, publia en 1729 une ode où il disait : « Le commerce résulte de la paix, la richesse résulte du commerce, et la puissance résulte de la richesse. »

3. Le *Daily Journal* du 8 avril 1728 publia une « List of the royal navy », comprenant 176 vaisseaux de guerre, plus une cinquantaine de brûlots, bateaux à bombes, yachts, etc.

4. Argile dont on se servait surtout alors en Angleterre pour dégraisser et même lustrer les draps.

5. Addison disait à peu près de même : « Si nous considérons notre pays dans son état naturel, sans aucun des avantages du com-

sante pour envoyer, en 1723<sup>1</sup>, trois flottes à la fois aux trois extrémités du monde, l'une devant Gibraltar, conquise et conservée par ses armes, l'autre à Porto-Bello, pour ôter au roi d'Espagne la jouissance des trésors des Indes, et la troisième dans la mer Batique, pour empêcher les puissances du Nord de se battre<sup>2</sup>.

Quand Louis XIV faisait trembler l'Italie, et que ses armées, déjà maîtresses de la Savoie et du Piémont, étaient prêtes de prendre Turin, il fallut que le prince Eugène marchât du fond de l'Allemagne au secours du duc de Savoie; il n'avait point d'argent, sans quoi on ne prend ni ne défend les villes; il eut recours à des marchands anglais : en une demi-heure de temps, on

merce, quel misérable et stérile morceau de terre n'avons-nous pas eu pour notre lot! » On ignorait encore le merveilleux parti qu'on pouvait tirer d'un pays dont on a pu dire qu'il est un « bloc de houille et de fer ». Mais, comme le remarque M. Lanson, c'est peut-être par la suggestion de son propre raisonnement sur l'importance du commerce pour l'Angleterre que Voltaire a été amené à diminuer la richesse du sol anglais.

1. 1723 est probablement une faute d'impression pour 1726. C'est en 1726 que l'Angleterre équipa ces trois escadres. Si Voltaire est arrivé en Angleterre en mai 1726, il a pu voir de ses yeux l'événement, et entendre les réflexions de l'orgueil national anglais. Les journaux anglais de 1726 sont pleins des nouvelles de ces trois flottes.

2. Porto-Bello, en espagnol Puerto-Bello, c'est-à-dire *beau port*, est un port de l'Amérique centrale, sur la mer des Antilles; il fut, avant le passage par le détroit de Magellan, l'un des grands entrepôts du commerce de l'Amérique.

En 1726, les puissances européennes se trouvaient réparties en deux groupements : d'une part, Espagne, Autriche et Russie; d'autre part, France, Angleterre, Prusse, Hollande. Les flottes anglaises étaient commandées par les amiraux Jennings (Gibraltar), Hosier (Porto-Bello) et Wager (Baltique). La guerre n'éclata pas, grâce surtout à la chute du duc de Bourbon (12 juin 1726) et à la diplomatie de Fleury, qui, malgré le désir qu'avaient les Anglais d'achever l'anéantissement de la marine espagnole, s'entendit avec Walpole pour calmer l'ardeur du roi et du Parlement britanniques. Les Anglais avaient enlevé par surprise Gibraltar à l'Espagne, en 1704, et s'en étaient fait reconnaître la propriété au traité d'Utrecht. Les Espagnols essayèrent vainement à plusieurs reprises, notamment en février 1727, de reprendre cette place,

lui prêta cinquante<sup>1</sup> millions. Avec cela il délivra Turin, battit les Français, et écrivit à ceux qui avaient prêté cette somme ce petit billet : « Messieurs, j'ai reçu votre argent, et je me flatte de l'avoir employé à votre satisfaction<sup>2</sup>. »

Tout cela donne un juste orgueil à un marchand anglais, et fait qu'il ose se comparer, non sans quelque raison, à un citoyen romain. Aussi le cadet d'un pair du royaume ne dédaigne point le négoce. Milord Townshend<sup>3</sup>, ministre d'État, a un frère qui se contente d'être marchand dans la Cité. Dans le temps que milord Oxford gouvernait l'Angleterre<sup>4</sup>, son cadet était

1. Cinquante est évidemment un lapsus, pour cinq millions sans doute. L'emprunt, qui fut souscrit chez les merciers de Londres, — la plus puissante corporation de la capitale, qui faisait la fonction des sociétés financières d'aujourd'hui, — s'élevait à 250.000 livres sterling (6.250.000 fr.), à 8 p. 100. L'emprunt fut souscrit en six jours, et non, comme dit Voltaire, en une demi-heure. Quant au billet que cite Voltaire, c'est un extrait déformé d'une lettre écrite par le prince Eugène aux « managers of the loan », avant la bataille de Turin.

2. Le prince Eugène, né à Paris en 1663, quitta la France, après avoir vainement sollicité un emploi de Louis XIV. Il entra au service de l'Autriche et se signala bien vite comme un des plus habiles hommes de guerre de son temps. En 1707, le duc de la Feuillade faisait le siège de Turin, pendant que le duc d'Orléans couvrait avec une armée les opérations du siège contre les Impériaux, commandés par le prince Eugène. Eugène manquait d'argent et d'hommes, mais « les merciers de Londres lui prêtèrent environ six millions de nos livres ; il fit venir enfin des troupes des cercles de l'Allemagne » (*Siècle de Louis XIV*, ch. xx). Il fit reculer le duc d'Orléans, qui alla joindre le duc de la Feuillade au camp, devant Turin. Eugène attaqua les troupes françaises, les dispersa (7 sept. 1706) et les obligea à évacuer l'Italie.

3. Il s'agit du vicomte Charles Townshend (1674-1738), qui joua un rôle actif dans l'administration politique de l'Angleterre, sous les règnes de Georges I<sup>er</sup> et de Georges II ; il fut plusieurs fois ministre. Il eut pour petit-fils le grand homme d'État anglais né en 1725, mort en 1767. Voir *Dictionary of national Biography*, t. LVII, p. 109.

4. Le comte d'Oxford avait pour frère un marchand, du nom de Nathaniel, qui vécut de 1665 à 1720. Dans la lettre 24, Voltaire parle du comte d'Oxford, grand Trésorier sous la reine Anne. Des éditions postérieures à 1734 donnent *Orford*. Dans ce cas, il s'agirait sans doute



facteur<sup>1</sup> à Alep<sup>2</sup>, d'où il ne voulut pas revenir, et où il est mort.

Cette coutume, qui pourtant commence trop à se passer, paraît monstrueuse à des Allemands entêtés de leurs quartiers<sup>3</sup>; ils ne sauraient concevoir que le fils d'un pair d'Angleterre ne soit qu'un riche et puissant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout est prince<sup>4</sup>; on a vu jusqu'à trente Altesses du même nom n'ayant pour tout bien que des armoiries et de l'orgueil<sup>5</sup>.

d'Edward Russel (1653-1727), qui seconda la révolution de 1688, entra au Conseil privé sous Guillaume III, gagna sur Tourville la bataille de la Hogue (1692); il fut créé pair d'Angleterre et comte d'Orford. Voir *Dictionary of national Biography*, t. XLIX, p. 429. Voir le *Spectateur*, tr. fr., II, 109, sur les cadets de familles nobles d'Angleterre, qui se font négociants.

1. Terme de commerce : celui qui est chargé d'un négoce pour le compte d'un autre. C'est dans ce sens que Voltaire écrit : « Jacques Cœur avait trois cents facteurs en Italie et dans le Levant. » (*Essai sur les mœurs*.)

2. Ville de Syrie, centre de commerce d'étoffes de soie et de coton, de brocards d'or et d'argent, de châles et de mousselines de l'Inde.

3. Quartier, terme de généalogie, indique chaque degré de descendance dans une famille noble. Quartier, terme de blason, indique la quatrième partie d'un écusson écartelé, c'est-à-dire partagé en quatre par une ligne horizontale et une perpendiculaire. On dit : « Il porte au premier quartier de..., au second de..., etc. » On place dans le premier quartier les armes de la maison principale, et, dans les autres quartiers, les alliances. La fin du paragraphe montre qu'il faut entendre *quartier* dans ce dernier sens.

4. Exagération plaisante d'une vérité. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le Saint-Empire romain-germanique est une mosaïque de plus de 300 Etats, à la tête desquels sont des potentats de toute taille, ornés de toutes dénominations, rois, ducs, archiducs, comtes, évêques, margraves, burgraves, landgraves, etc. A l'intérieur de ces Etats, le morcellement est poussé à l'infini par la coexistence d'une multitude de seigneuries laïques et ecclésiastiques. C'est cet extrême morcellement politique qu'on appelait *Kleinstadtheit* (régime du petit Etat). « Il y a eu un moment, en Allemagne, 17 princes d'Anhalt et 26 comtes de Mansfeld, qui ont à peine quelque bien. » (*Mist's Weekly Journal*, 20 juillet 1728).

5. Tous ces petits souverains étaient très vaniteux; leurs ordonnances les plus minuscules commencent toujours par la formule : « Nous, par la grâce de Dieu... » La puérilité de leurs prétentions

En France est marquis qui veut; et quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à dépenser et un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire : « Un homme comme moi, un homme de ma qualité, » et mépriser souverainement un négociant. Le négociant entend lui-même parler si souvent avec mépris de sa profession, qu'il est assez sot pour en rougir<sup>1</sup>. Je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un Etat, ou un seigneur bien poudré qui sait précisément à quelle heure le roi se lève, à quelle heure il se couche, et qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un ministre, ou un négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate<sup>2</sup> et au Caire, et contribue au bonheur du monde<sup>3</sup>.

éclatait surtout à la Diète, où les questions de préséance, de visites, de présentations, de titres à donner, de places à occuper, de livrées à employer provoquaient d'interminables débats, quelquefois des guerres. Les ambassadeurs se passionnaient, par exemple, « pour la question de savoir si les envoyés des princes devraient s'asseoir sur des sièges verts, ceux des électeurs étant assis sur des sièges rouges ».

1. Voir M. Jourdain. Par contre, Addison écrit : « Comme *freeholder* en Angleterre, je m'estime plus qu'un marquis français. »

2. Ville de l'Inde, aujourd'hui déchuë, jadis un des grands marchés de l'Orient; plusieurs nations européennes y avaient des comptoirs.

3. Voltaire écrivait, le 1<sup>er</sup> septembre 1735, à Thieriot : « Savez-vous bien, à propos d'amis, que notre Falkener est ambassadeur en Turquie ? Un marchand homme d'esprit est quelque chose, comme vous voyez, chez les Anglais ; mais, parmi nous, il vend son drap et paie sa capitation. » — Et, en dédiant *Zaïre*, en 1733, « à M. Falkener, marchand anglais », Voltaire écrivait : « Je jouis en même temps du plaisir de pouvoir dire à ma nation de quel œil les négociants sont regardés chez vous, quelle estime on sait avoir en Angleterre pour une profession qui fait la grandeur de l'Etat, et avec quelle supériorité quelques-uns d'entre vous représentent leur patrie dans le Parlement et sont au rang des législateurs.

« Je sais bien que cette profession est méprisée de nos petits-maîtres ; mais vous savez aussi que nos petits-maîtres et les vôtres sont l'espèce la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre. »

Voir, sur les progrès du commerce anglais, surtout depuis l'*Acte de navigation* de 1651, Mac Cullagh, *Industrial History of free nations*, 1846 ; Leone Levi, *History of British commerce*, 1872 ; et P. Mantoux, o. c. ;

### Appendice à la lettre 10.

Depuis le malheur de Carthage<sup>1</sup>, aucun peuple ne fut puissant à la fois par le commerce et par les armes, jusqu'au temps où Venise donna cet exemple<sup>2</sup>. Les Portugais, pour avoir passé le cap de Bonne-Espérance<sup>3</sup>, ont quelque temps été de grands seigneurs sur les côtes de l'Inde, et jamais redoutables en Europe. Les Provinces-Unies n'ont été guerrières que malgré elles<sup>4</sup>; et ce n'est pas comme unies entre elles, mais comme unies avec l'Angleterre, qu'elles ont prêté la main pour tenir la balance de l'Europe au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>.

Carthage, Venise et Amsterdam ont été puissantes; mais elles ont fait comme ceux qui, parmi nous, ayant amassé de l'argent par le négoce, achètent des terres

pour la comparaison avec la France, H. Pigeonneau, *Histoire du commerce en France*, 1885-89.

1. Détruite par Scipion Emilien en 146 avant Jésus-Christ.

2. Du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, Venise fut une grande puissance maritime. Sa position insulaire, l'habile politique de ses chefs envers le Saint-Empire, la papauté, l'empereur de Constantinople et les Croisés, ses guerres heureuses contre les ports rivaux, notamment Gênes, expliquent sa prospérité. La cérémonie annuelle au cours de laquelle le doge jetait un anneau à la mer était le symbole de sa *thalassocratie*. Sur toutes les côtes de la Méditerranée, Venise eut des comptoirs où s'échangeaient les produits, que des vaisseaux transportaient jusqu'aux limites du monde connu; elle eut jusqu'à 3.300 navires, montés par 40.000 matelots. Mais la découverte de l'Amérique et celle de la route des Indes ainsi que l'invasion des Turcs la ruinèrent.

3. C'est Vasco de Gama qui, en 1497, doubla le premier le cap dit de Bonne-Espérance.

4. La conquête de la Flandre espagnole par les troupes françaises, en 1667, poussa les Provinces-Unies à conclure avec l'Angleterre et la Suède la *Triple Alliance* de la Haye, en vue de limiter les conquêtes de Louis XIV. En 1672, Louis XIV répondait avec hauteur aux ouvertures pacifiques des Provinces-Unies et leur déclarait la guerre le 6 avril.

5. A partir de 1688, Guillaume d'Orange fut roi d'Angleterre en même temps que stathouder des Provinces-Unies.

seigneuriales. Ni Carthage, ni Venise, ni la Hollande, ni aucun peuple n'a commencé par être guerrier, et même conquérant, pour finir par être marchand<sup>1</sup>. Les Anglais sont les seuls : ils se sont battus longtemps avant de savoir compter. Ils ne savaient pas, quand ils gagnaient les batailles d'Azincourt, de Crécy et de Poitiers<sup>2</sup>, qu'ils pouvaient vendre beaucoup de blé et fabriquer de beaux draps qui leur vaudraient bien davantage. Ces seules connaissances ont augmenté, enrichi, fortifié la nation. Londres était pauvre et agreste lorsque Édouard III conquérait la moitié de la France<sup>3</sup>. C'est uniquement parce que les Anglais sont devenus négociants que Londres l'emporte sur Paris par l'étendue de la ville et le nombre des citoyens<sup>4</sup>; qu'ils peuvent mettre en mer deux cents vaisseaux de guerre et soudoyer des rois alliés. Les peuples d'Écosse sont nés guerriers

1. Vue ingénieuse assurément; mais on a soutenu avec autant de vraisemblance que ce sont de graves préoccupations et besoins économiques qui, dans tous les pays, ont déterminé les guerres et, par conséquent, les ont précédées. Le grand philosophe anglais Herbert Spencer, généralisant la substitution, qu'il constatait en Angleterre, d'une civilisation industrielle à une civilisation militaire, croyait que, chez tous les peuples, les conflits à main armée ont fait place ou feront place aux seuls conflits économiques. On pourrait dissenter indéfiniment sur ces généralisations et ces prédictions. Tantôt « l'or appelle le fer »; tantôt « le fer appelle l'or ».

2. C'est à Crécy que les Anglais, commandés par Édouard III, remportèrent une éclatante victoire sur les troupes de Philippe VI de Valois (1346). C'est près de Poitiers que Jean le Bon fut vaincu par les troupes anglaises (1356). Henri V d'Angleterre battit les Français à Azincourt en 1415.

3. Voir Longman, *Life and times of Edward III*, et E. Cosneau, *les Grands Traités de la guerre de Cent ans*. Ainsi, par le traité de Brétigny (1360), Édouard acquérait l'Aquitaine, Calais, Guines, le Ponthieu.

4. Voir le *Catalogue of maps, plans and views of London*, dressé par Frédéric Crace, 1878, in-8°, ainsi que Thornbury et Walford, *Old and new London*, 1873-78, 6 v. illustrés. Au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, la population de Londres était encore un peu au-dessous de celle de Paris, mais, dès la fin du siècle, elle l'avait dépassée et atteignait, selon les auteurs, de 630.000 à 696.000 hab. Londres était dès lors la ville d'Europe la plus peuplée.

et spirituels : d'où vient que leur pays est devenu, sous le nom d'Union, une province d'Angleterre<sup>1</sup>? C'est que l'Écosse n'a que du charbon<sup>2</sup>, et que l'Angleterre a de l'étain fin, de belles laines, d'excellents blés, des manufactures et des compagnies de commerce.

1. Par l'acte du 16 mars 1707, sous le règne d'Anne, 31 commissaires du Parlement écossais et 31 commissaires du Parlement anglais élaborèrent un plan d'union des deux royaumes en toutes matières autres que l'organisation ecclésiastique et les lois civiles, ce plan fut ratifié par les deux Parlements. De là le nom de Royaume-Uni.

2. Voltaire ne soupçonnait pas l'essor que, grâce à la houille et au fer, la grande industrie donnerait à certaines régions d'Angleterre et d'Ecosse. Voir W. Cunningham, *Growth of the english Industry and Commerce in modern times*; le tome 1<sup>er</sup> (*the mercantile system*) s'étend jusqu'à 1725 environ.

---



## LETTRE XI

### Sur l'insertion de la petite vérole<sup>1</sup>.

On dit doucement, dans l'Europe chrétienne, que les Anglais sont des fous et des enragés : des fous, parce qu'ils donnent la petite vérole à leurs enfants, pour les empêcher de l'avoir<sup>2</sup>; des enragés, parce qu'ils communiquent de gaieté de cœur à ces enfants une maladie certaine et affreuse, dans la vue de prévenir un mal incertain. Les Anglais, de leur côté, disent : « Les autres Européens sont des lâches et des dénaturés : ils sont lâches, en ce qu'ils craignent de faire un peu de mal à leurs enfants; dénaturés, en ce qu'ils les exposent à mourir un jour de la petite vérole. » Pour juger qui a raison dans cette dispute, voici l'histoire de cette fameuse insertion, dont on parle hors d'Angleterre avec tant d'effroi<sup>3</sup>.

1. « Cela fut écrit en 1727. Ainsi l'auteur fut le premier en France qui parla de l'insertion de la petite vérole ou variole, comme il fut le premier qui écrivit sur la gravitation. » (Note de Voltaire, ajoutée en 1775.) En fait, La Coste avait parlé déjà de l'inoculation, dans sa *Lettre sur l'inoculation de la petite vérole, comme elle se pratique en Turquie et en Angleterre*, parue en 1723. Dès 1717, une thèse fut soutenue sur ce sujet à Montpellier, par Boyer. Le *Journal des savants* parla de l'insertion de la petite vérole en 1722 et 1723. Mais Voltaire ne connut sans doute pas ces travaux et articles. Cependant il sait qu'on en « parle » en France.

2. Voltaire reprend ici les termes mêmes de l'objection que Jurin, dès 1722 (*Transactions R. Soc.*), se formulait à lui-même, afin de la réfuter.

3. Voltaire avait eu la petite vérole. Il avait vu mourir son ami Genonville de cette maladie. En arrivant en Angleterre, il entendit discuter la nouvelle méthode. Dans cette lettre, il utilise les *Voyages de La Mottraye*, les résultats de l'enquête ouverte à ce sujet par Jurin, les *Transactions* de la Société Royale, etc. La Coste disait, à propos de

Les femmes de Circassie<sup>1</sup> sont, de temps immémorial, dans l'usage de donner la petite vérole à leurs enfants, même à l'âge de six mois, en leur faisant une incision au bras, et en insérant dans cette incision une pustule qu'elles ont soigneusement enlevée du corps d'un autre enfant. Cette pustule fait, dans le bras où elle est insinuée, l'effet du levain dans un morceau de pâte; elle y fermente, et répand dans la masse du sang les qualités dont elle est empreinte. Les boutons de l'enfant à qui l'on a donné cette petite vérole artificielle servent à porter la même maladie à d'autres. C'est une circulation presque continuelle en Circassie; et quand malheureusement il n'y a point de petite vérole dans le pays, on est aussi embarrassé qu'on l'est ailleurs dans une mauvaise année<sup>2</sup>.

Ce qui a introduit en Circassie cette coutume, qui paraît si étrange à d'autres peuples, est pourtant une cause commune à toute la terre : c'est la tendresse maternelle et l'intérêt.

Les Circassiens sont pauvres et leurs filles sont belles; aussi ce sont elles dont ils font le plus de trafic. Ils fournissent de beautés les harems du Grand Seigneur, du sophi<sup>3</sup> de Perse et de ceux qui sont assez riches pour acheter et pour entretenir cette marchandise précieuse. Ils élèvent ces filles en tout bien et en tout honneur à

l'insertion : « Les Anglais la nomment inoculation, terme de jardinage qui veut dire greffe. » Rapprocher de cette lettre l'article *Inoculation* du docteur Tronchin, dans l'*Encyclopédie*.

1. Région du Caucase, qui doit son nom à ses habitants, les Tcherkesses, dont les femmes ont une grande réputation de beauté et peuplent les harems d'Orient.

2. Ce procédé d'inoculation de la variole (introduction sous l'épiderme du virus variolique recueilli sur une pustule arrivée à l'état de maturité) se pratiquait aussi, de longue date, dans d'autres régions de l'Asie et en Afrique. Pour tous ces détails des mœurs circassiennes, Voltaire suit de très près la relation de voyage en Circassie donnée par La Mottraye.

3. En 1505, Ismaïl Sofi ou Sophi fonda la dynastie de Perse qui a régné jusqu'en 1722.

former des danses pleines de lascivité et de mollesse<sup>1</sup>. Ces pauvres créatures répètent tous les jours leur leçon avec leur mère, comme nos petites filles répètent leur catéchisme, sans y rien comprendre.

Or, il arrivait souvent qu'un père et une mère, après avoir bien pris des peines pour donner une bonne éducation à leurs enfants, se voyaient tout d'un coup frustrés de leur espérance. La petite vérole se mettait dans la famille ; une fille en mourait, une autre perdait un œil, une troisième relevait avec un gros nez ; et les pauvres gens étaient ruinés sans ressource. Souvent même, quand la petite vérole devenait épidémique, le commerce était interrompu pour plusieurs années, ce qui causait une notable diminution dans les sérails<sup>2</sup> de Perse et de Turquie.

Une nation commerçante est toujours fort alerte sur ses intérêts, et ne néglige rien des connaissances qui peuvent être utiles à son négoce. Les Circassiens s'aperçurent que, sur mille personnes, il s'en trouvait à peine une seule qui fût attaquée deux fois d'une petite vérole bien complète ; qu'à la vérité on essuie quelquefois trois ou quatre petites véroles légères, mais jamais deux qui soient décidées et dangereuses ; qu'en un mot jamais on n'a véritablement cette maladie deux fois en sa vie. Ils remarquèrent encore que, quand les petites véroles sont très bénignes et que leur éruption ne trouve à percer qu'une peau délicate et fine, elles ne laissent aucune impression sur le visage. De ces observations naturelles ils conclurent que, si un enfant de six mois ou d'un an avait une petite vérole bénigne, il n'en mourrait pas, il n'en serait pas marqué, et serait quitte de cette maladie pour le reste de ses jours.

1. Je supprime ici quelques mots.

2. On confond souvent harem avec sérail. Le sérail est le palais du sultan (en italien *sarraglio*, du persan *serai*, palais), tandis que le harem est l'appartement des femmes (du mot arabe *charam*, chose sacrée, inviolable), où il est défendu aux étrangers d'entrer.

Il restait donc, pour conserver la vie et la beauté de leurs enfants, de leur donner la petite vérole de bonne heure; c'est ce que l'on fit, en insérant dans le corps d'un enfant un bouton que l'on prit de la petite vérole la plus complète et en même temps la plus favorable qu'on put trouver. L'expérience ne pouvait pas manquer de réussir. Les Turcs, qui sont gens sensés, adoptèrent bientôt après cette coutume, et aujourd'hui il n'y a point de bacha<sup>1</sup>, dans Constantinople, qui ne donne la petite vérole à son fils et à sa fille en les faisant sevrer.

Il y a quelques gens qui prétendent que les Circassiens prirent autrefois cette coutume des Arabes; mais nous laissons ce point d'histoire à éclaircir par quelque savant Bénédictin, qui ne manquera pas de composer là-dessus plusieurs volumes in-folio avec les preuves. Tout ce que j'ai à dire sur cette matière, c'est que, dans le commencement du règne de Georges I<sup>er</sup><sup>2</sup>, M<sup>me</sup> de Wortley-Montague<sup>3</sup>, une des femmes d'Angleterre qui a le plus d'esprit et le plus de force dans l'esprit, étant avec son mari en ambassade à Constantinople, s'avisa de donner sans scrupule la petite vérole à un enfant dont elle était accouchée en ce pays<sup>4</sup>. Son chapelain eut beau lui dire que cette expérience n'était pas chrétienne, et ne pouvait réussir que chez des infidèles<sup>5</sup>, le fils de

1. Bacha ou pacha, titre de certains fonctionnaires en Turquie.

2. Georges I<sup>er</sup>, électeur de Hanovre, mari de Sophie, petite-fille de Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre, devint roi d'Angleterre en 1714, commençant ainsi la dynastie hanovrienne. Il mourut en 1727.

3. Lady Montague (1690-1762), fille du duc de Kingston, femme d'Edward Montague; femme d'une culture étendue, elle voyagea beaucoup, suivit son mari à Constantinople, où il était ambassadeur, apprit le turc, étudia les mœurs d'Orient et, comme l'indique Voltaire, rapporta en Angleterre la pratique de l'inoculation de la variole.

4. L'enfant était né en Angleterre. Les Montague n'arrivèrent en Turquie qu'en 1716. Voltaire a confondu ce fils avec la fille dont lady Montague accoucha à Constantinople.

5. Cette objection pieuse se trouve dans de nombreux écrits de l'époque : « Indeed, where the doctrines of salvation are not known..., there is no wonder to see men give into impious or unreasonable prac-

M<sup>me</sup> Wortley s'en trouva à merveille. Cette dame, de retour à Londres, fit part de son expérience à la princesse de Galles, qui est aujourd'hui reine<sup>1</sup>. Il faut avouer que, litres et couronnes à part, cette princesse est née pour encourager tous les arts et pour faire du bien aux hommes; c'est un philosophe aimable sur le trône; elle n'a jamais perdu ni une occasion de s'instruire, ni une occasion d'exercer sa générosité. C'est elle qui, ayant entendu dire qu'une fille de Milton vivait encore, et vivait dans la misère, lui envoya sur-le-champ un présent considérable; c'est elle qui protège ce pauvre Père Courayer<sup>2</sup>; c'est elle qui daigna être la médiatrice entre le docteur Clarke et M. Leibnitz<sup>3</sup>. Dès qu'elle eut entendu parler de l'inoculation ou insertion de la petite vérole, elle en fit faire l'épreuve sur quatre criminels condamnés à mort, à qui elle sauva doublement la vie; car non seulement elle les tira de la potence, mais, à la faveur de cette petite vérole artificielle, elle prévint la naturelle, qu'ils auraient probablement eue, et dont ils seraient morts peut-être dans un âge plus avancé.

La princesse, assurée de l'utilité de cette épreuve, fit inoculer ses enfants : L'Angleterre suivit son exemple, et, depuis ce temps, dix mille enfants<sup>4</sup> de famille au moins

tices... Let the atheist then, and the scoffer, the heathen and unbelievers... inoculate and be inoculated. » (Sermon prêché à Londres, 1722.) Le clergé était hostile à l'ipoculation.

1. Il s'agit de Wilhelmine-Dorothée-Charlotte de Brandebourg-Anspach, femme de Georges II, à laquelle est adressée la dédicace anglaise de la *Henriade*. Depuis Edouard II (xiv<sup>e</sup> siècle), l'héritier présomptif de la couronne porte le titre de prince de Galles.

2. Théologien catholique français (1681-1776), qui se retira en Angleterre après avoir été condamné par l'archevêque de Paris pour une dissertation où il déclarait valable la succession apostolique de l'Eglise anglicane. Voir la cinquième lettre.

3. Cette polémique, qui eut son heure de célébrité, avait pour objet la nature du temps et de l'espace. Clarke, à la suite de Newton, faisait du temps et de l'espace des attributs réels de Dieu, tandis que Leibnitz n'y voyait que de pures abstractions. Leur correspondance à ce sujet fut publiée en 1717.

4. Enfants est ici synonyme de fils.



doivent ainsi la vie à la reine et à M<sup>me</sup> Wortley-Montague, et autant de filles leur doivent leur beauté.

Sur cent personnes dans le monde, soixante au moins ont la petite vérole; de ces soixante, dix en meurent dans les années les plus favorables et dix en conservent pour toujours de fâcheux restes. Voilà donc la cinquième<sup>1</sup> partie des hommes que cette maladie tue ou enlaidit sûrement. De tous ceux qui sont inoculés en Turquie ou en Angleterre, aucun ne meurt, s'il n'est infirme et condamné à mort; d'ailleurs personne n'est marqué; aucun n'a la petite vérole une seconde fois, supposé que l'inoculation ait été parfaite.

Il est donc certain que, si quelque ambassadrice française avait rapporté ce secret de Constantinople à Paris, elle aurait rendu un service éternel à la nation. Le duc de Villequier, père du duc d'Aumont d'aujourd'hui, l'homme de France le mieux constitué et le plus sain, ne serait pas mort à la fleur de son âge<sup>2</sup>; le prince de Soubise, qui avait la santé la plus brillante, n'aurait pas été emporté à l'âge de vingt-cinq ans<sup>3</sup>; Monseigneur, grand-père de Louis XV, n'aurait pas été enterré dans sa cinquantième année<sup>4</sup>; vingt mille personnes, mortes à Paris de la petite vérole en 1723<sup>5</sup>, vivraient

1. L'édition de 1734 porte par inadvertance *vingt et vingt*, ce qui ne fait pas le cinquième. Il faut lire *dix et dix*. Il est certain que Voltaire a consulté, à cet égard, des statistiques anglaises, mais avec quelque confusion.

2. A 32 ans. Voir *Mercure*, nov. 1723, p. 1003, et Barbier, *Journal*, I, 303.

3. Louis-François-Jules de Rohan, prince de Soubise, né en 1697, marié à Anne-Julie-Adélaïde de Melun, fut emporté, ainsi que sa femme, par une épidémie de petite vérole, en mai 1724.

4. Monseigneur ou le Dauphin fut atteint de la petite vérole en avril 1711; il mourut le 14 avril, à l'âge de 50 ans. Louis XV mourra lui-même de la petite vérole en 1774; ce qui montre que l'usage de l'inoculation mit plus de temps encore à se propager que ne le pensait Voltaire.

5. C'est l'épidémie de 1723 qui enleva à Voltaire son ami Genonville, âgé de 23 ans. La mortalité annuelle à Paris pour toutes les

encore. Quoi donc ! Est-ce que les Français n'aiment point la vie ? Est-ce que leurs femmes ne se soucient point de leur beauté ? En vérité, nous sommes d'étranges gens ! Peut-être, dans dix ans, prendra-t-on cette méthode anglaise, si les curés<sup>1</sup> et les médecins le permettent ; ou bien les Français, dans trois mois, se serviront de l'inoculation par fantaisie, si les Anglais s'en dégoûtent par inconstance.

J'apprends que, depuis cent ans, les Chinois<sup>2</sup> sont dans cet usage. C'est un grand préjugé<sup>3</sup> que l'exemple d'une nation qui passe pour être la plus sage et la mieux policée de l'univers. Il est vrai que les Chinois s'y prennent d'une façon différente. Ils ne font point d'incision ; ils font prendre la petite vérole par le nez, comme du tabac en poudre : cette façon est plus agréable, mais elle revient au même, et sert également à confirmer que, si on avait pratiqué l'inoculation en France, on aurait sauvé la vie à des milliers d'hommes<sup>4</sup>.

Il y a quelques années qu'un missionnaire jésuite, ayant lu cet article, et se trouvant dans un canton<sup>5</sup> de maladies était évaluée à 20.000 personnes. Voltaire s'est sans doute mépris.

1. Perrot Williams (*Some Remarks*, 1725) attribue à l'hostilité du clergé le fait que ni les Italiens ni les Français n'ont adopté l'inoculation. L'abbé Molinier écrivait sérieusement, en 1735 : « Le naturel des Français se révolte au système de l'insertion ; nous nous soumettons aux décrets de la Providence. »

2. Voltaire a sans doute emprunté ces détails au 20<sup>e</sup> volume des *Lettres édifiantes* (1731), contenant une lettre de deux missionnaires, datée de Pékin.

3. Préjugé signifie ici circonstance qui fait supposer vrai ce qu'on préconise, garantie.

4. Les trois paragraphes qui suivent se trouvent dans l'édition de 1756.

5. Portion de pays considérée à part du reste. Dans le même sens La Fontaine a écrit :

Dans un certain canton de la Basse-Bretagne  
Appelé Quimper-Corentin...

Voltaire a emprunté ce renseignement à la *Relation* de La Condamine (1745).

l'Amérique où la petite vérole exerçait des ravages affreux, s'avisa de faire inoculer tous les petits sauvages qu'il baptisait; ils lui durent ainsi la vie présente et la vie éternelle. Quels dons pour des sauvages !

Un évêque de Worcester<sup>1</sup> a depuis peu prêché à Londres l'inoculation; il a démontré en citoyen combien cette pratique avait conservé de sujets à l'État; il l'a recommandée en pasteur charitable. On prêcherait à Paris contre cette invention salutaire, comme on a écrit vingt ans contre les expériences de Newton. Tout prouve que les Anglais sont plus philosophes et plus hardis que nous. Il faut bien du temps pour qu'une certaine raison et un certain courage d'esprit franchissent le Pas de Calais.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que, depuis Douvres jusqu'aux îles Orcades<sup>2</sup>, on ne trouve que des philosophes : l'espèce contraire compose toujours le grand nombre. L'inoculation fut d'abord combattue à Londres; et, longtemps avant que l'évêque de Worcester annonçât cet évangile en chaire, un curé s'était avisé de prêcher contre : il dit que Job avait été inoculé par le diable<sup>3</sup>. Ce prédicateur était fait pour être capucin; il n'était guère digne d'être né en Angleterre. Le préjugé monta donc en chaire le premier, et la raison n'y monta

1. Cité d'Angleterre, capitale du comté de même nom, sur la rive gauche de la Severn. Il s'agit d'un sermon prêché en 1752 par l'évêque Isaac.

2. En anglais *Orkney*, archipel au nord de l'Ecosse.

3. C'est en 1722 que le Révérend Massey traitait l'inoculation de pratique infernale, et soutenait que le diable avait inoculé Job. En France, l'inoculation rencontra une vive résistance de la part de la Bourbonne, opposée aux progrès scientifiques, et ne fut autorisée qu'en 1764. Le grand médecin anglais Jenner (1749-1823) fit abandonner, à la suite de remarquables recherches, la variolisation pour la vaccine. La vaccine est une affection produite chez l'homme par l'inoculation du vaccin, c'est-à-dire de la sérosité empruntée originairement au pis des vaches atteintes d'une maladie pustuleuse spéciale appelée cow-pox. Les travaux de Pasteur et de son école ont notamment porté sur de nouvelles méthodes de vaccination.

qu'ensuite : c'est la marche ordinaire de l'esprit humain<sup>1</sup>.

1. Est-il besoin de faire remarquer le soin que met Voltaire à finir ou à commencer ses lettres par un trait brillant, un détail piquant, une anecdote engageante?

---

## LETTRE XII

### Sur le chancelier Bacon<sup>1</sup>.

Il n'y a pas longtemps que l'on agissait, dans une compagnie célèbre, cette question usée et frivole, quel était le plus grand homme, de César, d'Alexandre, de Tamerlan, de Cromwell, etc.

Quelqu'un répondit que c'était sans contredit Isaac Newton<sup>2</sup>. Cet homme avait raison ; car si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du ciel un puissant génie, et à s'en être servi pour s'éclairer soi-même et les autres, un homme comme M. Newton, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles, est véritablement le grand homme ; et ces politiques et ces conquérants, dont aucun siècle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchants<sup>3</sup>.

C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par la violence, c'est à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects.

1. Le grand philosophe anglais François Bacon (1560-1626) sut, par son instruction, son esprit, sa souplesse, se concilier les bonnes grâces de la reine Elisabeth, qui le fit membre de son Conseil, et du roi Jacques I<sup>er</sup>, qui avait des prétentions à la science. Jacques I<sup>er</sup>, dès 1603, le créa chevalier, puis, en 1604, avocat ordinaire du roi, avec une pension de 100 livres sterling. Il le nomma ensuite solicitor général, attorney général, garde du grand sceau ; en 1618, lord grand chancelier et baron de Vérulam ; en 1621, vicomte de Saint-Alban, avec une riche pension.

2. Ingénieux artifice de style, fréquent chez Voltaire, pour en venir rapidement à son sujet. Il se donne le choix entre quatre noms, pour en introduire un cinquième. Remarquons qu'il n'y a là qu'un court paragraphe consacré à Newton, dont Voltaire reparle longuement plus loin (lettres 14 à 17) ; le reste de la lettre est réservé à Bacon. Mais il ne déplait pas à Voltaire, comme à Montaigne dans ses *Essais*, d'éviter de prendre un air didactique et méthodique ; de là le flottement apparent de sa pensée.

3. Comparer la lettre à Thieriot, du 15 juillet 1735.



Puis donc que vous exigez que je vous parle des hommes célèbres qu'a portés l'Angleterre, je commencerai par les Bacon, les Locke, les Newton, etc. Les généraux et les ministres viendront à leur tour.

Il faut commencer par le fameux baron<sup>1</sup> de Verulam, connu en Europe sous le nom de Bacon, qui était son nom de famille. Il était fils d'un garde des sceaux, et fut longtemps chancelier sous le roi Jacques I<sup>er</sup>. Cependant, au milieu des intrigues de la Cour et des occupations de sa charge, qui demandaient un homme tout entier, il trouva le temps d'être grand philosophe, bon historien et écrivain élégant; et, ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il vivait dans un siècle où l'on ne connaissait guère l'art de bien écrire, encore moins la bonne philosophie. Il a été, comme c'est l'usage parmi les hommes, plus estimé après sa mort que de son vivant<sup>2</sup>. Ses ennemis étaient à la Cour de Londres; ses admirateurs étaient dans toute l'Europe.

Lorsque le marquis d'Effiat<sup>3</sup> amena en Angleterre la princesse Marie, fille de Henri le Grand, qui devait épouser le prince de Galles, ce ministre alla visiter Bacon, qui, alors étant malade au lit, le reçut les rideaux

1. Voltaire, dans l'édition de 1734, avait mis *comte*, par une erreur qu'il corrigea en 1739.

2. Est-ce pour introduire une spirituelle antithèse, ou parce que l'exilé Voltaire songe à lui-même? Toujours est-il qu'il exagère un peu. Bacon était déjà très estimé de son vivant, même en Angleterre. Outre les faveurs dont le combla Jacques I<sup>er</sup>, Bacon fut chargé par la Société de *Gray's Inn* de professer un cours de droit; en 1592, il était nommé membre de la Chambre des Communes par le comté de Middlesex, etc. Bacon disait pourtant dans son *Testament*, qu'a peut-être lu Voltaire : « Je laisse le soin de ma réputation aux étrangers, et, après qu'il se sera passé quelque temps, à mes compatriotes. »

3. Antoine Coiffier, marquis d'Effiat (1581-1632), capitaine des chevau-légers de la garde du roi en 1617, alla négocier à Londres, en 1624, le mariage de Henriette de France avec le prince de Galles, le futur Charles I<sup>er</sup>; il devint, à son retour, surintendant des finances. Grand-maître de l'artillerie en 1629, lieutenant général en 1630, il reçut le bâton de maréchal de France en 1631. On a de lui notamment un *Discours de mon ambassade en Angleterre*, dans le t. XII du *Mercurie français*.

fermés. « Vous ressemblez aux anges, lui dit d'Effiat; on entend toujours parler d'eux, on les croit bien supérieurs aux hommes, et on n'a jamais la consolation de les voir. »

Vous savez, Monsieur, comment Bacon fut accusé d'un crime qui n'est guère d'un philosophe, de s'être laissé corrompre par argent. Vous savez comment il fut condamné par la Chambre des Pairs à une amende d'environ quatre cent mille livres de notre monnaie, à perdre sa dignité de chancelier et de pair <sup>1</sup>.

Aujourd'hui, les Anglais révèrent sa mémoire au point qu'ils ne veulent point avouer qu'il ait été coupable. Si vous me demandez ce que j'en pense, je me servirai, pour vous répondre, d'un mot que j'ai ouï dire à milord Bolingbroke. On parlait, en sa présence, de l'avarice dont le duc de Marlborough <sup>2</sup> avait été accusé, et on en citait

1. Le caractère de Bacon était loin de valoir son intelligence. Courtisan du comte d'Essex, il ne craignit pas, dans la suite, pour plaire à la reine Elisabeth, de devenir un des accusateurs de celui dont il avait recherché la protection. Plus tard, pour se maintenir dans l'amitié de Jacques I<sup>er</sup> et de son favori Villiers, duc de Buckingham, il prêta son concours à des mesures vexatoires, notamment à d'illégales concessions de privilèges et de monopoles, qui pouvaient remplir les coffres du roi, mais faisaient beaucoup de mécontents. En outre, le chancelier, peu scrupuleux sur les moyens de s'enrichir et d'enrichir les siens, acceptait lui-même ou laissait recevoir par ses gens des pots-de-vin considérables de la part des plaideurs. C'était là un usage général; mais, en 1621, des envieux et des plaideurs déçus dénoncèrent ces pratiques à la Chambre des Communes, qui, à son tour, accusa Bacon de vénalité devant la Chambre des Lords. Sur le conseil du roi, qui craignait d'être compromis si une discussion s'engageait, Bacon renonça à se défendre et s'avoua coupable. Il fut condamné à perdre les sceaux, à payer une amende de 40.000 livres sterling, ce qui fait un million de livres françaises, et pas seulement 400.000 livres, comme dit Voltaire, et à être enfermé à la Tour (1621). Il perdit aussi son droit de séance au Parlement, mais non sa qualité de pair. Le roi, pour lequel Bacon s'était dévoué, ne tarda pas à lui rendre sa liberté et à le décharger des peines portées contre lui, mais ne le rappela pas au pouvoir. Rentré dans la vie privée, Bacon se remit avec ardeur à l'étude.

2. John Churchill, duc de Marlborough (1650-1722), après avoir reçu une éducation très religieuse, fut page du duc d'York, apprit la

des traits sur lesquels on appelait au témoignage de milord Bolingbroke, qui, ayant été son ennemi déclaré, pouvait peut-être avec bienséance dire ce qui en était. « C'était un si grand homme, répondit-il, que j'ai oublié ses vices. »

Je me bornerai donc à vous parler de ce qui a mérité au chancelier Bacon l'estime de l'Europe.

Le plus singulier et le meilleur de ses ouvrages est celui qui est aujourd'hui le moins lu et le plus inutile : je veux parler de son *Novum scientiarum organum*<sup>1</sup>. C'est l'échafaud avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie ; et, quand cet édifice a été élevé au moins en partie, l'échafaud n'a plus été d'aucun usage<sup>2</sup>.

guerre en Flandre sous Turenne, reçut, en 1677, le commandement d'un régiment anglais, épousa Sarah Jennings, favorite de la princesse Anne, deuxième fille du duc d'York, et fut créé baron en 1682. Il contribua à la révolution de 1688, surtout en détachant la princesse Anne du parti de son père. En 1701, Guillaume III le nomma chef des forces anglo-bataves ; il montra, pendant la guerre de Succession d'Espagne, de brillantes qualités de général (victoires de Blenheim, Ramillies, Oudenarde, Malplaquet). Frappé d'une attaque d'apoplexie en 1716, il se retira des affaires. Habile négociateur, orateur distingué dont l'éloquence avait une forte action sur le Parlement anglais, général qui ne subit jamais d'échec notable, Marlborough avait terni sa gloire par son ingratitude envers Jacques II, son ambition démesurée, son amour sordide de l'argent : il possédait, lorsqu'il mourut, une énorme fortune, évaluée à 1.500.000 livres de rente.

1. Dans ce livre, paru en 1620, et qui devait commencer la révolution des sciences de la nature, Bacon se propose, comme l'indique le titre, de substituer à la logique scolastique, au célèbre *Organon*, sous lequel on désignait tous les ouvrages d'Aristote qui traitent de la logique, une logique nouvelle, un *Organon* nouveau. Il y préconise la substitution de l'observation à l'hypothèse, de l'induction au syllogisme. Bacon, qui a écrit ses traités tantôt en latin, tantôt en anglais, écrivit celui-là en latin, pour que ses conseils pussent être entendus et mis en pratique par les savants de tous pays ; il y multiplia les aphorismes, afin que ses préceptes fussent plus frappants.

2. Voltaire exagère sensiblement : les méthodes d'observation et d'expérimentation qu'a formulées Bacon sont toujours en honneur, dans leur ensemble ; on n'a pu que les compléter. La précieuse contribution qu'elles ont apportée à la connaissance de la nature et à la libération des esprits a précisément rendu Bacon suspect aux partisans

Le chancelier Bacon ne connaissait pas encore la nature ; mais il savait et indiquait tous les chemins qui mènent à elle. Il avait méprisé de bonne heure ce que les Universités appelaient la philosophie<sup>1</sup> ; et il faisait tout ce qui dépendait de lui, afin que ces Compagnies, instituées pour la perfection de la raison humaine, ne continuassent pas de la gâter par leurs *quiddités*<sup>2</sup>, leur

de la méthode d'autorité. Aussi Joseph de Maistre, dans un ouvrage posthume qui n'est qu'un pamphlet virulent, fait-il de ce philosophe le père de toutes les erreurs ; il accumule sur lui les imputations d'athéisme, d'immoralité, etc., et en fait le véritable antéchrist.

1. Des éditions ultérieures portent : « Ce que des fous en bonnet carré enseignaient sous le nom de philosophie dans les petites-maisons appelées Collèges. » Bacon a maintes fois exprimé son mépris de la philosophie aristotélicienne et scolastique enseignée dans les Universités et Collèges.

2. *Quiddité* (*quidditas*, de *quid* ? quoi ?) et *forme substantielle* sont deux termes de la philosophie scolastique, créés à l'imitation des mots grecs dont s'était servi Aristote, notamment dans le 7<sup>e</sup> livre de sa *Métaphysique*. Aristote et, après lui, les scolastiques se demandaient quelle est la nature d'une chose, qu'est-ce qui la distingue de toute autre, qu'est-ce qui fait que nous la concevons non comme l'être en général, mais comme tel ou tel être. En effet, l'être est un attribut qui appartient indistinctement à tout ce qui est ; mais toutes les choses qui sont ne se ressemblent pas : une chose n'est pas seulement, elle est aussi telle ou telle chose. L'ensemble des conditions d'où résulte ce caractère, et qui la font concevoir à notre esprit comme un être particulier, déterminé, voilà ce que les scolastiques désignaient du nom de *quiddité*. Ils disaient aussi *forme substantielle*, selon le mot que rappelle Voltaire, parce qu'ils supposaient que les substances sensibles sont produites par l'union de la matière et de la forme ; la matière, disaient-ils, est une substance, mais n'est une substance qu'en puissance ; pour devenir une substance *actuelle*, et non plus *virtuelle*, il faut qu'elle soit limitée et déterminée ; or c'est la *forme* qui lui donne ce caractère. La forme substantielle est donc l'essence même, la vraie substance des choses.

Ces théories furent, pour les scolastiques, une source inépuisable de distinctions, de classifications et de solutions pour toutes espèces de problèmes. L'un d'eux, Toletus, au xvi<sup>e</sup> siècle, répondait à la question : « Comment se produit le feu ? » par cette soi-disant explication : « La forme substantielle est un principe actif par lequel le feu, avec la chaleur, produit un instrument, produit le feu... Le feu peut résulter de toutes les formes substantielles capables de le produire dans l'air, dans l'eau, dans toute autre chose. » On ne peut que songer

*horreur du vide*<sup>1</sup>, leurs formes substantielles et tous les mots impertinents que non seulement l'ignorance rendait respectables, mais qu'un mélange ridicule avec la religion avait rendus presque sacrés.

Il est le père de la philosophie expérimentale. Il est bien vrai qu'avant lui on avait découvert des secrets étonnants. On avait inventé la boussole, l'imprimerie, la gravure des estampes, la peinture à l'huile, les glaces, l'art de rendre en quelque façon la vue aux vieillards par les lunettes qu'on appelle besicles, la poudre à canon, etc. On avait cherché, trouvé et conquis un nouveau monde. Qui ne croirait que ces sublimes découvertes eussent été faites par les plus grands philosophes, et dans des temps bien plus éclairés que le nôtre? Point du tout : c'est dans le temps de la plus stupide barbarie que ces grands changements ont été faits sur la terre. Le hasard seul a produit presque toutes ces inventions<sup>2</sup>; et il y a même bien de l'apparence que ce qu'on appelle hasard a eu grande part dans la décou-

aux solutions du récipiendaire de Molière quand on voit, dans ces réponses, les « formes substantielles » servir à dissimuler l'ignorance des lois des phénomènes :

## BACHELIERUS.

Mihi a docto doctore  
Demendatur causam et rationem quare  
Opium facit dormire.  
A quoi respondeo  
Quia est in eo  
Virtus dormitiva,  
Cujus est natura  
Sensus assoupire.

## CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.  
Dignus, dignus est intrare  
In nostro docto corpore.

(*Le Malade imaginaire*, Intermède III.)

1. La nature a horreur du vide, disait-on pour expliquer l'ascension de l'eau dans les pompes.

2. Voir, sur le hasard, A. Cournot, *Essai sur le fondement de nos connaissances*.



verte de l'Amérique; du moins a-t-on toujours cru que Christophe Colomb n'entreprit son voyage que sur la foi d'un capitaine de vaisseau qu'une tempête avait jeté jusqu'à la hauteur des îles Caraïbes<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit, les hommes savaient aller au bout du monde, ils savaient détruire des villes avec un tonnerre artificiel plus terrible que le tonnerre véritable; mais ils ne connaissaient pas la circulation du sang, la pesanteur de l'air, les lois du mouvement, la lumière, le nombre de nos planètes, etc. Et un homme qui soutenait une thèse sur les catégories d'Aristote, sur l'universel *a parte rei* ou telle autre sottise<sup>2</sup>, était regardé comme un prodige<sup>3</sup>.

1. Voltaire a probablement trouvé cette anecdote dans Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*. Colomb ne soupçonnait pas que le continent américain barrât la route d'Europe en Asie par l'ouest. Mais, dans l'hypothèse de Voltaire, on peut dire qu'en effet le hasard joua un rôle, en faisant connaître accidentellement à Colomb l'existence des îles Caraïbes, révélée à lui par ce capitaine de vaisseau.

2. Ce qui, d'après ce passage et bien d'autres, répugne le plus à Voltaire dans la scolastique et lui vaut le qualificatif de sot, c'est l'absence d'expérimentation et de rationalisme (*philosophia ancilla theologiæ*), et par suite sa stérilité. Au XII<sup>e</sup> siècle, le système philosophico-théologique en honneur était un idéalisme platonicien à la façon de saint Augustin, un des contempteurs les plus acharnés de la raison. Au XIII<sup>e</sup> siècle, quand la philosophie d'Aristote fut importée en Occident, l'autorité ecclésiastique la condamna par des prohibitions absolues qui n'ont jamais été rapportées. Mais, comme on ne parvenait pas à écarter Aristote des écoles, on imagina de concilier le dogme et Aristote par des « tours de force exégétiques ». Ainsi le Dominicain Thomas d'Aquin chercha à tourner le rationalisme péripatéticien au profit de l'orthodoxie, comme les Jésuites chercheront, trois cents ans plus tard, à confisquer, dans l'intérêt de l'Eglise, l'humanisme triomphant. De là, marquées d'ailleurs par beaucoup de vigueur et de subtilité intellectuelles, ces « controverses sans fin sur l'être, la qualité, la forme, d'où rien n'est jamais sorti ». (Voir, au point de vue historique de ces doctrines, le chapitre si substantiel de Ch.-V. Langlois, dans le t. III, vol. 2, p. 388 et suivantes, de l'*Hist. de France* de Lavissee.)

3. Les scolastiques se donnaient les uns aux autres de magnifiques surnoms : l'Angélique, le Subtil, le Pénétrant, le Solide, l'Irréfragable, le Solennel, le Fameux, etc. Voir la lettre 13, p. 148.

L'exemple de Campanella (1568-1639) est un des plus caractéristi-

Les inventions les plus étonnantes et les plus utiles ne sont pas celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. C'est à un instinct mécanique, qui est chez la plupart des hommes, que nous devons tous les arts, et nullement à la saine philosophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre et de préparer les métaux, de bâtir des maisons, l'invention de la navette sont d'une tout autre nécessité que l'imprimerie et la boussole ; cependant ces arts furent inventés par des hommes encore sauvages. Quel prodigieux usage les Grecs et les Romains ne firent-ils pas depuis des mécaniques<sup>1</sup> ? Cependant, on croyait, de leur temps, qu'il y avait des cieux de cristal, et que les étoiles étaient de petites lampes qui tombaient quelquefois dans la mer ; et un de leurs grands philosophes<sup>2</sup>, après bien des recherches, avait trouvé que les astres étaient des cailloux qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot, personne avant le chancelier Bacon n'avait connu la philosophie expérimentale ; et, de toutes les épreuves physiques<sup>3</sup> qu'on a faites depuis lui, il n'y en

ques de la persécution dont furent l'objet les philosophes qui rompaient avec la tradition aristotélicienne et scolastique ; Campanella demeura en prison vingt-sept ans et subit sept fois la torture.

1. Depuis l'antiquité jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, le machinisme n'avait fait aucun progrès appréciable. Il y avait même eu recul à certains égards. Mais *prodigieux* n'est-il pas un peu excessif, et de quel terme se serait servi Voltaire, s'il avait connu la grande industrie contemporaine et les applications de la vapeur et de l'électricité ? Les Romains possédaient des machines pour remuer les objets pesants, dresser des colonnes, tirer des vaisseaux sur le rivage, etc.

2. Anaxagore, dont Voltaire parle dans la lettre 13. C'est Empédocle qui croyait que le ciel était fait d'une matière semblable à du cristal.

3. La méthode des sciences physiques comporte une série d'opérations que, depuis Bacon, on distingue nettement : 1<sup>o</sup> constatation de faits qui se produisent naturellement ou *observation*, faite par les sens et les instruments, et requérant des qualités de curiosité, de patience, d'impartialité, etc., appliquées à l'étude de faits particulièrement propres à résoudre un problème déterminé ; 2<sup>o</sup> constatation de faits artificiellement provoqués ou *expérimentation*, dont Bacon a

a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre. Il en avait fait lui-même plusieurs ; il fit des espèces de machines pneumatiques, par lesquelles il devina l'élasticité de l'air ; il a tourné tout autour de la découverte de sa pesanteur ; il y touchait ; cette vérité fut saisie par Torricelli. Peu de temps après, la physique expérimentale commença tout d'un coup à être cultivée à la fois dans presque toutes les parties de l'Europe. C'était un trésor caché dont Bacon s'était douté, et que tous les philosophes, encouragés par sa promesse, s'efforcèrent de déterrer<sup>1</sup>.

Mais ce qui m'a le plus surpris, ç'a été de voir dans son livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont M. Newton passe pour l'inventeur.

« Il faut chercher, dit Bacon, s'il n'y aurait point une espèce de force magnétique qui opère entre la terre et les choses pesantes, entre la lune et l'Océan, entre les planètes, etc. »

indiqué les modes principaux (variation, ou extension, ou translation, ou renversement, ou hasards de l'expérience, etc.) ; 3° par le moyen du *raisonnement expérimental*, on remonte de ces faits aux causes dont ils sont l'indice. Pour trouver le rapport de causalité, Bacon a indiqué trois procédés fameux (méthodes d'*accord*, de *différence*, de *variations concomitantes*), auxquels Stuart Mill ajoutera la méthode des *résidus* ; 4° ces rapports une fois démontrés, on les érige, par voie d'induction, en lois générales. — Ainsi, dit Bacon, au lieu de dépendre uniquement du hasard, les progrès des sciences seront subordonnés à l'application des méthodes ; les progrès de l'industrie et du bien-être en résulteront, car l'homme, connaissant les lois de la nature, pourra les tourner à son profit.

1. On doit à Bacon un assez grand nombre d'aperçus et de découvertes qui suffraient pour le placer parmi les premiers physiciens de son temps : il inventa un thermomètre, fit d'ingénieuses expériences sur la compressibilité des corps et leur densité, sur la pesanteur de l'air ; il soupçonna l'attraction universelle et la diminution de cette force en raison de la distance ; il entrevit la véritable explication des marées, la cause des couleurs, qu'il attribuait à la manière dont les corps, en vertu de leur texture différente, réfléchissent la lumière. Il a été, à bien des égards, le prophète des grandes vérités scientifiques que Newton découvrit.

En un autre endroit, il dit : « Il faut ou que les corps graves soient portés vers le centre de la terre ou qu'ils en soient mutuellement attirés, et, en ce dernier cas, il est évident que plus les corps, en tombant, s'approcheront de la terre, plus fortement ils s'attireront. Il faut, poursuit-il, expérimenter si la même horloge à poids ira plus vite sur le haut d'une montagne ou au fond d'une mine. Si la force des poids diminue sur la montagne et augmente dans la mine, il y a apparence que la terre a une vraie attraction »

Ce précurseur de la philosophie a été aussi un écrivain élégant, un historien, un bel esprit.

Ses *Essais de morale* sont très estimés ; mais ils sont faits pour instruire plutôt que pour plaire ; et, n'étant ni la satire de la nature humaine, comme les *Maximes* de M. de La Rochefoucauld, ni l'école du scepticisme<sup>1</sup>, comme Montaigne, ils sont moins lus que ces deux livres ingénieux.

Son *Histoire de Henri VII* a passé pour un chef-d'œuvre ; mais je serais fort trompé si elle pouvait être comparée à l'ouvrage de notre illustre de Thou<sup>2</sup>.

En parlant de ce fameux imposteur Parkins, Juif de naissance, qui prit si hardiment le nom de Richard IV, roi d'Angleterre, encouragé par la duchesse de Bourgogne, et qui disputa la couronne à Henri VII, voici comme le chancelier Bacon s'exprime<sup>3</sup> :

1. Il faut prendre le mot *scepticisme* dans son sens étymologique d'*examen* (esprit critique, libre examen).

2. De Thou (1553-1617) fut élève de Cujas et de Hotman, président à mortier au Parlement de Paris, défenseur des libertés de l'Eglise gallicane. Il a écrit une *Histoire de mon temps*, en latin, en 138 livres ; les 80 premiers livres furent publiés de son vivant. Elle fut traduite en français en 1734. On y rencontre nombre d'erreurs et de préjugés ; on s'accorde à y reconnaître une assez grande impartialité, du coloris et de l'éloquence. Dès 1728 parut une traduction anglaise de son ouvrage.

3. Parkins ou Perkins Warbeck, célèbre imposteur, né, à Londres, d'un Juif de Tournai, se fit passer pour le deuxième fils d'Edouard IV,

« Environ ce temps, le roi Henri fut obsédé d'esprits malins par la magie de la duchesse de Bourgogne, qui évoqua des enfers l'ombre d'Edouard IV pour venir tourmenter le roi Henri. Quand la duchesse de Bourgogne eut instruit Parkins, elle commença à délibérer par quelle région du ciel elle ferait paraître cette comète, et elle résolut qu'elle éclaterait d'abord sur l'horizon de l'Irlande. »

Il me semble que notre sage de Thou ne donne guère dans ce phébus<sup>1</sup>, qu'on prenait autrefois pour du sublime, mais qu'à présent on nomme, avec raison, galimatias.

Richard d'York, assassiné à la Tour de Londres en 1483, servit d'instrument à la duchesse douairière de Bourgogne, sœur d'Edouard, laquelle le reconnut publiquement en 1490, pour l'opposer à Henri VII. En 1498, profitant d'une insurrection dans le comté de Cornouailles, il se joignit aux rebelles, prit le nom de Richard IV, fut livré à Henri VII, s'échappa, et fut pendu l'année suivante.

1. « La magnificence des paroles avec de faibles idées est proprement du phébus. » (VAUVENARGUES, *De l'Eloquence*.)

---



## LETTRE XIII

Sur M. Locke<sup>1</sup>.

Jamais il ne fut peut-être un esprit plus sage, plus méthodique, un logicien plus exact que M. Locke<sup>2</sup>; cependant il n'était pas grand mathématicien. Il n'avait jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs ni à la

1. C'est à propos de la première rédaction de cette lettre que Voltaire écrivait : « Il n'y a qu'une lettre touchant M. Locke. La seule matière philosophique que j'y traite est la petite bagatelle de l'immatérialité de l'âme; mais la chose est de trop de conséquence pour la traiter sérieusement. Il a fallu l'égayer pour ne pas heurter de front nos seigneurs les théologiens, gens qui voient si clairement la spiritualité de l'âme qu'ils feraient brûler, s'ils pouvaient, les corps de ceux qui en doutent. » (Voltaire à de Cideville, 15 déc. 1732.) Cette lettre contribua beaucoup, avec les remarques sur Pascal, à la persécution que l'ouvrage essuya. La première rédaction de cette lettre forme la section 8 de l'article *Ame*, du *Dict. philosophique*. On consultera avec fruit Ch. Bastide, *John Locke, ses théories politiques...*, 1906, en particulier p. 313, 329, 348.

2. John Locke (1632-1704), persécuté par le gouvernement de la Restauration, dut s'expatrier, notamment en Hollande, d'où il ne revint qu'après la révolution de 1688. Son *Essai sur l'entendement humain* (*An Essay concerning human understanding*) est sa grande œuvre philosophique, un des monuments de la pensée moderne (1690); il est divisé en 4 livres. L'auteur cherche surtout à démontrer que ni les principes directeurs de la connaissance, ni les idées ne sont primitifs et universels, mais viennent uniquement de l'expérience; il y étudie les relations du langage avec la pensée, la nature de la connaissance, etc. Il a écrit aussi une *Lettre sur la tolérance*, d'abord en latin (1685-90), un *Traité du gouvernement civil* (1690), vrai code des monarchies constitutionnelles, des *Pensées sur l'éducation* (1693), un traité du *Christianisme raisonnable* (1695) qui lui valut une accusation de socinianisme et les attaques de l'évêque de Worcester.

Il y a peu d'écrivains qui aient exercé sur le développement de la philosophie une action aussi décisive et aussi durable; c'est le fondateur de l'empirisme moderne et l'initiateur de la psychologie expérimentale.

sécheresse des vérités mathématiques, qui ne présente d'abord rien de sensible à l'esprit ; et personne n'a mieux prouvé que lui qu'on pouvait avoir l'esprit géomètre sans le secours de la géométrie. Avant lui, de grands philosophes avaient décidé positivement ce que c'est que l'âme de l'homme ; mais, puisqu'ils n'en savaient rien du tout, il est bien juste qu'ils aient tous été d'avis différents.

Dans la Grèce, berceau des arts et des erreurs, et où l'on poussa si loin la grandeur et la sottise de l'esprit humain, on raisonnait comme chez nous sur l'âme.

Le divin Anaxagoras, à qui on dressa un autel pour avoir appris aux hommes que le soleil était plus grand que le Péloponèse, que la neige était noire et que les cieux étaient de pierre, affirma que l'âme était un esprit aérien, mais cependant immortel<sup>1</sup>.

Diogène, un autre que celui qui devint cynique après avoir été faux monnayeur, assurait que l'âme était une portion de la substance même de Dieu ; et cette idée au moins était brillante<sup>2</sup>.

Épicure la composait de parties comme le corps. Aristote, qu'on a expliqué de mille façons parce qu'il était inintelligible, croyait, si l'on s'en rapporte à quelques-uns de ses disciples, que l'entendement de tous les hommes était une seule et même substance.

Le divin Platon, maître du divin Aristote, et le divin

1. Des auteurs anciens attribuent, en effet, au philosophe Anaxagore l'opinion que les astres sont des masses pierreuses détachées de la terre, que le soleil est une pierre enflammée plus grande que le Péloponèse, etc. Il est probable qu'Anaxagore s'occupa des aérolithes, et que ces corps étranges lui ont suggéré sa théorie sur la nature des corps célestes.

2. Diogène d'Apollonie, qui vécut au <sup>ve</sup> siècle avant Jésus-Christ, admettait l'existence d'un être primordial qui constitue la substance des choses et qui est doué de pensée ; il l'appelait l'*air*.

Diogène le Cynique, fils du changeur et faux monnayeur Hicésias, avait, en effet, dans sa jeunesse, collaboré aux opérations de son père, ce qui le força de s'exiler de Sinope, sa ville natale.

Socrate, maître du divin Platon, disaient l'âme corporelle et éternelle. Le démon de Socrate lui avait appris sans doute ce qui en était. Il y a des gens, à la vérité, qui prétendent qu'un homme qui se vantait d'avoir un génie familier était indubitablement un fou ou un fripon ; mais ces gens-là sont trop difficiles<sup>1</sup>.

Quant à nos Pères de l'Église, plusieurs, dans les premiers siècles, ont cru l'âme humaine, les anges et Dieu corporels<sup>2</sup>.

Le monde se raffine toujours. Saint Bernard<sup>3</sup>, selon l'aveu du P. Mabillon<sup>4</sup>, enseigna, à propos de l'âme, qu'après la mort elle ne voyait point Dieu dans le ciel, mais qu'elle conversait seulement avec l'humanité de Jésus-Christ. On ne le crut pas cette fois sur sa parole : l'aventure de la croisade avait un peu décrédité<sup>5</sup> ses

1. Dans le *Dictionnaire philosophique*, article *Socrate*, Voltaire parle plus sérieusement de ce démon : « Les grands hommes ont été les enthousiastes du bien moral. La sagesse était leur passion dominante ; ils étaient sages comme Alexandre était guerrier, comme Homère était poète et Apelle peintre, par une force et une nature supérieures : et voilà peut-être tout ce qu'on doit entendre par le démon de Socrate. » Voir F.-L. Lélut, *le Génie, la Raison et la Folie, le démon de Socrate...* C'est dans le *Dictionnaire* de Bayle (art. *Ame*) que Voltaire a puisé les renseignements qu'il donne ici sur les philosophes grecs. Voltaire, lisant Bayle avec précipitation, a attribué à Diogène l'opinion que Bayle attribue à Cesalpini. *Éternelle* représente assez grossièrement la théorie de la transmigration des âmes. Quant à *corporelle*, Voltaire a toujours pensé que le spirituel, chez Platon, n'était qu'une matière plus subtile.

2. Certains commentateurs des Pères ont attribué cette opinion à Tertullien, saint Augustin, saint Athanase, etc.

3. Saint Bernard (1091-1153), abbé de Clairvaux en 1115, joua dans la chrétienté un rôle considérable. Le pape Eugène III l'ayant prié de prêcher une croisade pour satisfaire au vœu de Louis VII, la croisade eut lieu, mais fut malheureuse. Saint Bernard attribua cet échec aux péchés des Croisés. C'était une excuse sur laquelle il pouvait toujours compter. Il a laissé des lettres, sermons, traités théologiques.

4. Dom Mabillon (1632-1707), Bénédictin de grande valeur, auteur d'un *de Arte diplomatica* et d'un grand nombre d'autres publications, dont plusieurs sont de premier ordre.

5. D'après Littré, le terme *décréditer* ne s'applique qu'aux personnes,

oracles. Mille scolastiques sont venus ensuite, comme le Docteur irréfragable<sup>1</sup>, le Docteur subtil<sup>2</sup>, le Docteur angélique<sup>3</sup>, le Docteur séraphique<sup>4</sup>, le Docteur chérubique, qui tous ont été bien sûrs de connaître l'âme très clairement, mais qui n'ont pas laissé d'en parler comme s'ils avaient voulu que personne n'y entendit rien.

Notre Descartes, né pour découvrir les erreurs de l'antiquité, mais pour y substituer les siennes, et entraîné par cet esprit systématique qui aveugle les plus grands hommes, s'imagina avoir démontré que l'âme était la même chose que la pensée, comme la matière, selon lui, est la même chose que l'étendue. Il assura que l'on pense toujours, et que l'âme arrive dans le corps pourvue de toutes les notions métaphysiques, connaissant Dieu, l'espace, l'infini, ayant toutes les idées abstraites, remplie enfin de belles connaissances, qu'elle oublie malheureusement en sortant du ventre<sup>5</sup> de sa mère<sup>6</sup>.

tandis que *discréditer* s'applique à la fois aux personnes et aux choses.  
*Décréditer* a un peu vieilli.

1. Alexandre Hales.

2. Jean Duns Scot.

3. Saint Thomas d'Aquin.

4. Saint Bonaventure. Le cinquième surnom n'est qu'une plaisanterie empruntée à Rabelais.

5. Cette objection remonte à Gassendi. Descartes a écrit, en effet : « Il n'est pas étonnant que nous oublions les pensées que nous avons eues dans le sein de nos mères ou pendant les léthargies, puisque nous ne nous souvenons pas d'un grand nombre de pensées de la veille et de l'âge mûr. » (*Cinq. rép.*, 4; VII, 356.)

6. Dans son *Épître à M. de Formont*, Voltaire écrit, sur un ton plus dégagé encore :

Pour René le visionnaire,  
Songeur de la nouvelle loi,  
Il éblouit plus qu'il n'éclaire;  
Dans une épaisse obscurité  
Il fait briller des étincelles.  
Il a gravement débité  
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,  
Pour mettre à la place de celles  
De la bavarde antiquité.  
Dans sa cervelle trop féconde

M. Malebranche, de l'Oratoire, dans ses illusions sublimes<sup>1</sup>, non seulement admit les idées innées, mais il ne doutait pas que nous ne vissions tout en Dieu, et que Dieu, pour ainsi dire, ne fût notre âme<sup>2</sup>.

Tant de raisonneurs ayant fait le roman de l'âme, un sage est venu, qui en a fait modestement l'histoire<sup>3</sup>.

Il prend, d'un air fort important,  
Des dés pour arranger le monde :  
Bridoye en aurait fait autant.

Mais il ne faut pas prendre trop au tragique cette comparaison avec le héros de Rabelais qui « sententiait les procès au sort des dés ». Voltaire, en maints endroits, a rendu justice à Descartes, notamment dans la lettre suivante. Il critique surtout les solutions données par Descartes à certains problèmes métaphysiques, mathématiques ou physiologiques. Mais, en fait, Voltaire, comme les philosophes en général, est un admirateur et un disciple de la méthode cartésienne, dont le premier précepte consiste à « ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle » (*Discours de la méthode pour bien conduire sa raison*, 2<sup>e</sup> partie). Voir, à ce sujet, le magistral article, devenu classique, de M. G. Lanson sur *l'Influence de la philosophie cartésienne sur la littérature française*, dans la *Revue de métaphysique et de morale* de juillet 1896. « Il est très certain, dit M. Lanson (p. 528), que la philosophie de Descartes a pour âme le principe même d'où l'irréligion du siècle suivant devait sortir, que l'esprit scientifique et la foi au progrès indéfini de la raison, qui sont au fond de la méthode cartésienne, se sont découverts plus tard les mortels ennemis de la vérité révélée. »

Quand, le 2 octobre 1793, la Convention décréta que les cendres de Descartes seront transférées au Panthéon, ce sera sur le rapport d'un disciple des philosophes, M.-J. Chénier, qui écrivait : « Descartes n'eût-il fait que substituer des erreurs nouvelles à d'antiques erreurs, c'était déjà un grand bienfait public que d'accoutumer insensiblement les hommes à examiner, et non pas à croire. » Condorcet, dans son *Tableau des progrès de l'esprit humain*, rend maintes fois hommage à Descartes, qui « imprima aux esprits cette impulsion générale » (IX<sup>e</sup> époque).

1. M. Jules Lemaitre nous montre aussi Malebranche « rêvant à perte de vue..., loin de la vie concrète ».

2. Voir, à la fin de la lettre 2 (p. 60), ce qui est dit du P. Malebranche. Il s'agit ici de sa théorie de la *vision en Dieu*. Ailleurs Voltaire qualifie Malebranche de romancier.

3. Horreur du verbalisme ennuyeux et stérile ; dédain des prétendues solutions de problèmes qui lui paraissent souvent insolubles ;



Locke a développé à l'homme la raison humaine, comme un excellent anatomiste explique les ressorts du corps humain. Il s'aide partout du flambeau de la physique<sup>1</sup>; il ose quelquefois parler affirmativement, mais il ose aussi douter. Au lieu de définir tout d'un coup ce que nous ne connaissons pas, il examine par degrés<sup>2</sup> ce que nous voulons connaître. Il prend un enfant au moment de sa naissance; il suit pas à pas les progrès de son entendement; il voit ce qu'il a de commun avec les bêtes et ce qu'il a au-dessus d'elles; il consulte surtout son propre témoignage, la conscience de sa pensée.

« Je laisse, dit-il, à discuter à ceux qui en savent plus que moi, si notre âme existe avant ou après l'organisation de notre corps; mais j'avoue qu'il m'est tombé en partage une de ces âmes grossières qui ne pensent pas toujours, et j'ai même le malheur de ne pas concevoir

espégleries irrévérencieuses envers les œuvres et les hommes consacrés par la tradition; verve drolatique et aussi vérités de bon sens; art de brouiller et de débrouiller les questions en quelques lignes: voilà, dans cet exposé sommaire qui tourne parfois à la charge, quelques-uns des aspects de l'esprit et de la raison de Voltaire. Les disputes métaphysiques ont eu particulièrement le don d'échauffer la bile de ce précurseur du positivisme; car, dit-il ailleurs, elles « ressemblent à des ballons remplis de vent, que les combattants se renvoient. Les vessies crèvent, l'air en sort, il ne reste rien. » Et ce n'est pas Voltaire qui prendra des vessies pour des lanternes! A l'article *Métaphysique*, dans le *Dictionnaire philosophique*, il dit encore: « On peut être métaphysicien sans être géomètre. La métaphysique est plus amusante; c'est souvent le roman de l'esprit. En géométrie, au contraire, il faut calculer, mesurer. C'est une gêne continuelle, et plusieurs esprits ont mieux aimé rêver doucement que se fatiguer. »

1. Il faut entendre ici le mot *physique* dans son sens général et ancien, connaissance de toute la nature matérielle, et non dans son sens spécial de science du mouvement et des actions réciproques des corps, en tant qu'il ne s'agit pas d'actions de composition ou de décomposition, qui sont le propre de la chimie.

2. Voltaire, se souvenant d'une des règles de la méthode cartésienne, a écrit: « Je ne puis faire autre chose que de me servir de la voie de l'analyse, qui est le bâton que la nature a donné aux aveugles; j'examine tout partie par partie, et je vois si je puis ensuite juger du total. »

qu'il soit plus nécessaire à l'âme de penser toujours qu'au corps d'être toujours en mouvement. »

Pour moi, je me vante de l'honneur d'être en ce point aussi stupide que Locke. Personne ne me fera jamais croire que je pense toujours ; et je ne me sens pas plus disposé que lui à imaginer que, quelques secondes après ma conception, j'étais une fort savante âme, sachant alors mille choses que j'ai oubliées en naissant, et ayant fort inutilement possédé dans l'utérus des connaissances qui m'ont échappé dès que j'ai pu en avoir besoin, et que je n'ai jamais bien pu rapprendre depuis<sup>1</sup>.

Locke, après avoir ruiné les idées innées, après avoir bien renoncé à la vanité de croire qu'on pense toujours, établit que toutes nos idées nous viennent par les sens, examine nos idées simples et celles qui sont composées, suit l'esprit de l'homme dans toutes ses opérations, fait voir combien les langues que les hommes parlent sont imparfaites, et quel abus nous faisons des termes à tous moments. Il vient ensuite à considérer l'étendue ou plutôt le néant des connaissances humaines. C'est dans ce chapitre qu'il ose avancer modestement ces paroles : *Nous ne serons peut-être jamais capables de connaître si un être purement matériel pense ou non*<sup>2</sup>.

Ce discours sage parut à plus d'un théologien une déclaration scandaleuse que l'âme est matérielle et mortelle.

1. Il s'agit ici de la querelle entre les partisans de la *table rase* et les partisans de l'*innéité*, sur l'origine des idées. Pour Locke, et, après lui, Condillac, Stuart Mill, Spencer, etc., les idées sont l'effet de l'expérience ; l'esprit, à l'origine, est vide de tout contenu ; c'est une page blanche où rien n'est écrit, un simple appareil enregistreur où l'expérience vient graver ses enseignements. D'autres, au contraire, comme Descartes, Leibnitz, Reid, Kant, Cousin, etc., croient que certains principes directeurs de la connaissance sont *a priori*, qu'ils sont les lois ou les formes innées de l'entendement, constitutifs de sa nature, antérieurs à toute expérience.

2. *Essai sur l'entendement humain*, liv. IV, ch. III.

Quelques Anglais, dévots à leur manière, sonnèrent l'alarme. Les superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée : ils ont et donnent des terreurs paniques<sup>1</sup>. On cria que Locke voulait renverser la religion. Il ne s'agissait pourtant point de religion dans cette affaire ; c'était une question purement philosophique, très indépendante de la foi et de la révélation. Il ne fallait qu'examiner sans aigreur s'il y a de la contradiction à dire : *la matière peut penser*, et si Dieu peut communiquer la pensée à la matière<sup>2</sup>. Mais les théologiens commencent trop souvent par dire que Dieu est outragé quand on n'est pas de leur avis. C'est trop ressembler aux mauvais poètes, qui criaient que Despréaux parlait mal du roi, parce qu'il se moquait d'eux.

Le docteur Stillingfleet<sup>3</sup> s'est fait une réputation de théologien modéré, pour n'avoir pas dit positivement des injures à Locke. Il entra en lice contre lui, mais il fut battu, car il raisonnait en docteur, et Locke, en philosophe instruit de la force et de la faiblesse de l'esprit humain, et qui se battait avec des armes dont il connaissait la trempe.

Si j'osais parler après M. Locke sur un sujet si délicat, je dirais : « Les hommes disputent depuis longtemps sur la nature et sur l'immortalité de l'âme. A l'égard de son immortalité, il est impossible de la démontrer, puisqu'on dispute encore sur sa nature, et qu'assurément il faut connaître à fond un être créé pour décider s'il est

1. Terreur subite et sans fondement. Les anciens disaient que le dieu Pan troublait les esprits.

2. Dans la lettre de de Cideville, du 22 juin 1734, Voltaire écrit : « Ma lettre sur Locke se réduit uniquement à ceci : « La raison humaine ne saurait démontrer qu'il soit impossible à Dieu d'ajouter la « pensée à la matière. » Cette proposition est, je crois, aussi vraie que celle-ci : « Les triangles qui ont même base et même hauteur sont « égaux. »

3. Evêque de Worcester, qui, pendant plusieurs années, soutint une polémique avec Locke.

immortel ou non. La raison humaine est si peu capable de démontrer par elle-même l'immortalité de l'âme que la religion a été obligée de nous la révéler<sup>1</sup>. Le bien commun de tous les hommes demande qu'on croie l'âme immortelle; la foi nous l'ordonne; il n'en faut pas davantage, et la chose est décidée. Il n'en est pas de même de sa nature; il importe peu à la religion de quelle substance soit l'âme, pourvu qu'elle soit vertueuse. C'est une horloge qu'on nous a donnée à gouverner; mais l'ouvrier ne nous a pas dit de quoi le ressort de cette horloge est composé<sup>2</sup>. Je suis corps et je pense : je n'en sais pas davantage<sup>3</sup>. Irai-je attribuer à une cause inconnue ce que je puis si aisément attribuer à la seule cause seconde que je connais?

« Ici, tous les philosophes de l'Ecole m'arrêtent en argumentant, et disent : « Il n'y a dans le corps que de l'étendue et de la solidité, et il ne peut avoir que du mouvement et de la figure. Or, du mouvement et de la figure, de l'étendue et de la solidité ne peuvent faire une pensée; donc l'âme ne peut pas être matière<sup>4</sup>. » Tout ce grand raisonnement tant de fois répété se réduit uniquement à ceci : « Je ne connais point du tout la matière; j'en devine imparfaitement quelques propriétés; or, je ne sais point du tout si ces propriétés peuvent être jointes à la pensée; donc, parce que je ne sais rien du tout, j'assure positivement que la matière ne saurait penser. » Voilà nettement la manière de raisonner de l'Ecole.

Locke dirait avec simplicité à ces messieurs : « Con-

1. Voltaire enveloppe son ironie de prudence, — ou inversement. Locke observait une attitude analogue; Collins aussi, qui disait : « La raison ne démontre ni l'immatérialité ni l'immortalité de l'âme; mais l'une et l'autre se démontrent par l'Evangile. Je doute comme philosophe, et je crois comme chrétien. »

2. La comparaison de l'horloge a été souvent employée, depuis Descartes.

3. Comme Descartes, Voltaire pose le *cogito* et le *sum*, mais arrive à des conclusions bien différentes.

4. La plupart des Cartésiens raisonnaient ainsi.

fessez du moins que vous êtes aussi ignorants que moi : votre imagination ni la mienne ne peuvent concevoir comment un corps a des idées. Et comprenez-vous mieux comment une substance, telle qu'elle soit<sup>1</sup>, a des idées? Vous ne concevez ni la matière ni l'esprit : comment osez-vous assurer quelque chose<sup>2</sup>? »

Le superstitieux vient à son tour, et dit qu'il faut brûler, pour le bien de leurs âmes, ceux qui soupçonnent qu'on peut penser avec la seule aide du corps. Mais que diraient-ils si c'étaient eux-mêmes qui fussent coupables d'irréligion? En effet, quel est l'homme qui osera assurer, sans une impiété absurde, qu'il est impossible au Créateur de donner à la matière la pensée et le sentiment? Voyez, je vous prie, à quel embarras vous êtes réduits, vous qui bornez ainsi la puissance du Créateur! Les bêtes ont les mêmes organes que nous, les mêmes sentiments, les mêmes perceptions<sup>3</sup>; elles ont de la mémoire, elles combinent quelques idées. Si Dieu n'a pas pu animer la matière et lui donner le sentiment, il faut de deux choses l'une, ou que les bêtes soient

1. Nous dirions aujourd'hui *quelle qu'elle soit*. Tel que, avec le subjonctif, dans le sens de quel que, est un usage qui date du xvi<sup>e</sup> siècle; il fut condamné par quelques grammairiens, comme Vaugelas. Cependant, on en trouve des exemples dans les meilleurs auteurs. Rien, dans la syntaxe, n'oblige à le condamner comme un solécisme, mais, dans l'usage, il a vieilli aujourd'hui.

2. Dans les *Dialogues philosophiques*, Voltaire écrira encore :

« C. — Comment avez-vous des pensées dans la tête?

« A. — Je n'en sais rien, encore une fois. Un philosophe [Voltaire] a été persécuté pour avoir dit, il y a quarante ans [dans cette XIII<sup>e</sup> lettre], dans un temps où l'on n'osait encore penser dans sa patrie : « La difficulté n'est pas de savoir seulement si la matière peut penser, « mais de savoir comment un être, quel qu'il soit, peut avoir la pensée. » Je suis de l'avis de ce philosophe, et je vous dirai, en bravant les sots persécuteurs, que j'ignore absolument tous les premiers principes des choses.

« B. — Vous êtes un grand ignorant, et nous aussi.

« A. — D'accord. »

3. Acte par lequel nous connaissons l'image de l'objet qui fait impression sur nos sens.



de pures machines<sup>1</sup> ou qu'elles aient une âme spirituelle.

Il me paraît presque démontré que les bêtes ne peuvent être de simples machines. Voici ma preuve. Dieu leur a fait précisément les mêmes organes de sentiment que les nôtres; donc, s'ils ne sentent point, Dieu a fait un ouvrage inutile. Or Dieu, de votre aveu même, ne fait rien en vain; donc il n'a point fabriqué tant d'organes de sentiment pour qu'il n'y eût point de sentiment; donc les bêtes ne sont point de pures machines.

Les bêtes, selon vous, ne peuvent pas avoir une âme spirituelle; donc, malgré vous, il ne reste autre chose à dire, sinon que Dieu a donné aux organes des bêtes, qui sont matière, la faculté de sentir et d'apercevoir, que vous appelez instinct dans elles.

Eh! qui peut empêcher Dieu de communiquer à nos organes plus déliés cette faculté de sentir, d'apercevoir et de penser, que nous appelons raison humaine? De

1. Ici, Voltaire vise ceux qui, comme Descartes, Pascal, Nicole, Arnauld, les Port-Royalistes, Malebranche, prétendaient que l'animal est un pur automate, dont les ressorts, en jouant, produisent les actes, les industries que nous constatons chez eux. Les animaux ne seraient que des machines très compliquées; aucune vie psychologique, pas même la simple sensation, n'existerait en eux. Descartes cherchait à prouver sa théorie de l'*automatisme* des bêtes en disant qu'elles sont absolument incapables de combiner des signes, d'en user avec intention, et que les animaux, capables d'exécuter avec perfection un certain nombre d'actes, sont inhabiles dans tout le reste.

Le P. Malebranche ajoutait cet argument en faveur de l'insensibilité des bêtes : « Les bêtes, disait-il, ne peuvent être condamnées à la douleur, conséquence du péché originel, à moins qu'on n'admette qu'elles aient mangé du « foin défendu. » Et il ajoutait : « Les bêtes mangent sans plaisir, crient sans douleur, croissent sans le savoir; elles ne désirent rien, elles ne craignent rien, elles ne connaissent rien; et, si elles agissent d'une manière qui marque de l'intelligence, c'est que, Dieu les ayant faites pour les conserver, il a formé leur corps de telle façon qu'elles évitent machinalement et sans crainte tout ce qui est capable de leur nuire. » C'est peut-être aussi à cette théorie que pense Voltaire quand il parle des « illusions » du « rêveur de l'Oratoire ».

quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes obligés d'avouer votre ignorance et la puissance immense du Créateur. Ne vous révoltez donc plus contre la sage et modeste philosophie de Locke : loin d'être contraire à la religion, elle lui servirait de preuve, si la religion en avait besoin ; car, quelle philosophie plus religieuse que celle qui, n'affirmant que ce qu'elle conçoit clairement, et sachant avouer sa faiblesse, vous dit qu'il faut recourir à Dieu dès qu'on examine les premiers principes ?

D'ailleurs, il ne faut jamais craindre qu'aucun sentiment philosophique puisse nuire à la religion d'un pays. Nos mystères ont beau être contraires à nos démonstrations, ils n'en sont pas moins révéérés par les philosophes chrétiens, qui savent que les objets de la raison et de la foi sont de différente nature. Jamais les philosophes ne feront une secte de religion : pourquoi ? c'est qu'ils n'écrivent point pour le peuple, et qu'ils sont sans enthousiasme<sup>1</sup>.

Divisez le genre humain en vingt parts : il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, et qui ne sauront jamais s'il y a eu un Locke au monde ; dans la vingtième partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent ! Et parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent des romans, contre un qui étudie la philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est excessivement petit, et ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde.

Ce n'est ni Montaigne, ni Locke, ni Bayle<sup>2</sup>, ni Spi-

1. Voltaire entend ce mot au sens de Locke : « Les hommes en qui la mélancolie a été mêlée avec la dévotion, et dont la bonne opinion d'eux-mêmes leur a fait accroire qu'ils avaient une plus étroite familiarité avec Dieu, à quelque opinion extravagante qu'ils se sentent portés..., concluent que c'est... une direction du ciel qu'ils sont obligés de suivre. »

2. L'érudit et philosophe Pierre Bayle (1647-1706) passa la plus grande partie de sa vie à Rotterdam, dans une studieuse retraite. Dans ses *Pensées sur la comète*, il discute l'existence de la Providence. Dans sa grande œuvre, le *Dictionnaire historique et critique*, il soumet notam-

nosa, ni Hobbes<sup>1</sup>, ni milord Shaftesbury<sup>2</sup>, ni M. Collins<sup>3</sup>, ni M. Toland<sup>4</sup>, etc., qui ont porté le flambeau de

ment les doctrines religieuses et morales au contrôle de l'histoire et de la raison; en toute occasion, il oppose à l'unité obligatoire de croyances la liberté pour tout homme de se faire une opinion, quelle qu'elle soit. Bayle fut vraiment le maître à douter de Voltaire, qui lui doit beaucoup.

1. Hobbes (1588-1679), auteur du *De Cive*, du *Léviathan*. Métaphysicien, il est matérialiste et athée. Moraliste, il considère l'intérêt comme le mobile universel des actions. Politique, il admet un primitif « état de nature », où les hommes, divisés d'intérêts, sont toujours en guerre les uns contre les autres (*homo homini lupus*), et d'où on n'a pu sortir que par la constitution d'un pouvoir despotique concentré aux mains d'un seul homme, assez fort pour assurer l'ordre public. En proclamant que la raison d'être de ce pouvoir est le bien commun, Hobbes contribuait à ruiner la théorie du droit divin des rois et des prêtres.

2. Il s'agit du comte de Shaftesbury (1671-1713), devenu lord en 1699; il consacra la plus grande partie de sa vie aux voyages et à l'étude. Dans ses nombreux écrits de philosophie morale, il se montre l'adversaire déterminé du christianisme.

3. Antoine Collins (1676-1729), philosophe anglais, élève et ami de Locke, membre du Parlement. Auteur de nombreux écrits sur *l'usage de la raison, l'immortalité de l'âme, la liberté de penser, les bases et les preuves de la religion chrétienne, les prophéties*, etc., il fut mêlé à toutes les controverses de son temps. Il fut obligé deux fois de passer en Hollande, à cause de ses hardiesses philosophiques.

4. John Toland (1670-1722), baptisé catholique, se fit anglican, puis presbytérien. Ses ouvrages témoignent assez que, en fait, il n'admettait la vérité d'aucune « religion révélée ». En 1699, son *Christianisme sans mystères* fit un tel scandale qu'il dut fuir de Londres et de Dublin. Dans sa *Vie de Milton*, il attaque l'authenticité du Nouveau Testament. Ses études morales et métaphysiques dénotent aussi beaucoup de hardiesse. C'est lui qui aurait créé le mot de *panthéisme*. Dans des éditions postérieures, Voltaire mentionne aussi Robert Flud ou Fludd (1574-1637), médecin et philosophe anglais, affilié à la secte mystique des frères de la Rose-Croix. Dans ses livres il s'occupa surtout de magie, d'alchimie, et étudia, non sans succès, les propriétés de l'air, de l'eau et de la vapeur.

Voltaire ajoutera aussi le nom du comte de Boulainvilliers (1658-1722), qui a laissé des ouvrages d'histoire politique comme l'*Histoire de l'ancien gouvernement de la France*, où il voit dans la féodalité le chef-d'œuvre des institutions humaines, et d'histoire religieuse, comme la *Vie de Mahomet* et un *Traité des trois imposteurs*.

la discorde dans leur patrie; ce sont, pour la plupart, des théologiens, qui, ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de secte, ont eu bientôt celle d'être chefs de parti. Que dis-je! tous les livres des philosophes modernes mis ensemble ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement qu'en a fait autrefois la dispute des Cordeliers sur la forme de leur manche et de leur capuchon<sup>1</sup>.

1. Religieux franciscains, ainsi nommés en France à cause de la corde qui servait à ceindre leur robe. Leur principal couvent à Paris était situé près de l'Ecole actuelle de médecine; il était célèbre par le combat que ces religieux y soutinrent en 1581, à l'occasion d'une réforme qu'on avait voulu y introduire. Voir, sur ces disputes, Fleury, *Histoire ecclésiastique*, livre 93. Voltaire est souvent revenu sur le sujet traité dans ces deux derniers paragraphes, par exemple à l'article *Lettres*, du *Dict. philosophique*.

---

## LETTRE XIV

### Sur Descartes et Newton<sup>1</sup>.

Un Français qui arrive à Londres trouve les choses

1. Dans la lettre précédente, Voltaire s'était contenté d'annoncer Newton. Ici, il commence à en parler longuement. Le 15 décembre 1732, il écrivait à de Cideville : « Il y a quatre lettres sur M. Newton, dans lesquelles je débrouille, autant que je le peux, et pas plus qu'il ne faut pour des Français, le système et même tous les systèmes de ce grand philosophe. » Voltaire s'était informé avec soin des découvertes de Newton ; il avait plusieurs fois consulté Maupertuis à ce sujet (voir 5 lettres de Voltaire à Maupertuis, en 1732). Cette lettre est de ton parfois badin et, si l'on excepte l'avant-dernier paragraphe, ne se prononce pas entre Descartes et Newton. Or, dans les lettres suivantes, le ton est plus sérieux, et Voltaire y prend décidément parti pour Newton. On en peut conclure que la lettre 14 fut rédigée, dans son ensemble, avant oct.-nov. 1732, époque où Voltaire se convertit au newtonianisme. La science anglaise était très à la mode en France, à la fin du <sup>xvii</sup>e siècle et au commencement du <sup>xviii</sup>e. On considérait l'Angleterre comme la patrie de la science expérimentale. La Fontaine écrivait, dans *le Renard anglais*, publié en 1694, ces vers, d'ailleurs peu méchants :

Les Anglais pensent profondément :

Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;  
Creusant tous les sujets et forts d'expériences,  
Ils étendent partout l'empire des sciences.

M. Texte a justement remarqué que la science anglaise produisit aux Français du <sup>xviii</sup>e siècle l'effet du plus grand renouvellement de l'esprit humain depuis l'antiquité. Le Clerc opposait déjà triomphalement la méthode expérimentale à la méthode cartésienne : « Je crois, écrivait-il, que le monde commence à revenir de cet air décisif que Descartes avait introduit en débitant des conjectures pour des démonstrations... Les Anglais surtout sont ceux qui en sont le plus éloignés. » Dans le *Discours préliminaire* de l'Encyclopédie, d'Alembert appellera Bacon « le plus grand, le plus universel et le plus éloquent des philosophes ». Quant à Newton, les cieux, suivant le mot de Voltaire, racontaient la gloire de l'auteur des *Principes* et de l'*Optique*. « Tout le monde, disait encore Voltaire à propos de Newton,



bien changées, en philosophie<sup>1</sup> comme dans tout le reste. Il a laissé le monde plein; il le trouve vide. A Paris, on voit l'univers composé de tourbillons<sup>2</sup> de matière subtile; à Londres, on ne voit rien de cela. Chez nous, c'est la pression de la lune qui cause le flux de la mer; chez les Anglais, c'est la mer qui gravite vers la lune<sup>3</sup>; de façon

commence à faire le géomètre et le physicien; on se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination, la grâce sont bannies. Un homme qui aurait vécu sous Louis XIV ne reconnaîtrait pas les Français. » *L'Optique* avait été traduite par Coste en 1722; *l'Eloge de Newton* par Fontenelle est de 1727; dans le *Discours sur la figure des astres*, Mather se déclarait newtonien; les *Eléments de la philosophie de Newton* et *l'Épître LI* à M<sup>me</sup> du Châtelet, par Voltaire, datent de 1738. — Voir E. Saigey, *les Sciences au dix-huitième siècle*; la *Physique de Voltaire*; J. Bertrand, *les Fondateurs de l'astronomie moderne* (un chapitre est consacré à Newton); l'article de M. Doumic, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1907, sur le mouvement scientifique en France à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. Voltaire, dans cette lettre et les suivantes, utilise, parfois textuellement, une étude de Pemberton sur Newton, parue en 1728. Voir L. Bloch, *la Philosophie de Newton*, Paris, 1908.

1. L'orthographe de ce mot, comme de tant d'autres mots, commençait à peine à se fixer. « Ecrivez *filosofie* ou *philosophie*, comme il vous plaira; mais convenez que, dès qu'elle paraît, elle est persécutée. » (*Dict. philosoph.*, art. *Philosophie.*)

2. Descartes expliquait les astres et la terre par les tourbillons que forme l'étendue en s'agitant. L'hypothèse de l'attraction, due à Newton, supplanta celle des tourbillons, que ridiculisèrent les philosophes du xviii<sup>e</sup> siècle. Cependant, d'Alembert, dans la Préface de *l'Encyclopédie*, constate qu'« on ne pouvait alors imaginer mieux », que l'hypothèse cartésienne est, à certains égards, l'idée-mère de l'hypothèse newtonienne, puisque, dans l'une comme dans l'autre, le problème de l'univers se ramène à un problème de mécanique, et que l'hypothèse cartésienne avait « l'avantage singulier de rendre compte de la gravitation des corps par la force centrifuge du tourbillon même ».

3. La mer monte deux fois et s'abaisse deux fois en 24 h. 50 minutes. Elle subit ainsi, par deux fois, dans ce laps de temps, deux mouvements alternatifs et réguliers, le flux et le reflux, montée et baisse de la marée, d'une durée de 6 h. 12 minutes. Les mouvements sont produits par l'attraction lunaire sur les eaux; l'amplitude de la marée est en rapport avec les diverses phases de la lune. Le mouvement des eaux est aussi déterminé, comme l'indique Voltaire un peu plus loin, par l'attraction solaire, malgré le grand éloignement du soleil; elle représente à peu près le tiers de l'intensité de l'attraction lunaire. Quand ces deux attractions se combinent, aux syzygies, on a les plus

que, quand vous croyez que la lune devrait nous donner marée haute, ces messieurs croient qu'on doit avoir marée basse; ce qui malheureusement ne peut se vérifier, car il aurait fallu, pour s'en éclaircir, examiner la lune et les marées au premier instant de la création. Vous remarquerez encore que le soleil, qui, en France, n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour son quart. Chez vos Cartésiens, tout se fait par une impulsion qu'on ne comprend guère; chez M. Newton, c'est par une attraction dont on ne connaît pas mieux la cause.

A Paris, vous vous figurez la terre faite comme un melon<sup>1</sup>; à Londres, elle est aplatie des deux côtés. La lumière, pour un Cartésien, existe dans l'air; pour un Newtonien, elle vient du soleil en six minutes et demie<sup>2</sup>. Votre chimie fait toutes ses opérations avec des acides, des alcalis et de la matière subtile; l'attraction domine jusque dans la chimie anglaise.

L'essence même des choses a totalement changé. Vous ne vous accordez ni sur la définition de l'âme ni sur celle de la matière. Descartes assure que l'âme est la même chose que la pensée, et Locke lui prouve assez bien le contraire. Descartes assure encore que l'étendue seule fait la matière; Newton y ajoute la solidité.

fortes marées; quand elles se contrarient, aux quadratures, on a les plus faibles marées.

1. C'est-à-dire ovale, en forme de sphéroïde allongé, et non aplati vers les pôles.

2. Pour expliquer la façon dont la lumière nous arrive, Descartes avait imaginé la théorie des *ondulations*. Il admettait l'existence d'un fluide lumineux répandu dans l'espace et ne manifestant aucune propriété tant qu'il est en repos, mais présentant, au contraire, des phénomènes de divers genres dès qu'il est mis en mouvement. Or, ce mouvement-là est imprimé à la masse lumineuse par le soleil, centre des vibrations qui sont transmises à ce fluide subtil et se propagent ainsi jusqu'à nous, de la même manière que les vibrations des corps mous se propagent par l'intermédiaire de l'air. — Newton substitue à cette théorie celle de l'*émission*. Il explique les phénomènes lumineux par une émission réelle de corpuscules lancés par les foyers lumineux et traversant l'espace à une très grande vitesse (298.000 kil. à la seconde).

Voilà de furieuses contrariétés.

Non nostrum inter vos tantas componere lites<sup>1</sup>.

Ce fameux Newton, ce destructeur du système cartésien, mourut au mois de mars de l'an passé 1727. Il a vécu honoré de ses compatriotes, et a été enterré comme un roi qui aurait fait du bien à ses sujets. On a lu ici avec avidité et l'on a traduit en anglais l'Éloge que M. de Fontenelle a prononcé de M. Newton dans l'Académie des sciences. On attendait, en Angleterre, le jugement de M. de Fontenelle comme une déclaration solennelle de la supériorité de la philosophie anglaise ; mais, quand on a vu qu'il comparait Descartes à Newton, toute la Société royale de Londres<sup>2</sup> s'est soulevée. Loin d'acquiescer au jugement, on a critiqué ce discours. Plusieurs même (et ceux-là ne sont pas les plus philosophes) ont été choqués de cette comparaison seulement parce que Descartes était Français.

Il faut avouer que ces deux grands hommes ont été bien différents l'un et l'autre dans leur conduite, dans leur fortune et dans leur philosophie.

Descartes<sup>3</sup> était né<sup>4</sup> avec une imagination vive et forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée comme dans sa manière de raisonner. Cette imagination ne

1. Virgile, *Eclog.*, III, 105 : « Il ne m'appartient pas de prendre parti dans un si grave débat. »

2. Voir, à la lettre 24, sur les Académies, ce qui est dit de cette Société. Dès janvier 1728, quatre traductions de l'*Eloge* paraissaient, en effet, à Londres, notamment dans *The present State of the Republick of Letters*, dont le rédacteur se montra choqué par la comparaison de Newton avec Descartes : « Descartes n'a jamais recouru à la géométrie dans son système du monde, mais a essayé d'expliquer tous les phénomènes par les conjectures les plus extravagantes. »

3. Nous renvoyons à ce que nous avons dit de Descartes, en commentant la lettre précédente; nous avons vu comment, tout en répudiant la plupart de ses solutions physiques et métaphysiques, les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle sont, en bien des points, ses disciples.

4. Il naquit en 1596, à la Haye, en Touraine.

put se cacher même dans ses ouvrages philosophiques, où l'on voit, à tout moment, des comparaisons ingénieuses et brillantes. La nature en avait presque fait un poète, et, en effet, il composa pour la reine de Suède un divertissement en vers que, pour l'honneur de sa mémoire, on n'a pas fait imprimer<sup>1</sup>.

Il essaya quelque temps du métier de la guerre<sup>2</sup>, et, depuis, étant devenu tout à fait philosophe, il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eut de sa maîtresse une fille nommée Francine, qui mourut jeune et dont il regretta beaucoup la perte. Ainsi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité.

Il crut longtemps qu'il était nécessaire de fuir les hommes, et surtout sa patrie, pour philosopher en liberté. Il avait raison ; les hommes de son temps n'en savaient pas assez pour l'éclairer, et n'étaient guère capables que de lui nuire<sup>3</sup>.

Il quitta la France parce qu'il cherchait la vérité, qui y était persécutée alors par la misérable philosophie de l'Ecole ; mais il ne trouva pas plus de raison dans les Universités de la Hollande, où il se retira. Car, dans le temps qu'on condamnait en France les seules propositions de sa philosophie qui fussent vraies<sup>4</sup>, il fut aussi

1. En 1649, cedant aux vives sollicitations de la reine Christine de Suède, il quitta la Hollande pour aller lui enseigner la philosophie. C'est la rigueur du climat de Suède et le dérangement de ses habitudes qui contribuèrent à le rendre malade ; il mourut à Stockholm, en 1650. La reine voulait qu'il dansât des ballets ; il composa du moins des vers français pour un bal de la cour. Il commença aussi une Pastorale en prose mêlée de vers.

2. A vingt et un ans, Descartes avait pris du service et s'était engagé successivement comme volontaire dans les armées de plusieurs princes de l'Allemagne. Il avait ainsi participé à la guerre de Trente ans. Au bout de quatre ans, le soldat philosophe avait abandonné définitivement le métier des armes ; il a écrit quelques lignes très dures contre la profession militaire (Lettre 118).

3. Descartes se retira en Hollande en 1629, à l'âge de trente-trois ans, et y séjourna vingt ans.

4. Voltaire fait sans doute allusion à la condamnation de la philo-

persécuté par les prétendus philosophes de Hollande, qui ne l'entendaient pas mieux, et qui, voyant de plus près sa gloire, haïssaient davantage sa personne. Il fut obligé de sortir d'Utrecht; il essuya l'accusation d'athéisme, dernière ressource des calomniateurs; et lui, qui avait employé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence d'un Dieu, fut soupçonné de n'en point reconnaître<sup>1</sup>.

Tant de persécutions supposaient un très grand mérite et une réputation éclatante : aussi avait-il l'un et l'autre. La raison perça même un peu dans le monde à travers les ténèbres de l'Ecole et les préjugés de la superstition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit qu'on voulut l'attirer en France par des récompenses. On lui proposa une pension de mille écus; il vint sur cette espérance, paya les frais de la patente, qui se vendait alors, n'eut point la pension, et s'en retourna philosophe dans sa solitude de Nord-Hollande, dans le temps que le grand Galilée, à l'âge de quatre-vingts ans, gémissait dans les prisons de l'Inquisition, pour avoir démontré le mouvement de la terre<sup>2</sup>.

sophie cartésienne dans la plupart des Universités, et à la défense qui fut faite de l'enseigner, après que les œuvres de Descartes eurent été mises à l'*Index*, en 1663.

1. Etant en Hollande, Descartes allait publier son premier écrit, un *Traité de la lumière*, dont la théorie reposait en partie sur le système de Copernic, lorsque la condamnation de Galilée l'arrêta. Il donna le *Discours sur la méthode*, en 1637, les *Méditations métaphysiques*, en 1641, les *Principes de philosophie*, en 1644. Ses doctrines firent grand bruit dans les milieux philosophiques. Si Mazarin refusa à Descartes une pension de 1.000 écus en 1648, la princesse Palatine le rechercha, et Christine de Suède voulut l'attirer à sa Cour. Mais, en même temps qu'il répondait aux objections de Hobbes, de Gassendi, d'Arnauld, etc., il avait peine à se défendre contre les théologiens jésuites et protestants, qui l'accusaient d'athéisme, malgré toutes les précautions prises par Descartes pour donner l'impression qu'il restait dans l'orthodoxie. C'est surtout pour échapper aux persécutions commençantes qu'il se réfugia en Suède.

2. Galilée, né à Pise en 1564, médecin, mathématicien, astronome, démontra que la pesanteur est la même pour tous les corps et décou-



Enfin, il mourut à Stockholm d'une mort prématurée et causée par un mauvais régime, au milieu de quelques savants, ses ennemis, et entre les mains d'un médecin qui le haïssait<sup>1</sup>.

La carrière du chevalier Newton a été toute différente. Il a vécu quatre-vingt-cinq ans<sup>2</sup>, toujours tranquille, heureux et honoré dans sa patrie. Son grand bonheur a été non seulement d'être né dans un pays libre, mais dans un temps où, les impertinences scolastiques étant bannies, la raison seule était cultivée; et le monde ne pouvait être que son écolier, et non son ennemi<sup>3</sup>.

Il vrit les lois du mouvement uniformément varié. Ses découvertes astronomiques donnèrent de nouvelles preuves du système de Copernic. Il fut cité à Rome, en 1615, par le tribunal de l'Inquisition; on lui défendit de professer désormais la doctrine de Copernic, comme « absurde et formellement hérétique, parce qu'elle est contraire aux Ecritures ». En 1633, après la publication de ses *Quatre Dialogues*, il fut mandé à Rome, où, cette fois, l'Inquisition l'obligea à prononcer l'abjuration suivante : « Moi, Galilée, dans la soixante-neuvième année de mon âge, ayant devant les yeux les saints Evangiles, que je touche de mes propres mains, j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur et l'hérésie du mouvement de la terre. » Il fut condamné à la détention, devint aveugle à soixante-quatorze ans et mourut en 1642, année de la naissance de Newton. Ce n'est qu'au xix<sup>e</sup> siècle que les œuvres de Galilée seront rayées de la liste des livres proscrits par l'*Index*.

1. Voir la *Vie de Descartes*, par Baillet, 2 vol., Paris, 1691. Ce médecin était M. Weulles, « ennemi juré de Descartes ». Baillet ajoute qu'on accusa « les grammairiens de la reine d'avoir employé le poison pour se défaire d'un homme qu'ils ne voyaient au-dessus d'eux qu'avec peine ».

2. Il était seulement dans sa quatre-vingt-cinquième année quand il mourut. Il était né le 25 décembre 1642.

3. En 1669, à l'âge de vingt-cinq ans, Newton était devenu professeur à l'Université de Cambridge; en 1672, membre de la Société Royale de Londres, qui s'empressa d'insérer dans son recueil un des écrits de Newton. En 1699, l'Académie des sciences de Paris inscrivit son nom parmi ceux des associés étrangers. En 1703, il fut élu président de la Société Royale de Londres, et cet honneur lui fut maintenu toute sa vie. En 1705, la reine Anne le créa chevalier.

Mort le 20 mars 1727, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il fut porté dans l'abbaye de Westminster, et son corps enterré près de l'entrée du chœur. Une épitaphe fut composée par Pope : « Isaacus Newtonus,



Une opposition singulière dans laquelle il se trouve avec Descartes, c'est que, dans le cours d'une si longue vie, il n'a eu ni passion ni faiblesse<sup>1</sup>. On peut admirer en cela Newton, mais il ne faut pas blâmer Descartes.

L'opinion publique, en Angleterre, sur ces deux philosophes est que le premier était un rêveur<sup>2</sup>, et que l'autre était un sage.

Très peu de personnes, à Londres, lisent Descartes, dont effectivement les ouvrages sont devenus inutiles; très peu lisent aussi Newton, parce qu'il faut être fort savant pour le comprendre. Cependant, tout le monde parle d'eux; on n'accorde rien au Français et on donne tout à l'Anglais. Quelques gens croient que, si on ne s'en tient plus à l'horreur du vide, si on sait que l'air est pesant, si on se sert de lunettes d'approche, on en a l'obligation à Newton. Il est ici l'Hercule de la Fable, à qui les ignorants attribuaient tous les faits des autres héros.

Dans une critique qu'on a faite à Londres du discours de M. de Fontenelle, on a osé avancer que Descartes n'était pas un grand géomètre. Ceux qui parlent ainsi peuvent se reprocher de battre leur nourrice<sup>3</sup>; Descartes a fait un aussi grand chemin, du point où il a trouvé la géométrie jusqu'au point où il l'a poussée, que Newton en a fait après lui. Il est le premier qui ait trouvé la manière de donner les équations algébriques des courbes. Sa géométrie, grâce à lui devenue aujourd'hui commune, était de son temps si profonde qu'aucun professeur n'osa entreprendre de l'expliquer, et qu'il n'y avait guère, en Hollande, que Schooten et, en France, que Fermat<sup>4</sup> qui l'entendissent.

quem immortalem testantur tempus, natura, cœlum, mortalem hoc marmor fatetur. »

1. Je supprime ici deux lignes sans importance.

2. *The Present State* (1728) parle des « chimeras of his own brain ».

3. La Bruyère parlait aussi de « ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice » (*Des Ouvr. de l'esprit*).

4. Fermat (1601-1655), conseiller au Parlement de Toulouse, con-

Il porta cet esprit de géométrie et d'invention dans la dioptrique<sup>1</sup>, qui devint, entre ses mains, un art tout nouveau. Et s'il s'y trompa en quelque chose, c'est qu'un homme qui découvre de nouvelles terres ne peut tout d'un coup en connaître toutes les propriétés. Ceux qui viennent après lui et qui rendent ces terres fertiles lui ont au moins l'obligation de la découverte.

Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de M. Descartes fourmillent d'erreurs. La géométrie était un guide que lui-même avait en quelque façon formé, et qui l'aurait conduit sûrement dans sa physique; cependant il abandonna, à la fin, ce guide, et se livra à l'esprit de système. Alors sa philosophie ne fut plus qu'un roman ingénieux, et tout au plus vraisemblable pour les ignorants. Il se trompa sur la nature de l'âme, sur les preuves de l'existence de Dieu, sur la matière, sur les lois du mouvement, sur la nature de la lumière. Il admit des idées innées, il inventa de nouveaux éléments, il créa un monde, il fit l'homme à sa mode; et on dit avec raison que l'homme de Descartes n'est, en effet, que celui de Descartes, fort éloigné de l'homme véritable. Il poussa ses erreurs métaphysiques jusqu'à prétendre que deux et deux ne font quatre que parce que Dieu l'a voulu ainsi<sup>2</sup>.

Mais ce n'est point trop dire qu'il était estimable même dans ses égarements. Il se trompa, mais ce fut au moins avec méthode et avec un esprit conséquent; il détruisit les chimères absurdes dont on infatuait la

sacrait ses loisirs à l'étude des sciences. Comme Descartes, il représentait les courbes par des équations. Fermat soutint même, tout à son honneur, une longue querelle avec Descartes, sur la question du calcul différentiel. Schooten traduisit en latin la géométrie de Descartes.

1. Partie de la physique qui traite de la lumière réfractée et des phénomènes qu'elle produit en traversant des milieux de densité différente.

2. « ... Ne quidem dicere ausim Deum facere non posse... ut unum et duo non sint tria. » (Lettre à Arnauld, 29 juin 1648.)

jeunesse depuis deux mille ans ; il apprit aux hommes de son temps à raisonner et à se servir contre lui-même de ses armes. S'il n'a pas payé en bonne monnaie, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse<sup>1</sup>.

Je ne crois pas qu'on ose, à la vérité, comparer en rien sa philosophie avec celle de Newton : la première est un essai, la seconde est un chef-d'œuvre. Mais celui qui nous a mis sur la voie de la vérité vaut peut-être celui qui a été depuis au bout de cette carrière.

Descartes donna la vue aux aveugles ; ils virent les fautes de l'antiquité et les siennes. La route qu'il ouvrit est, depuis lui, devenue immense. Le petit livre de Rohaut<sup>2</sup> a fait pendant quelque temps une physique complète ; aujourd'hui, tous les recueils des Académies de l'Europe<sup>3</sup> ne sont pas même un commencement de

1. Voir la lettre précédente et les lettres suivantes sur ces divers points. Noter l'hommage que Voltaire rend à Descartes et surtout à sa méthode, par où Descartes a donné l'instrument qui permettait de le dépasser, et par où l'on peut dire que le XVIII<sup>e</sup> siècle est cartésien.

2. Le physicien français Rohaut ou Rohault (1620-1672) fit des leçons publiques et écrivit un *Traité de physique* (1671) qui fut longtemps classique. Accusé de nier la transsubstantiation, il dut se justifier par des *Entretiens sur la philosophie*.

3. Voir la lettre 24 sur les Académies. Voltaire a porté à peu près le même jugement sur Descartes dans le *Dictionnaire philosophique* : « Toute sa physique est tombée, parce qu'elle n'est fondée ni sur la géométrie ni sur l'expérience. Ses *Recherches sur la dioptrique*..., ses travaux sur les lois du choc des corps... seront toujours, malgré les erreurs qui lui sont échappées, des monuments d'un génie extraordinaire ; et le petit livre connu sous le nom de *Géométrie de Descartes* lui assure la supériorité sur tous les mathématiciens de son temps. Il a eu longtemps une si prodigieuse réputation que La Fontaine, ignorant, à la vérité, mais écho de la voix publique, a dit de lui :

Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu

Chez les païens, et qui tient le milieu

Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme

Le tient tel de nos gens, franche bête de somme...

« Ce n'est guère que depuis l'année 1730 qu'on a commence de revenir, en France, de toutes les erreurs de cette philosophie chimérique, quand la géométrie et la physique expérimentale ont été plus culti-

système. En approfondissant cet abîme, il s'est trouvé infini. Il s'agit maintenant de voir ce que M. Newton a creusé dans ce précipice<sup>1</sup>.

vées. Le sort de Descartes en physique a été celui de Ronsard en poésie. »

1. Voltaire, plus tard, s'adonna davantage encore à l'étude de Newton et, en général, des sciences, surtout au temps de son séjour chez cette marquise du Châtelet, que l'âge impitoyable avait poussée de la vie galante à la vie savante, que Frédéric II appelait Vénus-Newton, et dont M<sup>me</sup> de Boufflers disait :

Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie,  
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,  
Les vers, le diamant, le biribi, l'optique,  
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,  
L'opéra, les procès, le bal et la physique.

Comme elle, Voltaire « se cassait la tête contre Newton ». La marquise lui abandonnera une galerie, dont il fera un laboratoire; il y rassemblera livres et instruments, y aura des préparateurs, vivra au milieu des fourneaux, des foyers, des sphères et des machines. Il concourut pour un prix de l'Académie des sciences, sur la question de la nature du feu. Sa dissertation, bien qu'elle n'ait pas obtenu le prix, qui fut donné à des antinewtoniens, n'était pas sans valeur. — La métaphore de l'*abîme infini* où Newton a creusé n'est pas des mieux venues.

---

## LETTRE XV

### Sur le système de l'attraction<sup>1</sup>.

Les découvertes du chevalier Newton, qui lui ont fait une réputation si universelle, regardent le système du monde, la lumière, l'infini en géométrie, et enfin la chronologie, à laquelle il s'est amusé pour se délasser.

Je vais vous dire (si je puis, sans verbiage) le peu que j'ai pu attraper de toutes ces sublimes idées.

A l'égard du système de notre monde, on disputait depuis longtemps sur la cause qui fait tourner et qui retient dans leurs orbites toutes les planètes, et sur celle qui fait descendre ici-bas tous les corps de la terre.

Le système de Descartes, expliqué et fort changé<sup>2</sup> depuis lui, semblait rendre une raison plausible de ces phénomènes, et cette raison paraissait d'autant plus vraie qu'elle est simple et intelligible à tout le monde. Mais, en philosophie, il faut se défier de ce qu'on croit entendre trop aisément, aussi bien que des choses qu'on n'entend pas.

La pesanteur, la chute accélérée des corps tombant sur la terre, la révolution des planètes dans leurs

1. Cette lettre a été profondément remaniée par Voltaire dans des éditions postérieures. Je cite, en appendice (p. 182 à 185), le long morceau qui fut plus tard substitué, comme début de la lettre, au fragment qui s'étend de « Les découvertes... » à « Mais en philosophie... ». La matière de la lettre est prise dans trois sources principales : une étude sur Newton, publiée à Londres, en 1728, par le docteur Pemberton; l'*Éloge de Newton*, par Fontenelle; les Lettres de Maupertuis à Voltaire, qui sont en grande partie perdues; on en trouvera dans l'édition Moland et dans F. Caussy, *Revue bleue*, 25 avril 1908. Voltaire s'est aussi reporté aux *Principia* de Newton.

2. Depuis Descartes, on avait fait, selon le mot de Maupertuis, divers « accommodements » à son système des tourbillons.

orbites, leur rotation autour de leur axe, tout cela n'est que du mouvement. Or, le mouvement ne peut être conçu que par impulsion. Donc tous ces corps sont poussés. Mais par quoi le sont-ils? Tout l'espace est plein; donc il est rempli d'une matière très subtile, puisque nous ne l'apercevons pas; donc cette matière va d'occident en orient, puisque c'est d'occident en orient que toutes les planètes sont entraînées. Aussi, de supposition en supposition et de vraisemblance en vraisemblance, on a imaginé un vaste tourbillon de matière subtile, dans lequel les planètes sont entraînées autour du soleil; on crée encore un autre tourbillon particulier, qui nage dans le grand, et qui tourne journellement autour de la planète. Quand tout cela est fait, on prétend que la pesanteur dépend de ce mouvement journalier, car, dit-on, la matière subtile qui tourne autour de notre petit tourbillon doit aller dix-sept fois plus vite que la terre; or, si elle va dix-sept fois plus vite que la terre, elle doit avoir incomparablement plus de force centrifuge, et repousser par conséquent tous les corps vers la terre. Voilà la cause de la pesanteur, dans le système cartésien.

Mais, avant que de calculer la force centrifuge et la vitesse de cette matière subtile, il fallait s'assurer qu'elle existât<sup>1</sup>, et, supposé qu'elle existe, il est encore démontré faux qu'elle puisse être la cause de la pesanteur.

M. Newton semble anéantir sans ressource tous ces tourbillons, grands et petits, et celui qui emporte les planètes autour du soleil, et celui qui fait tourner chaque planète sur elle-même.

Premièrement, à l'égard du prétendu petit tourbillon

1. « Rien n'est plus beau que l'idée de M. Descartes, qui voulait qu'on expliquât tout en physique par la matière et le mouvement; mais... il ne faut pas se permettre d'aller supposer des matières et des mouvements, sans autre raison que le besoin qu'on en a. » (MAUPERTUIS.)



de la terre, il est prouvé qu'il doit perdre petit à petit son mouvement; il est prouvé que, si la terre nage dans un fluide, ce fluide doit être de la même densité que la terre, et, si ce fluide est de la même densité, tous les corps que nous remuons doivent éprouver une résistance extrême, c'est-à-dire qu'il faudrait un levier de la longueur de la terre pour soulever le poids d'une livre.

2° A l'égard des grands tourbillons, ils sont encore plus chimériques. Il est impossible de les accorder avec les règles de Képler, dont la vérité est démontrée. M. Newton fait voir que la révolution du fluide dans lequel Jupiter est supposé entraîné, n'est pas avec la révolution du fluide de la terre comme la révolution de Jupiter est avec celle de la terre.

Il prouve que, toutes les planètes faisant leurs révolutions dans des ellipses, et par conséquent étant bien plus éloignées les unes des autres dans leurs *aphélies*<sup>1</sup> et bien plus proches dans leurs périhélies, la terre, par exemple, devrait aller plus vite quand elle est plus près de Vénus et de Mars, puisque le fluide qui l'emporte, étant alors plus pressé, doit avoir plus de mouvement; et cependant c'est alors même que le mouvement de la terre est plus ralenti.

Il prouve qu'il n'y a point de matière céleste qui aille d'occident en orient, puisque les comètes traversent ces espaces tantôt de l'orient à l'occident, tantôt du septentrion au midi.

Enfin, pour mieux trancher encore, s'il est possible, toute difficulté, il prouve ou du moins rend fort probable, et même par des expériences, que le plein est impossible, et il nous ramène le vide, qu'Aristote et Descartes avaient banni du monde<sup>2</sup>.

1. L'aphélie est le point de l'orbite d'une planète où elle est le plus éloignée du soleil (ἀπό, marquant éloignement, ἥλιος, soleil). Au contraire, le périhélie est l'extrémité du grand axe de l'orbite d'une planète la plus voisine du soleil (περί, à l'entour de).

2. Voltaire se souvient sans doute ici de Fontenelle : « L'attraction

Ayant, par toutes ces raisons et par beaucoup d'autres encore, renversé les tourbillons du Cartésianisme, il désespérait de pouvoir connaître jamais s'il y a un principe secret dans la nature, qui cause à la fois le mouvement de tous les corps célestes et qui fait la pesanteur sur la terre. S'étant retiré, en 1666, à la campagne, près de Cambridge, un jour qu'il se promenait dans son jardin et qu'il voyait des fruits tomber d'un arbre<sup>1</sup>, il se laissa aller à une méditation profonde sur cette pesanteur dont tous les philosophes ont cherché si longtemps la cause en vain, et dans laquelle le vulgaire ne soupçonne pas même de mystère<sup>2</sup>. Il se dit à lui-même : « De quelque hauteur dans notre hémisphère que tombassent ces corps, leur chute serait certainement dans la progression découverte par Galilée; et les espaces parcourus par eux seraient comme les carrés des temps. Ce pouvoir qui fait descendre les corps graves est le même, sans aucune diminution sensible, à quelque profondeur qu'on soit dans la terre et sur la plus haute montagne. Pourquoi ce pouvoir ne s'étendrait-il pas jusqu'à la lune? Et, s'il est vrai qu'il pénètre jusque-là, n'y a-t-il pas grande apparence que ce pouvoir la retient dans son orbite et détermine son mouvement? Mais, si la lune obéit à ce principe, quel qu'il soit, n'est-il pas encore très raisonnable de croire que les autres planètes y sont également soumises?

« Si ce pouvoir existe, il doit (ce qui est prouvé d'ailleurs) augmenter en raison renversée des carrés des

et le vide, bannis de la physique de Descartes,... y reviennent, ramenés par Newton. »

1. Voltaire, qui suit ici de très près le récit de Pemberton, ajoute de lui-même l'anecdote fameuse de la pomme. Voltaire tenait ce détail, nous dit-il ailleurs (*Elém. de la philos. de Newton*), de M<sup>me</sup> Conduit, femme du neveu de Newton.

2. « Le peuple n'est point étonné lorsqu'il voit un corps en mouvement communiquer ce mouvement à d'autres; l'habitude qu'il a de voir ce phénomène l'empêche d'en apercevoir le merveilleux. » (MAUPERTUIS.)

distances. Il n'y a donc plus qu'à examiner le chemin que ferait un corps grave en tombant sur la terre d'une hauteur médiocre, et le chemin que ferait dans le même temps un corps qui tomberait de l'orbite de la lune. Pour en être instruit, il ne s'agit plus que d'avoir la mesure de la terre et la distance de la lune à la terre. »

Voilà comment M. Newton raisonna. Mais on n'avait alors en Angleterre que de très fausses mesures de notre globe ; on s'en rapportait à l'estime incertaine des pilotes, qui comptaient soixante milles d'Angleterre pour un degré<sup>1</sup>, au lieu qu'il en fallait compter près de soixante et dix. Ce faux calcul ne s'accordant pas avec les conclusions que M. Newton voulait tirer, il les abandonna. Un philosophe médiocre et qui n'aurait eu que de la vanité, eût fait cadrer comme il eût pu la mesure de la terre avec son système. M. Newton aima mieux abandonner alors son projet. Mais, depuis que M. Picart eut mesuré la terre exactement, en traçant cette méridienne qui fait tant d'honneur à la France, M. Newton reprit ses premières idées, et il trouva son compte avec le calcul de M. Picart<sup>2</sup>.

C'est une chose qui me paraît toujours admirable, qu'on ait découvert de si sublimes vérités avec l'aide d'un quart de cercle et d'un peu d'arithmétique.

La circonférence de la terre est de cent vingt-trois

1. On compte aujourd'hui 111 kil. 111 mètres au degré. Le mille terrestre anglais valant 1 kil. 609 mètres, 70 milles terrestres anglais donnent à peine un peu plus d'un degré (112 kil. 630 m.). Le mille marin, valant 1 kil. 852 m., donne un total de 129 kil. 640 mètres.

2. L'astronome français Jean Picart (1620-1682), successeur de Gassendi dans la chaire d'astronomie au Collège de France, a développé la précision dans les méthodes d'observation par des découvertes importantes (micromètre, niveau à bulle d'air et à lunettes, etc.). Il a imaginé et mis en pratique avec succès les méthodes de vérification qu'exigent les instruments astronomiques, et déterminé la mesure d'un degré du méridien avec une grande exactitude. Pour faire profiter l'astronomie des observations de Tycho-Brahé, il fit, en 1671, le voyage d'Uranienbourg, afin de déterminer la latitude et la longitude de cet observatoire. Il contribua à l'établissement de l'observatoire de Paris.

millions deux cent quarante-neuf mille six cents pieds de Paris<sup>1</sup>. De cela seul peut suivre tout le système de l'attraction.

On connaît la circonférence de la terre, on connaît celle de l'orbite de la lune, et le diamètre de cet orbite. La révolution de la lune dans cet orbite se fait en vingt-sept jours, sept heures, quarante-trois minutes. Donc il est démontré que la lune, dans son mouvement moyen, parcourt cent quatre-vingt-sept mille neuf cent soixante pieds de Paris par minute; et, par un théorème connu, il est démontré que la force centrale qui ferait tomber un corps de la hauteur de la lune, ne le ferait tomber que de quinze pieds de Paris dans la première minute<sup>2</sup>.

Maintenant, si la règle par laquelle les corps pèsent, gravitent, s'attirent en raison inverse des carrés des distances est vraie, si c'est le même pouvoir qui agit suivant cette règle dans toute la nature, il est évident que, la terre étant éloignée de la lune de soixante demi-diamètres, un corps grave doit tomber sur la terre de quinze pieds dans la première seconde, et de cinquante-quatre mille pieds dans la première minute.

Or est-il qu'un corps grave tombe, en effet, de quinze pieds dans la première seconde, et parcourt dans la première minute cinquante-quatre mille pieds, lequel nombre est le carré de soixante multiplié par quinze; donc les corps pèsent en raison inverse des carrés des distances; donc le même pouvoir fait la pesanteur sur la terre et retient la lune dans son orbite.

Etant donc démontré que la lune pèse sur la terre, qui est le centre de son mouvement particulier, il est

1. Ce nombre paraît pris directement dans Newton, qui précise bien : « pedom Parisiensium ». Le pied de Paris valait 32 centimètres 4 millimètres.

2. Newton donne quinze pieds et demi. Fontenelle, à qui Voltaire emprunte sans doute ce renseignement, dit, au contraire, quinze pieds.

démontré que la terre et la lune pèsent sur le soleil, qui est le centre de leur mouvement annuel.

Les autres planètes doivent être soumises à cette loi générale, et, si cette loi existe, ces planètes doivent suivre les règles trouvées par Képler. Toutes ces règles, tous ces rapports sont en effet gardés par les planètes avec la dernière exactitude. Donc le pouvoir de la gravitation fait peser toutes les planètes vers le soleil, de même que notre globe. Enfin, la réaction de tout corps étant proportionnelle à l'action, il demeure certain que la terre pèse à son tour sur la lune, et que le soleil pèse sur l'une et sur l'autre, que chacun des satellites de Saturne pèse sur les quatre, et les quatre sur lui, tous cinq sur Saturne, Saturne sur tous; qu'il en est ainsi de Jupiter, et que tous ces globes sont attirés par le soleil, réciproquement attiré par eux<sup>1</sup>.

Ce pouvoir de gravitation agit à proportion de la matière que renferment les corps; c'est une vérité que M. Newton a démontrée par des expériences. Cette nouvelle découverte a servi à faire voir que le soleil, centre de toutes les planètes, les attire toutes en raison directe de leurs masses, combinées avec leur éloignement. De là, s'élevant par degrés jusqu'à des connaissances qui semblaient n'être pas faites pour l'esprit humain, il ose calculer combien de matière contient le soleil, et combien il s'en trouve dans chaque planète; et ainsi il fait voir que, par les simples lois de la mécanique, chaque globe céleste doit être nécessairement à la place où il est<sup>2</sup>.

1. Voltaire s'inspire ici directement de Fontenelle : « Ainsi chacun des cinq satellites de Saturne pèse sur les quatre autres, et les quatre autres sur lui; tous les cinq pèsent sur Saturne, et Saturne sur eux : le tout ensemble pèse sur le soleil, et le soleil sur ce tout. »

2. Voltaire garde un souvenir très précis de ses lectures. Pember-ton dit qu'on eût considéré comme folie « to have conjectured that our faculties should ever have reached so far ». Newton écrit : « Innotescit etiam quantitas materiæ in planetis singulis. » Maupertuis dit que « les planètes doivent décrire les courbes qu'elles décrivent ». Voltaire s'est livré à un habile travail de mosaïque.

Son seul principe des lois de la gravitation rend raison de toutes les inégalités apparentes dans le cours des globes célestes. Les variations de la lune deviennent une suite nécessaire de ces lois. De plus, on voit évidemment pourquoi les nœuds de la lune font leur révolution en dix-neuf ans, et ceux de la terre dans l'espace d'environ vingt-six mille années. Le flux et le reflux de la mer est encore un effet très simple de cette attraction. La proximité de la lune dans son plein et quand elle est nouvelle, et son éloignement dans ses quartiers, combinés avec l'action du soleil, rendent une raison sensible de l'élévation et de l'abaissement de l'Océan<sup>1</sup>.

Après avoir rendu compte, par sa sublime théorie, du cours et des inégalités des planètes, il assujettit les comètes au frein de la même loi. Ces feux, si longtemps inconnus, qui étaient la terreur du monde et l'écueil de la philosophie, placés par Aristote au-dessous de la lune, et renvoyés par Descartes au-dessus de Saturne<sup>2</sup>, sont mis enfin à leur véritable place par Newton.

Il prouve que ce sont des corps solides, qui se meuvent dans la sphère de l'action du soleil, et décrivent une ellipse si excentrique et si approchante de la parabole<sup>3</sup> que certaines comètes doivent mettre plus de cinq cents ans dans leur révolution.

M. Halley<sup>4</sup> croit que la comète de 1680 est la même qui

1. Voir, sur ce point, le début de la Lettre 14, p. 160 et 161.

2. Voltaire se souvient de Bayle, *Pensées sur la comète*, et de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*.

3. Il faut entendre par là une courbe plane du second degré présentant une double branche infinie; elle résulte de la section d'un cône par un plan parallèle à son côté.

4. Le grand astronome anglais Edmond Halley (1656-1742) a démontré que les comètes sont des astres de notre système solaire, assujettis aux mêmes lois que les planètes, mais décrivant des ellipses très allongées. Il prédit en 1705, pour le commencement de 1759, le retour d'une comète qui fut découverte à Paris par Messier; on la nomme *comète de Halley*; sa révolution a une durée de 75 ans et demi. — Bernoulli, dont Voltaire parle plus bas, fut moins heureux dans sa prédiction; de là le ton badin de Voltaire à son égard.



parut du temps de Jules César. Celle-là surtout sert plus qu'une autre à faire voir que les comètes sont des corps durs et opaques; car elle descendit si près du soleil qu'elle n'en était éloignée que d'une sixième partie de son disque; elle dut, par conséquent, acquérir un degré de chaleur deux mille fois plus violent que celui du fer le plus enflammé. Elle aurait été dissoute et consommée en peu de temps, si elle n'avait pas été un corps opaque. La mode commençait alors de deviner le cours des comètes. Le célèbre mathématicien Jacques Bernoulli<sup>1</sup> conclut, par son système, que cette fameuse comète de 1680 reparaitrait le 17 mai 1719. Aucun astronome de l'Europe ne se coucha cette nuit du 17 mai, mais la fameuse comète ne parut point. Il y a au moins plus d'adresse, s'il n'y a plus de sûreté, à lui donner cinq cent soixante-quinze ans pour revenir. Un géomètre anglais, nommé Wilston, non moins chimérique que géomètre, a sérieusement affirmé<sup>2</sup> que, du temps du déluge, il y avait eu une comète qui avait inondé notre globe, et il a eu l'injustice de s'étonner qu'on<sup>3</sup> se soit moqué de lui. L'antiquité pensait à peu près dans le goût de Wilston; elle croyait que les comètes étaient toujours les avant-courrières de quelque grand malheur sur la terre. Newton, au contraire, soupçonne qu'elles sont très bienfaisantes, et que les fumées qui en sortent ne servent qu'à secourir et vivifier les planètes qui s'imbibent, dans leur cours, de toutes ces particules que le soleil a détachées des comètes. Ce sentiment est du moins plus probable que l'autre.

Ce n'est pas tout. Si cette force de gravitation, d'attraction, agit dans tous les globes célestes, elle agit sans doute sur toutes les parties de ces globes; car, si les corps s'attirent en raison de leurs masses, ce ne peut être qu'en raison de la quantité de leurs parties; et si ce

1. Voir, sur les Bernoulli, la Lettre 17, p. 194.

2. Dans *The Cause of the Deluge demonstrated* (1714).

3. Par exemple, Swift.

pouvoir est logé dans le tout, il l'est sans doute dans la moitié, il l'est dans le quart, dans la huitième partie, ainsi jusqu'à l'infini. De plus, si ce pouvoir n'était pas également dans chaque partie, il y aurait toujours quelques côtés du globe qui graviteraient plus que les autres, ce qui n'arrive pas. Donc ce pouvoir existe réellement dans toute la matière, et dans les plus petites particules de la matière.

Ainsi, voilà l'attraction qui est le grand ressort qui fait mouvoir toute la nature.

Newton avait bien prévu, après avoir démontré l'existence de ce principe, qu'on se révolterait contre ce seul nom. Dans plus d'un endroit de son livre il précautionne<sup>1</sup> son lecteur contre l'attraction même, il l'avertit de ne la pas confondre avec les qualités occultes des anciens<sup>2</sup>, et de se contenter de connaître qu'il y a dans tous les corps une force centrale<sup>3</sup> qui agit d'un bout de l'univers à l'autre sur les corps les plus proches et sur les plus éloignés, suivant les lois immuables de la mécanique.

Il est étonnant qu'après les protestations solennelles de ce grand philosophe, M. Saurin<sup>4</sup> et M. de Fontenelle<sup>5</sup>,

1. Prémunir, mettre en garde contre. « C'est aux hommes à se précautionner contre les erreurs où ils peuvent être jetés par d'autres hommes. » (FONTENELLE, *Oracles*, I, 5.)

2. Voltaire se souvient de Maupertuis : « Le mot d'attraction a effarouché les esprits ; plusieurs ont craint de voir renaître dans la philosophie la doctrine des qualités occultes. »

3. Par là il faut entendre force centripète.

4. Le géomètre Joseph Saurin, né en 1655 dans la principauté d'Orange, mort en 1737, se distingua d'abord comme prédicateur protestant, puis dut s'exiler en Suisse, abandonner ce pays par suite d'une condamnation pour vol, retourna en France, où il fut converti au catholicisme par Bossuet en 1690, et reçut une pension de Louis XIV. Dès lors, il s'appliqua aux mathématiques, travailla, de 1702 à 1708, au *Journal des savants*, et entra à l'Académie des sciences en 1707. Il a laissé dans le recueil de cette Académie plusieurs Mémoires très savants sur les courbes et sur la pesanteur.

5. Bernard Le Bovier de Fontenelle (1657-1757), avocat, puis poète dramatique, partisan des modernes contre les anciens, auteur spirituel de poésies pastorales, philosophe d'une grande indépendance

qui eux-mêmes méritent ce nom, lui aient reproché nettement les chimères du péripatétisme : M. Saurin, dans les Mémoires de l'Académie de 1709, et M. de Fontenelle, dans l'Eloge même de M. Newton.

Presque tous les Français, savants et autres, ont répété ce reproche. On entend dire partout : « Pourquoi Newton ne s'est-il pas servi du mot d'impulsion, que l'on comprend si bien, plutôt que du terme d'attraction, que l'on ne comprend pas ? »

Newton aurait pu répondre à ces critiques : « Premièrement, vous n'entendez pas plus le mot d'impulsion que celui d'attraction, et, si vous ne concevez pas pourquoi un corps tend vers le centre d'un autre corps, vous n'imaginez pas plus par quelle vertu un corps en peut pousser un autre.

« Secondement, je n'ai pas pu admettre l'impulsion ; car il faudrait, pour cela, que j'eusse connu qu'une matière céleste pousse, en effet, les planètes ; or, non seulement je ne connais point cette matière, mais j'ai prouvé qu'elle n'existe pas<sup>1</sup>.

« Troisièmement, je ne me sers du mot d'attraction que pour exprimer un effet que j'ai découvert dans la nature, effet certain et indisputable d'un principe inconnu, qualité inhérente dans la matière, dont de plus habiles que moi trouveront, s'ils peuvent, la cause<sup>2</sup>.

d'esprit, donna, en 1683, des *Dialogues des morts*, œuvre remplie de pensées fines, en 1686, des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, puis une *Histoire des oracles*, qui lui firent définitivement sa place. Secrétaire de l'Académie des sciences en 1699, il se dévoua à sa fonction : son *Histoire de l'Académie des sciences* et ses *Eloges des académiciens* sont des chefs-d'œuvre. Il vulgarisa avec art les travaux des savants. Il a servi de lien entre le <sup>xvii</sup>e et le <sup>xviii</sup>e siècle.

1. En fait, Newton se borna à réfuter la conception cartésienne de la matière subtile et de l'impulsion ; après avoir expliqué les phénomènes par la loi de l'attraction, il admit qu'on puisse imaginer l'hypothèse d'une nouvelle sorte de matière subtile, qui réduise l'attraction à l'impulsion. Mais il considère que ce serait là sortir du domaine de la science.

2. Encore un souvenir de Maupertuis : « Il a souvent averti qu'il

— Que nous avez-vous donc appris, insiste-t-on encore, et pourquoi tant de calculs pour nous dire ce que vous-même ne comprenez pas ?

— Je vous ai appris, pourrait continuer Newton, que la mécanique des forces centrales fait peser tous les corps à proportion de leur matière, que ces forces centrales font seules mouvoir les planètes et les comètes dans des proportions marquées. Je vous démontre qu'il est impossible qu'il y ait une autre cause de la pesanteur et du mouvement de tous les corps célestes ; car, les corps graves tombant sur la terre selon la proportion démontrée des forces centrales, et les planètes achevant leurs cours suivant ces mêmes proportions, s'il y avait encore un autre pouvoir qui agit sur tous ces corps, il augmenterait leurs vitesses ou changerait leurs directions. Or, jamais aucun de ces corps n'a un seul degré de mouvement, de vitesse, de détermination qui ne soit démontré être l'effet des forces centrales. Donc il est impossible qu'il y ait un autre principe. »

Qu'il me soit permis de faire parler encore un moment Newton. Ne sera-t-il pas bien reçu à dire : « Je suis dans un cas bien différent des anciens. Ils voyaient, par exemple, l'eau monter dans les pompes, et ils disaient<sup>1</sup> : « L'eau monte parce qu'elle a horreur du vide. » Mais moi je suis dans le cas de celui qui aurait remarqué le premier que l'eau monte dans les pompes, et qui laisserait à d'autres le soin d'expliquer la cause de cet effet. L'anatomiste qui a dit le premier que le bras se remue parce que les muscles se contractent, enseigna aux hommes une vérité incontestable ; lui en aura-t-on moins d'obligation parce qu'il n'a pas su pourquoi les muscles se

n'employait ce terme que pour désigner un fait, et non point une cause..., laissant à des philosophes plus sublimes la recherche de la cause de cette tendance. »

1. Nous n'avons pas de témoignage que les anciens Romains ou Grecs aient tenu ce raisonnement. Il s'agit ici des hommes du moyen âge.

contractent? La cause du ressort de l'air est inconnue, mais celui qui a découvert ce ressort a rendu un grand service à la physique. Le ressort que j'ai découvert était plus caché, plus universel; ainsi, on doit m'en savoir plus de gré. J'ai découvert une nouvelle propriété de la matière, un des secrets du Créateur; j'en ai calculé, j'en ai démontré les effets; peut-on me chicaner sur le nom que je lui donne?

« Ce sont les tourbillons qu'on peut appeler une qualité occulte, puisqu'on n'a jamais prouvé leur existence. L'attraction, au contraire, est une chose réelle, puisqu'on en démontre les effets, et qu'on en calcule les proportions. La cause de cette cause est dans le sein de Dieu. *Procedes huc, et non ibis amplius*<sup>1</sup>. »

### Appendice à la lettre 15<sup>1</sup>.

Je n'entrerai point, ici, dans une explication mathématique de ce qu'on appelle l'attraction ou la gravitation<sup>3</sup> :

1. En réalité, la Vulgate porte : « Usque huc venies, et non procedes amplius. » (*Job*, 27.) « Tu viendras jusque-là, mais tu ne t'avanceras pas plus loin. » Voltaire reprit, trente ans plus tard, cette citation, avec une inexactitude pareille; ce qui lui attira la raillerie du chanoine Guénée dans ses *Lettres portugaises* : « *Non ibis amplius!* Si vous nous donnez ce latin, Monsieur, pour du latin de la Vulgate, c'est une petite méchanceté que vous faites à la Vulgate. La Vulgate, quoique barbare, selon vous, n'a pas poussé la barbarie jusque-là... Ce latin serait-il donc du vôtre? Il est un peu plat. Ah! Monsieur, *Non ibis, non ibis amplius!* c'est le latin qu'on entend en prenant des chevaux aux postes de Pologne. » Voltaire, indépendamment d'autres *Lettres philosophiques* que cette lettre 15, est souvent revenu sur Newton. Voir ses *Éclaircissements nécessaires sur les éléments de la philosophie de Newton*, et ses *Réponses aux principales objections qui ont été faites en France contre la philosophie de Newton*.

2. Voir la note 1 de la Lettre 15, p. 170.

3. Voir l'ouvrage, déjà cité, de E. Saigey, *les Sciences au dix-huitième siècle, la physique de Voltaire*, et J. Bertrand, *les Fondateurs de l'astronomie moderne*.

Si, par exemple, la lune ne tombe pas sur la terre, quoiqu'elle p.



je me borne à l'histoire de cette nouvelle propriété de la matière<sup>1</sup>, devinée longtemps avant Newton et démontrée par lui; c'est donner en quelque sorte l'histoire d'une création nouvelle.

Copernic<sup>2</sup>, ce Christophe Colomb de l'astronomie, avait à peine appris aux hommes le véritable ordre de l'univers, si longtemps défigurée; il avait à peine fait voir que la terre tourne et sur elle-même et dans un espace immense, lorsque tous les docteurs firent à peu près la même objection que leurs devanciers avaient faites contre les antipodes. Saint Augustin, en niant ces antipodes, avait dit : *Eh quoi! ils auraient donc la tête en bas et ils tomberaient dans le ciel!* Les docteurs disaient à Copernic : *Si la terre tournait sur elle-même, toutes ses parties se détacheraient et tomberaient dans le ciel.* « Il est certain que la terre tourne, répondit Copernic, et que ses parties ne s'envolent pas; il faut donc qu'une puissance les dirige toutes vers le centre de la terre; et probablement, dit-il, cette propriété existe dans tous les globes, dans le soleil, dans la lune, dans les étoiles; c'est un attribut donné à la matière par la divine Providence. » C'est ainsi qu'il s'explique dans son premier

soit sollicitée par la *gravitation*, c'est qu'elle est repoussée par une force centrifuge. Ces deux forces (gravitation et force centrifuge) se compensent et, en se compensant, font décrire à la lune une courbe elliptique autour de la terre, centre de l'attraction. C'est de cette façon que les satellites circulent autour des planètes, et que les planètes circulent autour du soleil, entraînant avec elles leur système de satellites. Tel est l'essentiel du système planétaire de Newton; il repose sur ce principe que les molécules de la matière s'attirent en raison directe des masses et en raison inverse des carrés des distances.

1. Voltaire veut dire que cette propriété-là est nouvellement connue.

2. Copernic (1473-1543), médecin, mathématicien, astronome, né à Thorn, étudia à Cracovie et à Bologne. Convaincu de la fausseté des idées de Ptolémée, qui avait nié la rotation et la révolution de la terre, il publia en 1543 son traité *De orbium cœlestium revolutionibus*, où il exposait que le soleil est le centre de l'univers, que la terre est une planète et que les planètes tournent autour du soleil. Il ne publia cet ouvrage qu'avec les plus grandes précautions, et le dédia au pape Paul III, « afin de se garantir des morsures de la calomnie ».



livre *Des révolutions célestes*, sans avoir osé ni peut-être pu aller plus loin.

Képler<sup>1</sup>, qui suivit Copernic et qui perfectionna l'admirable découverte du vrai système du monde, approcha un peu du système de la pesanteur universelle. On voit, dans son traité de l'étoile de Mars, des veines encore mal formées de cette mine dont Newton a tiré son or. Képler admet non seulement une tendance de tous les corps terrestres au centre, mais aussi des astres les uns vers les autres. Il ose entrevoir et dire que si la terre et la lune n'étaient pas retenues dans leurs orbites, elles s'approcheraient l'une de l'autre, elles s'uniraient<sup>2</sup>. Cette vérité étonnante était obscurcie chez lui de tant de nuances et de tant d'erreurs, qu'on a dit qu'il l'avait devinée par instinct<sup>3</sup>.

1. Képler (1571-1620), professeur à Gratz (Styrie), d'où il fut chassé parce que protestant, fut appelé à Prague par l'astronome Tycho-Brahé, et, à la mort de ce savant, il le remplaça comme astronome de la Cour, aux appointements de 15.000 florins, qui lui furent toujours mal payés. Il fut ensuite professeur à Linz : c'est de là qu'il fut appelé pour sauver du bûcher sa mère, accusée de sorcellerie. Il mourut à Ratisbonne, dans un des voyages qu'il était obligé de faire pour solliciter les paiements arriérés de ses pensions, ne laissant que 22 écus, un habit et deux chemises.

2. Copernic et Tycho-Brahé avaient conservé une partie des « cercles » de Ptolémée. Alors qu'on plaçait les centres des orbites des planètes en dehors du soleil, en un point vide de matière, Képler soutint que les mouvements planétaires devaient être rapportés au centre du soleil vrai. Il détermina les lois du mouvement des planètes. Il était ainsi trop près de leur cause, c'est-à-dire de la loi newtonienne, pour ne pas la chercher. Aussi le voit-on faire résider la force motrice dans le soleil, et comparer l'action de cette force au flux de lumière qui émane de cet astre, dire qu'il y a affection mutuelle entre les corps, et que cette attraction, qu'il assimile à celle d'un aimant, est proportionnelle à la masse. Mais on est surpris que la comparaison qu'il établit entre l'attraction et la lumière ne l'ait pas conduit à la loi de la raison inverse du carré des distances. Les notions mécaniques étaient peu avancées à cette époque, et ce fut sans doute pour cette cause que Képler laissa à Newton la gloire de découvrir le principe de la gravitation universelle.

3. Képler mêlait, en effet, aux découvertes les plus belles des disser-

Cependant, le grand Galilée<sup>1</sup>, partant d'un principe plus mécanique, examinait quelle est la chute des corps sur la terre, comment et en quelle proportion cette chute s'accélère; et le chancelier Bacon voulait qu'on expérimentât si ces chutes se faisaient également aux plus grandes profondeurs et aux plus grandes hauteurs où l'on pût atteindre.

Il est bien singulier que Descartes, le plus grand géomètre de son temps, ne se soit pas servi de ce fil dans le labyrinthe qu'il s'était bâti lui-même. On ne trouve nulle trace de ces vérités dans ses ouvrages; aussi n'est-il pas surprenant qu'il se soit égaré. Il voulut créer un univers; il fit une philosophie comme on fait un bon roman: tout parut vraisemblable, et rien ne fut vrai. Il imagina des éléments, des tourbillons<sup>2</sup> qui semblaient rendre une raison plausible de tous les mystères de la nature<sup>3</sup>.

tations bizarres sur les idées pythagoriciennes concernant les propriétés mystiques des nombres et la musique des corps célestes; d'autres, relatives à l'influence des astres sur la vie des hommes, etc.

1. Voir, à la lettre précédente (p. 164 et 165), ce qui est dit de Galilée.

2. Nous avons vu plus haut (p. 160, note 2) ce qu'il faut entendre par là.

3. Voir la suite dans le corps de la lettre, à: « Mais en philosophie... », p. 170.

---

## LETTRE XVI

### Sur l'optique de M. Newton<sup>1</sup>.

Un nouvel univers a été découvert par les philosophes du dernier siècle, et ce monde nouveau était d'autant plus difficile à connaître qu'on ne se doutait pas même qu'il existât. Il semblait aux plus sages que c'était une témérité d'oser seulement songer qu'on pût deviner par quelles lois les corps célestes se meuvent, et comment la lumière agit.

Galilée, par ses découvertes astronomiques, Képler, par ses calculs, Descartes<sup>2</sup>, au moins dans sa Dioptrique<sup>3</sup>, et Newton, dans tous ses ouvrages, ont vu la mécanique des ressorts du monde. Dans la géométrie, on a assujetti l'infini au calcul. La circulation du sang dans les animaux et de la sève dans les végétales<sup>4</sup> a changé pour nous la nature. Une nouvelle manière d'exister a été donnée aux corps dans la machine pneumatique. Les objets se sont rapprochés de nos yeux à l'aide des télescopes. Enfin, ce que Newton a découvert sur la lumière est digne de tout ce que la curiosité des hommes pouvait attendre de plus hardi après tant de nouveautés.

Jusqu'à Antonio de Dominis<sup>5</sup>, l'arc-en-ciel avait paru un miracle inexplicable; ce philosophe devina que

1. C'est encore Pemberton qui est la source principale de cette lettre.

2. Sur Galilée, Képler, Descartes, voir les *Lettres* précédentes et les commentaires.

3. La dioptrique est cette partie de la physique qui traite de la lumière réfractée et des phénomènes qu'elle produit en traversant des milieux de densité différente.

4. Le substantif végétale au sens de végétal n'est plus employé aujourd'hui. Ambroise Paré écrivait : « L'extraction de la quintessence des végétales. » C'est de cet emploi de *végétale* que les Anglais ont tiré *vegetables* au sens de légumes.

5. Marc-Antoine de Dominis (1566-1624), prêtre et savant, vécut en

c'était un effet nécessaire de la pluie et du soleil. Descartes rendit son nom immortel par l'explication mathématique de ce phénomène si naturel; il calcula les réflexions<sup>1</sup> et les réfractions<sup>2</sup> de la lumière dans les gouttes de pluie, et cette sagacité eut alors quelque chose de divin.

Mais qu'aurait-il dit si on lui avait fait connaître qu'il se trompait sur la nature de la lumière; qu'il n'avait aucune raison d'assurer que c'était un corps globuleux; qu'il est faux que cette matière, s'étendant par tout l'univers, n'attende, pour être mise en action, que d'être poussée par le soleil, ainsi qu'un long bâton qui agit à un bout quand il est pressé par l'autre; qu'il est très vrai qu'elle est dardée par le soleil, et qu'enfin la lumière est transmise du soleil à la terre en près de sept minutes, quoique un boulet de canon, conservant toujours sa vitesse, ne puisse faire ce chemin qu'en vingt-cinq années<sup>3</sup>?

Quel eût été son étonnement si on lui avait dit : « Il est faux que la lumière se réfléchisse directement en rebondissant sur les parties solides des corps; il est faux que ces corps soient transparents quand ils ont des pores larges; et il viendra un homme qui démontrera ces paradoxes, et qui anatomisera un seul rayon de lumière avec plus de dextérité que le plus habile artiste ne dissèque le corps humain<sup>4</sup>! »

Italie et en Angleterre. Compromis dans des discussions théologiques, il fut enfermé, par ordre du pape Urbain VIII, au château Saint-Ange, où il mourut. L'Inquisition fit brûler son corps avec ses écrits. Il a ébauché la théorie de l'arc-en-ciel dans un ouvrage paru, en 1611, à Venise, *De radiis visis et lucis*...

1. La réflexion est le phénomène qui a lieu lorsqu'un corps doué d'une certaine vitesse en rencontre un autre qui lui fait obstacle, et qui le force de suivre une autre direction.

2. Il y a réfraction quand les rayons lumineux obliques, traversant certains corps diaphanes, subissent un changement de direction et se trouvent brisés à l'endroit où ils pénètrent dans ces corps.

3. Voir ce que nous avons dit plus haut (p. 161, note 2) de la vitesse et de la nature de la lumière.

4. Voltaire s'est encore souvenu de Fontenelle : « L'objet perpétuel

Cet homme est venu. Newton, avec le seul secours du prisme<sup>1</sup>, a démontré aux yeux que la lumière est un amas de rayons colorés qui, tous ensemble, donnent la couleur blanche. Un seul rayon est divisé par lui en sept rayons, qui viennent tous se placer sur un linge ou sur un papier blanc dans leur ordre, l'un au-dessus de l'autre et à d'inégales distances. Le premier est couleur de feu ; le second, citron ; le troisième, jaune ; le quatrième, vert ; le cinquième, bleu ; le sixième, indigo ; le septième, violet<sup>2</sup>. Chacun de ces rayons, tamisé ensuite par cent autres prismes, ne changera jamais la couleur qu'il porte, de même qu'un or épuré ne change plus dans les creusets. Et, pour surabondance de preuve que chacun de ces rayons élémentaires porte en soi ce qui fait sa couleur à nos yeux, prenez un petit morceau de bois jaune, par exemple, et exposez-le au rayon couleur de feu : ce bois se teint à l'instant en couleur de feu ; exposez-le au rayon vert : il prend la couleur verte ; et ainsi du reste.

Quelle est donc la cause des couleurs dans la nature ? Rien autre chose que la disposition des corps à réfléchir

de l'optique de Newton est l'anatomie de la lumière... Un très petit rayon de lumière... est divisé, disséqué. »

1. Toute substance diaphane peut servir à décomposer la lumière :

Dans la main d'un enfant un globe de savon  
Dès longtemps précéda le prisme de Newton.

(DELILLE.)

2. La lumière blanche du soleil se décompose en sept rayons différemment colorés, qu'on énumère le plus souvent aujourd'hui dans l'ordre inverse, l'alexandrin en facilitant la mémoire :

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.

Telles sont les sept couleurs du prisme. La cause de cette décomposition de la lumière provient de ce qu'elle est composée de rayons inégalement réfrangibles. Pour réaliser cette expérience, on pratique au volet d'une chambre obscure une petite ouverture ; on place un prisme sur le passage du rayon solaire, et dans une position telle que son axe soit perpendiculaire à la direction du rayon. L'image reçue sur le carton est une figure oblongue, colorée comme un arc-en-ciel ; c'est le spectre solaire. On y peut remarquer que le violet est la couleur la plus réfrangible ; le rouge, celle qui l'est le moins ; et que, par conséquent, ces deux couleurs occupent les pôles opposés de l'image.

les rayons d'un certain ordre et à absorber tous les autres. Quelle est cette secrète disposition? Il démontre que c'est uniquement l'épaisseur des petites parties constituantes dont un corps est composé. Et comment se fait cette réflexion? On pensait que c'était parce que les rayons rebondissaient, comme une balle, sur la surface d'un corps solide. Point du tout. Newton enseigne aux philosophes étonnés que les corps ne sont opaques que parce que leurs pores sont larges, que la lumière se réfléchit à nos yeux du sein de ces pores mêmes, que, plus les pores d'un corps sont petits, plus le corps est transparent : ainsi le papier, qui réfléchit la lumière quand il est sec, la transmet quand il est huilé, parce que l'huile, remplissant ses pores, les rend beaucoup plus petits.

C'est là qu'examinant l'extrême porosité des corps, chaque partie ayant ses pores, et chaque partie de ses parties ayant les siens, il fait voir qu'on n'est point assuré qu'il y ait un pouce cubique de matière solide dans l'univers : tant notre esprit est éloigné de concevoir ce que c'est que la matière!

Ayant ainsi décomposé la lumière, et ayant porté la sagacité de ses découvertes jusqu'à démontrer le moyen de connaître la couleur composée par les couleurs primitives, il fait voir que ces rayons élémentaires, séparés par le moyen du prisme, ne sont arrangés dans leur ordre que parce qu'elles sont réfractées en cet ordre même. Et c'est cette propriété, inconnue jusqu'à lui, de se rompre dans cette proportion, c'est cette réfraction inégale des rayons, ce pouvoir de réfracter le rouge moins que la couleur orangée, etc., qu'il nomme réfrangibilité<sup>1</sup>.

Les rayons les plus réflexibles sont les plus réfrangibles; de là il fait voir que le même pouvoir cause la réflexion et la réfraction de la lumière.

1. C'est la propriété dont jouissent les rayons lumineux de s'éloigner ou de s'écarter de la perpendiculaire au point d'immersion, quand ils tombent obliquement d'un milieu diaphane dans un autre de densité différente.



Tant de merveilles ne sont qu'à le commencement de ses découvertes. Il a trouvé le secret de voir les vibrations et les secousses de la lumière, qui vont et viennent sans fin, et qui transmettent la lumière ou la réfléchissent selon l'épaisseur des parties qu'elles rencontrent. Il a osé calculer l'épaisseur des particules d'air nécessaire entre deux verres posés l'un sur l'autre, l'un plat, l'autre convexe d'un côté, pour opérer telle transmission ou réflexion, et pour faire telle ou telle couleur. De toutes ces combinaisons il trouve en quelle proportion la lumière agit sur les corps et les corps agissent sur elle.

Il a si bien vu la lumière qu'il a déterminé à quel point l'art de l'augmenter et d'aider nos yeux par des télescopes doit se borner.

Descartes, par une noble confiance bien pardonnable à l'ardeur que lui donnaient les commencements d'un art presque découvert par lui, Descartes espérait voir dans les astres, avec des lunettes d'approche, des objets aussi petits que ceux qu'on discerne sur la terre<sup>1</sup>.

Newton a montré qu'on ne peut plus perfectionner les lunettes, à cause de cette réfraction et de cette réfrangibilité même qui, en nous rapprochant les objets, écartent trop les rayons élémentaires; il a calculé, dans ces verres, la proportion de l'écartement des rayons rouges et des rayons bleus; et, portant la démonstration dans des choses dont on ne soupçonnait pas même l'existence, il examine les inégalités que produit la figure du verre, et celle que fait la réfrangibilité. Il trouve que, le verre objectif de la lunette étant convexe d'un côté et plat de l'autre, si le côté plat est tourné vers l'objet, le défaut qui vient de la construction et de la position du verre est cinq mille fois moindre que le défaut qui vient par la réfrangibilité; et qu'ainsi ce n'est pas la figure des

1. Descartes s'imaginait, en effet, que, grâce à des combinaisons de lunettes, on pourrait « voir des objets aussi particuliers et aussi petits dans les astres que ceux que nous voyons communément sur la terre » (*Dioptrique*, discours 9).

verres qui fait qu'on ne peut perfectionner les lunettes d'approche, mais qu'il faut s'en prendre à la matière même de la lumière.

Voilà pourquoi il inventa un télescope qui montre les objets par réflexion, et non point par réfraction<sup>1</sup>. Cette nouvelle sorte de lunette est très difficile à faire, et n'est pas d'un usage bien aisé; mais on dit, en Angleterre, qu'un télescope de réflexion de cinq pieds fait le même effet qu'une lunette d'approche de cent pieds<sup>2</sup>.

1. Les objets sont vus par réflexion, à l'aide de miroirs, tandis que, dans les lunettes ou longues-vues, les images sont rendues visibles par réfraction, et sont vues directement. Le télescope de Newton se compose d'un tube muni d'un réflecteur concave placé au fond d'une caisse, et d'un petit miroir plan disposé entre le miroir concave et son foyer principal; le miroir plan est incliné de 45° sur l'axe de la caisse. L'image se produit sans couleurs et sous un fort grossissement. On la regarde au moyen d'une loupe placée dans un tube latéral.

2. Voltaire emprunte ce détail à un article de *The Present state of the Republick of Letters*. Le pied anglais vaut 0<sup>m</sup>,305, et le pied français, 0<sup>m</sup>,324. Voltaire, dans des éditions postérieures, a remplacé cette finale, depuis « Cette nouvelle », par : « Il était encore peu connu en Europe quand il fit cette découverte. J'ai vu un petit livre composé environ ce temps-là, dans lequel, en parlant du télescope de Newton, on le prend pour un lunetier : *Artifex quidam Anglus nomine Newton*. La postérité l'a bien vengé. »

---

## LETTRE XVII

### Sur l'infini et sur la chronologie.

Le labyrinthe et l'abîme de l'infini est aussi une carrière nouvelle parcourue par Newton, et on tient de lui le fil avec lequel on s'y peut conduire.

Descartes se trouve encore son précurseur dans cette étonnante nouveauté ; il allait à grands pas dans sa géométrie jusque vers l'infini, mais il s'arrêta sur le bord<sup>1</sup>. M. Wallis<sup>2</sup>, vers le milieu du dernier siècle, fut le premier qui réduisit une fraction, par une division perpétuelle, à la suite infinie.

Milord Brouncker se servit de cette suite pour carrer l'hyperbole<sup>3</sup>.

1. « Descartes..., Fermat..., Pascal... se trouvaient conduits ou à l'infini ou sur le bord de l'infini. » (FONTENELLE.) Dans cette lettre encore, Voltaire fait à Fontenelle bien des emprunts textuels.

2. Le géomètre anglais Jean Wallis (1616-1703) a laissé des ouvrages de philosophie, de théologie et des sermons ; mais c'est surtout aux mathématiques qu'il doit sa célébrité. Il était en correspondance avec Pascal et Fermat. Son principal ouvrage est l'*Arithmétique des infinis*, publiée en 1655. Wallis a étendu la méthode des indivisibles de Cavalieri, le célèbre géomètre milanais, qui avait publié en 1629 la *Méthode des indivisibles*. Il a contribué à l'avènement des nouvelles méthodes infinitésimales. Il a introduit le premier les exposants fractionnaires.

3. Ce terme mathématique désigne une courbe telle qu'en menant d'un quelconque de ses points des rayons à deux points fixes nommés foyers, la différence de ces rayons est toujours la même ; elle est une des sections coniques, celle qui est engendrée par un plan coupant obliquement un cône droit, de manière à pouvoir couper aussi un second cône semblable au premier et qui lui serait opposé ; elle est formée de deux branches indéfiniment ouvertes et tournant mutuellement vers elles leur convexité. Voltaire avait pu voir un article du vicomte Brouncker à ce sujet, dans les *Transactions* de la Royal Society (1688).

Mercator<sup>1</sup> publia une démonstration de cette quadrature. Ce fut à peu près dans ce temps que Newton, à l'âge de vingt-trois ans, avait inventé une méthode générale pour faire sur toutes les courbes ce qu'on venait d'essayer sur l'hyperbole.

C'est cette méthode de soumettre partout l'infini au calcul algébrique, que l'on appelle calcul différentiel ou des fluxions<sup>2</sup> et calcul intégral<sup>3</sup>. C'est l'art de nombrer et de mesurer avec exactitude ce dont on ne peut pas même concevoir l'existence.

En effet, ne croiriez-vous pas qu'on veut se moquer de vous, quand on vous dit qu'il y a des lignes infiniment grandes qui forment un angle infiniment petit; qu'une droite qui est droite tant qu'elle est finie, changeant infiniment peu de direction, devient courbe infinie; qu'une courbe peut devenir infiniment moins courbe; qu'il y a des carrés d'infini, des cubes d'infini, et des infinis d'infini, dont le pénultième n'est rien par rapport au dernier?

Tout cela, qui paraît d'abord l'excès de la déraison, est, en effet, l'effort de la finesse et de l'étendue de l'esprit humain, et la méthode de trouver des vérités qui étaient jusqu'alors inconnues.

Cet édifice si hardi est même fondé sur des idées simples. Il s'agit de mesurer la diagonale d'un carré, d'avoir l'aire d'une courbe, de trouver une racine carrée à un nombre qui n'en a point dans l'arithmétique ordinaire.

1. Le géomètre Mercator, dont le vrai nom était Kauffman, et qu'il ne faut pas confondre avec le géographe Mercator, vécut en Angleterre et en France. Il mourut en 1687.

2. C'est en 1664 que Newton trouva la *Méthode des fluxions*, que, onze ans plus tard, Leibnitz présenta sous une autre forme, qui est celle du calcul différentiel.

3. Le calcul différentiel est cette partie de l'analyse transcendante dans laquelle on considère des quantités infiniment petites s'évanouissant dans le résultat et permettant de mettre en équation une foule de conditions géométriques, mécaniques et physiques. — Le calcul intégral est cette partie de l'analyse qui est au calcul différentiel ce qu'est l'extraction des racines à la formation des puissances.

Et, après tout, tant d'ordres d'infinis ne doivent pas plus révolter l'imagination que cette proposition si connue, qu'entre un cercle et une tangente on peut toujours faire passer des courbes; ou cette autre, que la matière est toujours divisible. Ces deux vérités sont depuis longtemps démontrées, et ne sont pas plus compréhensibles que le reste.

On a disputé longtemps à Newton l'invention de ce fameux calcul. M. Leibnitz<sup>1</sup> a passé en Allemagne pour l'inventeur des différences que Newton appelle fluxions, et Bernoulli<sup>2</sup> a revendiqué le calcul intégral; mais l'honneur de la première découverte a demeuré à Newton, et il est resté aux autres la gloire d'avoir pu faire douter entre eux et lui.

C'est ainsi que l'on contesta à Harvey<sup>3</sup> la découverte de la circulation du sang; à M. Perrault, celle de la cir-

1. Leibnitz (1646-1716) est un des esprits les plus universels des temps modernes, à la fois philosophe, théologien, mathématicien, physicien, jurisconsulte, historien, philologue. Sa métaphysique est basée sur le système des monades et sur l'harmonie préétablie. Il a cherché à réfuter Locke dans ses *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*. La découverte du calcul infinitésimal, qu'il fit concurremment avec Newton, n'est qu'un des nombreux exemples de la fécondité et de la force de son génie. — Calcul infinitésimal est le nom commun du calcul différentiel et de son inverse le calcul intégral.

2. Bernoulli, ou mieux Bernoulli, est le nom d'une famille badoise originaire d'Anvers, et qui a produit des savants distingués. Il s'agit ici de Jacques Bernoulli (1654-1705), professeur de mathématiques à l'Université de Bâle; il développa, dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, la théorie et les applications du calcul différentiel et intégral; il fit de curieuses recherches sur la théorie des courbes et la mécanique rationnelle. Il a posé dans son *Ars conjectandi* (1713) les fondements de la théorie des probabilités. Son frère Jean (1667-1748) s'occupa aussi avec succès de calcul infinitésimal. Fontenelle a écrit un *Éloge de Bernoulli*. Voir cet Éloge et l'*Éloge de Leibnitz*, pour l'histoire de la dispute.

3. Un des plus beaux titres de gloire du médecin anglais Harvey (1578-1658) est, en effet, la découverte des lois de la circulation du sang, qui n'avaient été qu'entre vues par Vésale, Servet et quelques autres anatomistes. Le P. Fabri prétendait avoir enseigné en France, avant lui, la circulation du sang.

culation de la sève. Hartsoeker<sup>1</sup> et Leuvenhœck<sup>2</sup> se sont contesté l'honneur d'avoir vu le premier les petits vermiculeux dont nous sommes faits<sup>3</sup>. Ce même Hartsoeker a disputé à M. Huyghens l'invention d'une nouvelle manière de calculer l'éloignement d'une étoile fixe. On ne sait encore quel philosophe trouva le problème de la roulette<sup>4</sup>.

Quoi qu'il en soit, c'est par cette géométrie de l'infini que Newton est parvenu aux plus sublimes connaissances.

Il me reste à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre humain, mais qui se sent toujours de cet esprit créateur que Newton portait dans toutes ses recherches. C'est une chronologie toute nouvelle; car, dans tout ce qu'il entreprenait, il fallait qu'il changeât les idées reçues par les autres hommes.

Accoutumé à débrouiller des chaos, il a voulu porter au moins quelque lumière dans celui de ces fables anciennes confondues avec l'histoire, et fixer une chronologie incertaine. Il est vrai<sup>5</sup> qu'il n'y a point de famille, de

1. Le savant hollandais Hartsoeker (1656-1725), élève de Huyghens, ami de Cassini et de Malebranche, professa les mathématiques et la philosophie à Dusseldorf. Il a perfectionné le microscope et le télescope. D'un esprit systématique et paradoxal, il aimait la discussion, cherchait des contradicteurs, attaqua Descartes, Newton, Leibnitz, Leuvenhœck.

2. Le naturaliste hollandais Leuvenhœck (1632-1723) fabriqua des microscopes d'une rare perfection, à l'aide desquels il découvrit la continuité des artères, des veines et des vaisseaux capillaires, la composition du sang, etc.

3. « Ces petits animaux jusque-là invisibles, qui doivent se transformer en hommes. » (FONTENELLE.)

4. Terme de géométrie. C'est le chemin que fait en l'air le clou d'une roue, quand elle roule de son mouvement ordinaire, depuis que ce clou commence à s'élever de terre jusqu'à ce que le roulement continu de la roue l'ait rapporté à terre, après un tour entier, supposant que la roue soit un cercle parfait, le clou un point dans sa circonférence, et la terre parfaitement plane. Voir Pascal, *Hist. de la roulette*. Cette invention a été attribuée à Torricelli, en Italie; au P. Mersenne et à Roberval, à Paris.

5. Il est vrai, dans le sens de *il est constant*.



ville, de nation qui ne cherche à reculer son origine<sup>1</sup>. De plus, les premiers historiens sont les plus négligents à marquer les dates. Les livres étaient moins communs mille fois qu'aujourd'hui; par conséquent, étant moins exposé à la critique, on trompait le monde plus impunément; et, puisqu'on a évidemment supposé des faits, il est assez probable qu'on a aussi supposé des dates. En général, il parut à Newton que le monde était de cinq cents ans plus jeune que les chronologistes ne le disent; il fonde son idée sur le cours ordinaire de la nature et sur les observations astronomiques.

On entend ici, par le cours de la nature, le temps de chaque génération des hommes. Les Egyptiens s'étaient servis les premiers de cette manière incertaine de compter. Quand ils voulurent écrire les commencements de leur histoire, ils comptaient trois cent quarante et une générations depuis Ménès<sup>2</sup> jusqu'à Séthon; et, n'ayant pas de dates fixes, ils évaluèrent trois générations à cent ans. Ainsi, ils comptaient du règne de Ménès au règne de Séthon onze mille trois cent quarante années. Les Grecs, avant de compter par olympiades<sup>3</sup>, suivirent la méthode des Egyptiens, et étendirent même un peu la durée des générations, poussant chaque génération jusqu'à quarante années. Or, en cela, les Egyptiens et les Grecs se trompèrent dans leur calcul. Il est bien vrai que, selon le cours ordinaire de la nature, trois générations

1. Ainsi, les Grecs se disaient autochtones. Il y a eu et il y a encore des familles royales, princières, nobles (Alexandre, Jules César, le mikado, l'empereur de Chine, etc.), qui prétendent descendre des dieux, ... ou tout au moins des Croisés. On peut voir dans ces prétentions un effet de la vanité et surtout un procédé efficace pour imposer aux esprits faibles.

2. Ménès est considéré comme le fondateur de la première dynastie d'Egypte.

3. L'olympiade est la période de quatre années qui s'écoulait entre deux célébrations consécutives des Jeux Olympiques. Les anciens Grecs comptaient les années par olympiades, et chacune de ces années commençait au solstice d'été. La première olympiade correspond à l'an 776 avant J.-C.

font environ cent à six-vingts ans ; mais il s'en faut bien que trois règnes tiennent ce nombre d'années. Il est très évident qu'en général les hommes vivent plus longtemps que les rois ne règnent. Ainsi, un homme qui voudra écrire l'histoire sans avoir de dates précises, et qui saura qu'il y a eu neuf rois chez une nation, aura grand tort s'il compte trois cents ans pour ces neuf rois. Chaque génération est d'environ trente-six ans ; chaque règne est environ de vingt, l'un portant l'autre. Prenez les trente rois d'Angleterre, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à Georges I<sup>er</sup> ; ils ont régné six cent quarante-huit ans, ce qui, réparti sur les trente rois, donne à chacun vingt et un ans et demi de règne. Soixante-trois<sup>1</sup> rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à peu près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature. Donc les anciens se sont trompés quand ils ont égalé, en général, la durée des règnes à la durée des générations ; donc ils ont trop compté ; donc il est à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les observations astronomiques semblent prêter encore un plus grand secours à notre philosophe ; il en paraît plus fort en combattant sur son terrain.

Vous savez, Monsieur, que la Terre, outre son mouvement annuel, qui l'emporte autour du soleil, d'occident en orient, dans l'espace d'une année<sup>2</sup>, a encore une révolution singulière, tout à fait inconnue jusqu'à ces derniers temps. Ses pôles ont un mouvement très lent de

1. Le chiffre de 63 est inexact dans sa précision, notamment parce qu'à l'époque des Mérovingiens il y eut simultanément plusieurs rois (Austrasie, Neustrie, Orléans, Paris, etc.). Il n'en est pas moins vrai qu'une soixantaine de rois se sont succédé en France de 481 à 1715, ce qui donne, pour chacun d'eux, une moyenne de vingt ans. Tous ces exemples sont empruntés par Voltaire à Newton lui-même.

2. Ce mouvement de *révolution* ou de translation de la terre autour du soleil s'accomplit dans le délai de 365 jours 6 heures 9 minutes 11 secondes, d'ouest en est, avec une vitesse d'environ 30 kil. par seconde. La Terre décrit ainsi une orbite, appelée *écliptique*, ayant la forme d'une ellipse, dont le soleil occupe un des foyers.

rétrogradation d'orient en occident, qui fait que, chaque jour, leur position ne répond pas précisément aux mêmes points du ciel. Cette différence, insensible en une année, devient assez forte avec le temps, et, au bout de soixante et douze ans, on trouve que la différence est d'un degré, c'est-à-dire de la trois cent soixantième partie de tout le ciel. Ainsi, après soixante et douze années, le colure de l'équinoxe<sup>1</sup> du printemps, qui passait par une fixe, répond à une autre fixe. De là vient que le soleil, au lieu d'être dans la partie du ciel où était le Bélier du temps d'Hipparque<sup>2</sup>, se trouve répondre à cette partie du ciel où était le Taureau, et les Gémeaux sont à la place où le Taureau était alors. Tous les signes ont changé de place; cependant, nous retenons toujours la manière de parler des anciens; nous disons que le soleil est dans le Bélier au printemps, par la même condescendance que nous disons que le soleil tourne<sup>3</sup>.

1. Comme l'axe de rotation terrestre est incliné de 23 degrés et demi environ sur le plan de l'écliptique, certaines parties de la Terre demeurent plus longtemps que d'autres exposées à la lumière du soleil : d'où l'inégalité des jours et des nuits. Deux fois par an seulement, au 21 mars et au 22 septembre, tous les points du globe ont un jour et une nuit de douze heures. C'est l'équinoxe (du printemps et d'automne).

Le colure est chacun des deux grands cercles géographiques qui s'entre-coupent à angle droit, aux pôles du monde, et qui passent, l'un par les points solsticiaux, l'autre par les points équinoxiaux de l'écliptique. De là ils tirent les noms, l'un de colure des solstices, l'autre de colure des équinoxes, parce qu'ils déterminent ces quatre grandes divisions et marquent, par conséquent, les quatre saisons de l'année. « Comme on sait que les étoiles fixes ont un mouvement en longitude d'un degré en 72 ans, si on sait une fois qu'au temps de Chiron le colure des équinoxes passait par certaines étoiles fixes, on saura, en prenant leur distance à celles par où il passe aujourd'hui, combien de temps s'est écoulé depuis Chiron jusqu'à nous. » (FONTENELLE, *Éloge de Newton*.)

2. Hipparque de Nicée (en Bithynie), le plus grand astronome de l'antiquité, vivait au II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ.

3. On appelle zodiaque une zone circulaire qui s'étend de part et d'autre de l'écliptique. Cette zone est divisée en douze parties égales qui constituent les 12 signes du zodiaque. Chacune de ces parties porte le nom de la constellation qui l'occupait au temps d'Hipparque. Les

Hipparque fut le premier, chez les Grecs, qui s'aperçut de quelques changements dans les constellations par rapport aux équinoxes, ou plutôt qui l'apprit des Egyptiens. Les philosophes attribuèrent ce mouvement aux étoiles ; car alors on était bien loin d'imaginer une telle révolution dans la terre : on la croyait en tous sens immobile. Ils créèrent donc un ciel où ils attachèrent toutes les étoiles, et donnèrent à ce ciel un mouvement particulier qui le faisait avancer vers l'orient, pendant que toutes les étoiles semblaient faire leur route journalière d'orient en occident. A cette erreur ils en ajoutèrent une seconde, bien plus essentielle ; ils crurent que le ciel prétendu des étoiles fixes avançait vers l'orient d'un degré en cent années. Ainsi, ils se trompèrent dans leur calcul astronomique aussi bien que dans leur système physique. Par exemple, un astronome aurait dit alors : « L'équinoxe du printemps a été, du temps d'un tel observateur, dans un tel signe, à une telle étoile ; il a fait deux degrés de chemin depuis cet observateur jusqu'à nous ; or, deux degrés valent deux cents ans ; donc cet observateur vivait deux cents ans avant moi. » Il est certain qu'un astronome qui eût raisonné ainsi se serait trompé justement de cinquante ans. Voilà pourquoi les anciens, doublement trompés, composèrent leur grande année du monde, c'est-à-dire de la révolution de tout le ciel, d'environ trente-six mille ans. Mais les modernes savent que cette révolution imaginaire du ciel des étoiles n'est autre chose que la révolution des pôles de la terre, qui se fait en vingt-cinq mille neuf cents années. Il est bon de remarquer ici, en passant, que Newton, en déterminant la figure de la Terre, a très heureusement expliqué la raison de cette révolution.

constellations zodiacales sont : le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, l'Ecrevisse, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau, les Poissons. La Terre parcourt chaque mois un intervalle de 30 degrés dans le zodiaque, en sorte que le soleil paraît s'avancer dans le signe opposé.

Tout ceci<sup>1</sup> posé, il reste, pour expliquer la chronologie, de voir par quelle étoile le colure de l'équinoxe coupe aujourd'hui l'écliptique au printemps, et de savoir s'il ne se trouve point quelque ancien qui nous ait dit en quel point l'écliptique était coupée de son temps par le même colure des équinoxes.

Clément Alexandrin<sup>2</sup> rapporte que Chiron<sup>3</sup>, qui était de l'expédition des Argonautes, observa les constellations au temps de cette fameuse expédition, et fixa l'équinoxe du printemps au milieu du Bélier, l'équinoxe de l'automne au milieu de la Balance, le solstice de notre été au milieu du Cancer, et le solstice d'hiver au milieu du Capricorne.

Longtemps après l'expédition des Argonautes et un an avant la guerre du Péloponèse, Méton<sup>4</sup> observa que le point du solstice d'été passait par le huitième degré du Cancer.

Or, chaque signe du zodiaque est de trente degrés. Du temps de Chiron, le solstice était à la moitié du signe, c'est-à-dire au quinzième degré; un an avant la guerre du Péloponèse, il était au huitième : donc il avait retardé de sept degrés. Un degré vaut soixante et douze ans : donc, du commencement de la guerre du Péloponèse à l'entreprise des Argonautes, il n'y a que sept fois soixante et douze ans, qui font cinq cent quatre ans, et non pas sept cents années, comme le disaient les Grecs. Ainsi, en comparant l'état du ciel d'aujourd'hui à l'état où il était alors, nous voyons que l'expédition des Argonautes doit

1. Nous dirions aujourd'hui *cela*.

2. Clément d'Alexandrie, théologien catholique de la fin du II<sup>e</sup> siècle et du commencement du III<sup>e</sup>, a écrit notamment les *Stromates* (tapisseries), recherches sur la mythologie, les systèmes philosophiques et les hérésies contemporaines, mélange confus de science profane et sacrée.

3. Centaure qui fit l'éducation d'Achille. Est-il besoin d'ajouter que Chiron est un personnage légendaire, comme les autres Argonautes, et sans doute aussi son élève, Achille lui-même?

4. Astronome athénien qui vivait au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ.

être placée environ neuf cents ans avant Jésus-Christ, et non pas environ quatorze cents ans<sup>1</sup> ; et, par conséquent, le monde est moins vieux d'environ cinq cents ans qu'on ne pensait. Par là, toutes les époques sont rapprochées, et tout s'est fait plus tard qu'on ne le dit<sup>2</sup>. Je ne sais si ce système ingénieux fera une grande fortune, et si on voudra se résoudre, sur ces idées, à réformer la chronologie du monde. Peut-être les savants trouveraient-ils que c'en serait trop d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la physique, la géométrie et l'histoire : ce serait une espèce de monarchie universelle, dont l'amour-propre s'accommode malaisément. Aussi, dans le temps que de très grands philosophes l'attaquaient sur l'attraction, d'autres combattaient son système chronologique. Le temps, qui devrait faire voir à qui la victoire est due, ne fera peut-être que laisser la dispute plus indécise<sup>3</sup>.

1. Voltaire reproduit l'argumentation de Newton, sans prendre à son compte l'authenticité du voyage des Argonautes, et, à plus forte raison, sans admettre les dates auxquelles on le situait. Le P. Souciet le plaçait en 1467. D'autres le plaçaient quarante-trois ans après la mort de Salomon, qu'on fixait à 979!

2. Remarquer « moins vieux qu'on ne pensait », et « plus tard qu'on ne le dit ».

3. Newton admet qu'au temps des Argonautes l'équinoxe du printemps, le solstice d'été, l'équinoxe d'automne et le solstice d'hiver se trouvaient fixés, chacun pour leur part, au 15<sup>e</sup> degré des constellations du Bélier, du Cancer, de la Balance, du Capricorne ; — que, plus tard, au temps de Méton, ce n'était plus au 15<sup>e</sup>, mais au 8<sup>e</sup> degré de ces constellations que répondaient les équinoxes et les solstices ; — qu'ainsi, dans l'intervalle, la *précession équinoxiale* avait équivalu à la différence de 15 à 8, c'est-à-dire à 7 degrés, c'est-à-dire encore, en évaluant en années, à 7 fois 72, ou à 504 ans. Or, Méton ayant inventé son cycle en l'an 432 avant notre ère, l'époque exacte du voyage des Argonautes s'obtenait, suivant Newton, en ajoutant à cette date de 432 les 504 ans qui mesurent l'intervalle précité. Par conséquent, le voyage des Argonautes, au lieu d'appartenir, comme le veut la chronologie vulgaire, au xiv<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, est de l'an 936 ou environ. Il s'ensuivrait que, l'époque du voyage des Argonautes, qui servait de départ à l'ancienne chronologie, venant à descendre d'environ



cinq siècles, il faut faire subir la même réduction à toutes les époques qui suivent dans l'échelle chronologique.

On s'accorde aujourd'hui à reconnaître la fausseté de ce système, car Newton, par une erreur qui lui fut commune avec ses contradicteurs, se faisait une idée exagérée de l'authenticité du voyage des Argonautes et des connaissances astronomiques des anciens. Déjà le grand érudit Fréret (1688-1749) publiait une *Défense de la chronologie contre le système de M. Newton*.

---

## LETTRE XVIII

### Sur la tragédie<sup>1</sup>.

Les Anglais avaient déjà un théâtre, aussi bien que les Espagnols, quand les Français n'avaient que des tréteaux<sup>2</sup>. Shakespeare<sup>3</sup>, qui passait pour le Corneille des Anglais<sup>4</sup>, fleurissait à peu près dans le temps de Lope de

1. Après les lettres d'ordre scientifique (12 à 17), voici les lettres d'ordre littéraire.

2. Lecoq de Villera y reprochera à Voltaire de s'être tu sur les origines, pourtant si remarquables, du théâtre français, notamment sur Grévin, « un des plus beaux génies de son temps ». Voir Desnoiretterres, *ouvr. cit.*, t. II, p. 40.

3. William Shakespeare (1564-1616) quitta sa ville natale de Stratford-sur-Avon à la suite d'une aventure de braconnage, et s'engagea, à Londres, dans une troupe d'acteurs parmi lesquels il se fit bien vite remarquer. Puis, il prit la direction d'une troupe qu'il fournit lui-même de pièces, tout en remaniant, suivant l'usage du temps, celles qu'il achetait pour les représenter; certains critiques en ont conclu que nous attribuons à Shakespeare bien des drames dont il n'est pas l'auteur. Sa première œuvre personnelle est une comédie, *Love's labour lost* (Peines d'amour perdues). Sa première tragédie est *Roméo et Juliette* (1592); son premier drame historique est *Henri VI* (1592). Le *Marchand de Venise* (1594), inspiré d'une pièce de Marlowe, met en scène le type de Shylock. Dans le *Songe d'une nuit d'été* évoluent légèrement Puck, Obéron, Titania. Tout l'intérêt de *Jules César* (1601) est dans la peinture magistrale du caractère de Brutus. Le drame philosophique d'*Hamlet* (1602) est la plus célèbre de ses tragédies. *Othello* (1604) oppose, dans la personne d'Othello, d'Iago, de Desdémone, la jalousie, la perfidie, la candeur. *Macbeth* (1605) est aussi une puissante étude psychologique. Dans le *Roi Lear* (1606) se déroule une série de malheurs épiques frappant toute une race. La *Tempête* (1611) est pleine de verve et de fraîcheur, d'une inspiration haute et pure. — Shakespeare écrivait son nom de façons très différentes : Shakespear, Shakspeare, Shakespere, etc. Voir F. Baldensperger, *la Prononciation française du nom de Shakespeare*, dans l'*Archiv. f. d. neuere Sprachen und Literaturen*, 1905.

4. Cette expression, où l'on pourrait voir un anachronisme, sera remplacée en 1756 par : « que les Anglais prennent pour un Sophocle. »

Véga<sup>1</sup>. Il créa le théâtre. Il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût<sup>2</sup> et sans la moindre connaissance des règles.

Je vais vous dire une chose hasardée, mais vraie : c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais. Il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses farces monstrueuses qu'on appelle tragédies, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le temps, qui seul fait la réputation des hommes, rend, à la fin, leurs défauts respectables<sup>3</sup>. La plupart des idées bizarres et gigantesques de cet auteur ont acquis au bout de deux cents ans<sup>4</sup> le droit de passer pour sublimes<sup>5</sup>. Les auteurs modernes

1. C'est probablement de 1562 à 1635 que vécut Lope de Véga.

2. Voltaire croit, comme les hommes de son temps, qu'il y a un « bon goût » et des « règles » qui s'imposent uniformément aux écrivains, quels que soient les pays et les époques. C'est de la critique « didactique ».

3. On remarquera le grand nombre de ces axiomes dont Voltaire se sert à la fois comme de prémisses et de conséquences, et qui sont très discutables. On aurait lieu d'être surpris de leur abondance chez ce « sceptique », s'il ne fallait y voir autre chose qu'un procédé littéraire. Voltaire veut dire ici *respectés*.

4. Il y a là un lapsus évident de Voltaire. Shakespeare n'est mort qu'en 1616. Voltaire le vieillit (ou le rajeunit) d'un siècle !

5. Les hautes qualités de Shakespeare furent peu appréciées de son temps et durant le cours du xviii<sup>e</sup> siècle. Des critiques les nièrent même, et reprochèrent au poète d'avoir méconnu les fameuses règles des unités classiques. Dryden commença à réagir ; Pope et Johnson suivirent ; à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, personne en Angleterre, ne fera plus de réserves. — En Allemagne, Shakespeare était connu dès le premier quart du xviii<sup>e</sup> siècle ; Lessing, en 1767, le mettra bien au-dessus de Racine et de Corneille. — En France, le grand tragique fut longtemps méconnu. Cyrano de Bergerac avait bien lu et un peu pillé *Cymbeline*, *Hamlet* et le *Marchand de Venise* dans son *Agrippine* ; mais c'est, en fait, Voltaire qui, surtout par cette lettre, le révéla au public français. Diderot fera son panégirique dans l'*Encyclopédie*, Ducis traduira *Hamlet*. M<sup>me</sup> Roland admirera Shakespeare. Mais les lettrés ne furent pas conquis sans lutte. Voltaire lui-même revint sur ses éloges. A l'Académie française, Shakespeare passait pour un barbare. Au xix<sup>e</sup> siècle, l'admiration pour Shakespeare est à peu près sans réserve.

Nous ne pouvons entrer ici dans l'exposé des vicissitudes qu'a subies

l'ont presque tous copié; mais ce qui réussissait chez Shakespeare est sifflé chez eux, et vous croyez bien que la vénération qu'on a pour cet ancien augmente à mesure que l'on méprise les modernes. On ne fait pas réflexion qu'il ne faudrait pas l'imiter, et le mauvais succès de ses copistes fait seulement qu'on le croit inimitable<sup>1</sup>.

la mémoire de Shakespeare en France. Signalons, du moins, J.-J. Jusserand, *Shakespeare en France sous l'ancien régime*, Paris, 1898, notamment les pages 161 à 170 et 195 à 214 : elles ont trait à la connaissance qu'eut et que donna Voltaire de Shakespeare, et aux innovations que Voltaire, s'inspirant de Shakespeare, introduisit dans la tragédie française. Voir aussi, dans la *Revue des cours et conférences*, E. Faguet, *Shakespeare critiqué par Voltaire* (15 novembre 1900), et G. Larroumet, *Shakespeare en France à l'époque de Voltaire*, et *l'Influence de Shakespeare sur Voltaire* (26 avril 1900). Sur la popularité de Shakespeare en Allemagne, voir dans *Das literarische Echo*, Berlin, 1906, IX, 1, l'article sur *Nous et Shakespeare*, par Kurt Walter Goldschmidt. Voir, dans la *Revue bleue*, R. Rosières, *Shakespeare sur nos théâtres* (1889, 2<sup>e</sup> sem., p. 716). Consulter Hastings, *le Théâtre français et anglais*; Henri Lion, *les Tragédies de Voltaire*, les articles de L. Lheureux dans *le Siècle* des 17, 20, 21, 22 avril 1907, et T. Lounsbury, *Shakespeare and Voltaire* (1902). Voltaire avait déjà porté un jugement sur Shakespeare, notamment dans son *Essai sur la poésie épique* (éd. anglaise, 1727) et dans la préface d'*OEdipe* (1730). Sur les difficultés d'acclimatation du théâtre anglais en France, voir Texte, *ouvr. cité*, p. xv. Muralt, dans ses *Lettres sur les Anglais* (1725), avait déjà parlé de Shakespeare. Consulter A. Beljame, *le Public et les Hommes de lettres en Angleterre*, 2<sup>e</sup> éd., 1897; Lacroix, *l'Influence de Shakespeare dans le théâtre français*, 1898; dans *The Modern Language Review*, juillet 1907, J.-G. Robertson, *The Knowledge of Shakespeare on the continent, at the beginning of the 18<sup>th</sup> century*.

1. De nos jours, quelques rares écrivains ont publié de vrais réquisitoires contre Shakespeare. Tandis que Victor Hugo, par exemple, admirait Shakespeare « comme une bête », Hello a fait paraître une violente critique de *Roméo et Juliette*, et Tolstoï a attaqué avec passion le théâtre de Shakespeare, parce qu'il ne développe pas la « conscience religieuse ». Voir la *Fortnightly Review*, Londres, nos de déc 1906 et janv. 1907, la *Revue bleue* du 1<sup>er</sup> décembre 1906 et l'ouvrage de Tolstoï sur *Shakespeare*, traduit du russe par J.-W. Bienstock, Paris, 1907. La revue *les Lettres*, notamment dans son numéro du 15 janv. 1907, a recueilli les opinions d'un certain nombre d'hommes distingués sur la justesse ou l'inexactitude de la parole de Tolstoï, affir-

Vous savez que, dans la tragédie du *More de Venise*, pièce très touchante, un mari étrangle sa femme sur le théâtre, et que, quand la pauvre femme est étranglée, elle s'écrie qu'elle meurt très injustement<sup>1</sup>. Vous n'ignorez pas que, dans *Hamlet*, des fossoyeurs creusent une fosse en buvant, en chantant des vaudevilles, et en faisant sur les têtes des morts qu'ils rencontrent des plaisanteries convenables à gens de leur métier. Mais ce qui vous surprendra, c'est qu'on a imité ces sottises sous le règne de Charles II, qui était celui de la politesse et l'âge d'or des beaux-arts. Otway<sup>2</sup>, dans sa *Venise sau-*

mant que notre admiration pour Shakspeare est un préjugé. Tolstoï qualifie Shakspeare d'« écrivain médiocre », fait une critique spéciale du *Roi Lear*, dénonce l'absence de conformité au temps et au lieu, les anachronismes violents, l'emphase, les actes arbitraires des personnages, le peu d'appropriation du langage au caractère, la médiocre peinture des caractères, etc. Il ajoute que, quand il voulait se faire expliquer les prétendues beautés du drame shakspearien, « on prenait en pitié mon incapacité de comprendre... on se contentait d'admirer vaguement et d'une manière exagérée toute son œuvre, vantant particulièrement quelques passages : le roi Lear déboutonnant son vêtement, les mensonges de Falstaff, les taches indélébiles de lady Macbeth, Hamlet invoquant l'ombre de son père... Les admirateurs de Shakspeare prenaient dix lignes quelconques, ne répondant en aucune façon aux exigences les plus élémentaires de l'esthétique et du bon sens, et admiraient précisément ce qui me paraissait inepte, inintelligible et nullement esthétique. » Tolstoï ajoute que « la gloire de Shakspeare ne tient à rien d'autre qu'à un phénomène de suggestion... fréquent dans le domaine littéraire », à un de ces « engouements hypnotiques » ; « c'est Gœthe qui, pour ruiner le théâtre français, mit Shakspeare à la mode et le proclama grand poète ; depuis, les critiques esthétiques se sont précipités sur cette affirmation mensongère ».

On trouve dans la lettre de Voltaire, mais atténuées, quelques réserves analogues à celles-là. Voir, dans la *Revue bleue* du 13 nov. 1909, J. Lux, *les Apologies françaises de Shakspeare*. On connaît le panégyrique qu'en a fait Victor Hugo : « *Sauvage ivre* [Voltaire avait ainsi qualifié Shakspeare] ? Soit. Il est sauvage comme la forêt vierge ; il est ivre comme la haute mer. Shakspeare, c'est la fertilité, la force, l'exubérance, la mamelle gonflée, » etc. Flaubert disait : « Tout paraît médiocre à propos de ce prodigieux bonhomme. »

1. Il s'agit d'Othello et de Desdémone.

2. Otway (1652-1685), acteur, puis auteur dramatique, publia en

vée, introduit le sénateur Antonio et la courtisane Naki au milieu des horreurs de la conspiration du marquis de Bedmar. Le vieux sénateur Antonio fait, auprès de sa courtisane, toutes les singeries d'un vieux débauché impuissant et hors du bon sens; il contrefait le taureau et le chien, il mord les jambes de sa maîtresse, qui lui donne des coups de pied et des coups de fouet. On a retranché de la pièce d'Otway ces bouffonneries, faites pour la plus vile canaille<sup>1</sup>; mais on a laissé dans le *Jules César* de Shakespeare les plaisanteries des cordonniers et des savetiers romains introduits sur la scène avec Brutus et Cassius. C'est que la sottise d'Otway est moderne, et que celle de Shakespeare est ancienne.

Vous vous plaindrez sans doute que ceux qui, jusqu'à présent, vous ont parlé du théâtre anglais, et surtout de ce fameux Shakespeare, ne vous aient encore fait voir que ses erreurs<sup>2</sup>, et que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frappants qui demandent grâce pour toutes ses fautes. Je vous répondrai qu'il est bien aisé de rapporter en prose les erreurs d'un poète, mais très difficile de traduire ses beaux vers. Tous les grimauds<sup>3</sup> qui s'érigent en critiques des écrivains célèbres compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages qui nous fissent connaître quelques beautés; car je maintiendrai

1682 sa *Venise Preserved*; elle fut traduite en français en 1746, et jouée, la même année, à la Comédie française. Voir Beljame, *ouvrage cité*, p. 21 à 32.

1. Il faut se rappeler que Shakespeare était obligé d'écrire pour un public composé en grande partie de matelots et de débardeurs; le reste comprenait des seigneurs et des courtisans. Voir *Revue de Paris*, 15 décembre 1902, J.-J. Jusserand, *les Théâtres de Londres au temps de Shakespeare*; Georges Duval, *Londres au temps de Shakspeare*; dans l'*Itinerarium Germaniæ, Galliæ, Angliæ... scriptum a Paulo Heutznero*, Breslæ, 1617, on a de curieuses descriptions des représentations des pièces de Shakespeare dans le faubourg de Southwark.

2. Voltaire ne dogmatise pas moins que Boileau.

3. Grimaud était le nom donné anciennement aux mauvais écoliers. Grimaud contient le radical grimer, qui est dans grimoire, et qui a dû signifier griffonner.



toujours, avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'Homère et de Virgile que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands hommes.

J'ai hasardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poètes anglais : en voici un de Shakespeare. Faites grâce à la copie en faveur de l'original ; et souvenez-vous toujours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible estampe d'un beau tableau.

J'ai choisi le monologue de la tragédie d'*Hamlet*, qui est su de tout le monde et qui commence par ce vers :

To be or not to be, that is the question.

C'est Hamlet, prince de Danemark, qui parle :

Demeure ; il faut choisir, et passer à l'instant  
De la vie à la mort, ou <sup>1</sup> de l'être au néant.  
Dieux justes ! s'il en est, éclairez mon courage.  
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,  
Supporter ou finir mon malheur et mon sort ?  
Qui suis-je ? qui m'arrête ? et qu'est-ce que la mort ?  
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asile ;  
Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille ;  
On s'endort, et tout meurt. Mais un affreux réveil  
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.  
On nous menace, on dit que cette courte vie  
De tourments éternels est aussitôt suivie.  
O mort ! moment fatal ! affreuse éternité !  
Tout cœur à ton seul nom se glace, épouvanté.  
Eh ! qui pourrait, sans toi, supporter cette vie,  
De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie,  
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs,  
Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs  
Et montrer les langueurs de son âme abattue  
A des amis ingrats qui détournent la vue ?  
La mort serait trop douce en ces extrémités ;

1. Ou signifie ici c'est-à-dire.

Mais le scrupule parle, et nous crie : « Arrêtez. »  
 Il défend à nos mains cet heureux homicide,  
 Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide, etc.<sup>1</sup>.

Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'anglais mot pour mot ; malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui, traduisant chaque parole, énervent le sens ! C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue, et que l'esprit vivifie.

Voici encore un passage d'un fameux tragique anglais, Dryden, poète du temps de Charles II, auteur plus fécond que judicieux, qui aurait une réputation sans mélange s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages<sup>2</sup>, et dont le grand défaut est d'avoir voulu être universel.

Ce morceau commence ainsi :

When I consider life, t'is all a cheat.  
 Yet fool'd by hope mèn favour the deceit.

De desseins en regrets et d'erreurs en désirs  
 Les mortels insensés promènent leur folie.  
 Dans des malheurs présents, dans l'espoir des plaisirs,  
 Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.  
 Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux ;  
 Demain vient, et nous laisse encor plus malheureux.  
 Quelle est l'erreur, hélas ! du soin qui nous dévore ?  
 Nul de nous ne voudrait recommencer son cours :  
 De nos premiers moments nous maudissons l'aurore,  
 Et de la nuit qui vient nous attendons encore  
 Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, etc.

1. Dans Shakespeare, la tirade d'Hamlet ne parle ni des « dieux justes, s'il en est », ni des « fourbes puissants », ni des « prêtres menteurs », ni des « indignes maîtresses ». Sous le couvert de Shakespeare et de l'art dramatique, Voltaire poursuit sa polémique. Voir Texte, *o. c.*, p. 82.

2. John Dryden (1631-1700), panégyriste de Cromwell, puis de Charles II, a écrit beaucoup. Ses *Œuvres* (édition de 1808) comportent 18 volumes de satires, poèmes politiques et religieux, fables, traductions en vers, dissertations littéraires, comédies, tragédies, notamment *Don Sebastian*. E. Gosse (*Littérature anglaise*) parle de ses « pesantes tragédies ».

C'est dans ces morceaux détachés que les tragiques anglais ont jusqu'ici excellé; leurs pièces, presque toutes barbares, dépourvues de bienséance, d'ordre, de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le style est trop ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux si remplis de l'enflure asiatique; mais aussi il faut avouer que les échasses du style figuré, sur lesquelles la langue anglaise est guinée, élèvent aussi l'esprit bien haut, quoique par une marche irrégulière<sup>1</sup>.

Le premier Anglais qui ait fait une pièce raisonnable<sup>2</sup> et écrite d'un bout à l'autre avec élégance est l'illustre M. Addison<sup>3</sup>. Son *Caton d'Utique*<sup>4</sup> est un chef-d'œuvre

1. Sur Dryden, voir Beljame, *o. c.*, p. 1 et suiv. L'édition de 1756 ajoute ici un passage dont j'extrais ces lignes : « Et, de bonne foi, qu'étaient donc les Grecs? Qu'était donc Euripide qui, dans la même pièce, fait un tableau si touchant, si noble, d'Alceste s'immolant à son époux, et met dans la bouche d'Admète et de son père des puérilités si grossières que les commentateurs mêmes en sont embarrassés? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le sommeil d'Homère quelquefois un peu long, et les rêves de ce sommeil assez insipides? Il faut bien des siècles pour que le bon goût s'épure. Virgile, chez les Romains, Racine, chez les Français, furent les premiers dont le goût fut toujours pur dans les grands ouvrages. » Toute cette lettre a d'ailleurs été profondément remaniée dans les éditions suivantes.

2. Il n'en est pas moins vrai que Voltaire mettait Shakespeare, quelque irrégulier qu'il lui parût, bien au-dessus du correct Addison. Dans son *Essai sur la poésie épique* il écrivait déjà, en les comparant l'un à l'autre : « Tel est le privilège du génie d'invention; il se fait une route où personne n'a marché avant lui; il court sans guide, sans art, sans règle; il s'égare dans sa carrière, mais il laisse loin derrière lui tout ce qui n'est que raison et qu'exactitude. » Les Anglais cultivés d'alors faisaient des réserves analogues à celles de Voltaire. Addison, dans son *Etude sur les plus grands poètes anglais* (1694), ne mentionne pas Shakespeare. Bolingbroke pensait que les Anglais n'avaient pas une bonne tragédie. Pope appelle le style de Shakespeare un « style d'une mauvaise époque ».

3. Joseph Addison (1672-1719) débuta par des poésies latines, voyagea à l'étranger, rechercha l'amitié de grands seigneurs anglais et fut recherché d'eux, publia de nombreux articles dans le *Spectateur*, fit jouer en 1713 sa tragédie de *Caton*.

4. *Caton* eut 35 représentations, et obtint à Londres et dans la pro-

pour la diction et pour la beauté des vers. Le rôle de Caton est, à mon gré, fort au-dessus de celui de Cornélie dans le *Pompée* de Corneille ; car Caton est grand sans enflure, et Cornélie, qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, vise quelquefois au galimatias. Le Caton de M. Addison me paraît le plus beau personnage qui soit sur aucun théâtre, mais les autres rôles de la pièce n'y répondent pas<sup>1</sup>, et cet ouvrage si bien écrit est défiguré par une intrigue froide d'amour, qui répand sur la pièce une langueur qui la tue.

La coutume d'introduire de l'amour à tort et à travers dans les ouvrages dramatiques passa de Paris à Londres, vers l'an 1660, avec nos rubans et nos perruques. Les femmes, qui parent les spectacles, comme ici, ne veulent plus souffrir qu'on leur parle d'autre chose que d'amour<sup>2</sup>. Le sage Addison eut la molle complaisance

vince un succès immense, dû moins aux mérites propres de cette pièce — qu'on s'accorde à trouver froide — qu'aux allusions politiques qu'elle offrait. *Caton* a été traduit successivement en français par Dubos, Guillemard, Deschamps, Dampmartin.

Voir, sur Addison, Beljame, *o. c.*, p. 225 et suiv. E. Gosse écrit, à propos de son *Caton*, que « les préceptes d'Horace étaient appliqués avec une stricte exactitude, avec, pour résultat, une frigidité parfaite ».

1. Dans son *Épître dédicatoire* de *Zaire* à Falkener, Voltaire a écrit :

Sur votre théâtre infecté  
D'horreurs, de gibets, de carnages,  
Mettez donc plus de vérité,  
Avec de plus nobles images.  
Addison l'a déjà tenté :  
C'était le poète des sages.  
Mais il était trop concerté ;  
Et, dans son *Caton* si vanté,  
Ses deux filles, en vérité,  
Sont d'insipides personnages.

2. Voltaire, qui disait que la plupart des tragédies françaises n'étaient que des conversations en cinq actes, sera le premier à réagir contre cette tendance. Il bannira l'amour de la *Mort de César* (tragédie sans femmes) et de *Mérope* ; il peindra des passions autres que l'amour, comme la passion républicaine de la liberté (*Brutus*, *Mort de César*), le sentiment chrétien (*Zaire*, *Alzire*), l'amour maternel (*Mérope*), le fanatisme religieux (*Mahomet*).

de plier la sévérité de son caractère aux mœurs de son temps, et gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui, les pièces sont devenues plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects et moins hardis. J'ai vu des pièces nouvelles fort sages, mais froides. Il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monstres brillants de Shakespeare plaisent mille fois plus que la sagesse moderne. Le génie poétique des Anglais ressemble, jusqu'à présent, à un arbre touffu planté par la nature, jetant au hasard mille rameaux, et croissant inégalement et avec force; il meurt, si vous voulez forcer sa nature et le tailler en arbre des jardins de Marli<sup>1</sup>.

1. Voltaire, en même temps qu'il fut un des premiers à faire connaître le théâtre anglais en France, fut un des premiers à s'en inspirer dans ses propres tragédies. Ce n'est pas qu'il n'agit avec la plus grande prudence. Dans son *Discours sur la tragédie*, en tête de l'édition de *Brutus*, il écrivait : « Peut-être que les Français ne souffriraient pas que l'on fit paraître sur leurs théâtres un chœur composé d'artisans et de plébéiens romains; que le corps sanglant de César y fût exposé aux yeux du peuple, et qu'on excitât ce peuple à la vengeance, du haut de la tribune aux harangues. C'est à la coutume, qui est la reine du monde, à changer le goût des nations et à tourner en plaisir les objets de notre aversion. »

Voltaire n'en était pas moins fondé à écrire, dès 1733, dans la lettre dédicatoire de *Zaire* à Falkener : « C'est au théâtre anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue, de mettre sur la scène les noms de nos rois et des anciennes familles du royaume. » Voltaire emploiera, pendant de longues années, Shakespeare et le théâtre anglais à renouveler la tragédie française. Orosmane sortira d'Othello, et l'ombre, dans *Eriphyle*, sera évoquée à l'imitation du spectre d'Hamlet. *Brutus*, *la Mort de César* sont dans le « goût anglais »; il y a du mouvement, des émotions fortes, des tirades « républicaines ». Puis, quand les Français commenceront à s'éprendre de Shakespeare, Voltaire craindra pour la tragédie de Corneille et de Racine, et reviendra aux tragiques grecs, à la fois pour lutter contre le goût « barbare » et pour introduire de nouveaux éléments pathétiques dans la tragédie française.

---

## LETTRE XIX

### Sur la comédie<sup>1</sup>.

Je<sup>2</sup> ne sais comment le sage et ingénieux M. de Muralt, dont nous avons les Lettres sur les Anglais et sur les Français, s'est borné, en parlant de la comédie, à critiquer un comique nommé Shadwell<sup>3</sup>. Cet auteur était assez méprisé de son temps ; il n'était point le poète des honnêtes gens ; ses pièces, goûtées pendant quelques représentations par le peuple, étaient dédaignées par tous les gens de bon goût, et ressemblaient à tant de pièces que j'ai vues, en France, attirer la foule et révolter les lecteurs, et dont on a pu dire :

Tout Paris les condamne, et tout Paris les court.

M. de Muralt aurait dû, ce semble, nous parler d'un auteur excellent qui vivait alors : c'était M. Wicherley, qui fut longtemps l'amant déclaré de la maîtresse la plus illustre<sup>4</sup> de Charles II. Cet homme, qui passait sa vie dans le plus grand monde<sup>5</sup>, en connaissait parfaitement les vices et les ridicules, et les peignait du pinceau le plus ferme et des couleurs les plus vraies.

1. Lire, à ce sujet, A. Beljame, *o. c.*, p. 49 à 56 (la Comédie sous la Restauration).

2. Dans des éditions postérieures, ce début, jusqu'à *mais aussi ils ont* (p. 214), est remplacé par le morceau que je reproduis en Appendice.

3. La 2<sup>e</sup> Lettre sur les Anglais, de Muralt, est consacrée au théâtre anglais, et la plus grande partie à la comédie ; il y critique longuement l'adaptation de *l'Avare* par Shadwell. Shadwell adapta aussi un *Don Juan*.

4. Il s'agit de la duchesse de Cleveland.

5. Ailleurs, Voltaire se montrera autrement irrespectueux envers ce qu'il appelle ici le « grand » monde. Dans la même lettre, il parle de « ce qu'on appelle la bonne compagnie ».



Il a fait un misanthrope<sup>1</sup>, qu'il a imité de Molière. Tous les traits de Wicherley sont plus forts et plus hardis que ceux de notre misanthrope; mais aussi ils ont moins de finesse et de bienséance. L'auteur anglais a corrigé le seul défaut qui soit dans la pièce de Molière; ce défaut est le manque d'intrigue et d'intérêt. La pièce anglaise est intéressante, et l'intrigue en est ingénieuse, mais trop hardie sans doute pour nos mœurs<sup>2</sup>.

C'est un capitaine de vaisseau plein de valeur, de franchise, et de mépris pour le genre humain. Il a un ami sage et sincère dont il se défie, et une maîtresse dont il est tendrement aimé, sur laquelle il ne daigne pas jeter les yeux; au contraire, il a mis toute sa confiance dans un faux ami qui est le plus indigne homme qui respire, et il a donné son cœur à la plus coquette et à la plus perfide de toutes les femmes. Il est bien assuré que cette femme est une Pénélope, et ce faux ami un Caton. Il part pour s'aller battre contre les Hollandais, et laisse tout son argent, ses pierreries et tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, et recommande cette femme elle-même à cet ami fidèle, sur lequel il compte si fort. Cependant, le véritable honnête homme dont il se défie tant s'embarque avec lui; et la maîtresse qu'il n'a pas seulement daigné regarder se déguise en page, et fait le voyage sans que le capitaine s'aperçoive de son sexe de toute la campagne.

1. *The Plain Dealer*.

2. William Wicherley ou Wycherley (1640-1715) alla achever son éducation à Angoulême, où il fut bien accueilli par le gouverneur de Montausier et sa femme Julie d'Angennes. Revenu en Angleterre, il se lia avec la duchesse de Cleveland, une des nombreuses maîtresses de Charles II. La première de ses pièces, *Love in a wood* (1667), eut du succès; le *Gentleman dancing master* (1671) est imité de Calderon; les sujets de la *Country Wife* et du *Plain Dealer* (1674 et 1678) sont empruntés à l'*Ecole des femmes* et au *Misanthrope*. Le *Plain Dealer* (*Franc Parleur*) a été traduit en français, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. C'est, dit E. Gosse, « l'une des pièces les plus brutalement cyniques, mais non l'une des moins bien construites, qui ait jamais paru à la scène ».

Le capitaine, ayant fait sauter son vaisseau dans un combat, revient à Londres, sans secours, sans vaisseau et sans argent, avec son page et son ami, ne connaissant ni l'amitié de l'un, ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec sa cassette et sa fidélité : il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié, et on ne lui a pas plus gardé son dépôt que le reste. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puisse faire de pareils tours ; mais, pour l'en convaincre mieux, cette honnête dame devient amoureuse du petit page, et veut le prendre à force. Mais, comme il faut que justice se fasse et que, dans une pièce de théâtre, le vice soit puni et la vertu récompensée, il se trouve, à fin de compte, que le capitaine<sup>1</sup> reprend sa cassette et épouse son page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette pièce d'une comtesse de Pimbesche<sup>2</sup>, vieille plaideuse, parente du capitaine, laquelle est bien la plus plaisante créature et le meilleur caractère qui soit au théâtre.

Wicherley a encore tiré de Molière une pièce non moins singulière et non moins hardie : c'est une espèce d'*École des Femmes*.

Le principal personnage de la pièce est un drôle à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui, pour être plus sûr de son fait, s'avise de faire courir le bruit que, dans sa dernière maladie, les chirurgiens ont trouvé à propos de le faire eunuque. Avec cette belle réputation, tous les maris lui amènent leurs femmes, et le pauvre homme n'est plus embarrassé que du choix. Il donne surtout la préférence à une petite campagnarde<sup>3</sup>.

Cette pièce n'est pas, si vous voulez, l'école des bonnes

1. Ici, je fais une légère coupure.

2. Personnage des *Plaideurs*.

3. Décidément les coupures s'imposent dans ce compte rendu que donne Voltaire des œuvres de Wicherley, dont le sel est souvent bien gros. Dans son *Country Wife*, Wicherley a imité, outre l'*École des Femmes*, la *Critique de l'École des Femmes* et les *Plaideurs*.

mœurs, mais, en vérité, c'est l'école de l'esprit et du bon comique<sup>1</sup>.

Un chevalier Vanbrugh<sup>2</sup> a fait des comédies encore plus plaisantes, mais moins ingénieuses. Ce chevalier était un homme de plaisir; par-dessus cela, poète et architecte. On prétend qu'il écrivait comme il bâtissait, un peu grossièrement. C'est lui qui a bâti le fameux château de Blenheim, pesant et durable monument de notre malheureuse bataille d'Hochstedt<sup>3</sup>. Si les appartements étaient seulement aussi larges que les murailles sont épaisses, ce château serait assez commode.

On a mis dans l'építaphe de Vanbrugh qu'on souhaitait que la terre ne lui fût point légère, attendu que, de son vivant, il l'avait si inhumainement chargée.

1. Voltaire, qui n'est pas suspect de pruderie, dit ailleurs du *Plain Dealer*, qu'il admire pourtant et qu'il imite : « Les mœurs y sont d'une telle hardiesse qu'on pourrait placer la scène dans un mauvais lieu, attendant à un corps de garde. » (*Avertissement de la Prude.*)

2. Sir John Vanbrugh ou Vanburgh, auteur dramatique et architecte anglais (1664-1726), fit à Paris des études d'architecture et entra dans l'armée en 1686. Il était de passage à Calais, en 1690, lorsqu'il fut arrêté, sous prétexte qu'il n'avait pas de passeport. Il fut emprisonné à Vincennes, puis à la Bastille, où il resta jusqu'à la fin de 1692. On n'a jamais connu les vrais motifs de cet emprisonnement; il s'agit probablement d'une vengeance de femme. Pendant sa captivité, Vanbrugh employa ses loisirs forcés à s'essayer dans l'art dramatique. Sa première pièce, *The Relapse*, fut représentée avec succès au Théâtre-Royal, en 1697. Il donna *Æsop* (1697), adaptation des *Fables d'Esop* de Boursault; *The Provoked Wife* (1697), comédie pleine d'indécences; *The False Friend* (1702), arrangement du *Traître puni* de Lesage; des comédies imitées de celles de Dancourt, etc. Vanburgh arrangea avec Congrève et Walst *Monsieur de Pourceaugnac*, qui devint *Squire Trelooby* (1704), et avec Bellerton le *Dépit amoureux*, qui devint *The Mistake* (1705). Il renonça ensuite au théâtre, pour se consacrer à l'architecture.

3. Vanburgh a construit le Queen's Theater (1705) et le monument de Blenheim, à Woodstock, qu'il considérait comme son chef-d'œuvre, mais qui lui attira toutes sortes de difficultés avec la famille de Marlborough et beaucoup de critiques acerbes, dont Voltaire se fait ici l'écho; il a construit aussi le Castle Howard (1714). Voltaire avait visité, à Blenheim, la duchesse de Marlborough.

Ce chevalier, ayant fait un tour en France avant la guerre de 1701, fut mis à la Bastille, et y resta quelque temps, sans avoir jamais pu savoir ce qui lui avait attiré cette distinction de la part de notre ministère. Il fit une comédie à la Bastille; et ce qui est à mon sens fort étrange, c'est qu'il n'y a dans cette pièce aucun trait contre le pays dans lequel il essuya cette violence<sup>1</sup>.

Celui de tous les Anglais qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique est feu M. Congrève<sup>2</sup>. Il n'a fait que peu de pièces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y sont rigoureusement observées. Elles sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse. On n'y essuie pas la moindre mauvaise plaisanterie; vous y voyez partout le langage des honnêtes gens avec des actions de fripon: ce qui prouve qu'il connaissait bien son monde, et qu'il vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie.

Il était infirme et presque mourant quand je l'ai connu. Il avait un défaut: c'était de ne pas assez estimer son premier métier d'auteur, qui avait fait sa réputation et sa fortune. Il me parlait de ses ouvrages comme de bagatelles au-dessous de lui, et me dit, à la première conversation, de ne le voir que sur le pied d'un gentilhomme qui vivait très uniment; je lui répondis que, s'il avait eu le malheur de n'être qu'un gentilhomme comme un autre, je ne le serais jamais venu voir, et je fus très choqué de cette vanité si mal placée.

1. On le relâcha en 1692. M. Funck-Brentano croit savoir qu'on l'arrêta « pour espionnage ».

2. William Congrève (1669-1729) fit jouer sa première pièce, *Old Bachelor*, en 1692, avec l'approbation de Dryden. Ses comédies peignent la société vicieuse et hautaine de son temps. Il eut une carrière heureuse, presque toujours loué et admiré. Voltaire, qui le visita dans sa vieillesse, fut, on le voit, choqué par son affectation de vouloir passer pour un gentleman plutôt que pour un auteur. « Nul auteur, peut-être, dans aucun pays, n'a écrit en prose pour le théâtre avec une aussi assidue sollicitude pour le style. Congrève équilibre, polit, aiguise ses phrases. » (E. GOSSE.)

Ses pièces sont les plus spirituelles et les plus exactes ; celles de Vanbrugh, les plus gaies, et celles de Wicherley, les plus fortes.

Il est à remarquer qu'aucun de ces beaux esprits n'a mal parlé de Molière. Il n'y a que les mauvais auteurs anglais qui aient dit du mal de ce grand homme<sup>1</sup>. Ce sont les mauvais musiciens d'Italie qui méprisent Lulli, mais un Buononcini l'estime et lui rend justice, de même qu'un Mead fait cas d'un Helvétius et d'un Silva<sup>2</sup>.

L'Angleterre a encore de bons poètes comiques, tels que le chevalier Steele et M. Cibber, excellent comédien et d'ailleurs poète du roi, titre qui paraît ridicule, mais qui ne laisse pas de donner mille écus de rente et de beaux privilèges. Notre grand Corneille n'en a pas eu tant.

Au reste, ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces pièces anglaises dont je suis si grand partisan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaisanterie des Wicherley et des Congrève ; on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connaître la comédie anglaise, il n'y a d'autre moyen, pour cela, que d'aller à Londres, d'y rester trois ans, d'apprendre bien l'anglais et de voir la comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaisir en lisant Plaute et Aristophane : pourquoi ? c'est que je ne suis ni Grec ni Romain. La finesse des bons mots, l'allusion, l'à-propos, tout cela est perdu pour un étranger.

Il n'en est pas de même dans la tragédie. Il n'est question, chez elle, que de grandes passions et de sottises

1. Allusion à Shadwell.

2. Buononcini résida plusieurs années en Angleterre à partir de 1720, et y fit jouer plusieurs opéras. Mead, que Voltaire connut à Londres, était médecin de la reine Caroline.

Sur Helvétius et Silva, voir le *Catalogue des Écrivains du Siècle de Louis XIV*. Le médecin Helvétius était le père du philosophe. Silva, né à Bordeaux en 1684, célèbre médecin à Paris, et que connut Voltaire, était « un de ces médecins que Molière n'eût pu ni osé rendre ridicules ».

héroïques consacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'histoire. *Œdipe*, *Électre* appartiennent aux Espagnols, aux Anglais et à nous, comme aux Grecs. Mais la bonne comédie est la peinture parlante des ridicules d'une nation ; et, si vous ne connaissez pas la nation à fond, vous ne pouvez guère juger de la peinture.

On<sup>1</sup> reproche aux Anglais leur scène souvent ensanglantée et ornée de corps morts ; on leur reproche leurs gladiateurs, qui combattent à moitié nus devant de jeunes filles, et qui s'en retournent quelquefois avec un nez et une joue de moins<sup>2</sup>. Ils disent, pour leurs raisons, qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la tragédie, et les Romains dans l'art de couper des nez. Mais leur théâtre est un peu loin de celui des Sophocle et des Euripide ; et, à l'égard des Romains, il faut avouer qu'un nez et une joue sont bien peu de chose en comparaison de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans le cirque<sup>3</sup>, pour le plaisir des dames romaines.

Ils ont eu quelquefois des danses dans leurs comédies, et ces danses ont été des allégories d'un goût singulier. Le pouvoir despotique et l'état républicain furent représentés, en 1709, par une danse tout à fait galante. On voyait d'abord un roi qui, après un entrechat, donnait un grand coup de pied dans le derrière à son premier ministre ; celui-ci le rendait à un second, le second à un

1. L'édition de 1752 ajoute ces deux derniers alinéas.

2. Le pugilat fut un sport populaire en Angleterre de très bonne heure. L'histoire nous raconte les coups de poings de Richard III. Shakespeare nous montre Richard I<sup>er</sup> gagnant la main d'une princesse pour avoir fait vaillamment le coup de poing devant elle. Au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, la boxe devint un jeu très courant ; on voyait des boxeurs se disputer une certaine somme fournie par des paris d'amateurs. Jack Broughton, habile boxeur, mort en 1789, formula les règles de ce sport, qui est devenu un art national, quoique condamné par la loi.

3. Ce n'est que par exception que l'on donnait, dans les cirques romains, des combats de gladiateurs ; ces spectacles étaient d'ordinaire réservés à l'amphithéâtre. En une fois, Trajan jeta jusqu'à 10.000 captifs dans l'arène.



troisième; et enfin celui qui recevait le dernier coup figurait le gros de la nation, qui ne se vengeait sur personne. Le tout se faisait en cadence. Le gouvernement républicain était figuré par une danse ronde, où chacun donnait et recevait également. C'est pourtant là le pays qui a produit des Addison, des Pope, des Locke et des Newton!

---

### Appendice à la lettre 19<sup>1</sup>.

Si, dans la plupart des tragédies anglaises, les héros sont ampoulés et les héroïnes extravagantes, en récompense, le style est plus naturel dans la comédie. Mais ce naturel nous paraîtrait souvent celui de la débauche plutôt que celui de l'honnêteté. On y appelle chaque chose par son nom<sup>2</sup>. Quelques cyniques prennent le parti de ces expressions grossières; ils s'appuient sur l'exemple d'Horace, qui nomme par leur nom toutes les parties du corps humain et tous les plaisirs qu'elles donnent. Ce sont des images qui gagnent chez nous à être voilées<sup>3</sup>. Chose étrange (si quelque chose pouvait l'être), qu'Horace, en parlant le langage de la débauche, fût le favori d'un réformateur, et qu'Ovide, pour avoir parlé le langage de la galanterie, fût exilé par un débauché, un fourbe, un assassin nommé Octave, parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier supplice<sup>4</sup>.

Quoi qu'il en soit, Bayle prétend que les expressions

1. Voir p. 213, note 2.

2. Je supprime ici quelques lignes, où Voltaire multiplie les exemples d'« expressions grossières ».

3. Encore une légère coupure, exigée par les convenances.

4. Voyez les causes de la persécution faite par Octave à Ovide, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. (Note de Voltaire, ajoutée dans l'édition de 1775.)

sont indifférentes<sup>1</sup> : en quoi lui et les cyniques et les stoïciens semblent se tromper ; car chaque chose a des noms différents, qui la peignent sous divers aspects et qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les mots de *magistrat* et de *robin*, de *gentilhomme* et de *gentil-lâtre*, d'*officier* et d'*aigrefin*, de *religieux* et de *moine* ne signifient pas la même chose. La consommation du mariage et tout ce qui sert à ce grand œuvre sera différemment exprimé par le curé, par le mari, par le médecin et par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci se servira réveillera l'image du plaisir ; les termes du médecin ne présenteront que des figures anatomiques ; le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiscret aura dit avec audace ; et le curé tâchera de donner l'idée d'un sacrement. Les mots ne sont donc pas indifférents, puisqu'il n'y a point de synonymes.

Il faut encore considérer que, si les Romains permettaient des expressions grossières dans des satires qui n'étaient lues que de peu de personnes, ils ne souffraient pas des mots déshonnêtes sur le théâtre. Car, comme dit La Fontaine,

Chastes sont les oreilles,  
Encor que les yeux soient fripons<sup>2</sup>.

En un mot, il ne faut pas qu'on prononce en public un mot qu'une honnête femme ne puisse répéter.

Les Anglais ont pris, ont déguisé, ont gâté la plupart des pièces de Molière. Ils ont voulu faire un *Tartufe*. Il était impossible que ce sujet réussît à Londres : la raison en est qu'on ne se plaît guère aux portraits des gens qu'on ne connaît pas<sup>3</sup>. Un des grands avantages de la

1. Dans son *Eclaircissement sur les obscénités* (à la fin du *Dict. crit.*, éd. 1730, IV, 637-654), et ailleurs, où il s'élève contre les « obliquités de style ».

2. *Le Tableau*, vers 33-34.

3. L'argument semble un peu faible. « C'est une pointe. Est-ce un jugement ? » (TEXTE.) Voltaire dit ailleurs : « Dans les pays où l'on a liberté de conscience, on est délivré d'un grand fléau : il n'y a point

nation anglaise, c'est qu'il n'y a point de tartufes chez elle. Pour qu'il y eût de faux dévots, il faudrait qu'il y en eût de véritables. On n'y connaît presque pas le nom de dévot, mais beaucoup celui d'honnête homme. On n'y voit point d'imbéciles qui mettent leurs âmes en d'autres mains<sup>1</sup>, ni de ces petits ambitieux qui s'établissent, dans un quartier de la ville, un empire despotique sur quelques femmelettes autrefois galantes et toujours faibles, et sur quelques hommes plus faibles et plus méprisables qu'elles.

La philosophie, la liberté et le climat conduisent à la misanthropie : Londres, qui n'a point de Tartufes, est plein de Timons<sup>2</sup>. Aussi *le Misanthrope*, ou *l'Homme au franc procédé*, est une des bonnes comédies qu'on ait à Londres<sup>3</sup> : elle fut faite du temps que Charles II et sa cour brillante tâchaient de défaire la nation de son humeur noire. Wicherley, auteur de cet ouvrage, était l'amant déclaré de la duchesse de Cleveland, maîtresse du roi. Cet homme, qui passait sa vie dans le plus grand monde, en peignait les ridicules et les faiblesses avec les couleurs les plus fortes. Les traits de la pièce de Wicherley sont plus hardis que ceux de Molière<sup>4</sup>.

d'hypocrites. » Le *cant* britannique est pourtant considéré comme l'équivalent de la *tartuferie*, à certains égards.

1. Il s'agit de ceux qui recourent à des « directeurs de conscience ».

2. Timon, surnommé *le Misanthrope*, né en Attique, était célèbre par la haine qu'il portait à ses concitoyens, dont l'ingratitude et la fausseté l'avaient révolté. Il est devenu, pour les poètes comiques et satiriques, le type de la misanthropie. Aristophane l'avait mis dans une comédie, Lucien dans un dialogue, Libanius dans une déclamation. Shakespeare a écrit un *Timon d'Athènes*; Shadwell refit le *Timon* de Shakespeare.

3. La comédie de caractère, telle qu'elle se manifesta en France avec *le Menteur* (1642), et telle que Molière en donna des modèles, fut apportée en Angleterre par Etheredge, avec le *Man of mode*. Quelques années plus tard, Wicherley suivait la même voie.

4. Le morceau continuait par *mais aussi ils ont*. Voir plus haut (p. 214), dans le corps de la lettre.

## LÈTTRÉ XX

### Sur les seigneurs qui cultivent les lettres.

Il a été un temps, en France, où les beaux-arts étaient cultivés par les premiers de l'Etat. Les courtisans surtout s'en mêlaient, malgré la dissipation, le goût des riens, la passion pour l'intrigue, toutes divinités du pays.

Il me paraît qu'on est actuellement, à la Cour, dans tout un autre goût que celui des lettres<sup>1</sup>. Peut-être dans peu de temps la mode de penser reviendra-t-elle : un roi n'a qu'à vouloir<sup>2</sup> ; on fait de cette nation-ci tout ce qu'on veut.

En Angleterre communément on pense<sup>3</sup>, et les lettres y sont plus en honneur qu'en France. Cet avantage est une suite nécessaire de la forme de leur gouvernement<sup>4</sup>. Il y a, à Londres, environ huit cents personnes qui ont le droit de parler en public et de soutenir les intérêts de la nation<sup>5</sup>. Environ cinq ou six mille prétendent au même honneur à leur tour. Tout le reste s'érige

1. Cette comparaison avec le xvii<sup>e</sup> siècle et la Cour de Louis XIV est l'un des sentiments qui auraient inspiré à Voltaire le premier dessein de son *Siècle de Louis XIV*. Voir l'édition qu'en a donnée E. Bourgeois, Introd., p. vii.

2. Voltaire se rappelle le vers de Boileau :

Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.

3. « Les Anglais pensent profondément. » (LA FONTAINE, *le Renard anglais*, 1685.) « La plupart négligent les manières et les agréments, mais ils cultivent leur raison. » (MURALT.)

4. « Ils jouissent d'une liberté qui élève l'esprit. » (MURALT.)

5. On en comptait exactement 742 (lords et membres des Communes) en 1728.

en juge de ceux-ci, et chacun peut faire imprimer ce qu'il pense sur les affaires publiques<sup>1</sup>. Ainsi, toute la nation est dans la nécessité de s'instruire. On n'entend parler que des gouvernements d'Athènes et de Rome; il faut bien, malgré qu'on en ait, lire les auteurs qui en ont traité. Cette étude conduit naturellement aux belles-lettres. En général, les hommes ont l'esprit de leur état. Pourquoi d'ordinaire nos magistrats, nos avocats, nos médecins et beaucoup d'ecclésiastiques ont-ils plus de lettres, de goût et d'esprit que l'on n'en trouve dans toutes les autres professions? C'est que réellement leur état est d'avoir l'esprit cultivé, comme celui d'un marchand est de connaître son négoce.

Il n'y a pas longtemps qu'un seigneur anglais fort jeune me vint voir à Paris, en revenant d'Italie. Il avait fait en vers une description de ce pays-là, aussi poliment

1. Les principales libertés publiques des Anglais (auxquelles Voltaire oppose tacitement le régime despotique français) étaient : 1<sup>o</sup> le droit de présenter des réclamations à l'Etat, sous forme de pétition au Parlement (*droit de pétition*); 2<sup>o</sup> le droit de se réunir en aussi grand nombre qu'on veut, pour manifester ses sentiments politiques; la réunion s'appelle *meeting* (*droit de réunion*); 3<sup>o</sup> le droit de former des sociétés permanentes, de se cotiser pour former une caisse commune, de tenir des réunions à volonté, où l'on peut discuter toutes les questions, même politiques; les sociétés s'appellent *clubs* (*droit d'association*); 4<sup>o</sup> le droit de parler librement en public (*liberté de la parole*); 5<sup>o</sup> le droit d'écrire et de faire imprimer livre ou journal sans avoir besoin d'une autorisation du gouvernement (*liberté de la presse*).

Voltaire a raison d'insister sur la liberté de la presse, qui est la garantie la plus sûre contre les abus de pouvoir. Quels que soient ses autres droits, un particulier isolé n'est pas assez fort pour se défendre, dans un pays où il n'y a pas de journaux; les agents du gouvernement qui ont le pouvoir en main peuvent, sans grand danger, en abuser. Au contraire, le journal reçoit les réclamations d'un citoyen lésé et les fait connaître à la nation; le fonctionnaire, sur le point de commettre un abus de pouvoir, est arrêté par la crainte de le voir rendu public. Le gouvernement est obligé de respecter la liberté privée pour ne pas s'attirer de protestations publiques, et il est obligé d'éviter le mécontentement public parce que son pouvoir dépend de la majorité et que la majorité dépend de l'opinion des électeurs. L'*opinion*

écrite que tout ce qu'ont fait le comte de Rochester<sup>1</sup> et nos Chaulieu<sup>2</sup>, nos Sarrasin<sup>3</sup> et nos Chapelle<sup>4</sup>.

La traduction que j'en ai faite est si loin d'atteindre à la force et à la bonne plaisanterie de l'original, que je suis obligé d'en demander sérieusement pardon à l'auteur et à ceux qui entendent l'anglais. Cependant, comme je n'ai pas d'autre moyen de faire connaître les vers de Milord<sup>5</sup>..., les voici dans ma langue :

*publique* acquit ainsi, en Angleterre, le véritable pouvoir, que le gouvernement doit ménager sous peine de tomber.

1. John Wilmot, comte de Rochester (1647-1680), favori de Charles II, spirituel, tournant admirablement le vers léger, auteur de poésies quelquefois obscènes et de satires mordantes. Il jouait au Mécène, faisait représenter des pièces de poètes obscurs. Voir la lettre suivante (p. 229).

2. L'abbé de Chaulieu (1639-1720), fils d'un maître des comptes et noble, s'attacha à la société des Bouillon et des La Rochefoucauld, suivit le marquis de Béthune, ambassadeur de Sobieski, roi de Pologne, puis vécut, dans la société des Vendôme, d'une vie assez relâchée. Il a laissé des lettres gracieuses et des poésies « libertines », au double sens du mot.

3. Sarrasin ou mieux Sarasin (1605-1654) appartient à la maison du prince de Conti, fit partie de la petite société qui avait pour centre M<sup>lle</sup> de Scudéri et pour principaux membres Pellisson, Ménage, Conrart, Scarron. Après Voiture, il fut le plus brillant écrivain de salon du xvii<sup>e</sup> siècle. La plupart de ses œuvres en vers sont de spirituelles improvisations sur des riens. « Il faisait, dit Segrais, de son esprit tout ce qu'il voulait. » Ses poésies ont été réimprimées par Octave Uzanne (1877).

4. Chapelle (1626-1686), élève de Gassendi, ami de Molière, de La Fontaine, de Boileau, habitué des cabarets, a laissé beaucoup de vers improvisés, négligés, mais agréables et spirituels.

5. Titre qui, grammaticalement, ne doit être employé que quand on s'adresse directement à des lords ; par extension, quand on parle d'eux. Des éditions postérieures portent « milord Hervey ».

John Hervey d'Ickworth, homme politique et écrivain (1696-1743), et non Harvey, comme portent certaines éditions des *Lettres philosophiques*. Membre de la Chambre des Communes dès 1725, il devint garde des sceaux en 1740. Débauché, spirituel, gracieux, très aimé des dames, même de la reine, il eut une querelle très vive avec Pope, pour les beaux yeux de lady Mary Wortley Montague, dont parle Voltaire, et une autre avec le prince de Galles, pour ceux de miss Vane. Il a laissé un grand nombre d'écrits, surtout de pamphlets satiriques. Sa



Qu'ai-je donc vu dans l'Italie ?  
 Orgueil, astuce et pauvreté,  
 Grands compliments, peu de bonté  
 Et beaucoup de cérémonie,  
 L'extravagante comédie  
 Que souvent l'Inquisition  
 Veut qu'on nomme religion<sup>1</sup>,  
 Mais qu'ici nous nommons folie.  
 La nature, en vain bienfaisante,  
 Veut enrichir ces lieux charmants;  
 Des prêtres la main désolante  
 Étouffe ses plus beaux présents.  
 Les Monsignors, soi-disant grands,  
 Seuls dans leurs palais magnifiques,  
 Y sont d'illustres fainéants,  
 Sans argent et sans domestiques.  
 Pour les petits, sans liberté,  
 Martyrs du joug qui les domine,  
 Ils ont fait vœu de pauvreté,  
 Priant Dieu par oisiveté,  
 Et toujours jeûnant par famine.  
 Ces beaux lieux, du pape bénis,  
 Semblent habités par les diables,  
 Et les habitants misérables  
 Sont damnés dans le paradis.

Peut-être dira-t-on que ces vers sont d'un hérétique; mais on traduit tous les jours, et même assez mal, ceux d'Horace et de Juvénal, qui avaient le malheur d'être païens. Vous savez bien qu'un traducteur ne doit pas ré-

femme, fort belle et fort spirituelle, a été célébrée par Pope, par Gay, par Pulteney, qui, en 1731, eut un duel avec Hervey, par Chesterfield, même par Voltaire, qui lui adressa ses poésies avec une dédicace incendiaire. Voir aussi la lettre fameuse sur Louis XIV écrite par Voltaire à lord Hervey en 1740. Hervey revint d'Italie en Angleterre à la fin de 1729; il avait donc trente-quatre ans. Voltaire le dit fort jeune, soit pour dérouter les conjectures, soit pour ôter de la gravité à la satire du catholicisme italien.

1. Il entend sans doute les farces que certains prédicateurs jouent dans les places publiques. (*Note de Voltaire.*)

pondre des sentiments de son auteur; tout ce qu'il peut faire, c'est de prier Dieu pour sa conversion, et c'est ce que je ne manque pas de faire pour celle du Milord<sup>1</sup>.

1. M. Texte a fait remarquer, à ce propos, que Voltaire a un art de citer qui, à lui seul, est un procédé de satire. Pour prouver que les nobles anglais cultivent les lettres, il fait une citation de lord Hervey, -- qui se trouve être une peinture de la vie ecclésiastique en Italie.

---

## LETTRE XXI

### Sur le comte de Rochester et M. Waller.

Tout le monde connaît de réputation le comte de Rochester. M. de Saint-Evremond<sup>1</sup> en a beaucoup parlé; mais il ne nous a fait connaître du fameux Rochester que l'homme de plaisir, l'homme à bonnes fortunes. Je voudrais faire connaître en lui l'homme de génie et le grand poète. Entre autres ouvrages qui brillaient de cette imagination ardente qui n'appartenait qu'à lui, il a fait quelques satires sur les mêmes sujets que notre célèbre Despréaux avait choisis<sup>2</sup>. Je ne sais rien de plus utile, pour se perfectionner le goût, que la comparaison des grands génies qui se sont exercés sur les mêmes matières.

Voici comme M. Despréaux parle contre la raison humaine, dans sa satire sur l'homme :

Cependant, à le voir, plein de vapeurs légères,  
Soi-même se bercer de ses propres chimères,

1. Charles de Marguetel de Saint-Denis, seigneur de Saint-Evremond, né en 1610, mort à Londres en 1703, officier et homme de lettres. Lecteur assidu de Montaigne, ami de Gassendi et d'autres libertins, auteur d'une *Comédie des académiciens* (1642), où il se moquait des travers académiques, tout en louant l'institution, il perdit sa lieutenance aux gardes, pour quelques railleries sur Condé (1648). Une lettre où il critiquait le traité des Pyrénées (1659) le mit si mal en Cour qu'il se retira en Hollande, puis en Angleterre. Il s'y établit dans la faveur de Charles II et de ses deux successeurs; il ne profita pas de la liberté de rentrer en France, que les démarches de ses amis lui obtinrent. Il était très lié avec la belle duchesse de Mazarin, Hortense Mancini, qui vint se fixer en Angleterre en 1670. La plupart de ses œuvres coururent de son vivant sous le manteau, et ne furent publiées qu'après sa mort. Voir l'édition de ses *Œuvres* par Giraud, Paris, 1865, 3 v. in-12. Mais on n'est pas sûr que ce soit Saint-Evremond qui ait écrit la Préface, dédiée à la duchesse de Mazarin, des œuvres de Rochester.

2. Satires contre l'homme, sur la noblesse, contre le mariage.

Lui seul de la nature est la base et l'appui,  
 Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.  
 De tous les animaux il est ici<sup>1</sup> le maître ;  
 Qui pourrait le nier, poursuis-tu ? Moi, peut-être :  
 Ce maître prétendu qui leur donne des lois,  
 Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois<sup>2</sup> ?

Voici à peu près comme s'exprime le comte de Rochester<sup>3</sup>, dans sa satire sur l'homme ; mais il faut que le lecteur se ressouvienne toujours que ce sont ici des traductions libres de poètes anglais, et que la gêne de notre versification et les bienséances délicates de notre langue ne peuvent donner l'équivalent de la licence impétueuse du style anglais.

Cet esprit que je hais, cet esprit plein d'erreur,  
 Ce n'est pas ma raison, c'est la tienne, docteur ;  
 C'est ta raison frivole, inquiète, orgueilleuse,  
 Des sages animaux rivale dédaigneuse,  
 Qui croit entre eux et l'ange occuper le milieu,  
 Et pense être ici-bas l'image de son Dieu,  
 Vil atome importun, qui croit, doute, dispute,  
 Rampe, s'élève, tombe, et nie encor sa chute ;  
 Qui nous dit : « Je suis libre, » en nous montrant ses fers,  
 Et dont l'œil trouble et faux croit percer l'univers.  
 Allez, révérends fous, bienheureux fanatiques !

1. Le texte authentique de Boileau est *dit-il*, et non *ici*. *Tourne*, que quelques éditions modernes ont remplacé par *brille*, est la leçon de Boileau.

2. Il s'agit de la satire VIII, publiée en 1667.

3. Voir la lettre 20 (p. 225). Sa causticité et ses saillies, qui n'épargnaient personne, le firent tomber plusieurs fois en disgrâce. Il a laissé des poésies surtout dans le genre satirique, où il imita avec talent Horace et Boileau.

La *Satire against man* commence ainsi :

Were I (who to my loss, already am  
 One of those strange prodigious Creatures Man)  
 A spirit free to chuse, for my own share,  
 What case of Flesh and Blood I'd please to wear,  
 I'd be a Dog, a Monkey or a Bear  
 Or any Thing, but that vain Animal,  
 Who is so proud of being Rational.

Compilez bien l'amas de vos riens scolastiques!  
 Pères de visions et d'énigmes sacrés,  
 Auteurs du labyrinthe où vous vous égarez,  
 Allez obscurément éclaircir vos mystères,  
 Et courez dans l'école adorer vos chimères!  
 Il est d'autres erreurs : il est de ces dévots  
 Condamnés par eux-même à l'ennui du repos.  
 Ce mystique encloîtré, fier de son indolence,  
 Tranquille au sein de Dieu, qu'y peut-il faire? Il pense  
 Non, tu ne penses point, misérable, tu dors,  
 Inutile à la terre et mis au rang des morts;  
 Ton esprit énérvé croupit dans la mollesse;  
 Réveille-toi, sois homme, et sors de ton ivresse.  
 L'homme est né pour agir, et tu prétends penser<sup>1</sup>!

Que ces idées soient vraies ou fausses, il est toujours certain qu'elles sont exprimées avec une énergie qui fait le poète.

Je me garderai bien d'examiner la chose en philosophe, et de quitter ici le pinceau pour le compas. Mon unique but, dans cette lettre, est de faire connaître le génie des poètes anglais<sup>2</sup>, et je vais continuer sur ce ton.

On a beaucoup entendu parler du célèbre Waller<sup>3</sup> en

1. On trouvera peut-être que Voltaire, en traduisant ce fragment d'une satire de Rochester, ne réussit qu'à moitié à donner une idée de « la licence impétueuse du style anglais » et de cette « énergie qui fait le poète ». Voltaire nous donne ici une « belle infidèle », et même il résume de longs développements de Rochester.

2. Comme l'alchimiste qui retrouvait au fond de son creuset l'or qu'il avait commencé par y mettre, Voltaire, tout en s'inspirant du sens général de la satire de Rochester, fait passer sous le nom de Rochester des expressions et des idées qui sont de lui. La prudence l'y obligeait d'ailleurs.

3. Edmund Waller (1606-1687) entra fort jeune au Parlement, se déclara pour la révolution, mais fut bientôt gagné par Charles I<sup>er</sup> et organisa en sa faveur le complot dit de Waller. Il fut condamné au bannissement en 1644 et amnistié en 1651. Sous la Restauration, il fut en grande faveur à la Cour. Ce fut aussi un poète; il faisait partie du salon littéraire de lord Falkland. Ses poèmes eurent du succès à leur apparition. On s'accorde à reconnaître aujourd'hui que son imagination est courte, sa critique médiocre, et qu'il est toujours apprêté. Son inspiration est « négative », dit Sainte-Beuve. Son œuvre con-

France. MM. de La Fontaine, Saint-Évremond et Bayle ont fait son éloge<sup>1</sup>; mais on ne connaît de lui que son nom. Il eut à peu près à Londres la même réputation que Voiture<sup>2</sup> eut à Paris, et je crois qu'il la méritait mieux. Voiture vint dans un temps où l'on sortait de la barbarie, et où l'on était encore dans l'ignorance. On voulait avoir de l'esprit, et on n'en avait pas encore. On cherchait des tours au lieu de pensées : les faux brillants se trouvent plus aisément que les pierres précieuses. Voiture, né avec un génie frivole et facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la littérature française. S'il était venu après les grands hommes qui ont illustré le siècle de Louis XIV, ou il aurait été inconnu, ou l'on n'aurait parlé de lui que pour le mépriser, ou il aurait corrigé son style. M. Despréaux le loue, mais c'est dans ses premières satires<sup>3</sup>; c'est dans le

sista, dit E. Gosse, à « enfermer dans des liens de douceur et de netteté les mouvements désordonnés de la muse anglaise. Il fut le Malherbe anglais, et écrivit avec le même mépris de ses prédécesseurs. Dryden l'accepta comme le précurseur de l'école classique... En 1642, sir John Denham se joignit à lui avec son facile, aride et prosaïque poème de *Cooper's Hill*...; poètes d'inspiration limitée..., qui émergent... comme les avant-coureurs de la prosodie rigoureuse et les précurseurs de Dryden et de Pope ».

1. Voir La Fontaine, *Œuvres*, éd. Hachette, in-8°, IX, 385, 396, 408, et Saint-Evremond, *Œuvr. div.*, 1706, in-12, III, 71; V, 44, 180-181. Bayle n'en parle pas; Voltaire se trompe.

2. Voiture (1594-1648), un des oracles de l'hôtel de Rambouillet, bel esprit qui avait le goût des louanges et l'art de la quintessence. Ses poésies (par exemple le sonnet d'*Uranie*) et ses lettres se distinguent par la recherche, l'affectation, les pointes à l'italienne. « La médiocrité de ces fadeurs, dira Voltaire, excitait jusqu'à l'enthousiasme de Boileau, et il est malaisé aujourd'hui d'en comprendre la raison. »

3. Ainsi, dans la Satire III (*le Repas ridicule*, 1665), Boileau fait dire à son « hâbleur » :

Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture;  
A mon gré le Corneille est joli quelquefois...

Dans la Satire IX, *A mon Esprit* (1667), Boileau dit encore :

... Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture  
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure.

Voir aussi Satires IV et XII.



temps où le goût de Despréaux n'était pas encore formé : il était jeune, et dans l'âge où l'on juge des hommes par la réputation, et non pas par eux-mêmes. D'ailleurs, Despréaux était souvent bien injuste dans ses louanges et dans ses censures. Il louait Segrais<sup>1</sup>, que personne ne lit; il insultait Quinault<sup>2</sup>, que tout le monde sait par cœur; et il ne dit rien de La Fontaine<sup>3</sup>. Waller, meilleur que Voiture, n'était pas encore parfait. Ses ouvrages galants respirent la grâce; mais la négligence les fait languir, et souvent les pensées fausses les défigurent. Les Anglais n'étaient pas encore parvenus de son temps à écrire avec correction. Ses ouvrages sérieux sont pleins d'une vigueur qu'on n'attendrait pas de la mollesse de ses autres pièces. Il a fait un *Eloge funèbre de Cromwell*, qui, avec ses défauts, passe pour un chef-d'œuvre<sup>4</sup>. Pour entendre cet ouvrage, il faut savoir que Cromwell mourut le jour d'une tempête extraordinaire.

La pièce commence ainsi :

Il n'est plus; c'en est fait; soumettons-nous au sort :

Le ciel a signalé ce jour par des tempêtes,

Et la voix du tonnerre, éclatant sur nos têtes,

Vient d'annoncer sa mort.

Par ses derniers soupirs il ébranle cette île,

Cette île que son bras fit trembler tant de fois,

Quand, dans le cours de ses exploits,

Il brisait la tête des rois

Et soumettait un peuple à son joug seul docile.

Mer, tu t'en es troublée. O mer! tes flots émus

1. Segrais (1624-1701), familier de l'hôtel de Rambouillet, attaché à la maison de M<sup>lle</sup> de Montpensier, ami de M<sup>me</sup> de La Fayette, est surtout connu comme poète bucolique. Voir *Art poétique*, IV, 201.

2. Quant à Quinault, voir *Satires* II, III et IX.

Les héros chez Quinault parlent bien autrement,  
Et, jusqu'à « Je vous hais », tout s'y dit tendrement.

3. On a écrit de nombreuses dissertations pour expliquer, justifier ou critiquer cette omission de La Fontaine et de la fable dans l'*Art poétique*.

4. Ainsi Addison citait « the courtly Waller » à côté de Milton.

Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages  
 Que l'effroi de la terre, et ton maître, n'est plus.  
 Tel au ciel autrefois s'envola Romulus,  
 Tel il quitta la terre au milieu des orages,  
 Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages :  
 Obéi dans sa vie, à sa mort adoré,  
 Son palais fut un temple, etc.

C'est à propos de cet Eloge de Cromwell que Waller fit au roi Charles II cette réponse, qu'on trouve dans le dictionnaire de Bayle<sup>1</sup>. Le roi, pour qui Waller venait, selon l'usage des rois et des poètes, de présenter une pièce farcie de louanges, lui reprocha qu'il avait fait mieux pour Cromwell. Waller répondit : « Sire, nous autres poètes, nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités. » Cette réponse n'était pas si sincère que celle de l'ambassadeur hollandais, qui, lorsque le même roi se plaignait que l'on avait moins d'égards pour lui que pour Cromwell, répondit : « Ah ! sire, ce Cromwell était tout autre chose. »

Mon but n'est pas de faire un commentaire sur le caractère de Waller ni de personne. Je ne considère les gens après leur mort que par leurs ouvrages ; tout le reste est pour moi anéanti. Je remarque seulement que Waller, né à la Cour<sup>2</sup>, avec soixante mille livres de rente, n'eut jamais ni le sot orgueil ni la nonchalance d'abandonner son talent. Les comtes de Dorset<sup>3</sup> et de Roscom-

1. Je n'ai pas retrouvé dans le Dictionnaire de Bayle le passage auquel Voltaire fait allusion. Par contre, il est cité dans le *Ménagiana*, où le prit un commentateur de Waller, Fenton, que dut lire Voltaire.

2. Il n'était pas né à la Cour, mais il y passa sa vie. Il était d'une « bonne famille ».

3. Thomas Sackville, comte de Dorset (1536-1608), homme politique et écrivain. En 1551, il fit jouer à Whitehall *Gorbuduc*, la première tragédie en vers du théâtre anglais. Il fut membre de la Chambre des Communes ; la reine Elisabeth le créa lord ; il alla en ambassade dans les Provinces-Unies ; en 1599, il devint grand trésorier d'Angleterre. Jacques I<sup>er</sup> le nomma comte de Dorset. E. Gosse le considère comme un « poète de haute valeur ».

mon<sup>1</sup>, les deux ducs de Buckingham<sup>2</sup>, milord Halifax<sup>3</sup> et tant d'autres n'ont pas cru déroger en devenant de très grands poètes et d'illustres écrivains. Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leurs noms. Ils ont cultivé les lettres comme s'ils en eussent attendu leur fortune. Ils ont, de plus, rendu les arts respectables aux

1. Wentworth Dillon, comte de Roscommon (1633-1684), né en Irlande, voyagea en France et en Italie, puis vécut à la Cour de Charles II. Il a laissé quelques poèmes et une traduction de l'*Art poétique* d'Horace.

2. Georges Villiers, duc de Buckingham (1627-1688), fils du favori de Jacques I<sup>er</sup> et de Charles I<sup>er</sup>, soutint la cause de Charles II; Cromwell le fit enfermer dans la Tour, d'où il sortit à la Restauration. Ambassadeur en France en 1671, il fit bientôt partie du ministère de la *Cabal*. Il passa la fin de sa vie à cultiver les lettres, l'astrologie, l'alchimie. On a de lui des satires spirituelles et une comédie, *The Rehearsal*, où il persifla Dryden.

John Sheffield, comte de Mulgrave, duc de Buckingham (1649-1721), membre du Conseil privé et grand chambellan de Jacques II, devint marquis de Normanby sous Guillaume III, et, sous la reine Anne, duc de Buckingham, garde du sceau privé et président du Conseil. A partir de 1714, il ne s'occupa plus que de lettres. Il a laissé deux volumes d'*Œuvres poétiques*.

3. Charles Montague, comte d'Halifax (1661-1715), fut chancelier de l'Echiquier et sous-trésorier en 1694, devint premier Lord de la Trésorerie en 1697 et entra à la Chambre des lords en 1700. Il travailla à l'élévation de la maison de Hanovre. Il a laissé des *Discours* et des *Poésies*. Mais ici il s'agit plutôt de sir Georges Saville (1630-1695), qui fut créé pair et vicomte d'Halifax par Charles II en 1668. Il était un des chefs du parti des *trimmers* (balanceurs), entre les whigs et les tories; membre du Conseil privé, comte, puis marquis d'Halifax, il quitta les affaires en 1690. Il a laissé des écrits, mélanges anonymes, qui ne furent réunis qu'en 1704. On s'accorde à lui attribuer l'*Advice to a daughter*, le *Character of a trimmer* et l'*Anatomy of an equivalent*. « Dans ces ouvrages ironiques, si adroits, si sérieux, si gracieux..., nous voyons le côté le meilleur de la Restauration, son scepticisme conservateur, sa réserve, ses vertus d'urbanité et de modération. Halifax avoue que sa lecture favorite a toujours été Montaigne, et il est un lien entre ce délicieux essayiste et les *Spectators* et les *Tatlers* qui viendront plus tard. » (E. GOSSE.) Voir, sur la bibliographie détaillée des œuvres de ces auteurs, l'ouvrage, devenu classique, d'A. Beljame, *le Public et les Hommes de lettres en Angleterre au dix-huitième siècle*, Paris, 1884.

yeux du peuple, qui, en tout, a besoin d'être mené par les grands, et qui pourtant se règle moins sur eux en Angleterre qu'en aucun lieu du monde<sup>1</sup>.

1. « Les petits tiennent peu aux grands; il semble que personne n'ait pour eux cette crainte ni cette admiration si ordinaire chez les autres peuples. » (MURALT.)

## LETTRE XXII

### Sur M. Pope et quelques autres poètes fameux<sup>1</sup>.

Je voulais vous parler de M. Prior<sup>2</sup>, un des plus aimables poètes d'Angleterre, que vous avez vu à Paris plénipotentiaire et envoyé extraordinaire en 1712. Je comptais vous donner aussi quelque idée des poésies de milord Roscommon, de milord Dorset, etc.<sup>3</sup>; mais je sens qu'il me faudrait faire un gros livre, et qu'après bien de la peine, je ne vous donnerais qu'une idée fort imparfaite de tous ces ouvrages. La poésie est une espèce de musique : il faut l'entendre pour en juger. Quand je vous traduis quelques morceaux de ces poésies étrangères, je vous note imparfaitement leur musique, mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Il y a surtout un poème anglais que je désespérerais de vous faire connaître; il s'appelle *Hudibras*<sup>4</sup>. Le sujet

1. Je donne en *Appendice* (p. 242 et suiv.) quelques-uns des nombreux remaniements que Voltaire fit subir à cette lettre, dans des éditions postérieures à 1734.

2. Prior (1664-1721), encore enfant, fut remarqué par lord Dorset (dont parle déjà Voltaire dans la lettre précédente, p. 233), qui, charmé de son intelligence et de son habileté à traduire en vers anglais des poètes latins, paya les frais de ses études à Westminster. Il s'y lia avec les Montague, qui le firent entrer à l'Université de Cambridge, où il devint *fellow* en 1688. Poussé par de puissantes relations, il devint secrétaire de lord Dursley, ambassadeur à la Haye. Il gagna la confiance de Guillaume, eut part aux négociations du traité de Ryswick (1697), fut nommé secrétaire d'Etat en Irlande, puis secrétaire d'ambassade à Paris; il fut élu membre du Parlement en 1701. En 1711, il fut chargé des négociations à Paris, relatives au traité d'Utrecht, et fut un des plénipotentiaires qui signèrent la paix (1712). Voir Legrelle, *la Diplomatie française et la succession d'Espagne*, t. IV.

3. Sur Roscommon et Dorset, voir les notes de la lettre précédente, p. 233 et 234.

4. Il est l'œuvre du poète satirique anglais Samuel Butler (1612-

est la guerre civile et la secte des Puritains, tournée en ridicule. C'est *Don Quichotte*, c'est notre *Satire Ménippée* fondus ensemble. C'est, de tous les livres que j'aie jamais lus, celui où j'ai trouvé le plus d'esprit; mais c'est aussi le plus intraduisible. Qui croirait qu'un livre qui saisit tous les ridicules du genre humain et qui a plus de pensées que de mots ne peut souffrir la traduction? C'est que presque tout y fait allusion à des aventures particulières. Le plus grand ridicule tombe principalement sur les théologiens, que peu de gens du monde entendent. Il faudrait à tous moments un commentaire, et la plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie : tout commentateur de bons mots est un sot.

Voilà pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingénieux docteur Swift<sup>1</sup>, qu'on appelle le Rabelais d'Angleterre. Il a l'honneur d'être prêtre,

1680), qui, après avoir voyagé en France et en Irlande, entra dans la maison de la comtesse de Kent et y connut le puritain sir Samuel Luke, ce qui lui donna sans doute l'idée de son *Hudibras*. Il avait cinquante ans lorsqu'il publia la première partie d'*Hudibras* (1663-1671), critique incisive des Presbytériens, représentés par le juge Hudibras, et des Indépendants, représentés par le secrétaire Ralph. On s'accorde aujourd'hui à reconnaître que cette épopée comique est inférieure à *Don Quichotte* par le manque d'action; car elle consiste presque toute en discours. Charles II l'admirait beaucoup. Ce prince n'empêcha pas de laisser mourir misérablement Butler. *Hudibras* fut illustré par Hogarth. John Townley en a fait paraître une traduction en vers français, avec notes (Londres, 1757). Le *Magasin encyclopédique* (t. IV, 227) donne la clef des personnages. Voir, à l'Appendice de cette lettre (p. 244 à 250), un extrait du morceau qui, dans l'édition de 1756, remplacera le passage ci-dessus relatif à *Hudibras*.

1. Jonathan Swift (1667-1743) fut ordonné prêtre en 1695, quoiqu'il n'eût point la vocation. Ses premiers essais (*the Battle of the Books*, etc.), surtout *the Tale of a Tub* (*le Conte du Tonneau*), firent connaître ses aptitudes à la satire. Il publia une brochure sur les *Avantages qu'il y aurait à abolir la religion en Angleterre*. Publiés en 1726, ses *Gulliver's Travels* eurent un succès considérable; l'œuvre fut aussitôt traduite partiellement en français par l'abbé Desfontaines. Swift mit souvent son talent satirique au service tantôt des whigs, tantôt des tories. Voltaire s'inspira parfois de Swift dans ses facéties, comme dans *le Pot pourri*.



comme Rabelais, et de se moquer de tout, comme lui; mais on lui fait grand tort, selon mon petit sens, de l'appeler de ce nom. Rabelais, dans son extravagant et inintelligible livre, a répandu une extrême gaieté et une plus grande impertinence; il a prodigué l'érudition, les ordures et l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. Il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre<sup>1</sup> qui se piquent d'entendre et d'estimer tout cet ouvrage. Le reste de la nation rit des plaisanteries de Rabelais et méprise le livre. On le regarde comme le premier des bouffons; on est fâché qu'un homme qui avait tant d'esprit en ait fait un si misérable usage; c'est un philosophe ivre, qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse<sup>2</sup>.

M. Swift est Rabelais dans son bon sens, et vivant en bonne compagnie. Il n'a pas, à la vérité, la gaieté du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix,

1. Le Régent, par exemple (Voltaire, *Corresp.*, t. XL, p. 192).

2. Dans le *Temple du goût*, Voltaire critique acerbement Rabelais, mais il revint de ces jugements si sévères. Dans sa lettre à M<sup>me</sup> du Deffant, du 12 avril 1760, il dit : « J'ai relu... quelques chapitres de Rabelais, comme le combat de frère Jean des Entommeures, et la tenue du Conseil de Picrochole (je le sais pourtant presque par cœur); mais je les ai relus avec un très grand plaisir, parce que c'est la peinture du monde la plus vive. Ce n'est pas que je mette Rabelais à côté d'Horace; mais, si Horace est le premier des faiseurs de bonnes épitres, Rabelais, quand il est bon, est le premier des bons bouffons. Il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation; mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui. » Voir aussi dans les *Mélanges*, année 1767, la première des *Lettres à Son Altesse Monseigneur le prince de \*\*\**. Au reste, dans ces mêmes *Lettres philosophiques* où il dénigre Rabelais, il le trouve assez bon pour s'en inspirer directement (Lettres 5 et 13); voir aussi sa *Corresp.*, 1716, t. XXXIII, p. 39. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, jusqu'aux succès de la presse révolutionnaire et aux premiers romantiques, l'écrivain le plus populaire était Rabelais. La grande majorité des Français passa, presque sans connaître la culture classique, de la culture médiévale à celle de l'époque contemporaine. Ce n'est qu'après coup, en plein XIX<sup>e</sup> siècle, et par les effets de l'instruction publique, que l'ensemble de la France connut rétrospectivement le classicisme.

le bon goût qui manquent à notre curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier et presque inimitable; la bonne plaisanterie est son partage en vers et en prose; mais, pour le bien entendre, il faut faire un petit voyage dans son pays<sup>1</sup>.

Vous pouvez plus aisément vous former quelque idée de M. Pope<sup>2</sup>; c'est, je crois, le poète le plus élégant, le plus correct et, ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflements aigres de la trompette anglaise aux sons doux de la flûte. On peut le traduire, parce qu'il est extrêmement

1. A propos des *Voyages de Gulliver*, Voltaire écrivait à Thieriot, le 2 février 1727 : « C'est le Rabelais de l'Angleterre,... mais un Rabelais sans fatras; et ce livre serait amusant de lui-même par les imaginations singulières dont il est plein, par la légèreté de son style, etc., quand il ne serait pas d'ailleurs la satire du genre humain. » Voir, à l'Appendice de cette lettre (p. 250 à 252), les trois alinéas qu'intercalera ici l'édition de 1756.

2. Voir, sur Pope, le chapitre que lui a consacré A. Beljame, dans *le Public et les Hommes de lettres en Angleterre au dix-huitième siècle*, p. 339 à 412. Voltaire est souvent revenu sur Pope; voir son *Parallèle d'Horace, de Boileau et de Pope* (1761). Né en 1688, Alexandre Pope commença de bonne heure, après de solides études, à faire des vers. Son *Ode à la solitude* aurait même paru quand il n'était âgé que de douze ans; à quatorze, il traduisait le premier livre de la *Thébaïde* de Stace; à seize, il écrivait des *Pastorales*, qui servent encore dans les classes comme modèles de versification correcte et mélodieuse. A vingt ans, il publiait son *Essai sur la critique*; ensuite, le *Rapt of the Lock* (l'Enlèvement de la boucle de cheveux), dont Voltaire parle un peu plus loin. En 1713, paraît *la Forêt de Windsor*, poème descriptif. Puis Pope traduit l'*Iliade*, écrit une *Épître d'Héloïse à Abélard*, édite les œuvres de Shakespeare, donne sa *Dunciade*, publie bon nombre d'*Imitations of Horace*, épiques, satires, essais de morale, et, en 1733, son *Essai sur l'homme*, poème philosophique. Il mourut en 1744.

Sur les relations de Voltaire et de Pope, voir J. Churton Collins, *Voltaire, Montesquieu and Rousseau in England*, 1908. Pope est le premier écrivain anglais qui ait réussi à vivre de sa plume. Taine, pour faire cadrer la réalité avec ses conceptions, aujourd'hui caduques, sur l'influence décisive de la race, du moment et du milieu, fausse et mutille cette réalité. Pope contrariait sa thèse. Il a donc négligé Pope dans son *Histoire de la littérature anglaise*. Voir, là-dessus, Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VIII, p. 56 et suiv.

clair, et que ses sujets, pour la plupart, sont généraux et du ressort de toutes les nations.

On connaîtra bientôt en France son *Essai sur la Critique*, par la traduction en vers qu'en fait M. l'abbé du Resnel<sup>1</sup>.

Voici un morceau de son poème de *la Boucle de cheveux*<sup>2</sup>, que je viens de traduire, avec ma liberté ordinaire; car, encore une fois, je ne sais rien de pis que de traduire un poète mot pour mot.

Umbriel à l'instant, vieux gnome rechigné,  
 Va, d'une aile pesante et d'un air renfrogné,  
 Chercher, en murmurant, la caverne profonde  
 Où, loin des doux rayons que répand l'œil du monde,  
 La déesse aux vapeurs a choisi son séjour.  
 Les tristes aquilons y sifflent à l'entour,  
 Et le souffle malsain de leur aride haleine  
 Y porte aux environs la fièvre et la migraine.  
 Sur un riche sofa, derrière un paravent,  
 Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs et du vent,  
 La quinteuse déesse incessamment repose,  
 Le cœur gros de chagrins, sans en savoir la cause,  
 N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,  
 L'œil chargé, le teint pâle et l'hypocondre enflé.  
 La médisante Envie est assise auprès d'elle,  
 Vieux spectre féminin, décrépite pucelle,  
 Avec un air dévot déchirant son prochain,  
 Et chansonnant les gens l'Évangile à la main.  
 Sur un lit plein de fleurs négligemment penchée,  
 Une jeune beauté non loin d'elle est couchée :  
 C'est l'Affectation, qui grasseye en parlant,  
 Ecoute sans entendre, et lorgne en regardant,  
 Qui rougit sans pudeur, et rit de tout sans joie,  
 De cent maux différents prétend qu'elle est la proie

1. Il se peut qu'au moment où Voltaire écrivit ces lignes, l'ouvrage en question ne fût pas encore publié; il parut en 1730. Dans sa lettre à de Thibouville, du 2 février 1769, Voltaire prétend avoir fait la moitié des vers de du Resnel.

2. Ce poème de Pope avait été traduit en français dès 1728, par M<sup>me</sup> de Caylus. Desfontaines le retraduisit en 1738.

Et, pleine de santé sous le rouge et le fard,  
Se plaint avec mollesse, et se pâme avec art<sup>1</sup>.

Si vous lisiez ce morceau dans l'original, au lieu de le lire dans cette faible traduction, vous le compareriez à la description de la Mollesse dans *le Lutrin*<sup>2</sup>.

En voilà bien honnêtement pour les poètes anglais. Je vous ai touché un petit mot de leurs philosophes. Pour de bons historiens, je ne leur en connais pas encore; il a fallu qu'un Français ait écrit leur histoire<sup>3</sup>. Peut-être le génie anglais, qui est ou froid ou impétueux, n'a pas encore saisi cette éloquence naïve et cet air noble et simple de l'histoire. Peut-être aussi l'esprit de parti, qui fait voir trouble, a décrédité tous leurs historiens : la moitié de la nation est toujours l'ennemie de l'autre<sup>4</sup>. J'ai trouvé des gens qui m'ont assuré que milord Marlborough était un poltron, et que M. Pope était un sot<sup>5</sup>, comme, en France, quelques Jésuites trouvent Pascal un petit esprit, et quelques Jansénistes disent que le P. Bourdaloue n'était qu'un bavard. Marie Stuart est une sainte héroïne, pour les Jacobites; pour les autres, c'est une débauchée, une adultère, une homicide. Ainsi, en Angleterre, on a des factums et point d'histoire. Il

1. *L'Enlèvement de la boucle de cheveux*, poème satirique et comique, a pour sujet le rapt d'une boucle de cheveux que, dans un accès de galanterie, lord Petre se permit à l'égard de mistress Arabella Fermor, qu'il était sur le point d'épouser; licence fort mal prise par celle qui en avait été l'objet, et dont le résultat fut la rupture du mariage projeté. Un ami commun pria Pope d'écrire quelque chose de plaisant sur ce sujet, et celui-ci lui remit ce poème.

2. Voir, à l'Appendice (p. 252), le morceau qui, dans l'édition de 1756, remplacera la fin de cette lettre, après « la Mollesse dans *le Lutrin* ».

3. Rapin de Thoyras, dans son *Histoire d'Angleterre* (continuée par Dav. Durand), 1724-1735, 13 vol. in-4°.

4. Addison (*Spectateur*, n° 125) se plaint de l'esprit de parti qui, lorsqu'il n'aboutit pas à la guerre civile, entraîne à la calomnie.

5. C'est plutôt son avarice qu'on reprochait à Marlborough. Quant à Pope, c'est journellement, en 1728, que les journaux l'insultent. *The Daily Journal*, du 11 mai 1728, dit, à son sujet : « The stupidity of the vilest scribbler was never so notorious as Pope's... »

est vrai qu'il y a, à présent, un M. Gordon, excellent traducteur de Tacite<sup>1</sup>, très capable d'écrire l'histoire de son pays, mais M. Rapin de Thoyras l'a prévenu.

Enfin, il me paraît que les Anglais n'ont point de si bons historiens que nous, qu'ils n'ont point de véritables tragédies, qu'ils ont des comédies charmantes, des morceaux de poésie admirables et des philosophes qui devraient être les précepteurs du genre humain.

Les Anglais ont beaucoup profité des ouvrages de notre langue. Nous devrions, à notre tour, emprunter d'eux, après leur avoir prêté. Nous ne sommes venus, les Anglais et nous, qu'après les Italiens, qui, en tout, ont été nos maîtres, et que nous avons surpassés en quelque chose. Je ne sais à laquelle des trois nations il faudra donner la préférence; mais heureux celui qui sait sentir leurs différents mérites!

### Appendice à la lettre 22.

On<sup>2</sup> n'imaginait pas, en France, que Prior, qui vint de la part de la reine Anne donner la paix à Louis XIV, avant que le baron Bolingbroke vint la signer, on ne devinait pas, dis-je, que ce plénipotentiaire fût un poète<sup>3</sup>. La France paya, depuis, l'Angleterre en même monnaie; car le cardinal Dubois envoya notre Destouches<sup>4</sup> à Lon-

1. Son *Tacite* parut, en 2 vol., en 1728 et 1731.

2. L'édition de 1756 donne, à la place de la première phrase, la page que voici (p. 242 à 244).

3. Admirateur d'Horace, Prior a laissé beaucoup de poésies aimables et familières; il est apprécié pour sa satire indulgente et sa bonhomie familière. Il a écrit une amusante paraphrase de la fameuse *Ode sur la prise de Namur*, de Boileau (1695). Voir Beljame, *o. c.*, p. 195 et suiv.

4. Philippe Néricault-Destouches (1680-1754), acteur, soldat, auteur dramatique, diplomate. Le Régent l'attacha à l'ambassade d'Angleterre et lui confia ensuite le poste de ministre plénipotentiaire. Il finit

dres, et il ne passa pas plus pour poète parmi les Anglais que Prior parmi les Français. Le plénipotentiaire Prior était originairement un garçon cabaretier que le comte de Dorset, bon poète lui-même et un peu ivrogne, rencontra un jour lisant Horace sur le banc de la taverne, de même que milord Aila trouva son garçon jardinier lisant Newton. Aila fit du jardinier un grand philosophe<sup>1</sup>, et Dorset fit un très agréable poète du cabaretier.

C'est de Prior qu'est l'*Histoire de l'âme*<sup>2</sup> : cette histoire est la plus naturelle qu'on ait faite jusqu'à présent de cet être si bien senti et si mal connu. L'âme est d'abord aux extrémités du corps, dans les pieds et dans les mains des enfants ; de là, elle se place insensiblement au milieu du corps dans l'âge de puberté ; ensuite, elle monte au cœur, et là elle produit les sentiments de l'amour et de l'héroïsme ; elle s'élève jusqu'à la tête, dans un âge plus mûr ; elle y raisonne comme elle peut, et, dans la vieillesse, on ne sait plus ce qu'elle devient : c'est la sève d'un vieil arbre qui s'évapore et qui ne se répare plus. Peut-être cet ouvrage est-il trop long : toute plaisanterie doit être courte, et même le sérieux devrait bien être court aussi.

Ce même Prior fit un petit poème sur la fameuse bataille de Hochstedt. Cela ne vaut pas son *Histoire de l'âme*. Il n'y a de bon que cette apostrophe à Boileau :

par se consacrer exclusivement à la littérature. Des comédies qu'il a composées on ne lit plus guère que le *Philosophe marié* (1727) et le *Glorieux* (1732).

1. « Ce géomètre s'appelait Stone. Il a donné, sur le calcul intégral, un ouvrage assez médiocre, mais qui, pour le temps où il a été fait, prouvait des connaissances fort étendues. Au reste, il est presque sans exemple que des hommes qui ont commencé tard à s'instruire aient montré de grands talents, quoique les efforts dont ils ont eu besoin pour s'élever au-dessus de leur éducation supposent de la sagacité et une grande force de tête. Cette observation suffit pour détruire l'opinion exagérée de Rousseau sur l'éducation négative. » (Ed. de Kehl.)

2. Ses œuvres ont été éditées notamment par Brimley Johnson, 1892, 2 v. Il s'agit ici de son *Alma or the progress of the mind* (1715).



Satirique flatteur, toi qui pris tant de peine  
Pour chanter que Louis n'a point passé le Rhin<sup>1</sup>...

Notre plénipotentiaire finit par paraphraser en quinze cents vers ces mots attribués à Salomon, que *tout est vanité*<sup>2</sup>. On en pourrait faire quinze mille sur ce sujet; mais malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire!

Enfin, la reine Anne étant morte, le ministère ayant changé, la paix que Prior avait entamée étant en horreur, Prior n'eut de ressource qu'une édition de ses œuvres par une souscription de son parti; après quoi il mourut en philosophe, comme meurt ou croit mourir tout honnête Anglais<sup>3</sup>.

.....  
Les<sup>4</sup> bourgeois de Paris, à la tête de la faction des Seize, mêlaient l'impertinence aux horreurs de la fac-

1. Allusion à l'*Épître au Roi*, et surtout aux vers où il est dit que

Louis, les animant du feu de son courage,  
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

On sait que Boileau, pour flatter le roi, donna les proportions d'une bataille rangée à une simple escarmouche, « opération de cinquième ordre », disait Napoléon I<sup>er</sup> du « Passage du Rhin ». Voltaire n'a jamais pardonné à Boileau son esprit d'adulation systématique, tout en lui rendant justice par ailleurs. Son *Épître à Boileau* (1769) commence par ces vers :

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,  
Zôile de Quinault et flatteur de Louis,  
Mais oracle du goût dans cet art difficile  
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile...

2. Ce poème, intitulé *Salomon on the vanity of the world* (1718), a plus de deux mille sept cents vers. Voltaire, comme le fait remarquer Beuchot, n'avait pas perdu son temps à les compter.

3. Après la mort de la reine Anne, il perdit ses emplois et fut même emprisonné par ordre de Robert Walpole. Pour le dédommager de ces vicissitudes, lord Harley lui donna un joli domaine dans le comté d'Essex, où il termina tranquillement ses jours.

4. Après « il s'appelle Hudibras » (p. 236), l'édition de 1756 introduit un long morceau sur ce poème héroï-comique; car, qu'il s'agisse de la Ligue ou de la guerre de Cromwell, ces guerres contenaient un élément comique; « au fond, dit Voltaire, il y avait un ridicule caché dans ces querelles funestes. » Je donne la presque totalité du morceau.

tion. Les intrigues des femmes, du légat et des moines avaient un côté comique, malgré les calamités qu'elles apportèrent<sup>1</sup>. Les disputes théologiques et l'enthousiasme des Puritains en Angleterre étaient très susceptibles de railleries; et ce fond de ridicule bien développé pouvait devenir plaisant, en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la bulle *Unigenitus*<sup>2</sup> faisait répandre du sang, le petit poème de *Philotanus*<sup>3</sup> n'en serait pas moins convenable au sujet, et on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas aussi gai, aussi plaisant, aussi varié qu'il pouvait l'être, et de ne pas tenir dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement.

Le poème d'*Hudibras*, dont je vous parle, semble être

1. La *Satire Ménippée*, dont des copies manuscrites circulaient dans Paris dès 1593, est l'œuvre d'un petit groupe de bourgeois parisiens qui appartenaient au parti des modérés ou, comme on disait alors, des *Politiques*; ils détestaient la Ligue, repoussaient l'intervention des Espagnols dans les querelles nationales et souhaitaient une réconciliation générale, sous l'autorité de Henri IV. Elle se compose de treize morceaux, notamment la *Vertu du Catholicon*, où l'on voit deux cardinaux proposer chacun leur orviétan, l'*Abrégé des États de Paris*, qui fait défiler un bizarre cortège de ligueurs, les *Pièces de tapisserie de la salle des États*, où sont figurées des caricatures, des allusions spirituellement choisies pour la plus grande honte de la Sainte-Union, la *Harangue de M. le légat*, macaroni burlesque de latin et d'italien.

2. Les *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, par le Père Quesnel, suspectes de jansénisme, furent condamnées, le 8 septembre 1713, par la bulle *Unigenitus*, où cent une propositions extraites des *Réflexions morales* étaient qualifiées par Clément XI de « captieuses, malsonnantes, téméraires, capables de blesser les oreilles pieuses, scandaleuses, injurieuses à l'Eglise et à ses usages, outrageantes, séditionnelles, impies, blasphématoires, suspectes d'hérésie, sentant l'hérésie, erronées... » Elle fut l'origine de longues querelles entre *appelants* et *opposants*.

3. Petit poème de Grécourt. Grécourt (1683-1743), nommé à treize ans chanoine de Saint-Martin de Tours, dut renoncer à la prédication; car ses sermons, où il peignait le vice sous des couleurs par trop naturalistes, et où il s'abandonnait complaisamment à la satire, n'étaient rien moins qu'édifiants. Il a écrit force contes licencieux, qu'on se passait sous le manteau. *Philotanus* parut en 1720.

un composé de la *Satire Ménippée* et de *Don Quichotte*<sup>1</sup>. Il a sur eux l'avantage des vers. Il a celui de l'esprit. La *Satire Ménippée* n'en approche pas ; elle n'est qu'un ouvrage très médiocre. Mais, à force d'esprit, l'auteur d'*Hudibras* a trouvé le secret d'être fort au-dessous de *Don Quichotte*. Le goût, la naïveté, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer valent bien mieux que de l'esprit : aussi *Don Quichotte* est lu de toutes les nations, et *Hudibras* n'est lu que des Anglais.

L'auteur de ce poème si extraordinaire s'appelait Butler : il était contemporain de Milton, et eut infiniment plus de réputation que lui, parce qu'il était plaisant, et que le poème de Milton était fort triste<sup>2</sup>. Butler tournait les ennemis du roi Charles II en ridicule, et toute la récompense qu'il en eut fut que le roi citait souvent ses vers. Les combats du chevalier Hudibras furent plus connus que les combats des anges et des diables du *Paradis perdu*. Mais la Cour d'Angleterre ne traita pas mieux le plaisant Butler que la Cour céleste ne traita le sérieux Milton, et tous deux moururent de faim, ou à peu près<sup>3</sup>.

Le héros du poème de Butler n'était pas un personnage

1. Cervantès (1547-1616) commença à publier en 1605 son *Don Quichotte*, où il paraît avoir eu surtout pour dessein de tourner en ridicule les romans de chevalerie, alors très en vogue.

2. Milton (1608-1674) publia en 1667 son *Paradis perdu*, où il reprend le récit biblique de la chute d'Adam et le rattache à la rédemption de Jésus-Christ. Il réalisa l'épopée du puritanisme, dont le constant sujet de méditation était le problème du péché et de la rédemption. « Milton produit une impression de froideur ; ses personnages sont de pures abstractions, dont la beauté même est trop irréaliste pour exciter la sympathie, et rien ne les anime, car l'auteur est dépourvu de tout génie dramatique. » (RENÉ SAMUEL.) Le *Paradis perdu* est un de ces poèmes dont tout le monde connaît le titre, mais qu'affrontent peu de lecteurs.

3. Milton vivait de faibles ressources, et les dernières années de sa vie furent attristées par des querelles domestiques. En vieillissant, il était devenu dur, exigeant, dédaigneux. Ses filles s'accordaient mal avec sa femme et se trouvaient excédées des lectures interminables que leur père leur imposait.

feint, comme le *Don Quichotte* de Michel Cervantès. C'était un chevalier baronnet très réel, qui avait été un des enthousiastes de Cromwell et un de ses colonels. Il s'appelait sir Samuel Luke. Pour faire connaître l'esprit de ce poème unique en son genre, il faut retrancher les trois quarts de tout passage qu'on veut traduire ; car ce Butler ne finit jamais. J'ai donc réduit à environ quatre-vingts vers les quatre cents premiers vers d'*Hudibras*, pour éviter la prolixité.

Quand les profanes et les saints  
Dans l'Angleterre étaient aux prises<sup>1</sup>,  
Lorsque Anglicans et Puritains  
Faisaient une si rude guerre,  
Et qu'au sortir du cabaret  
Les orateurs de Nazareth  
Allaient battre la caisse en chaire ;  
Que, partout, sans savoir pourquoi,  
Au nom du ciel, au nom du roi,  
Les gens d'armes couvraient la terre ;  
Alors monsieur le chevalier,  
Longtemps oisif, ainsi qu'Achille,  
Tout rempli d'une sainte bile,  
Suivi de son grand écuyer,  
S'échappa de son poulailler,  
Avec son sabre et l'Évangile,  
Et s'avisa de guerroyer.

Sire Hudibras, cet homme rare,  
Était, dit-on, rempli d'honneur,  
Avait de l'esprit et du cœur :  
Mais il en était fort avare.  
D'ailleurs, par un talent nouveau,  
Il était tout propre au barreau,  
Ainsi qu'à la guerre cruelle,  
Grand sur les bancs, grand sur la selle,  
Dans les camps et dans un bureau,  
Semblable à ces rats amphibies,  
Qui, paraissant avoir deux vies,

1. Je supprime ici deux vers.

Sont rats de campagne et rats d'eau.  
Mais, malgré sa grande éloquence  
Et son mérite et sa prudence,  
Il passa chez quelques savants  
Pour être un de ces instruments  
Dont les fripons avec adresse  
Savent user sans dire mot,  
Et qu'ils tournent avec souplesse :  
Cet instrument s'appelle un sot.  
Ce n'est pas qu'en théologie,  
En logique, en astrologie,  
Il ne fût un docteur subtil ;  
En quatre il séparait un fil,  
Disputant sans jamais se rendre,  
Changeant de thèse tout à coup,  
Toujours prêt à parler beaucoup,  
Quand il fallait ne point s'entendre.

D'Hudibras la religion  
Était, tout comme sa raison,  
Vide de sens et fort profonde :  
Le puritanisme divin,  
La meilleure secte du monde,  
Et qui certes n'a rien d'humain,  
La vraie Eglise militante,  
Qui prêche un pistolet en main,  
Pour mieux convertir son prochain,  
A grands coups de sabre argumente,  
Qui promet les célestes biens  
Par le gibet et par la corde,  
Et damne sans miséricorde  
Les péchés des autres chrétiens,  
Pour se mieux pardonner les siens,  
Secte qui, toujours détruisante,  
Se détruit elle-même enfin :  
Tel Samson, de sa main puissante,  
Brisa le temple philistin ;  
Mais il périt par sa vengeance,  
Et lui-même il s'ensevelit,  
Ecrasé sous la chute immense  
De ce temple qu'il démolit.

Au nez du chevalier antique  
 Deux grandes moustaches pendaient,  
 A qui les Parques attachaient  
 Le destin de la république.  
 Il les garde soigneusement,  
 Et si jamais on les arrache,  
 C'est la chute du Parlement :  
 L'Etat entier, en ce moment,  
 Doit tomber avec sa moustache.  
 Ainsi Taliacotius,  
 Grand Esculape d'Etrurie,  
 Répara tous les nez perdus  
 Par une nouvelle industrie<sup>1</sup>.  
 Notre grand héros d'Albion,  
 Grimpé dessus sa haridelle,  
 Pour venger la religion  
 Avait à l'arçon de sa sellé  
 Deux pistolets et du jambon;  
 Mais il n'avait qu'un éperon.  
 C'était de tout temps sa manière,  
 Sachant que, si la talonnière  
 Pique une moitié du cheval,  
 L'autre moitié de l'animal  
 Ne resterait point en arrière.  
 Voilà donc Hudibras parti ;  
 Que Dieu bénisse son voyage,  
 Ses arguments et son parti,  
 Sa barbe rousse et son courage<sup>2</sup>!

Un homme qui aurait dans l'imagination la dixième partie de l'esprit comique, bon ou mauvais, qui règne dans cet ouvrage, serait encore très plaisant : mais il

1. Je supprime ici dix vers d'assez mauvais goût. Ce passage supprimé serait, d'après M. Lanson, la source du roman d'About, *le Nez d'un notaire* (1862). Les quinze derniers vers que je cite sont empruntés à l'édition de 1770.

2. Voir le texte de cette traduction assez lâche dans *the Poetical Works of Samuel Butler*, t. I, p. 1 et suiv., London, 1835, et les courtes *Etudes sur Hudibras*, de Montheqot, qui contiennent des traductions en vers de fragments d'*Hudibras*, notamment du début du poème. On y verra (p. 4 et 5) que Voltaire a fait parfois des emprunts à Butler, en composant *la Pucelle*.



se donnerait bien de garde de traduire *Hudibras*. Le moyen de faire rire des lecteurs étrangers des ridicules déjà oubliés chez la nation même où ils ont été célèbres ! On ne lit plus le Dante<sup>1</sup> dans l'Europe, parce que tout y est allusion à des fait ignorés : il en est de même d'*Hudibras*. La plupart des railleries de ce livre tombent sur la théologie et les théologiens du temps. Il faudrait à tout moment un commentaire<sup>2</sup>. La plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie, et un commentateur de bons mots n'est guère capable d'en dire.

.....

Dans<sup>3</sup> ce pays, qui paraît si étrange à une partie de l'Europe, on n'a point trouvé trop étrange que le révérend Swift, doyen d'une cathédrale<sup>4</sup>, se soit moqué, dans son *Conte du Tonneau*, du catholicisme, du luthéranisme et du calvinisme : il dit, pour ses raisons, qu'il n'a pas touché au christianisme. Il prétend avoir respecté le père en donnant cent coups de fouet aux trois enfants. Des gens difficiles ont cru que les verges étaient si longues qu'elles allaient jusqu'au père<sup>5</sup>.

Ce fameux *Conte du Tonneau* est une imitation de l'ancien conte des trois anneaux indiscernables qu'un

1. Voir E. Bouvy, *Voltaire et l'Italie*, 1898 ; A. Counson, *Dante en France*, 1906. Pour l'opinion de Voltaire sur Dante, voir l'*Essai sur les mœurs*, ch. LXXXII. On ne lisait presque plus Dante en France quand Voltaire écrivait ses *Lettres philosophiques*.

2. C'est par des raisons analogues que Voltaire explique que les *Provinciales* soient plus célèbres que connues (le *Siècle de Louis XIV*, ch. XXXII).

3. Après « un petit voyage dans son pays » (p. 239), l'édition de 1756 intercale les trois alinéas que je reproduis.

4. Ordonné prêtre en 1685, titulaire de plusieurs bénéfices en Irlande, Swift ambitionnait le siège épiscopal de Waterford. En 1713, il fut nommé doyen de Saint-Patrick. Voir la notice de la p. 237, n. 1.

5. Le *Conte du Tonneau* est une satire antireligieuse où, sous les noms de Pierre, de Martin et de Jean, l'auteur attaque tour à tour le pape, Luther et Calvin. La finesse des plaisanteries et le piquant même de la raillerie n'empêchent pas ce livre de paraître prolixe et déclamatoire. Ce conte contribua à empêcher Swift de devenir évêque. Voir Beljame, *o. c.*, p. 231.

père légua à ses trois enfants. Ces trois anneaux étaient la religion juive, la chrétienne et la mahométane. C'est encore une imitation de l'*Histoire de Méro et d'Enégu*, par Fontenelle<sup>1</sup>. Méro était l'anagramme de Rome, et Enégu, de Genève. Ce sont deux sœurs qui prétendent à la succession du royaume de leur père. Méro règne la première. Fontenelle la représente comme une sorcière qui escamotait le pain, et qui faisait des conjurations avec des cadavres. C'est là précisément le milord Pierre, de Swift, qui présente un morceau de pain à ses deux frères, et qui leur dit : « Voilà d'excellent vin de Bourgogne, mes amis ; voilà des perdrix d'un fumet admirable. » Le même milord Pierre, dans Swift, joue en tout le rôle que Méro joue dans Fontenelle<sup>2</sup>.

Ainsi, presque tout est imitation. L'idée des *Lettres persanes* est prise de celle de l'*Espion turc*<sup>3</sup>. Le Boiardo<sup>4</sup> a imité le Pulci<sup>5</sup>, l'Arioste<sup>6</sup> a imité le Boiardo. Les esprits les plus originaux empruntent les uns des autres. Michel Cervantès fait un fou de son *Don Quichotte* ; mais Roland est-il autre chose qu'un fou ? Il serait difficile de décider si la chevalerie errante est plus tournée en ridicule par les peintures grotesques de Cervantès que par la féconde imagination de l'Arioste. Métastase<sup>7</sup> a pris

1. Beuchot remarque que les éditions des *Œuvres de Fontenelle*, de Paris, 1818, 3 v. in 8°, et 1824, 5 v. in-8°, sont les seules qui contiennent ce morceau de Fontenelle, connu aussi sous le titre de *Rélation de Borneo*. Pour l'exactitude de l'anagramme il faudrait écrire *Enégué*, ou, comme écrit Bayle, *Eenegu*. Bayle écrit *Mréo* et non *Méro*.

2. Voir, en français, sur le *Conte du Tonneau*, Prévost-Paradol, *Jonathan Swift, sa vie et ses œuvres*, p. 22 à 28.

3. De Marana. Voir *Œuvres de Voltaire*, t. XIV, p. 106.

4. Littérateur italien (1434-1494), dont l'*Orlando innamorato* (Roland amoureux) a, en effet, souvent inspiré l'Arioste. Il parut l'année qui suivit la mort du poète (1495).

5. Poète florentin (1431-1487), auteur du *Morgante maggiore*, ainsi nommé d'un géant ridicule converti par Roland, et qui meurt, aux deux tiers de l'ouvrage, de la morsure d'un crabe.

6. Sur l'Arioste, voir p. 272, note 5.

7. Le poète italien Métastase (1698-1782) a composé les paroles de nombreux opéras, *Siroé*, *Sémiramis*, *Caton d'Utique*, *Démétrius*, *Thémis-*

la plupart de ses opéras dans nos tragédies françaises. Plusieurs auteurs anglais nous ont copiés, et n'en ont rien dit. Il en est des livres comme du feu dans nos foyers : on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres, et il appartient à tous<sup>1</sup>.

.....  
 L'*Essai*<sup>2</sup> sur l'homme, de Pope, me paraît le plus beau poème didactique, le plus utile, le plus sublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue. Il est vrai que le fond s'en trouve tout entier dans les *Caractéristiques* de lord Shaftesbury; et je ne sais pourquoi M. Pope en fait uniquement honneur à M. de Bolingbroke, sans dire un mot du célèbre Shaftesbury, élève de Locke.

Comme tout ce qui tient à la métaphysique a été pensé

*tocte*, etc. On appréciait sa vivacité et sa concision dans le récitatif, son pathétique dans les morceaux lyriques. Il varia et compliqua les intrigues, empruntées à des tragédies. Il a, par exemple, combiné, dans son *Titus*, le *Cinna* de Corneille et l'*Andromaque* de Racine. Voltaire allait jusqu'à le comparer « à Corneille quand il n'est pas déclamateur, à Racine quand il n'est pas faible ». Voir le détail de ces emprunts dans Dejob, *Etudes sur la tragédie*, p. 145-147.

1. M. Lanson a cru voir ici la source du passage bien connu de Musset, dans *Namouna* :

Rien n'appartient à rien ; tout appartient à tous...  
 C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

2. Dans l'édition de 1756, la fin de la lettre, depuis « la Mollesse dans le *Lutrin* », est remplacée par ce morceau. Voir p. 241.

3. L'*Essai sur l'homme* parut en épîtres séparées, de 1732 à 1734. Le célèbre philosophe et moraliste anglais Cooper Antony Ashley, 3<sup>e</sup> comte de Shaftesbury (1671-1713), grandit sous la direction de Locke, à partir de 1680. C'est en 1711 qu'il publia ses *Caractéristiques des hommes, des manières, des opinions et du temps* ; cette œuvre est « l'une des plus élégantes dans la forme, des plus séduisantes par l'inspiration, dont se fasse honneur la littérature philosophique anglaise » (G. Lyon). L'auteur fait à la métaphysique une place très restreinte, et est surtout occupé par la réflexion morale. En métaphysique, il s'en tient à un finalisme théologique débordant d'optimisme, où l'univers et ses parties sont considérés comme formant une telle harmonie que le mal n'y saurait être qu'une apparence et non une réalité. De même, il y a un fond d'optimisme chez Pope.

de tous les temps et chez tous les peuples qui cultivent leur esprit, ce système tient beaucoup de celui de Leibnitz, qui prétend que, de tous les mondes possibles, Dieu a dû choisir le meilleur, et que, dans ce meilleur, il fallait bien que les irrégularités de notre globe et les sottises de ses habitants tinssent leur place. Il ressemble encore à cette idée de Platon, que, dans la chaîne infinie des êtres, notre terre, notre corps, notre âme sont au nombre des chaînons nécessaires. Mais ni Leibnitz ni Pope n'admettent les changements que Platon imagine être arrivés à ces chaînons, à nos âmes et à nos corps. Platon parlait en poète dans sa prose peu intelligible<sup>1</sup>; et Pope parle en philosophe dans ses admirables vers : il dit que tout a été dès le commencement comme il a dû être, et comme il est.

J'ai été flatté, je l'avoue, de voir qu'il s'est rencontré avec moi dans une chose que j'avais dite il y a plusieurs années : « Vous vous étonnez que Dieu ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux. Que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant et plus malheureux ? » Quand un Français et un Anglais pensent de même, il faut bien qu'ils aient raison.

Le fils du célèbre Racine a fait imprimer une lettre de Pope, à lui adressée, dans laquelle Pope se rétracte. Cette lettre est écrite dans le goût et dans le style de M. de Fénelon ; elle lui fut remise, dit-il, par Ramsay<sup>2</sup>,

1. Comme on le voit, la critique de Voltaire n'épargne pas les réputations même les plus consacrées par la tradition. Herbert Spencer professait pour Platon le même irrespect. Voir son *Autobiographie*.

2. Le chevalier André-Michel de Ramsay, né en Ecosse en 1686, élevé dans la religion protestante, vint en France, où Fénelon le convertit au catholicisme. Il propagea à Paris la franc-maçonnerie, dont il avait écrit l'histoire. Il retourna en Angleterre, fut reçu membre de la Société royale de Londres et docteur de l'Université d'Oxford. On a de lui un *Discours sur le poème épique*, imprimé en tête de l'édition du *Télémaque* de 1717, un *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, etc. Ses ouvrages sont écrits en un français facile et élégant.

l'éditeur du *Télémaque*, Ramsay, l'imitateur du *Télémaque*, comme Boyer<sup>1</sup> l'était de Corneille, Ramsay l'Ecos-sais, qui voulait être de l'Académie française, Ramsay, qui regrettait de n'être pas docteur de Sorbonne. Ce que je sais, ainsi que tous les gens de lettres d'Angleterre, c'est que Pope, avec qui j'ai beaucoup vécu, pouvait à peine lire le français, qu'il ne parlait pas un mot de notre langue, qu'il n'a jamais écrit une lettre en français, qu'il en était incapable<sup>2</sup>, et que, s'il a écrit cette lettre au fils de notre Racine, il faut que Dieu, sur la fin de sa vie, lui ait donné subitement le don des langues, pour le récompenser d'avoir fait un aussi admirable ouvrage que son *Essai sur l'Homme*<sup>3</sup>.

1. L'auteur dramatique Boyer (1618-1698), plus connu par les épigrammes dont l'ont criblé Boileau, Racine, Furetière, que par ses innombrables tragédies, féeries, opéras, pastorales.

2. Voltaire, étant en Angleterre, alla voir Pope à Twickenham. Villemain se fait, à ce sujet, l'écho d'une anecdote selon laquelle, Voltaire ayant plaisanté grossièrement sur la religion catholique, Pope serait sorti indigné (*Tableau de la littérature du dix-huitième siècle*, 7<sup>e</sup> leçon). Goldsmith (*Miscellaneous Works*, t. IV, p. 24) prétend, au contraire, que l'entrevue fut cordiale. Il est à croire que l'ignorance que Voltaire avait alors de l'anglais, et Pope du français, rendit l'entrevue embarrassée. Voltaire resta en relations avec Pope après cette première visite. Voir A. Ballantyne, *Voltaire's visit to England*, p. 86 et suiv.

3. Voltaire, dans cette lettre pas plus que dans les autres lettres relatives à la littérature anglaise, n'a voulu donner un tableau complet de la littérature contemporaine. On ne saurait donc lui reprocher avec autant de fondement que s'il s'agissait d'un ouvrage didactique, d'avoir négligé de mentionner le *Spectateur*, qui est de 1711; le *Robinson Crusoe*, qui est de 1719; les *Saisons* de Thomson, dont le premier chant parut l'année même de son arrivée en Angleterre, ou d'avoir passé rapidement sur Swift. On a pu constater que, dans l'édition de 1734 (celle de notre texte principal), il ne citait pas l'*Essai sur l'homme*, qui est de 1731.

---

## LETTRE XXIII

### Sur la considération qu'on doit aux gens de lettres<sup>1</sup>.

Ni en Angleterre ni en aucun pays du monde on ne trouve des établissements en faveur des beaux-arts comme en France. Il y a presque partout des Universités; mais c'est en France seulement qu'on trouve ces utiles encouragements pour l'astronomie, pour toutes les parties des mathématiques, pour celle de la médecine, pour les recherches de l'antiquité, pour la peinture, la sculpture et l'architecture<sup>2</sup>. Louis XIV s'est immortalisé par toutes ces fondations, et cette immortalité ne lui a pas coûté deux cent mille francs par an<sup>3</sup>.

J'avoue que c'est un de mes étonnements que le Parlement d'Angleterre, qui s'est avisé de promettre vingt mille guinées à celui qui ferait l'impossible découverte des longitudes<sup>4</sup>, n'ait jamais pensé à imiter Louis XIV dans sa magnificence envers les arts.

Le mérite trouve, à la vérité, en Angleterre, d'autres

1. Voir A. Beljame, *le Public et les Hommes de lettres en Angleterre au dix-huitième siècle*, où l'auteur montre comment, à la fin du xviii<sup>e</sup> et au commencement du xix<sup>e</sup> siècle, avec des écrivains comme Dryden, Addison, Pope, « les hommes de lettres ont conquis dans la société la place qu'ils y occupent aujourd'hui ». Voltaire fit personnellement beaucoup pour accroître, en sa personne, « la considération qu'on doit aux gens de lettres », non seulement par le rôle prépondérant que le « roi Voltaire » joua dans l'opinion, mais parce qu'il garantit son indépendance en se ménageant une fortune considérable; il n'en fut pas réduit à quémander toute sa vie des pensions et des places, comme firent tant d'écrivains du siècle précédent, ni à copier de la musique, comme Jean-Jacques Rousseau.

2. Observatoire (1672), Académie des sciences (1666), Académies des belles-lettres (1663), de peinture et de sculpture (1648), d'architecture (1671). L'Académie de chirurgie date de 1731.

3. Voir, pour plus amples détails, les chapitres xxix et xxxi à xxxiv du *Siècle de Louis XIV*.

4. En 1714, le Parlement promettait dix, quinze ou vingt mille guinées, selon le degré de précision du résultat obtenu. La guinée



récompenses plus honorables pour la nation. Tel est le respect que ce peuple a pour les talents, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune<sup>1</sup>. M. Addison<sup>2</sup>, en France, eût été de quelque Académie, et aurait pu obtenir, par le crédit de quelque femme, une pension de douze cents livres, ou plutôt on lui aurait fait des affaires, sous prétexte qu'on aurait aperçu, dans sa tragédie de *Caton*, quelques traits contre le portier d'un homme en place. En Angleterre, il a été Secrétaire d'État<sup>3</sup>. M. Newton était intendant des monnaies du royaume. M. Congrève<sup>4</sup> avait une charge importante. M. Prior a

vaut 26 fr. 50. La longitude d'un lieu est l'angle que fait le méridien de ce lieu avec le premier méridien. En 1736, un astronome français considérait encore la découverte comme impossible.

1. Voir la confirmation de ce passage dans Beljame, *ouvrage cité*, p. 229-233.

2. Addison (1672-1719), après avoir achevé de fortes études universitaires, entra dans la vie littéraire et publique sous les auspices de grands personnages du parti whig. Les hommes de lettres commençaient à occuper une haute situation en Angleterre, parce que, depuis la révolution de 1688, la monarchie constitutionnelle, constamment menacée par le danger jacobite, avait besoin de s'appuyer sur l'opinion. Les ministres whigs montraient une grande bienveillance à la presse; faveurs, pensions, places lucratives étaient prodiguées aux gens de lettres. Les littérateurs en venaient à traiter les grands sur le pied d'égalité, les invitaient à leur table, siégeaient à leurs clubs, épousaient des dames de la plus haute noblesse.

3. Le mélange des préoccupations purement littéraires et des services politiques apparaît bien chez Addison. Après un *Essai sur les Géorgiques de Virgile*, il célèbre le succès de Guillaume III, la reprise de Namur, et écrit un poème latin sur la paix de Ryswick. En 1699, il obtient une pension de 300 livres sterling (7,500 francs). Il écrit sa tragédie de *Caton*, de petits poèmes, entre dans un grand club londonien qui réunissait l'élite du parti whig, célèbre la victoire de Blenheim dans *the Campaign*, est récompensé en 1704 par sa nomination de commissaire pour les appels de l'excise, est nommé en 1706 sous-secrétaire d'État; en 1708, il entre au Parlement; en 1709, il devient secrétaire du lord-lieutenant d'Irlande, avec 50.000 francs d'appointements. Puis le triomphe des tories le rend à ses occupations littéraires et surtout au journalisme : le *Spectator* est lancé le 1<sup>er</sup> mai 1711.

4. William Congrève, poète comique, né en Irlande, auteur du

été plénipotentiaire. Le docteur Swift est doyen d'Irlande, et y est beaucoup plus considéré que le primat. Si la religion de M. Pope ne lui permet pas d'avoir une place<sup>1</sup>, elle n'empêche pas au moins que sa traduction d'*Homère* ne lui ait valu deux cent mille francs. J'ai vu longtemps en France l'auteur de *Rhadamiste* près de mourir de faim<sup>2</sup>; et le fils d'un des plus grands hommes que la France ait eus, et qui commençait à marcher sur les traces de son père, était réduit à la misère sans M. Fagon<sup>3</sup>.

Ce qui encourage le plus les arts en Angleterre, c'est la considération où ils sont<sup>4</sup>. Le portrait du premier ministre se trouve sur la cheminée de son cabinet; mais j'ai vu celui de M. Pope dans vingt maisons. M. Newton était honoré de son vivant, et l'a été après sa mort comme il devait l'être. Les principaux de la nation se sont disputé l'honneur de porter le poêle à son convoi<sup>5</sup>. Entrez

*Vieux Garçon, l'Amour pour amour, l'Épouse en deuil*, etc. Sa réputation lui valut le patronage de lord Halifax; il en obtint plusieurs emplois lucratifs. Il devint Secrétaire pour la Jamaïque. Voir p. 217, note 2.

1. Le *Bill du Test* exigeait que tout fonctionnaire fût anglican. Pope avait été baptisé catholique. En fait, il était libre penseur. Sa traduction d'*Homère* lui valut 225.000 francs. C'est sans doute l'exemple de ce succès qui décida Voltaire à publier sa *Henriade* à Londres, par souscription, ce qui lui rapporta 150.000 francs.

2. C'est en 1711 que Crébillon avait publié sa *Rhadamiste et Zénobie*, considérée comme le chef-d'œuvre de l'auteur, malgré les anathèmes de Boileau mourant, et longtemps maintenue au répertoire. Crébillon vivait dans une retraite à peu près complète et habitait un appartement à peine meublé. Plus tard, M<sup>me</sup> de Pompadour fit accorder à Crébillon vieilli une pension de cent louis. Voltaire cherchera à rivaliser avec Crébillon et ira jusqu'à lui en vouloir de sa célébrité.

3. Louis Racine. Il s'agit sans doute de Fagon, premier médecin du roi, mort en 1718. Louis Racine fut nommé inspecteur, puis directeur des fermes.

4. On pourrait trouver des analogies dans d'autres pays : Sophocle fut stratège; le savant Monge, ministre de la marine; Guizot, Thiers, Duruy, Berthelot, ministres; Dahlmann, ministre de Hesse-Cassel, etc.

5. Le poêle fut porté par les plus qualifiés des membres de la Société Royale, le lord chancelier, les ducs de Montrose et de Roxborough, les comtes de Pembroke, de Sussex et de Macclesfield, qui étaient aussi pairs d'Angleterre.

à Westminster. Ce ne sont pas les tombeaux des rois qu'on y admire; ce sont les monuments que la reconnaissance de la nation a érigés aux plus grands hommes qui ont contribué à sa gloire. Vous y voyez leurs statues, comme on voyait dans Athènes celles des Sophocle et des Platon; et je suis persuadé que la seule vue de ces glorieux monuments a excité plus d'un esprit et a formé plus d'un grand homme<sup>1</sup>.

On a même reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au simple mérite. On a trouvé à redire qu'ils aient enterré dans Westminster la célèbre comédienne M<sup>lle</sup> Oldfield<sup>2</sup> à peu près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à M. Newton. Quelques-uns ont prétendu qu'ils avaient affecté d'honorer à ce point la mémoire de cette actrice, afin de nous faire sentir davantage la barbare et lâche injustice qu'ils nous reprochent, d'avoir jeté à la voirie le corps de M<sup>lle</sup> Lecouvreur<sup>3</sup>.

1. L'abbaye de Westminster, où l'on couronne les souverains d'Angleterre, est une merveille de style gothique, qui date des xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles; elle contient les tombeaux de nombreux souverains, Henri VII, Marie Stuart, Elisabeth, etc. Sa célébrité tient en grande partie à l'usage qui y accumule les sépultures des grands hommes britanniques. Aujourd'hui, dans le transept septentrional, reposent des hommes d'Etat, des généraux et autres personnages célèbres, tels que Pitt, Fox, les acteurs Kemble et M<sup>me</sup> Siddons, le chimiste Davy, Canning, Castlereagh, Palmerston, Peel, Warren Hastings; dans la nef, Herschel, Newton, Livingstone, Congrève, Wordsworth, Ben Jonson, etc.; dans le transept méridional est le *coin des poètes* et autres écrivains, Chaucer, Spenser, Gray, Dryden, Addison, Macaulay, Dickens, etc.; un cénotaphe a été élevé à Shakespeare.

2. La célèbre actrice anglaise Anne Oldfield (1683-1730), aussi bonne dans les rôles tragiques que dans les comiques, était très considérée et très respectée. Elle eut des liaisons bien connues, notamment avec le général Charles Churchill, dont elle eut un fils, qui épousa, du vivant de sa mère, lady Mary Walpole, en sorte que Mrs. Oldfield se trouva alliée aux plus grandes familles anglaises, y compris celle de Wellington. Elle fut enterrée à Westminster en grande pompe.

3. La célèbre actrice française Adrienne Lecouvreur (1692-1730)

Mais je puis vous assurer que les Anglais, dans la pompe funèbre de M<sup>lle</sup> Oldfield, enterrée dans leur Saint-Denis<sup>1</sup>, n'ont rien consulté que leur goût; ils sont bien loin d'attacher l'infamie à l'art des Sophocle et des Euri-

avait dû en partie son succès à ce qu'elle était revenue au ton naturel, abandonnant la diction déclamatoire et chantante alors à la mode.

Maîtresse de Maurice de Saxe, elle fut, dit-on, empoisonnée par une autre maîtresse du maréchal, la duchesse de Bouillon. L'abbé Languet, curé de Saint-Sulpice, lui refusa la sépulture ecclésiastique. Elle fut enterrée, la nuit, par son ami M. de Laubinière, à un coin de la rue de Bourgogne. Voltaire, qui était un autre de ses amis, a flétri cette conduite du clergé dans un poème, *la Mort de M<sup>lle</sup> Lecouvreur*, qui lui attira des poursuites l'obligeant à quitter Paris. Voir Desnoiresterres, *o. c.*, t. I, p. 430; la *Vie de Voltaire*, par Condorcet; les t. I, p. 145, XII, p. 29, LIX, p. 580, LXII, p. 551 de l'édition de Beuchot; Monval, *Un Poème oublié à la gloire d'Adrienne Lecouvreur*, Paris, 1899; et le *Figaro*, suppl. litt. du 8 décembre 1906, P. Ginisty, *les Restes d'A. Lecouvreur*. La poésie de Voltaire est animée d'un souffle généreux :

... J'entends de tous côtés les beaux-arts éperdus  
S'écrier en pleurant : « Melpomène n'est plus ! »

Que direz-vous, race future,

Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure  
Qu'à ces arts désolés font les hommes cruels ?

Ils privent de la sépulture

Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.

Quand elle était au monde, ils soupiraient pour elle ;

Je les ai vus soumis, autour d'elle empressés :

Sitôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle !

Elle a charmé le monde, et vous l'en punissez !

... Ah ! verrai-je toujours ma faible nation,

Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire !...

Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre

Que les mortels osent penser ?

O rivale d'Athènes ! ô Londres ! heureuse terre !

Ainsi que les Tyrans, vous avez su chasser

Les préjugés honteux qui vous livraient la guerre.

C'est là qu'on sait tout dire et tout récompenser ;

Nul art n'est méprisé ; tout succès a sa gloire :

Le sublime Dryden et le sage Addison

Et la charmante Ophlis [Oldfield] et l'immortel Newton

Ont part au temple de mémoire,

Et Lecouvreur à Londres aurait eu des tombeaux

Parmi les beaux esprits, les rois et les héros...

1. La Révolution française, en supprimant Saint-Denis, donnera à la France son Westminster, le Panthéon, où seront précisément portées les cendres de Voltaire. En Italie, aujourd'hui, c'est dans

pide, et de retrancher du corps de leurs citoyens ceux qui se dévouent à réciter devant eux des ouvrages dont leur nation se glorifie<sup>1</sup>.

Du temps de Charles I<sup>er</sup>, et dans le commencement de

l'église Santa-Croce, à Florence, que sont les tombeaux de beaucoup de grands hommes italiens.

1. Les plus éminents représentants du catholicisme ont anathématisé les acteurs, depuis Tertullien, dans son *Traité contre les spectacles*, jusqu'à Pascal et à Bossuet, qui, dans ses *Maximes et Réflexions sur la comédie*, invective Molière et écrit que Jésus ne voulut pas « que ses lèvres, où la grâce était répandue, fussent dilatées une seule fois par un mouvement qui lui paraissait accompagné d'une indécence indigne d'un Dieu fait homme ». « La pratique constante, écrit encore Bossuet, est de priver des sacrements, et à la vie et à la mort, ceux qui jouent la comédie. »

Les sépultures, comme les actes de naissance et de mariage, dépendaient exclusivement du clergé. Lorsque Molière mourut, l'archevêque de Paris refusa de le laisser enterrer; la veuve du poète pria le roi d'intervenir, et l'enterrement eut lieu, mais à 8 heures du soir. On connaît les vers de Boileau :

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,  
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière...

(Ép. VII.)

C'est la Révolution qui réhabilitera les comédiens, non sans soulever longtemps les protestations du clergé. Ainsi, en 1802, le curé de Saint-Roch, à Paris, fit fermer les portes de son église devant le convoi funèbre de M<sup>lle</sup> Chameroi, de l'Opéra. Sous la première Restauration, il y eut une émeute grave devant la même église Saint-Roch, à l'occasion des obsèques de M<sup>lle</sup> Raucourt, de la Comédie française. Le roi, effrayé du tour que prenaient les événements, ordonna d'ouvrir l'église et d'y célébrer le service funèbre, ce qui fut fait. Soixante-dix ans après, le 1<sup>er</sup> octobre 1884, le curé de cette église Saint-Roch, célèbre par des actes d'intolérance commis au détriment des comédiens, crut devoir inviter les sociétaires et pensionnaires du Théâtre-Français à assister à une messe solennelle, à l'occasion du bicentenaire de la mort de Corneille. Voir baron d'Hénin de Cuvillers, *Des Comédiens et du clergé*, Paris, 1825; G. Maugras, *les Comédiens hors la loi*, Paris, 1887; Olagnier, *l'Infamie légale du comédien*, Paris, 1899; *Revue bleue*, 1902, t. I, p. 35, P. Monceaux, *Pourquoi l'Eglise a condamné le théâtre*; Funck-Brentano, *la Bastille des comédiens, le Fort-l'Évêque*, Paris, 1903.

En octobre 1905, les restes du grand acteur anglais Irwing furent inhumés à Westminster.



ces guerres civiles commencées par des rigoristes fanatiques qui eux-mêmes en furent enfin les victimes, on écrivait beaucoup contre les spectacles<sup>1</sup>, d'autant plus que Charles I<sup>er</sup> et sa femme, fille de notre Henri le Grand, les aimaient extrêmement.

Un docteur, nommé Prynne<sup>2</sup>, scrupuleux à toute outrance, qui se serait cru damné s'il avait porté une soutane au lieu d'un manteau court<sup>3</sup>, et qui aurait voulu que la moitié des hommes eût massacré l'autre pour la gloire de Dieu et la *propaganda fide*, s'avisa d'écrire un fort mauvais livre contre d'assez bonnes comédies qu'on jouait tous les jours très innocemment devant le roi et

1. Voir H.-S. Symmes, *les Débuts de la critique dramatique en Angleterre*, 1903, ch. iv, *l'Attaque puritaine*.

2. W. Prynne (1600-1669), antiquaire et avocat, subit de bonne heure l'influence puritaine; il publia plusieurs ouvrages contre ce qu'il regardait comme des abus énormes de son temps. Dans la *Maladie des santes* (1628, in-4°), il prétendait démontrer que la coutume de boire à la santé est criminelle. Dans un autre ouvrage, il réprouvait comme indécente et antichrétienne la mode de friser les cheveux, de les porter longs, poudrés ou postiches, de se farder. Dans son pamphlet intitulé *Histrio-mastix or a Scourge for stag players* (1633, in-4°), il dénonçait avec une violence inouïe de langage la mode qui régnait alors, surtout à la Cour, de jouer des ballets et des comédies. Ses adversaires religieux, comme Laud, exploitèrent habilement les ressentiments de la Cour; traduit devant la Chambre étoilée, Prynne fut condamné à payer 5.000 livres sterling d'amende envers le roi, à être chassé de l'Université d'Oxford et de la Société de Lincoln's Inn, dégradé et déclaré inhabile à la profession d'avocat; de plus, à être conduit au pilori dans deux endroits différents, à perdre l'une et l'autre oreille, et à la prison perpétuelle. Cette sentence fut exécutée en mai 1634. Aussitôt qu'il put avoir du papier et de l'encre, l'incorrigible pamphlétaire publia divers ouvrages contre les évêques; nouvelles poursuites de la Chambre étoilée, qui le condamna à la marque sur les deux joues et à la privation du restant de ses oreilles (14 juin 1637). La fin de sa vie ne fut pas moins agitée. Prynne a écrit environ 200 ouvrages de controverse religieuse ou politique; ils sont à peu près illisibles aujourd'hui. Voir le long article de la *National Biography*, t. XLVI, p. 432 et suiv.

3. Le port de la soutane était réservé aux pasteurs anglicans; or Prynne tenait l'anglicanisme pour une idolâtrie. Le Malin (le diable) est partout dans l'*Histrio-mastix*.



la reine. Il cita l'autorité des rabbins et quelques passages de saint Bonaventure, pour prouver que l'*Œdipe* de Sophocle était l'ouvrage du Malin, que Térence était excommunié *ipso facto*; et il ajouta que sans doute Brutus, qui était un Janséniste très sévère, n'avait assassiné César que parce que César, qui était grand prêtre, avait composé une tragédie d'*Œdipe*; enfin, il dit que tous ceux qui assistaient à un spectacle étaient des excommuniés qui reniaient leur chrême et leur baptême. C'était outrager le roi et toute la famille royale. Les Anglais respectaient alors Charles I<sup>er</sup>; ils ne voulurent pas souffrir qu'on parlât d'excommunier ce même prince à qui ils firent depuis couper la tête. M. Prynne fut cité devant la Chambre étoilée, condamné à voir son beau livre brûlé par la main du bourreau, et lui, à avoir les oreilles coupées. Son procès se voit dans les actes publics<sup>1</sup>.

On se garde bien, en Italie, de flétrir l'opéra et d'excommunier le signor Senesino ou la signora Cuzzon<sup>2</sup>. Pour moi, j'oserais souhaiter qu'on pût supprimer en France je ne sais quels mauvais livres qu'on a imprimés contre nos spectacles. Car, lorsque les Italiens et les Anglais apprennent que nous flétrissons de la plus grande infamie un art dans lequel nous excellons, que l'on excommunie des personnes gagées par le roi, que l'on condamne comme impie un spectacle représenté chez les religieux et dans les couvents<sup>3</sup>, qu'on déshonore des

1. Voir dans les *Mélanges*, année 1777, l'article XX du *Prix de la justice et de l'humanité*.

2. Voltaire put entendre Senesino et Cuzzoni à Londres. Francesca Cuzzoni, cantatrice dramatique italienne (1700-1770), appelée à Londres, en 1721, par Haendel, qui dirigeait le théâtre italien de cette ville, y avait fait fureur pendant quatre années, surtout dans *Othon*, opéra de ce compositeur. Elle alla chanter sur les principales scènes d'Italie, d'Autriche, de Hollande.

3. On jouait des pièces de théâtre dans les collèges des Jésuites. *La Mort de César*, de Voltaire, sera représentée en 1748 par les pensionnaires de la Visitation de Beaune.

jeux où Louis XIV et Louis XV ont été acteurs, qu'on déclare œuvre du démon des pièces revues par les magistrats les plus sévères<sup>1</sup> et représentées devant une reine vertueuse; quand, dis-je, des étrangers apprennent cette insolence, ce manque de respect à l'autorité royale, cette barbarie gothique qu'on ose nommer sévérité chrétienne, que voulez-vous qu'ils pensent de notre nation? Et comment peuvent-ils concevoir, ou que nos lois autorisent un art déclaré si infâme, ou qu'on ose marquer de tant d'infamie un art autorisé par les lois, récompensé par les souverains, cultivé par les grands hommes et admiré des nations; et qu'on trouve chez le même libraire la déclamation du P. Le Brun<sup>2</sup> contre nos spectacles, à côté des ouvrages immortels des Racine, des Corneille, des Molière, etc.<sup>3</sup>?

1. Voir, sur les opérations des censeurs, Hallays-Dabot, *Histoire de la censure théâtrale en France*, 1862. Il s'agit sans doute de Marie Leczinska; en 1732, la Comédie allait à Fontainebleau, jouer *Zaïre* devant elle et Louis XV.

2. Le théologien français Pierre Lebrun (1661-1779), membre de la Congrégation de l'Oratoire, publia, en 1694, un *Discours sur la comédie, où l'on voit la réponse au théologien qui la défend, avec l'histoire du théâtre et les sentiments des docteurs de l'Eglise depuis le premier siècle jusqu'à présent*. C'était une réponse au P. Caffaro, théatin, qui avait écrit en faveur du théâtre la *Lettre d'un théologien*, insérée au commencement du *Théâtre de Boursault*. Lebrun revit son travail, dont une seconde édition parut après sa mort, sous ce titre : *Discours sur la comédie ou Traité historique et dogmatique des jeux de théâtre*, Paris, 1731.

3. Voltaire reviendra souvent sur ce sujet. Voir la *Conversation de M. l'intendant des Menus...*, 1761. Rapprocher de cette lettre et de la suivante la 1<sup>re</sup> *Épître dédicatoire de Zaïre*, 1733.

## LÉTTRE XXIV

### Sur les Académies<sup>1</sup>.

Les Anglais ont eu, longtemps avant nous, une Académie des Sciences ; mais elle n'est pas si bien réglée que la nôtre, et cela par la seule raison peut-être qu'elle est plus ancienne. Car, si elle avait été formée après l'Académie de Paris, elle en aurait adopté quelques sages lois et eût perfectionné les autres.

La Société Royale de Londres manque des deux choses les plus nécessaires aux hommes : des récompenses et des règles<sup>2</sup>. C'est une petite fortune sûre, à Paris, pour un géomètre, pour un chimiste, qu'une place à l'Académie ; au contraire, il en coûte, à Londres, pour être de la Société Royale<sup>3</sup>. Quiconque dit, en Angleterre : « J'aime les arts, » et veut être de la Société, en est dans l'instant. Mais, en France, pour être membre et pensionnaire de l'Académie, ce n'est pas assez d'être amateur ; il faut être savant, et disputer la place contre des concurrents d'autant plus redoutables qu'ils sont animés par la gloire, par l'intérêt, par la difficulté même, et par cette inflexibilité d'esprit que donne d'ordinaire l'étude opiniâtre des sciences de calcul<sup>4</sup>.

1. Des éditions postérieures donnent, au lieu de ces quatre premiers alinéas, le début que je reproduis en Appendice, p. 272.

2. Voir, sur l'importance des encouragements, la première *Épître dédicatoire* de *Zaïre*.

3. « Il faut payer quarante shillings en entrant, et treize par quartier... Il y a des gens malins qui publient qu'on y associe tous les ignorants qui s'y veulent fourrer, pourvu qu'ils payent les shillings qu'on leur demande. » (*Mémoires et Observations faites en Angleterre*, 1698.)

4. On venait de voir la nomination, en 1731, d'un jeune homme de dix-huit ans comme membre de l'Académie des Sciences. Il est vrai

L'Académie des Sciences est sagement bornée à l'étude de la nature, et, en vérité, c'est un champ assez vaste pour occuper cinquante ou soixante personnes. Celle de Londres mêle indifféremment la littérature<sup>1</sup> à la physique. Il me semble qu'il est mieux d'avoir une Académie particulière pour les belles-lettres, afin que rien ne soit confondu, et qu'on ne voie point une dissertation sur les coiffures des Romaines à côté d'une centaine de courbes nouvelles.

Puisque la Société de Londres a peu d'ordre et nul encouragement, et que celle de Paris est sur un pied tout opposé, il n'est pas étonnant que les Mémoires de notre Académie soient supérieurs aux leurs : des soldats bien disciplinés et bien payés doivent, à la longue, l'emporter sur des volontaires. Il est vrai que la Société Royale a eu un Newton, mais elle ne l'a pas produit ; il y avait même peu de ses confrères qui l'entendissent. Un génie comme M. Newton appartenait à toutes les Académies de l'Europe, parce que toutes avaient beaucoup à apprendre de lui.

Le fameux docteur Swift forma le dessein, dans les dernières années du règne de la reine Anne, d'établir une Académie pour la langue, à l'exemple de l'Académie française. Ce projet était appuyé par le comte d'Oxford, grand Trésorier, et encore plus par le vicomte Bolingbroke, Secrétaire d'État, qui avait le don de parler sur-le-champ dans le Parlement avec autant de pureté que Swift écrivait dans son cabinet, et qui aurait été le protecteur et l'ornement de cette Académie. Les membres qui la devaient composer étaient des hommes dont les ouvrages dureront autant que la langue anglaise : c'étaient le docteur Swift, M. Prior, que nous avons vu ici

qu'il s'agissait de Clairault, enfant prodige, qui fera avec Maupertuis, en 1736, l'expédition du pôle, et deviendra l'un des plus considérables newtoniens de France.

1. Voltaire entend *littérature* au sens du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voir *Le Siècle de Louis XIV*, éd. Bourgeois, ch. xxxii, p. 621.

ministre public et qui, en Angleterre, a la même réputation que La Fontaine a parmi nous; c'étaient M. Pope, le Boileau d'Angleterre, M. Congrève, qu'on peut en appeler le Molière; plusieurs autres, dont les noms m'échappent ici, auraient tous fait fleurir cette Compagnie dans sa naissance. Mais la reine mourut subitement; les whigs se mirent dans la tête de faire pendre les protecteurs de l'Académie, ce qui, comme vous croyez bien, fut mortel aux belles-lettres. Les membres de ce corps auraient eu un grand avantage sur les premiers qui composèrent l'Académie française<sup>1</sup>; car Swift, Prior, Congrève, Dryden, Pope, Addison, etc., avaient fixé la langue anglaise par leurs écrits, au lieu que Chapelain, Colletet, Cassaigne, Faret, Perrin<sup>2</sup>, Cotin, vos premiers Académiciens, étaient l'opprobre de votre nation, et que leurs noms sont devenus si ridicules que, si quelque auteur passable avait le malheur de s'appeler Chapelain ou Cotin, il serait obligé de changer de nom<sup>3</sup>.

1. Vers 1629, quelques bourgeois de Paris se réunissaient de temps en temps chez l'un d'eux, Conrart, où ils s'entretenaient familièrement des nouvelles, d'affaires, de belles-lettres. C'étaient notamment Godeau, Chapelain, Gombauld, Richelieu, pour ne rien laisser en dehors des prises de l'Etat, ou pour toute autre raison, leur fit demander s'ils ne voudraient pas s'assembler régulièrement sous « une autorité publique ». Après hésitation, ils se résignèrent, et, en 1635, leur furent délivrées les lettres patentes qui constituaient l'*Académie française*; les statuts qui suivirent précisaient les moyens qu'elle emploierait pour la composition d'un Dictionnaire, d'une Grammaire, d'une Rhétorique, d'une Poétique. Le Dictionnaire seul devait aboutir (1<sup>re</sup> éd. en 1694). Le *Dictionnaire historique*, commencé il y a plus de cent ans, en est à la lettre B.

2. Perrin n'a pas été de l'Académie. Aussi son nom fut-il retranché dans certaines éditions des *Lettres*.

3. A propos du médiocre recrutement de l'Académie française au xvii<sup>e</sup> siècle, Renan a également écrit : « J'ai assez l'habitude, quand je veux estimer un littérateur du jour, de voir s'il est... de l'Académie...; mais ce critérium, qui séduit les contemporains, est très mauvais, comme le prouve l'expérience. Que d'auteurs détestables ou médiocres furent ainsi officiellement préconisés!... Que de croûtes ridicules ont fait partie des Académies!... Quand on voit les misères qui la remplissaient, du temps de Louis XIV par exemple, on est

Il aurait fallu surtout que l'Académie anglaise se proposât des occupations toutes différentes de la nôtre. Un jour, un bel esprit de ce pays-là me demanda les Mémoires de l'Académie française. « Elle n'écrit point de Mémoires, lui répondis-je; mais elle a fait imprimer soixante ou quatre-vingts volumes de compliments<sup>1</sup>. » Il en parcourut un ou deux; il ne put jamais entendre ce style, quoiqu'il entendit fort bien tous nos bons auteurs. « Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux discours, c'est que le récipiendaire, ayant assuré que son prédécesseur était un grand homme, que le cardinal de Richelieu était un très grand homme, le chancelier Séguier<sup>2</sup> un assez grand homme, Louis XIV un plus que grand homme, le directeur lui répond la même chose, et ajoute que le récipiendaire pourrait bien aussi être une espèce de grand homme, et que, pour lui, directeur, il n'en quitte pas sa part<sup>3</sup>. »

Il est aisé de voir par quelle fatalité presque tous ces

tout surpris qu'un siècle qu'on présente comme si prodigieusement riche n'ait pas fourni le contingent de quarante hommes au moins distingués! » (*Revue bleue*, 9 janv. 1907, E. Renan, *Nouveaux Cahiers de jeunesse*.)

1. Voltaire oublie le *Dictionnaire* (éditions de 1694 et 1718). Le recueil de ces harangues était loin de former 60 ou 80 volumes.

2. Richelieu, protecteur de l'Académie, étant mort en 1642, on ne pouvait songer, pour le remplacer dans ce titre, à Mazarin, qui parlait si mal le français; on choisit le chancelier Séguier (9 décembre 1642).

3. Après le succès qu'avait obtenu, en 1639, le « remerciement » de Patru, le discours de réception était devenu une obligation de tout nouvel académicien; en 1671, le public masculin fut admis à l'entendre, et, en 1702, le public féminin. C'est en faisant allusion à ces discours qu'on parle du « genre académique », dont le nom est devenu « synonyme d'une espèce d'éloquence également prétentieuse et correcte », dit F. Brunetière à propos des *Discours académiques*, en concédant que « quelques-uns, d'ailleurs, encore aujourd'hui, se laissent lire avec profit ou même avec plaisir ». L'Académie française fut supprimée, en fait, lors de la création de l'*Institut* (3 brumaire an IV), et rétablie en 1816, par le gouvernement de la Restauration. Dans son discours de réception (1746), Voltaire ne supprima pas les éloges de Richelieu et de Louis XIV; il est vrai qu'il y introduisit des remarques sur la langue et sur le goût. Voir note 2 de la page 268.



discours ont fait si peu d'honneur à ce corps : *vitium est temporis potius quam hominis*<sup>1</sup>. L'usage s'est insensiblement établi que tout Académicien répéterait ces éloges à sa réception. C'a été une espèce de loi d'enrayer le public. Si on cherche ensuite pourquoi les plus grands génies qui sont entrés dans ce corps ont fait quelquefois les plus mauvaises harangues, la raison en est encore bien aisée ; c'est qu'ils ont voulu briller, c'est qu'ils ont voulu traiter nouvellement une matière toute usée. La nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire et l'envie d'avoir de l'esprit sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand homme. Ne pouvant trouver des pensées nouvelles, ils ont cherché des tours nouveaux, et ont parlé sans penser, comme des gens qui mâcheraient à vide, et feraient semblant de manger en périssant d'inanition<sup>2</sup>.

Au lieu que c'est une loi dans l'Académie française de faire imprimer tous ces discours, par lesquels seuls elle est connue, ce devrait être une loi de ne les imprimer pas<sup>3</sup>.

L'Académie des Belles-Lettres<sup>4</sup> s'est proposé un but

1. D'après Sénèque. « C'est la faute de l'époque plutôt que de l'homme. »

2. C'est Voltaire qui, le premier, tira le genre de l'ornière par un coup de maître, son discours sur *l'Universalité de la langue française*. (Voir L. Brunel, *les Philosophes et l'Académie française au dix-huitième siècle*, p. 60.)

3. Montesquieu disait de même, dans les *Lettres persanes*, à propos de l'Académie française, que c'est un « corps à quarante têtes, qui jasant sans cesse et débitent des panégyriques ». Diderot, dans les *Salons (les Deux Académies, 1766)*, écrira : « Nous avons quarante oies qui gardent le Capitole... » Dans son *Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française*, Arsène Houssaye a relevé les noms des principaux écrivains qui n'en ont pas fait partie (Descartes, Pascal, Molière, La Rochefoucauld, Regnard, Le Sage, Saint-Simon, l'abbé Prévost, J.-J. Rousseau, Diderot, Mirabeau, A. Chénier, Beaumarchais, Rivarol, H. de Balzac, Béranger, Alexandre Dumas père, Théophile Gautier, George Sand, etc.). Par contre, voir l'ouvrage indulgent de G. Boissier, *l'Académie française sous l'ancien régime, 1909* (ouvrage posthume), notamment l'état de l'opinion à l'égard de l'Académie.

4. Fondée en 1663, elle était d'abord chargée de « travailler aux

plus sage et plus utile : c'est de présenter au public un recueil de Mémoires remplis de recherches et de critiques curieuses<sup>1</sup>. Ces Mémoires sont déjà estimés chez les étrangers. On souhaiterait seulement que quelques matières y fussent plus approfondies, et qu'on n'en eût point traité d'autres. On se serait, par exemple, fort bien passé de je ne sais quelle dissertation sur les prérogatives de la main droite sur la main gauche<sup>2</sup>, et quelques autres recherches qui, sous un titre moins ridicule, n'en sont guère moins frivoles.

L'Académie des Sciences, dans ses recherches plus difficiles et d'une utilité plus sensible, embrasse la connaissance de la nature et la perfection des arts. Il est à croire que des études si profondes et si suivies, des calculs si exacts, des découvertes si fines, des vues si grandes, produiront enfin quelque chose qui servira au bien de l'univers<sup>3</sup>.

Jusqu'à présent, comme nous l'avons déjà observé ensemble<sup>4</sup>, c'est dans les siècles les plus barbares que se sont faites les plus utiles découvertes. Il semble que

inscriptions, aux devises, aux médailles ». Grâce à l'abbé Bignon, elle obtint, en 1701, un *Règlement*, qui est comme sa charte. La publication de ses *Mémoires* commença en 1717. Dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, elle s'est attachée à de grandes entreprises, continuation de l'*Histoire littéraire*, du *Recueil des historiens de la France*, des *Ordonnances des rois de France de la troisième race*, *Recueil des historiens des Croisades*, *Corpus inscriptionum semiticarum*, etc. Voir, dans l'*Histoire de France* de Lavoisier, H. Carré, *o. c.*, p. 183.

1. Le premier volume parut en 1717.

2. Ses *Mémoires* contiennent, en effet (t. III, p. 68), une dissertation de H. Morin, *Des Privilèges de la main droite*. H. Morin fut d'ailleurs un savant très sérieux.

3. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, les membres de l'Académie des Sciences avaient commencé la série de ces admirables travaux qui la firent bientôt considérer par toute l'Europe comme la première des Sociétés savantes. Elle compta, au titre d'étrangers, d'associés ou d'honoraires, les plus grands noms dans l'histoire des sciences. Voltaire veut dire qu'il y a *utilité* à entreprendre ces recherches, mais que cette *utilité* est encore réduite à presque rien.

4. Lettre XII, p. 141.

le partage des temps les plus éclairés et des Compagnies les plus savantes soit de raisonner sur ce que des ignorants ont inventé. On sait aujourd'hui, après les longues disputes de M. Huyghens<sup>1</sup> et de M. Renaud<sup>2</sup>, la détermination de l'angle le plus avantageux d'un gouvernail de vaisseau avec la quille; mais Christophe Colomb avait découvert l'Amérique sans rien soupçonner de cet angle.

Je suis bien loin d'inférer de là qu'il faille s'en tenir seulement à une pratique aveugle; mais il serait heureux que les physiciens et les géomètres joignissent, autant qu'il est possible, la pratique à la spéculation. Faut-il que ce qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain soit souvent ce qui est le moins utile? Un homme, avec les quatre règles d'arithmétique et du bon sens, devient un grand négociant, un Jacques Cœur<sup>3</sup>, un Del-

1. Le célèbre mathématicien hollandais Huyghens (1629-1695), invité par Colbert à venir se fixer en France, accepta en 1666, fut pensionné par Louis XIV, logé à la Bibliothèque du Roi et membre, dès sa fondation, de l'Académie des Sciences, où il joua un rôle considérable. La révocation de l'édit de Nantes l'obligea à retourner en Hollande.

C'était un mathématicien de premier ordre, dont le goût se portait vers les applications de la science.

2. Le marin Renaud ou plutôt Renau d'Eliçagaray (1652-1719) était membre honoraire de l'Académie des Sciences, depuis 1699. Conseiller d'Etat pour la marine, grand-croix de l'Ordre de Saint-Louis, ami et disciple du P. Malebranche, il avait publié une *Théorie de la manœuvre des vaisseaux* (1689) et des lettres, dans le *Journal des savants*, pour répondre aux objections que Huyghens et Bernoulli élevaient contre quelques-uns de ses principes. Voir, pour plus de détails, l'*Eloge de Renau* par Fontenelle.

3. Jacques Cœur, marchand et financier (1395-1456), directeur de la Monnaie de Bourges, donna à sa maison de commerce un développement colossal, devint « argentier » du roi en 1440, prit une part prépondérante à la réorganisation des finances du royaume. Sa fortune était telle qu'en 1449 il prêtait à Charles VII 200.000 écus pour la conquête de la Normandie, 60.000 en 1450; il prêtait aux membres de la famille royale, à de grands seigneurs. Victime d'envieux, il fut emprisonné, torturé, et condamné, en 1453, à payer 100.000 écus, plus une amende de 300.000 écus.

met<sup>1</sup>, un Bernard<sup>2</sup>, tandis qu'un pauvre algébriste passe sa vie à chercher dans les nombres des rapports et des propriétés étonnantes, mais sans usage, et qui ne lui apprendront pas ce que c'est que le change<sup>3</sup>. Tous les arts sont à peu près dans ce cas; il y a un point, passé lequel les recherches ne sont plus que pour la curiosité. Ces vérités ingénieuses et inutiles ressemblent à des étoiles qui, placées trop loin de nous, ne nous donnent point de clarté<sup>4</sup>.

Pour l'Académie française, quel service ne rendrait-elle pas aux lettres, à la langue et à la nation, si, au lieu de faire imprimer tous les ans des compliments, elle faisait imprimer les bons ouvrages du siècle de Louis XIV, épurés de toutes les fautes de langage qui s'y sont glissées? Corneille et Molière en sont pleins;

1. Delmet était un marchand anglais très riche, qui fut lord-maire de Londres. Il mourut en 1728.

2. Le fameux financier protestant Samuel Bernard (1651-1739), maître de corporation, abjura le protestantisme en 1685, ce qui n'empêcha pas les dragons de d'Artagnan d'aller saccager une de ses propriétés. Il s'enrichit énormément par ses spéculations financières. A sa mort, sa fortune était évaluée à 33 millions. Elle servit à redorer le blason de plusieurs familles (Molé, Lamoignon, Mirepoix, Cossé-Brissac, Clermont-Tonnerre, etc.).

3. L'édition de Kehl ajoutera, en note : « Cet exemple nous paraît mal choisi. Il est fort inutile qu'un géomètre, né avec des talents, s'applique à la langue... Mais il serait bon qu'un géomètre appliquât le calcul à des questions d'arithmétique politique et à la physique, tandis que les physiciens appliqueraient la physique aux arts.

4. Voltaire se borne à constater, mais il ne se prononce pas sur le but des recherches scientifiques. Au contraire, Bayle répondait vigoureusement à ceux qui trouvaient certains ouvrages peu nécessaires : « Ils ne voient pas que, par là, ils condamnent la plupart des sciences; car, que sont-elles, à proprement parler, qu'un honnête amusement? De quoi sert, pour la prospérité d'un Etat, que l'on sache l'astronomie et l'algèbre?... Si l'utilité qui vient des occupations d'un homme était la règle de nos éloges, celui qui a inventé la charrue mériterait mieux la louange de grand esprit qu'Archimède, qu'Aristote, que Galilée, que M. Descartes. » (*Nouv. de la Rép. des Lettres*, sept. 1684.) Voir aussi l'admirable *Préface* de Fontenelle sur l'*Utilité des mathématiques* (1699).

La Fontaine en fourmille. Celles qu'on ne pourrait pas corriger seraient au moins marquées<sup>1</sup>. L'Europe, qui lit ces auteurs, apprendrait par eux notre langue avec sûreté. Sa pureté serait à jamais fixée. Les bons livres français, imprimés avec ce soin aux dépens du roi, seraient un des plus glorieux monuments de la nation. J'ai oui dire que M. Despréaux avait fait autrefois cette proposition, et qu'elle a été renouvelée par un homme dont l'esprit, la sagesse et la saine critique sont connus; mais cette idée a eu le sort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être approuvée et d'être négligée<sup>2</sup>.

### Appendice à la lettre 24<sup>3</sup>.

Les grands hommes se sont tous formés ou avant les Académies ou indépendamment d'elles. Homère et Phidias, Sophocle et Apelle, Virgile et Vitruve<sup>4</sup>, l'Arioste<sup>5</sup> et Michel-Ange n'étaient d'aucune Académie; le Tasse<sup>6</sup>

1. Voir A. François, *la Grammaire du purisme et l'Académie française au dix-huitième siècle*, 1905, notamment les pages 213 et suivantes, sur les réimpressions des classiques français au xviii<sup>e</sup> siècle. Au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, l'Académie avait examiné des ouvrages de Malherbe, Racan, Balzac, Vangelas, Racine, etc. Voltaire donnera une édition annotée de Corneille.

2. Il s'agit soit de Valincour, soit de l'abbé de Rothelin. L'édition de 1752 ajoutera un alinéa, que je reproduis en Appendice, p. 275.

3. L'édition de 1748 donne, au lieu des quatre premiers alinéas (jusqu'à *Le fameux docteur Swift*, p. 265), le début que voici en appendice.

4. Vitruve Pollion vécut au i<sup>er</sup> siècle de notre ère; il est l'auteur du *De Architectura*, le seul ouvrage de ce genre qui soit parvenu de l'antiquité jusqu'à nous; aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, Vitruve fut l'objet d'un véritable culte.

5. Ludovic Arioste (1474-1533), petit-fils d'un poète estimable, Gabriele Malaguzzi, grandit à Ferrare, qui s'éveillait à la culture littéraire sous le gouvernement de Lionel d'Este. Vers 1503, il se mit à écrire l'*Orlando furioso*, auquel il travailla jusqu'à la fin de sa vie.

6. Torquato Tasso (1544-1595) est surtout célèbre par sa *Jérusalem*



n'eut que des critiques injustes de la *Crusca*<sup>1</sup>, et Newton ne dut point à la Société Royale de Londres ses découvertes sur l'optique, sur la gravitation, sur le calcul intégral et sur la chronologie. A quoi peuvent donc servir les Académies? A entretenir le feu que les grands génies ont allumé<sup>2</sup>.

La Société Royale de Londres fut formée en 1660, six ans avant notre Académie des Sciences<sup>3</sup>. Elle n'a point

*déliorée*, qu'il mit de longues années à composer; il la lisait au duc et à la princesse Lucrèce, se rendait à Vicence et à Padoue pour y solliciter les conseils de ses amis, priait le grand érudit Pinelli de l'examiner, consultait, à Rome, Scipion de Gonzague, Flaminio de Nobili, Sperone Speroni, monsignor Silvio Antoniano; à Florence, le fameux lettré Vincenzo Borghini, etc. N'était-ce point là prendre les conseils d'une Académie avant la lettre?

1. L'Académie de la *Crusca*, ainsi nommée par allusion à son but, qui était de rendre pure la langue italienne, en séparant le blé du son (*crusca*), fut établie, en 1582, à Florence, par les soins du poète A.-F. Grazzini.

2. Dans sa lettre à l'abbé d'Olivet, du 30 novembre 1735, Voltaire écrira : « Je remarque que telles Académies étouffent toujours le génie au lieu de l'exciter. Nous n'avons pas un grand peintre depuis que nous avons une Académie de peinture, pas un grand philosophe formé par l'Académie des Sciences. Je ne dirai rien de la française. La raison de cette stérilité dans des terrains si bien cultivés est, ce me semble, que chaque Académicien, en considérant ses confrères, les trouve très petits, pour peu qu'il ait raison, et se trouve très grand en comparaison, pour peu qu'il ait d'amour-propre... Homère et Platon n'étaient, je crois, d'aucune Académie; Cicéron n'en était point, ni Virgile non plus. Adieu, mon cher abbé; quoique vous soyez Académicien, je vous aime et vous estime de tout mon cœur; vous êtes digne de ne l'être pas. »

3. En Angleterre, les grandes compagnies de savants et de lettrés s'appellent Sociétés ou Associations; le mot Académie s'applique seulement aux institutions consacrées aux beaux-arts. La *Royal Society of London* correspond à l'Académie des Sciences de Paris. Le projet de sa fondation remonte à 1616. En 1645, pendant la guerre civile, les disciples de Bacon prirent l'habitude de se réunir régulièrement à Oxford, pour discuter des sujets relatifs aux sciences expérimentales. Quand Charles II fut monté sur le trône, il leur donna une charte (1662 et non 1660, comme dit Voltaire). La Société Royale de Londres jeta bien vite un grand éclat. C'est à elle que Newton communiqua ses principales découvertes; c'est dans ses



de récompenses comme la nôtre, mais aussi elle est libre. Point de ces distinctions désagréables inventées par l'abbé Bignon<sup>1</sup>, qui distribua l'Académie des Sciences<sup>2</sup> en savants qu'on payait<sup>3</sup> et en honoraires qui n'étaient pas savants. La Société de Londres, indépendante et n'étant encouragée que par elle-même, a été composée de sujets qui ont trouvé le calcul de l'infini, les lois de la lumière, celles de la pesanteur, l'aberration des étoiles, le télescope de réflexion, la pompe à feu, le microscope solaire et beaucoup d'autres inventions aussi utiles qu'admirables. Qu'auraient fait de plus ces

Mémoires (*Philosophical Transactions*), dont elle commença la publication en 1665, qu'il les publia; elle fut le théâtre de discussions entre Newton et ses contradicteurs. Elle a accueilli, à côté de grands seigneurs sans aucun titre scientifique, tous les grands savants anglais et la plupart de ceux du continent.

1. Sur l'abbé Bignon (1662-1743), oratorien, prédicateur du roi, membre de l'Académie française, membre honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, voir Féret, *Eloge de l'abbé Bignon*, dans l'*Histoire de l'Académie des Belles-Lettres*, t. XVI.

2. Avant 1666, époque à laquelle Colbert, inspiré par Perrault, l'autorisa à se rassembler dans la *Bibliothèque du roi*, « elle n'était à proprement parler, dit Ernest Maindron dans sa notice historique sur l'*Académie des Sciences*, qu'une société de savants qui se réunissaient, depuis longtemps déjà, à des jours fixés d'avance, chez le P. Mersenne, puis chez le maître des requêtes Montmort... » En 1666, aucun règlement ne fut donné à la nouvelle Académie. C'est en 1699 que, sur les instances de l'abbé Bignon, l'Académie reçut un règlement en 50 articles, qui portait que « l'Académie sera toujours composée de quatre sortes d'Académiciens, les honoraires, les pensionnaires, les associés et les élèves... Les honoraires seront régnicoles et recommandables par leur intelligence dans les mathématiques ou la physique... Les pensionnaires seront tous établis à Paris... » Le roi nommait le président (qui fut Bignon). La création de membres honoraires fit que les plus grands seigneurs se mirent à briguer le titre d'Académicien et, pour paraître le mériter, fréquentèrent les savants. Ce règlement sera partiellement modifié en 1716, 1753, 1785. Sur l'Académie des Sciences pendant la Révolution, voir E. Despois, *le Vandalisme révolutionnaire*; elle forma la première classe de l'*Institut national*, créé en l'an IV.

3. Les Académiciens ne pourront pas toujours toucher leurs jetons de présence, notamment en 1748, à cause du déficit du Trésor.

grands hommes, s'ils avaient été pensionnaires ou honoraires ?

.....

Une<sup>1</sup> chose assez singulière, c'est que Corneille, qui écrivit avec assez de pureté et beaucoup de noblesse les premières de ses bonnes tragédies, lorsque la langue commençait à se former, écrivit toutes les autres très incorrectement et d'un style très bas, dans le temps que Racine donnait à la langue française tant de pureté, de vraie noblesse et de grâces, dans le temps que Despréaux la fixait par l'exactitude la plus correcte, par la précision, la force et l'harmonie. Que l'on compare la *Bérénice* de Racine avec celle de Corneille<sup>2</sup> : on croirait que celle-ci est du temps de Tristan. Il semblait que Corneille négligeât son style à mesure qu'il avait plus besoin de le soutenir, et qu'il n'eût que l'émulation d'écrire, au lieu de l'émulation de bien écrire. Non seulement ses douze ou treize dernières tragédies sont mauvaises, mais le style est très mauvais<sup>3</sup>. Ce qui est encore plus étrange, c'est que, de notre temps même, nous avons eu des pièces de théâtre, des ouvrages de prose et de poésie composés par des Académiciens<sup>4</sup> qui ont négligé leur langue au point qu'on ne trouve pas

1. L'édition de 1752 ajoute cet alinéa à la fin de la lettre.

2. C'est en 1670 que Corneille fit paraître *Tite et Bérénice*. C'est Madame, duchesse d'Orléans, qui, dit-on, mit aux prises, sur le même sujet, Racine et Corneille. Les dernières œuvres de Corneille sont, avec celle-là, *Agésilas* (1666), *Attila* (1667), *Pulchérie* (1672), *Suréna* (1674).

3. Voltaire, en généralisant à ce point, tombe dans une exagération évidente. A propos des pièces de la fin de sa carrière, F. Brunetière a écrit : « Ce qui survit..., c'est la propriété et la fermeté de l'expression, c'est la plénitude et le nombre des vers, c'est l'ampleur et la beauté sévère de la période poétique. Entre Ronsard et Victor Hugo, personne, sans doute, pas même Racine, dans le style duquel on sent l'artiste, sinon l'effort, n'a mieux écrit en vers que l'auteur du *Cid* ou de *Rodogune*, et dans sa *Sophonisbe*, son *Attila* même, les tirades ou les couplets abondent, que l'on peut comparer encore aux plus éloquents qu'il ait jamais écrits. »

4. Voltaire veut parler ici de Crébillon.

chez eux dix vers ou dix lignes de suite sans quelque barbarisme. On peut être un très bon auteur avec quelques fautes, mais non pas avec beaucoup de fautes. Un jour, une société de gens d'esprit éclairés compta plus de six cents solécismes intolérables dans une tragédie qui avait eu le plus grand succès à Paris et la plus grande faveur à la Cour. Deux ou trois succès pareils suffiraient pour corrompre la langue sans retour, et pour la faire retomber dans son ancienne barbarie, dont les soins assidus de tant de grands hommes l'ont tirée<sup>1</sup>.

1. Pour toute cette lettre, on consultera avec profit l'ouvrage de Lucien Brunel sur *les Philosophes et l'Académie française au dix-huitième siècle*, Paris, 1884.

---

## LETTRE XXV

### Sur les *Pensées* de M. Pascal.

Nous croyons devoir joindre aux vingt-quatre lettres proprement anglaises la vingt-cinquième lettre sur les *Pensées* de Pascal.

En effet, nous l'avons vu (p. 28 et 31), ce ne fut pas la faute de Voltaire si cette lettre n'a pu être jointe aux autres dans l'édition de Basle (Londres), publiée en 1734 par les soins de Thieriot. Au reste, elle se trouve dans les éditions françaises de 1734, de 124-57 pages et de 387 pages, ainsi que dans les éditions ultérieures. C'est le texte de l'édition en 387 pages que nous reproduisons, dans cette 25<sup>e</sup> lettre, comme nous l'avons fait dans les 24 lettres précédentes. Primitivement, il y avait cinquante-sept remarques, mais il en parut de nouvelles dans l'édition des *Œuvres de Voltaire* publiée à Genève, en 1742<sup>1</sup>.

De plus, si cette lettre est étrangère à l'Angleterre, elle ne l'est nullement au système philosophique que Voltaire a emprunté des Anglais. C'est une réfutation des *Pensées* de Pascal. Après le cartésianisme, le jansénisme a son tour, et même le christianisme.

« Voltaire aux prises avec Pascal, dit, à ce sujet, Henri Martin, c'est la lutte du bon sens contre le génie qui s'égare. » Il suffit de lire ce que Voltaire lui-même pensait de cette lettre sur les *Pensées*, pour reconnaître qu'elle est de la même veine intellectuelle et comme le couronnement des *Lettres philosophiques*.

Il écrit à de Formont, en juin 1733 : « Il y a déjà longtemps que j'ai envie de combattre ce géant (Pascal). Il n'y a guerrier si bien armé qu'on ne puisse percer au défaut de la cuirasse... Au reste, je m'y prendrai avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne seront point tellement liés avec notre sainte religion qu'on ne puisse déchirer la peau de Pascal sans faire saigner le christianisme. »

Dans sa lettre à La Condamine, du 22 juin 1734, Voltaire précise, tout en cherchant à atténuer la portée de la 25<sup>e</sup> lettre : « A l'égard de Pascal<sup>2</sup>, le grand point de la question roule visiblement sur ceci, savoir si la raison humaine suffit pour prouver deux natures dans

1. Voltaire voulut publier cette lettre à la suite des autres, par crainte, écrivait-il, de « s'exposer à deux persécutions, dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereuse que la première ne sera pas sans doute sans une défense expresse d'écrire sur ces matières ».

2. Voir aussi, plus haut, p. 39, ce que dit Voltaire : « Va, va, Pascal... »

l'homme... Les misères de la vie, philosophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras, et ne recevaient jamais de coups de fouet; et que, depuis que l'un d'eux s'avisait de manger trop d'avoine, tous ses descendants furent condamnés à traîner des fiacres. Si la Sainte Ecriture me disait ce dernier fait, je le croirais; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais besoin de la Sainte Ecriture pour le croire, et que ma raison ne suffisait pas. »

Voltaire revient sur ce sujet dans ses premières lettres au P. Tournemine, en 1735, notamment quand il écrit : « Ma grande dispute avec Pascal roule précisément sur le fondement de son livre.

« Il prétend que, pour qu'une religion soit vraie, il faut qu'elle connaisse à fond la nature humaine, et qu'elle rende raison de tout ce qui se passe dans notre cœur.

« Je prétends que ce n'est point ainsi qu'on doit examiner une religion, et que c'est la traiter comme un système de philosophie; je prétends qu'il faut uniquement voir si cette religion est révélée ou non, et qu'ainsi il ne faut pas dire : « Les hommes sont légers, « inconstants, pleins de désirs et d'impuissance; les femmes accouchent avec douleur, et le blé ne vient que quand on a labouré la « terre : donc la religion chrétienne doit être vraie. » Car toute religion a tenu et peut tenir le même langage. Mais il faut, au contraire, dire si la religion chrétienne a été révélée. »

On le voit, la lettre sur Pascal est, à bien des égards, le prolongement des lettres sur les Anglais. Elle fut, d'ailleurs, paraît-il, écrite aussitôt après le retour de Voltaire en France (mars 1729); c'est dans sa retraite de Saint-Germain, chez le perruquier Chatillon, que, tout frais débarqué sous le nom de Sansons, le nouveau disciple de Locke s'en serait pris à Pascal<sup>1</sup>.

Unies dans les mêmes préoccupations de l'auteur et dans la même publication, la lettre sur Pascal et les lettres proprement anglaises furent également unies, nous l'avons vu (p. 32 et suiv.), dans la même proscription, et tout porte à croire que les attaques dirigées contre Pascal ne contribuèrent pas médiocrement à déterminer les persécutions dirigées contre le livre et contre l'auteur<sup>2</sup>.

Ajoutons que cette lettre, qui contribue à faire comprendre l'œuvre de Pascal aussi bien que l'état d'esprit de Voltaire, et qui est un fragment important de l'histoire du Jansénisme, vaudrait, à elle seule, une édition à l'usage des classes. Comme elle est trop courte pour faire l'objet d'une publication spéciale, et qu'elle n'est pas

1. Voir l'éd. Moland, t. XXII, p. 27.

2. Voir, sur le rôle des Jansénistes, l'article déjà cité (p. 38, n. 1), de G. Lanson, sur l'Affaire des « Lettres philosophiques » de Voltaire.

jointe aux éditions de Pascal que les élèves ont entre les mains, nous ne croyons pas superflu, à cet autre titre, d'en donner ici le texte<sup>1</sup>.

---

Je vous envoie les remarques critiques que j'ai faites depuis longtemps sur les *Pensées* de M. Pascal. Ne me comparez point ici, je vous prie, à Ézéchias, qui voulut faire brûler tous les livres de Salomon. Je respecte le génie et l'éloquence de M. Pascal ; mais, plus je les respecte, plus je suis persuadé qu'il aurait lui-même corrigé beaucoup de ces *Pensées*, qu'il avait jetées au hasard sur le papier, pour les examiner ensuite : et c'est en admirant son génie que je combats quelques-unes de ses idées.

Il me paraît qu'en général l'esprit dans lequel M. Pascal écrivit ces *Pensées* était de montrer l'homme dans un jour odieux. Il s'acharne à nous peindre tous méchants et malheureux. Il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivait contre les Jésuites. Il impute à l'essence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes. Il dit éloquemment des injures au genre humain.

J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime ; j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchants ni si malheureux qu'il le dit. Je suis, de plus, très persuadé que, s'il avait suivi, dans le livre qu'il méditait, le dessein qui paraît dans ses *Pensées*, il aurait fait un livre plein de paralogismes éloquents et de faussetés admirablement déduites. Je crois même que tous ces livres qu'on a faits depuis peu pour prouver la religion chrétienne, sont plus capables de scandaliser que d'édifier. Ces auteurs prétendent-ils en savoir plus que Jésus-Christ et les Apôtres ? C'est vouloir soutenir un

1. Je donne, en appendice à cette lettre, les citations et objections qu'ajoutera Voltaire dans l'édition de Genève, de 1742.



chêne en l'entourant de roseaux; on peut écarter ces roseaux inutiles sans craindre de faire tort à l'arbre.

J'ai choisi avec discrétion quelques pensées de Pascal : j'ai mis les réponses au bas. C'est à vous à juger si j'ai tort ou raison.

I. « Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles qu'il faut nécessairement que la vraie religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, et en même temps quelque grand principe de misère. Car il faut que la véritable religion connaisse à fond notre nature, c'est-à-dire qu'elle connaisse tout ce qu'elle a de grand et tout ce qu'elle a de misérable, et la raison de l'un et de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent. »

Cette manière de raisonner paraît fausse et dangereuse : car la fable de Prométhée et de Pandore, les androgynes de Platon, les dogmes des anciens Égyptiens et ceux de Zoroastre rendaient aussi bien raison de ces contrariétés apparentes. La religion chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tirerait pas ces conclusions ingénieuses, qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit. Le christianisme n'enseigne que la simplicité, l'humanité, la charité; vouloir le réduire à la métaphysique, c'est en faire une source d'erreurs.

II. « Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse. Sera-ce celle qu'enseignaient les philosophes qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous? Est-ce là le vrai bien? Ont-ils trouvé le remède à nos maux? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir égalé à Dieu? Et ceux qui nous ont égalés aux bêtes et qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, ont-ils apporté le remède à nos concupiscences? »

Les philosophes n'ont point enseigné de religion; ce

n'est pas leur philosophie qu'il s'agit de combattre. Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu, car, dès lors, il eût cessé d'être philosophe, et il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de savoir si Jésus-Christ doit l'emporter sur Aristote; il s'agit de prouver que la religion de Jésus-Christ est la véritable, et que celles de Mahomet, des païens et de tous autres sont fausses.

III. « Et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours et ses plis dans l'abîme du péché originel, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. »

Quelle étrange explication! *L'homme est inconcevable sans ce mystère inconcevable.* Pourquoi vouloir aller plus loin que l'Écriture? N'y a-t-il pas de la témérité à croire qu'elle a besoin d'appui, et que ces idées philosophiques peuvent lui en donner?

Qu'aurait répondu M. Pascal à un homme qui lui aurait dit : « Je sais que le mystère du péché originel est l'objet de ma foi et non de ma raison. Je conçois fort bien sans mystère ce que c'est que l'homme; je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux; que l'accouchement des mères est plus douloureux à mesure qu'elles sont plus délicates; que quelquefois des femmes et des animaux femelles meurent dans l'enfantement; qu'il y a quelquefois des enfants mal organisés qui vivent privés d'un ou de deux sens et de la faculté du raisonnement; que ceux qui sont le mieux organisés sont ceux qui ont les passions les plus vives; que l'amour de soi-même est égal chez tous les hommes, et qu'il leur est aussi nécessaire que les cinq sens; que cet amour-propre nous est donné de Dieu pour la conservation de notre être, et qu'il nous a donné la religion pour régler cet amour-propre; que nos idées sont justes ou inconséquentes, obscures ou lumineuses, selon que nos organes sont plus ou moins solides, plus ou moins

déliés, et selon que nous sommes plus ou moins passionnés; que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des aliments que nous prenons, et que, dans tout cela, il n'y a rien de contradictoire.

« L'homme n'est point une énigme, comme vous vous le figurez, pour avoir le plaisir de la deviner. L'homme paraît être à sa place dans la nature, supérieur aux animaux, auxquels il est semblable par les organes, inférieur à d'autres êtres, auxquels il ressemble probablement par la pensée. Il est, comme tout ce que nous voyons, mêlé de mal et de bien, de plaisir et de peine; il est pourvu de passions pour agir, et de raison pour gouverner ses actions. Si l'homme était parfait, il serait Dieu. Et ces prétendues contrariétés, que vous appelez *contradictions*, sont les ingrédients nécessaires qui entrent dans le composé de l'homme, qui est ce qu'il doit être? »

IV. « Suivons nos mouvements, observons-nous nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons pas les caractères vivants de ces deux natures.

« Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple?

« Cette duplicité de l'homme est si visible qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux âmes, un sujet simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur. »

Nos diverses volontés ne sont point des contradictions dans la nature, et l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes : si un seul de ces organes est un peu altéré, il est nécessaire qu'il change toutes les impressions du cerveau, et que l'animal ait de nouvelles pensées et de nouvelles volontés. Il est très vrai que nous sommes tantôt abattus de tristesse, tantôt enflés de présomption : et cela doit être quand nous nous trouvons dans des situations opposées. Un animal que son maître caresse

et nourrit, et un autre qu'on égorge lentement et avec adresse pour en faire une dissection, éprouvent des sentiments bien contraires : aussi faisons-nous ; et les différences qui sont en nous sont si peu contradictoires qu'il serait contradictoire qu'elles n'existassent pas. Les fous qui ont dit que nous avons deux âmes pouvaient, par la même raison, nous en donner trente ou quarante ; car un homme, dans une grande passion, a souvent trente ou quarante idées différentes de la même chose, et doit nécessairement les avoir, selon que cet objet lui paraît sous différentes faces.

Cette prétendue duplicité de l'homme est une idée aussi absurde que métaphysique. J'aimerais autant dire que le chien, qui mord et qui caresse, est double ; que la poule, qui a tant soin de ses petits, et qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnaître, est double ; que la glace, qui représente à la fois des objets différents, est double ; que l'arbre, qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, est double. J'avoue que l'homme est inconcevable ; mais tout le reste de la nature l'est aussi, et il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reste.

V. « Ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc ? Pesons le gain et la perte, en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est, sans hésiter. — Oui, il faut gager ; mais je gage peut être trop. — Voyons, puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager<sup>1</sup>. »

1. « Pascal est un des inventeurs du calcul des probabilités ; mais il abuse ici des principes de ce calcul. Si vous proposez de parier pour croix ou pour pile, en me promettant un écu si je gagne en pariant pour pile, et cent mille écus si je gagne en pariant pour croix, je parierai pour croix ; mais je ne croirai point pour cela que croix soit plus probable que pile.

« Si l'on se bornait à dire : « Conduisez-vous suivant les règles de

Il est évidemment faux de dire : « Ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas » ; car celui qui doute et demande à s'éclairer ne parie assurément ni pour ni contre.

D'ailleurs, cet article paraît un peu indécent et puéril ; cette idée de jeu, de perte et de gain ne convient point à la gravité du sujet.

De plus, l'intérêt que j'ai à croire une chose n'est pas une preuve de l'existence de cette chose. Vous me promettez l'empire du monde si je crois que vous avez raison. Je souhaite alors, de tout mon cœur, que vous ayez raison ; mais, jusqu'à ce que vous me l'avez prouvé, je ne puis vous croire.

« Commencez, pourrait-on dire à M. Pascal, par convaincre ma raison. J'ai intérêt, sans doute, qu'il y ait un Dieu. Mais si, dans votre système, Dieu n'est venu que pour si peu de personnes ; si le petit nombre des élus est si effrayant ; si je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire ? N'ai-je pas un intérêt visible à être persuadé du contraire ? De quel front osez-vous me montrer un bonheur infini, auquel, d'un million d'hommes, un seul à peine a droit d'aspirer ? Si vous voulez me convaincre, prenez-

la morale, que votre raison et votre conscience vous prescrivent ; il y a beaucoup à parier que vous en serez plus heureux ; et, si vous y perdez quelques plaisirs, songez aux risques auxquels vous vous exposeriez si ceux qui croient qu'il existe un Dieu vengeur du crime avaient raison. » Ce discours serait très philosophique, très raisonnable ; mais il suppose que la croyance n'est pas nécessaire pour être à l'abri de la punition. Tout homme qui professe une religion où la foi est nécessaire ne peut se servir de l'argument de Pascal.

« Cet argument a encore un autre vice, quand on veut l'appliquer aux religions qui prescrivent d'autres devoirs que ceux de la morale naturelle. Il ressemble alors au raisonnement d'Arnould : « Il n'est pas prouvé que mes sachets ne guérissent point quelquefois de l'apoplexie, il faut donc en porter pour prendre le parti le plus sûr. »

« Enfin cet argument, s'appliquant à toutes les religions dont la fausseté ne serait pas démontrée, conduirait à un résultat absurde. Il faudrait les pratiquer toutes à la fois. » (*Ed. de Kehl.*)

vous-y d'une autre façon, et n'allez pas tantôt me parler de jeu de hasard, de pari, de croix et de pile, et tantôt m'effrayer par les épines que vous semez sur le chemin que je veux et que je dois suivre. Votre raisonnement ne servirait qu'à faire des athées, si la voix de toute la nature ne nous criait qu'il y a un Dieu, avec autant de force que ces subtilités ont de faiblesse. »

VI. « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, et regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il y deviendra en mourant, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait emporté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est et sans avoir aucun moyen d'en sortir; et sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état. »

En lisant cette réflexion, je reçois une lettre d'un de mes amis, qui demeure dans un pays fort éloigné.

Voici ses paroles :

« Je suis ici comme vous m'y avez laissé, ni plus gai, ni plus triste, ni plus riche, ni plus pauvre, jouissant d'une santé parfaite, ayant tout ce qui rend la vie agréable, sans amour, sans avarice, sans ambition et sans envie; et, tant que tout cela durera, je m'appellerai hardiment un homme très heureux. »

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui. Il en est des hommes comme des animaux; tel chien couche et mange avec sa maîtresse; tel autre tourne la broche et est tout aussi content; tel autre devient enragé, et on le tue.

Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte, mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes sont heureux autant que la nature



humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera prêt à se pendre parce qu'il ne sait pas comme on voit Dieu face à face, et que sa raison ne peut débrouiller le mystère de la Trinité? Il faudrait autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes.

Pourquoi nous faire horreur de notre être? Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un fanatique. Croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un sybarite. Penser que la terre, les hommes et les animaux sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est, je crois, d'un homme sage.

VII. « (Les Juifs pensent) que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils sont au monde pour l'annoncer; qu'ils sont formés exprès pour être les hérauts de ce grand avènement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur. »

Les Juifs ont toujours attendu un libérateur; mais leur libérateur est pour eux et non pour nous. Ils attendent un Messie qui rendra les Juifs maîtres des chrétiens; et nous espérons que le Messie réunira un jour les Juifs aux chrétiens : ils pensent précisément sur cela le contraire de ce que nous pensons.

VIII. « La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un État. C'est ce que Philon, Juif, montre en divers lieux, et Josèphe admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne que le nom même de loi n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après, en sorte qu'Homère, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant

de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens législateurs grecs et romains en ayant quelque lumière en ont emprunté leurs principales lois : ce qui paraît par celles qu'ils appellent *des douze Tables*, et par les autres preuves que Josèphe en donne. »

Il est très faux que la loi des Juifs soit la plus ancienne, puisque, avant Moïse, leur législateur, ils demeureraient en Égypte, le pays de la terre le plus renommé pour ses sages lois.

Il est très faux que le nom de loi n'ait été connu qu'après Homère. Il parle des lois de Minos. Le mot de loi est dans Hésiode. Et quand le nom de loi ne se trouverait ni dans Hésiode ni dans Homère, cela ne prouverait rien. Il y avait des rois et des juges ; donc il y avait des lois.

Il est encore très faux que les Grecs et les Romains aient pris des lois des Juifs. Ce ne peut être dans les commencements de leur république, car alors ils ne pouvaient connaître les Juifs ; ce ne peut être dans le temps de leur grandeur, car alors ils avaient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre.

IX. « Ce peuple est encore admirable en sincérité. Ils gardent avec amour et fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, et qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort ; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux, qu'il le leur a assez dit ; qu'enfin Dieu, s'irritant contre eux, les dispersera par tous les peuples de la terre ; que, comme ils l'ont irrité en adorant des dieux qui n'étaient point leurs dieux, il les irritera en appelant un peuple qui n'était point son peuple. Cependant ce livre, qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie : c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature. »

Cette sincérité a partout des exemples, et n'a sa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque Juif est intéressé à croire que ce n'est point sa détestable

politique, son ignorance des arts, sa grossièreté qui l'a perdu, mais que c'est la colère de Dieu qui le punit. Il pense avec satisfaction qu'il a fallu des miracles pour l'abattre, et que sa nation est toujours la bien-aimée du Dieu qui la châtie.

Qu'un prédicateur monte en chaire, et dise aux Français : « Vous êtes des misérables, qui n'avez ni cœur ni conduite; vous avez été battus à Hochstedt et à Ramillies parce que vous n'avez pas su vous défendre; » il se fera lapider. Mais s'il dit : « Vous êtes des catholiques chéris de Dieu; vos péchés infâmes avaient irrité l'Éternel, qui vous livra aux hérétiques à Hochstedt et à Ramillies; mais, quand vous êtes revenus au Seigneur, alors il a béni votre courage à Denain; » ces paroles le feront aimer de l'auditoire.

X. « S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures. »

Il faut aimer, et très tendrement, les créatures; il faut aimer sa patrie, sa femme, son père, ses enfants; et il faut si bien les aimer que Dieu nous les fait aimer malgré nous.

Les principes contraires ne sont propres qu'à faire de barbares raisonneurs.

XI. « Nous naissons injustes; car chacun tend à soi. Cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général; et la pente vers soi est le commencement de tout désordre en guerre, en police, en économie, etc. »

Cela est selon tout ordre. Il est aussi impossible qu'une société puisse se former et subsister sans amour-propre, qu'il serait impossible de faire des enfants sans concupiscence, de songer à se nourrir sans appétit, etc. C'est l'amour de nous-mêmes qui assiste l'amour des autres; c'est par nos besoins mutuels que nous sommes utiles au genre humain; c'est le fondement de tout commerce; c'est l'éternel lien des hommes. Sans lui, il n'y aurait pas eu un art inventé, ni une société de dix personnes formée. C'est cet amour-propre, que chaque animal

a reçu de la nature, qui nous avertit de respecter celui des autres. La loi dirige cet amour-propre, et la religion le perfectionne. Il est bien vrai que Dieu aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas, les marchands auraient été aux Indes par charité, le maçon eût scié de la pierre pour faire plaisir à son prochain. Mais Dieu a établi les choses autrement : n'accusons point l'instinct qu'il nous donne, et faisons-en l'usage qu'il commande.

XII. « (Le sens caché des prophéties) ne pouvait induire en erreur, et il n'y avait qu'un peuple aussi charnel que celui-là qui pût s'y méprendre; car, quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité, qui déterminait ce sens aux biens de la terre? »

En bonne foi, le peuple le plus spirituel de la terre l'aurait-il entendu autrement? Ils étaient esclaves des Romains; ils attendaient un libérateur qui les rendrait victorieux et qui ferait respecter Jérusalem dans tout le monde. Comment, avec les lumières de leur raison, pouvaient-ils voir ce vainqueur, ce monarque dans Jésus pauvre et mis en croix? Comment pouvaient-ils entendre, par le nom de leur capitale, une Jérusalem céleste, eux à qui le *Décatalogue* n'avait pas seulement parlé de l'immortalité de l'âme? Comment un peuple si attaché à sa loi pouvait-il, sans une lumière supérieure, reconnaître dans les prophéties, qui n'étaient pas leur loi, un Dieu caché sous la figure d'un Juif circoncis, qui, par sa religion nouvelle, a détruit et rendu abominables la circoncision et le sabbat, fondements sacrés de la loi judaïque? Encore une fois, adorons Dieu sans vouloir percer dans l'obscurité de ses mystères.

XIII. « Le temps du premier avènement de Jésus-Christ est prédit. Le temps du second ne l'est point, parce que le premier devait être caché, au lieu que le second doit être éclatant et tellement manifeste que ses ennemis mêmes le reconnaîtront. »

Le temps du second avènement de Jésus-Christ a été prédit encore plus clairement que le premier. M. Pascal avait apparemment oublié que Jésus-Christ, dans le chapitre *xxi* de saint Luc, dit expressément : « Lorsque vous verrez une armée environner Jérusalem, sachez que la désolation est proche... Jérusalem sera foulée aux pieds, et il y aura des signes dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles ; les flots de la mer feront un très grand bruit ;... les vertus des cieus seront ébranlées ; et alors ils verront le fils de l'homme, qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. »

Ne voilà-t-il pas le second avènement prédit distinctement ? Mais, si cela n'est point arrivé encore, ce n'est point à nous d'oser interroger la Providence.

XIV. « Le Messie, selon les Juifs charnels, doit être un grand prince temporel. Selon les chrétiens charnels, il est venu nous dispenser d'*aimer Dieu*, et nous donner des sacrements qui *opèrent tout* sans nous. Ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne ni juive. »

Cet article est bien plutôt un trait de satire qu'une réflexion chrétienne. On voit que c'est aux Jésuites qu'on en veut ici. Mais, en vérité, aucun Jésuite a-t-il jamais dit que Jésus-Christ *est venu nous dispenser d'aimer Dieu* ? La dispute sur l'amour de Dieu est une pure dispute de mots, comme la plupart des autres querelles scientifiques qui ont causé des haines si vives et des malheurs si affreux.

Il paraît encore un autre défaut dans cet article. C'est qu'on y suppose que l'attente d'un Messie était un point de religion chez les Juifs : c'était seulement une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juifs espéraient un libérateur, mais il ne leur était pas ordonné d'y croire comme article de foi. Toute leur religion était renfermée dans les livres de la loi. Les prophètes n'ont jamais été regardés par les Juifs comme législateurs.

XV. « Pour examiner les prophéties, il faut les en-

tendre ; car, si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu ; mais, si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en Jésus-Christ. »

La religion chrétienne est si véritable qu'elle n'a pas besoin de preuves douteuses. Or, si quelque chose pouvait ébranler les fondements de cette sainte et raisonnable religion, c'est ce sentiment de M. Pascal. Il veut que tout ait deux sens dans l'Écriture. Mais un homme qui aurait le malheur d'être incrédule pourrait lui dire : « Celui qui donne deux sens à ses paroles veut tromper les hommes, et cette duplicité est toujours punie par les lois ; comment donc pouvez-vous, sans rougir, admettre dans Dieu ce qu'on punit et ce qu'on déteste dans les hommes ? Que dis-je ? avec quel mépris et avec quelle indignation ne traitez-vous pas les oracles des païens, parce qu'ils avaient deux sens ! Ne pourrait-on pas dire plutôt que les prophéties qui regardent directement Jésus-Christ n'ont qu'un sens, comme celles de Daniel, de Michée et autres ? Ne pourrait-on pas même dire que, quand nous n'aurions aucune intelligence des prophéties, la religion n'en serait pas moins prouvée ? »

XVI. « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité ; car elle est surnaturelle. »

Il est à croire que M. Pascal n'aurait pas employé ce galimatias dans son ouvrage, s'il avait eu le temps de le faire.

XVII. « Les faiblesses les plus apparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple, les deux généalogies de saint Mathieu et de saint Luc. Il est visible que cela n'a pas été fait de concert. »

Les éditeurs des *Pensées* de Pascal auraient-ils dû imprimer cette pensée, dont l'exposition seule est peut-être capable de faire tort à la religion ? A quoi bon dire que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion chrétienne, se contrarient, sans dire en quoi elles peuvent s'accorder ? Il fallait présenter l'antidote



avec le poison. Que penserait-on d'un avocat qui dirait : « Ma partie se contredit, mais cette faiblesse est une force, pour ceux qui savent bien prendre les choses? »

XVIII. « Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession ; mais que l'on reconnaisse la vérité de la religion dans l'obscurité même de la religion, dans le peu de lumière que nous en avons, et dans l'indifférence que nous avons de la connaître. »

Voilà d'étranges marques de vérité qu'apporte Pascal ! Quelles autres marques a donc le mensonge ? Quoi ! il suffirait, pour être cru, de dire : *Je suis obscur, je suis inintelligible !* Il serait bien plus sensé de ne présenter aux yeux que les lumières de la foi, au lieu de ces ténèbres d'érudition.

XIX. « S'il n'y avait qu'une religion, Dieu serait trop manifeste. »

Quoi ! vous dites que, s'il n'y avait qu'une religion, Dieu serait trop manifeste ! Eh ! oubliez-vous que vous dites, à chaque page, qu'un jour il n'y aura qu'une religion ? Selon vous, Dieu sera donc alors trop manifeste.

XX. « Je dis que la religion juive ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvait toutes les autres choses. »

Quoi ! Dieu réprouvait tout ce qu'il ordonnait lui-même avec tant de soin aux Juifs, et dans un détail si prodigieux ! N'est-il pas plus vrai de dire que la loi de Moïse consistait et dans l'amour et dans le culte ? Rame-ner tout à l'amour de Dieu sent peut-être moins l'amour de Dieu que la haine que tout Janséniste a pour son prochain Moliniste.

XXI. « La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier ; le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. »

Qui peut donc déterminer les soldats, les maçons et tous les ouvriers mécaniques, sinon ce qu'on appelle hasard et la coutume ? Il n'y a que les arts de génie

auxquels on se détermine de soi-même. Mais, pour les métiers que tout le monde peut faire, il est très naturel et très raisonnable que la coutume en dispose.

XXII. « Que chacun examine sa pensée; il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but; le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet. »

Il faut, bien loin de se plaindre, remercier l'auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme est cette espérance qui nous adoucit nos chagrins, et qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présents. Si les hommes étaient assez malheureux pour ne s'occuper que du présent, on ne sèmerait point, on ne bâtirait point, on ne planterait point, on ne pourvoirait à rien : on manquerait de tout au milieu de cette fausse jouissance.

Un esprit comme M. Pascal pouvait-il donner dans un lieu commun aussi faux que celui-là? La nature a établi que chaque homme jouirait du présent en se nourrissant, en faisant des enfants, en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser et de sentir, et qu'en sortant de ces états, souvent au milieu de ces états même, il penserait au lendemain, sans quoi il périrait de misère aujourd'hui.

XXIII. « Mais, quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos et de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire du malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne nous peut consoler lorsque rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne voyons que nous. »

Ce mot *ne voir que nous* ne forme aucun sens.

Qu'est-ce qu'un homme qui n'agirait point, et qui est

supposé se contempler? Non seulement je dis que cet homme serait un imbécile, inutile à la société, mais je dis que cet homme ne peut exister. Car, que contemplerait-il? son corps, ses pieds, ses mains, ses cinq sens? Ou il serait un idiot, ou bien il ferait usage de tout cela. Resterait-il à contempler sa faculté de penser? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne pensera à rien, ou bien il pensera aux idées qui lui sont déjà venues, ou il en composera de nouvelles; or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé ou de ses sens ou de ses idées; le voilà donc hors de soi ou imbécile.

Encore une fois, il est impossible à la nature humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire; il est absurde de le penser; il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé et n'exister pas est la même chose pour l'homme. Toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles.

XXIV. « Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle, et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos<sup>1</sup>. »

Cet instinct secret étant le premier principe et le fondement nécessaire de la société, il vient plutôt de

1. « Il y a perpétuellement ici des équivoques. Quelques personnes poursuivent le plaisir dans les divertissements, dans le travail même, pour se dérober à l'ennui ou à des sentiments douloureux; mais ce n'est point le plus grand nombre; ce n'est point là l'état naturel de l'homme. *Je m'ennuierais si je passais ma vie à ne rien faire*, ou *Je travaille pour ne pas m'ennuyer*, ne sont point deux phrases synonymes. Le bonheur n'est ni dans l'action ni dans le repos, mais dans une suite de sentiments ou de sensations agréables que, suivant la constitution particulière d'un homme ou les circonstances de sa vie, l'action ou le repos peuvent lui procurer. » (Ed. de Kehl.)

la bonté de Dieu, et il est plutôt l'instrument de notre bonheur qu'il n'est le ressentiment de notre misère. Je ne sais pas ce que nos premiers pères faisaient dans le paradis terrestre; mais, si chacun d'eux n'avait pensé qu'à soi, l'existence du genre humain était bien hasardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avaient des sens parfaits, c'est-à-dire des instruments d'action parfaits, uniquement pour la contemplation? Et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, et l'action, un rabaisement de notre nature?

XXV. « C'est pourquoi, lorsque Cinéas disait à Pyrrhus, qui se proposait de jouir du repos avec ses amis après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur en jouissant dès lors de ce repos sans l'aller chercher par tant de fatigues, il lui donnait un conseil qui recevait de grandes difficultés, et qui n'était guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposait que l'homme se pût contenter de soi-même et de ses biens présents, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires : ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvait être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde. »

L'exemple de Cinéas est bon dans les satires de Despréaux, mais non dans un livre philosophique. Un roi sage peut être heureux chez lui; et de ce qu'on nous donne Pyrrhus pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes.

XXVI. « On doit donc reconnaître que l'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle<sup>1</sup>. »

1. « L'ennui n'est qu'un dégoût de l'état où l'on se trouve, causé par le souvenir vague de plaisirs plus vifs qu'on ne peut se procurer. Les hommes qui n'ont guère connu de sentiments agréables que ceux

Au contraire, l'homme est si heureux en ce point, et nous avons tant d'obligation à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par là à être utiles au prochain et à nous-mêmes.

XXVII. « D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas; il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit. Si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là. »

Cet homme fait à merveille : la dissipation est un remède plus sûr contre la douleur que le quinquina contre la fièvre. Ne blâmons point en cela la nature, qui est toujours prête à nous secourir.

XXVIII. « Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes. »

Cette comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux non seulement parce qu'ils souffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est ni d'être enchaîné ni d'être égorgé; mais tous les hommes sont faits, comme les animaux et les plantes, pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leur semblable et pour mourir. On peut, dans une satire, montrer l'homme tant qu'on voudra du mau-

qu'on éprouve en satisfaisant aux besoins de la nature, connaissent peu l'ennui. » (Ed. de Kehl.)

vais côté; mais, pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que, de tous les animaux, l'homme est le plus parfait, le plus heureux, et celui qui vit le plus longtemps; car ce qu'on dit des cerfs et des corbeaux n'est qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner et de nous plaindre du malheur et de la brièveté de la vie, nous devons nous étonner et nous féliciter de notre bonheur et de sa durée. A ne raisonner qu'en philosophie, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil et de la témérité à prétendre que, par notre nature, nous devons être mieux que nous ne sommes.

XXIX. « Les sages, parmi les païens qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu, ont été persécutés, les Juifs haïs, les chrétiens encore plus. »

Ils ont été quelquefois persécutés, de même que le serait aujourd'hui un homme qui viendrait enseigner l'adoration d'un Dieu, indépendante du culte reçu. Socrate n'a pas été condamné pour avoir dit : *Il n'y a qu'un Dieu*, mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du pays, et pour s'être fait des ennemis puissants fort mal à propos. A l'égard des Juifs, ils étaient haïs, non parce qu'ils ne croyaient qu'un Dieu, mais parce qu'ils haïssaient ridiculement les autres nations, parce que c'étaient des barbares qui massacraient sans pitié leurs ennemis vaincus, parce que ce vil peuple, superstitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, méprisait les peuples les plus policés. Quant aux chrétiens, ils étaient haïs des païens parce qu'ils tendaient à abattre la religion et l'empire, dont ils vinrent enfin à bout, comme les protestants se sont rendus les maîtres dans les mêmes pays où ils furent longtemps haïs, persécutés et massacrés.

XXX. « Les défauts de Montagne sont grands. Il est plein de mots sales et deshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses sentiments sur l'homicide volontaire et sur la mort sont horribles. »

Montagne parle en philosophe, non en chrétien. Il



dit le pour et le contre de l'homicide volontaire. Philosophiquement parlant, quel mal fait à la société un homme qui la quitte quand il ne peut plus la servir? Un vieillard a la pierre et souffre des douleurs insupportables. On lui dit : « Si vous ne vous faites tailler, vous allez mourir; si l'on vous taille, vous pourrez encore radoter, baver et traîner pendant un an, à charge à vous-même et aux autres. » Je suppose que le bonhomme prenne alors le parti de n'être plus à charge à personne. Voilà à peu près le cas que Montagne expose.

XXXI. « Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'astres qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant? On attaquait hardiment l'Écriture sur ce qu'on y trouve en tant d'endroits du grand nombre des étoiles. Il n'y en a que mille vingt-deux, disait-on; nous le savons. »

Il est certain que la Sainte Écriture, en matière de physique, s'est toujours proportionnée aux idées reçues; ainsi, elle suppose que la terre est immobile, que le soleil marche, etc. Ce n'est point du tout par un raffinement d'astronomie qu'elle dit que les étoiles sont innombrables, mais pour s'abaisser aux idées vulgaires. En effet, quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoiles, et encore avec bien de la peine, cependant, quand on regarde le ciel fixement, la vue est éblouie et égarée; on croit alors en voir une infinité. L'Écriture parle donc selon ce préjugé vulgaire, car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des physiciens; et il y a grande apparence que Dieu ne révéla ni à Habacuc, ni à Baruch, ni à Michée qu'un jour un Anglais nommé Flamstead mettrait dans son catalogue plus de sept mille étoiles aperçues avec le télescope.

XXXII. « Est-ce courage à un homme mourant d'aller, dans la faiblesse et dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puissant et éternel? »

Cela n'est jamais arrivé; et ce ne peut être que dans un violent transport au cerveau qu'un homme dise : « Je crois un Dieu, et je le brave. »

XXXIII. « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger. »

La difficulté n'est pas seulement de savoir si on croira des témoins qui meurent pour soutenir leur déposition, comme ont fait tant de fanatiques, mais encore si ces témoins sont effectivement morts pour cela, si on a conservé leurs dépositions, s'ils ont habité les pays où l'on dit qu'ils sont morts.

Pourquoi Josèphe, né dans le temps de la mort du Christ, Josèphe, ennemi d'Hérode, Josèphe, peu attaché au judaïsme, n'a-t-il pas dit un mot de tout cela? Voilà ce que M. Pascal eût débrouillé avec succès, comme ont fait depuis tant d'écrivains éloquents.

XXXIV. « Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis. »

Cette pensée est un pur sophisme; et la fausseté consiste dans ce mot d'*ignorance* qu'on prend en deux sens différents. Celui qui ne sait ni lire ni écrire est un ignorant; mais un mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance dont il était parti quand il commença à apprendre à lire. M. Newton ne savait pas pourquoi l'homme remue son bras quand il le veut; mais il n'en était pas moins savant sur le reste. Celui qui ne sait point l'hébreu, et qui sait le latin, est savant par comparaison avec celui qui ne sait que le français.

XXXV. « Ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement; car il vient d'ailleurs et de dehors; et ainsi il est dépendant, et par conséquent

sujet à être troublé par mille accidents qui font les affections inévitables. »

Celui-là est actuellement heureux, qui a du plaisir, et ce plaisir ne peut venir que de dehors ; nous ne pouvons avoir de sensations ni d'idées que par les objets extérieurs, comme nous ne pouvons nourrir notre corps qu'en y faisant entrer des substances étrangères qui se changent en la nôtre.

XXXVI. « L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut : rien ne passe pour bon que la médiocrité. »

Ce n'est point l'extrême esprit, c'est l'extrême vivacité et volubilité de l'esprit qu'on accuse de folie. L'extrême esprit est l'extrême justesse, l'extrême finesse, l'extrême étendue, opposée diamétralement à la folie.

L'extrême *défaut d'esprit* est un manque de conception, un vide d'idées ; ce n'est point la folie, c'est la stupidité. La folie est un dérangement dans les organes, qui fait voir plusieurs objets trop vite, ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'application et de violence. Ce n'est point non plus la médiocrité qui passe pour bonne, c'est l'éloignement des deux vices opposés, c'est ce qu'on appelle *juste milieu*, et non *médiocrité*.

XXXVII. « Si notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser. »

Notre condition est précisément de penser aux objets extérieurs, avec lesquels nous avons un rapport nécessaire. Il est faux qu'on puisse divertir un homme de penser à la condition humaine ; car, à quelque chose qu'il applique son esprit, il l'applique à quelque chose de lié nécessairement à la condition humaine. Et, encore une fois, penser à soi, avec abstraction des choses naturelles, c'est ne penser à rien, je dis à rien du tout : qu'on y prenne bien garde.

Loin d'empêcher un homme de penser à sa condition, on ne l'entretient jamais que des agréments de sa con-

dition. On parle à un savant de réputation et de science ; à un prince, de ce qui a rapport à sa grandeur ; à tout homme on parle de plaisir.

XXXVIII. « Les grands et les petits ont mêmes accidents, mêmes fâcheries et mêmes passions ; mais les uns sont au haut de la roue, et les autres, près du centre, et ainsi moins agités par les mêmes mouvements. »

Il est faux que les petits soient moins agités que les grands ; au contraire, leurs désespoirs sont plus vifs parce qu'ils ont moins de ressources. De cent personnes qui se tuent à Londres et ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, et à peine une d'une condition relevée. La comparaison de la roue est ingénieuse et fausse.

XXXIX. « On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste ; et cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela ; ainsi, ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point. »

On apprend aux hommes à être honnêtes gens, et, sans cela, peu parviendraient à l'être. Laissez votre fils, dans son enfance, prendre tout ce qu'il trouvera sous sa main : à quinze ans, il volera sur le grand chemin ; louez-le d'avoir dit un mensonge : il deviendra faux témoin ; flattez sa concupiscence : il sera sûrement débauché. On apprend tout aux hommes, la vertu, la religion.

XL. « Le sot projet que Montagne a eu de se peindre ! Et cela, non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ses propres maximes et par un dessein premier et principal. Car, de dire des sottises par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire ; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celle-là. »

Le charmant projet que Montagne a eu de se peindre naïvement, comme il a fait ! Car il a peint la nature

humaine. Et le pauvre projet de Nicole, de Malebranche, de Pascal, de décrier Montagne<sup>1</sup> !

XLI. « Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes ; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, et que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pourraient donner, et encore plus, que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir : de même que, si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais, comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par là, parce que, la chose ne pouvant être niée en général (puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables), le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

« Ainsi, il me paraît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortilèges, que parce qu'il y en a de vrais. »

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune avant qu'on imaginât le

1. L'édition de 1748 ajoutera : « Mais un gentilhomme campagnard du temps de Henri III, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé. » C'est exceptionnellement que nous citons ici un des nombreux remaniements que Voltaire apportera à cette lettre, après 1734.

moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade a cru, sans peine, le premier charlatan. Personne n'a vu de loups-garous ni de sorciers, et beaucoup y ont cru. Personne n'a vu de transmutation de métaux, et plusieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philosophale. Les Romains, les Grecs, les païens ne croyaient-ils donc aux faux miracles dont ils étaient inondés que parce qu'ils en avaient vu de véritables?

XLII. « Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau ; mais où trouverons-nous ce point dans la morale ? »

Dans cette seule maxime reçue de toutes les nations : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.*

XLIII. « *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat.* Ils aiment mieux la mort que la paix ; les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie, dont l'amour paraît si fort et si naturel. »

C'est des Catalans que Tacite a dit cela [cette nation farouche croit que ne pas combattre c'est ne pas vivre]. Mais il n'y en a point dont on ait dit et dont on puisse dire : « Elle aime mieux la mort que la guerre. »

XLIV. « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes. »

Il y a très peu d'hommes vraiment originaux ; presque tous se gouvernent, pensent et sentent par l'influence de la coutume et de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle. Mais, parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vues fines aperçoivent.

XLV. « Il y a donc deux sortes d'esprit, l'un, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse ; l'autre, de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. »



L'usage veut, je crois, qu'on appelle esprit géométrique l'esprit méthodique et conséquent.

XLVI. « La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril. »

On ne peut pas dire qu'un homme supporte la mort aisément ou malaisément, quand il n'y pense point du tout. Qui ne sent rien ne supporte rien.

XLVII. « Nous supposons que tous les hommes conçoivent et sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux; mais nous le supposons bien gratuitement, car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions, et que, toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'elle est blanche. Et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée; mais cela n'est pas absolument convaincant, quoiqu'il y ait lieu à parier pour l'affirmative. »

Ce n'était pas la couleur blanche qu'il fallait apporter en preuve. Le blanc, qui est un assemblage de tous les rayons, paraît éclatant à tout le monde, éblouit un peu à la longue, fait à tous les yeux le même effet. Mais on pourrait dire que peut-être les autres couleurs ne sont pas aperçues de tous les yeux de la même manière.

XLVIII. « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. »

Notre raisonnement se réduit à céder au sentiment en fait de goût, non en fait de science.

XLIX. « Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont à l'égard des autres comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : « Il y a deux heures que nous sommes ici; » l'autre dit : « Il n'y a que trois quarts d'heure. » Je regarde ma montre; je dis à l'un : « Vous vous ennuyez; » et à l'autre : « Le temps ne vous dure guère. »

En ouvrages de goût, en musique, en poésie, en pein-

ture, c'est le goût qui tient lieu de montre; et celui qui n'en juge que par règle en juge mal.

L. « César était trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde. Cet amusement était bon à Alexandre; c'était un jeune homme qu'il était difficile d'arrêter; mais César devait être plus mûr. »

L'on s' imagine d'ordinaire qu'Alexandre et César sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre : ce n'est point cela. Alexandre succéda à Philippe dans le généralat de la Grèce, et fut chargé de la juste entreprise de venger les Grecs des injures du roi de Perse. Il battit l'ennemi commun, et continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde, parce que le royaume de Darius s'étendait jusqu'à l'Inde, de même que le duc de Marlborough serait venu jusqu'à Lyon sans le maréchal de Villars.

A l'égard de César, il était un des premiers de la république; il se brouilla avec Pompée, comme les Jansénistes avec les Molinistes; et alors, ce fut à qui s'exterminerait. Une seule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués, décida de tout.

Au reste, la pensée de M. Pascal est peut-être fausse en un sens : il fallait la maturité de César pour se mêler de tant d'intrigues; et il est étonnant qu'Alexandre, à son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

LI. « C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement, comme, par exemple, les voleurs, etc. »

Cela est encore plus utile que plaisant à considérer; car cela prouve que nulle société d'hommes ne peut subsister un seul jour sans règles.

LII. « L'homme n'est ni ange ni bête : et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. »

Qui veut détruire les passions, au lieu de les régler, veut faire l'ange.

LIII. « Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon. On voit bien entre eux quelque sorte d'émulation à la course, mais c'est sans conséquence; car, étant à l'étable, le plus pesant et le plus mal taillé ne cède pas, pour cela, son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes; leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même, et ils ne sont point contents s'ils n'en tirent avantage contre les autres. »

L'homme le plus mal taillé ne cède pas non plus son pain à l'autre, mais le plus fort l'enlève au plus faible; et, chez les animaux et chez les hommes, les gros mangent les petits.

LIV. « Si l'homme commençait par s'étudier lui-même, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il faire qu'une partie connût le tout? Il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion; mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout. »

Il ne faudrait point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile, par cette considération qu'il ne peut tout connaître.

Non possis oculo quantum contendere Lynceus,  
Non tamen idcirco contempnas lippus inungi.

Nous connaissons beaucoup de vérités; nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles. Consolons-nous de ne pas savoir les rapports qui peuvent être entre une araignée et l'anneau de Saturne, et continuons d'examiner ce qui est à notre portée.

LV. « Si la foudre tombait sur les lieux bas, les poètes et ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature manqueraient de preuves. »

Une comparaison n'est preuve ni en poésie ni en prose : elle sert en poésie d'embellissement, et, en prose, elle sert à éclaircir et à rendre les choses plus sensibles.

Les poètes qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frappe les montagnes feraient des comparaisons contraires, si le contraire arrivait.

LVI. « C'est cette composition d'esprit et de corps qui a fait que presque tous les philosophes ont confondu les idées des choses, et attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, et aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps. »

Si nous savions ce que c'est qu'*esprit*, nous pourrions nous plaindre de ce que les philosophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas. Mais nous ne connaissons ni l'esprit ni le corps; nous n'avons aucune idée de l'un, et nous n'avons que des idées très imparfaites de l'autre; donc nous ne pouvons savoir quelles sont leurs limites.

LVII. « Comme on dit *beauté poétique*, on devrait dire aussi *beauté géométrique* et *beauté médicinale*. Cependant, on ne le dit point; et la raison en est qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, et quel est l'objet de la médecine, mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la poésie; on ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter; et, à faute de cette connaissance, on a inventé de certains termes bizarres : *siècle d'or*, *merveille de nos jours*, *fatal laurier*, *bel astre*, etc.; et on appelle ce jargon *beauté poétique*. Mais qui s'imaginera une femme vêtue sur ce modèle, verra une jolie demoiselle toute couverte de miroirs et de chaînes de laiton. »

Cela est très faux : on ne doit pas dire *beauté géométrique* ni *beauté médicinale*, parce qu'un théorème et une purgation n'affectent point les sens agréablement, et qu'on ne donne le nom de *beauté* qu'aux choses qui charment les sens, comme la musique, la peinture, l'éloquence, la poésie, l'architecture régulière, etc.

La raison qu'apporte M. Pascal est tout aussi fautive. On sait très bien en quoi consiste l'objet de la poésie; il consiste à peindre avec force, netteté, délicatesse et harmonie; la poésie est l'éloquence harmonieuse. Il

fallait que M. Pascal eût bien peu de goût pour dire que *fatal laurier, bel astre* et autres sottises sont des beautés poétiques; et il fallait que les éditeurs de ces *Pensées* fussent des personnes bien peu versées dans les belles-lettres pour imprimer une réflexion si indigne de son illustre auteur.

Je ne vous envoie point mes autres remarques sur les *Pensées* de M. Pascal, qui entraîneraient des discussions trop longues. C'est assez d'avoir cru apercevoir quelques erreurs d'inattention dans ce grand génie. C'est une consolation, pour un esprit aussi borné que le mien, d'être bien persuadé que les plus grands hommes se trompent, comme le vulgaire.

---

### Appendice à la lettre 25<sup>1</sup>.

**LVIII.** « On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de poète, ni pour être habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de mathématicien : mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne. »

A ce compte, il serait donc mal d'avoir une profession, un talent marqué, et d'y exceller? Virgile, Homère, Corneille, Newton, le marquis de L'Hospital mettaient une enseigne. Heureux celui qui réussit dans un art, et qui se connaît aux autres!

**LIX.** « Le peuple a les opinions très saines : par exemple, d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie, etc. »

Il semble que l'on ait proposé au peuple de jouer à la boule ou de faire des vers. Non; mais ceux qui ont

1. L'édition de Genève, de 1742, ajoutera les remarques que je donne ici, en Appendice.

des organes grossiers cherchent des plaisirs où l'âme n'entre pour rien; et ceux qui ont un sentiment plus délicat veulent des plaisirs plus fins : il faut que tout le monde vive.

LX. « Quand l'univers écraserait l'homme, il serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

Que veut dire ce mot *noble*? Il est bien vrai que ma pensée est autre chose, par exemple, que le globe du soleil; mais est-il bien prouvé qu'un animal, parce qu'il a quelques pensées, est plus *noble* que le soleil qui anime tout ce que nous connaissons de la nature? Est-ce à l'homme à en décider? Il est juge et partie. On dit qu'un ouvrage est supérieur à un autre quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier et qu'il est d'un usage plus utile; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le soleil que de pétrir un petit animal haut d'environ cinq pieds, qui raisonne bien ou mal? Qui des deux est le plus utile au monde, ou de cet animal ou de l'astre qui éclaire tant de globes? Et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau sont-elles préférables à l'univers matériel?

LXI. « Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, et qu'on y assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme; si celui qu'on aura mis en cet état est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas. »

Comment peut-on assembler tous les biens et toutes les satisfactions autour d'un homme, et le laisser en même temps sans occupation et sans divertissement? N'est-ce pas là une contradiction bien sensible?

LXII. « Qu'on laisse un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir, et l'en verra



qu'un roi qui se voit est un homme plein de misères, et qui les ressent comme les autres. »

Toujours le même sophisme. Un roi qui se recueille pour penser est alors très occupé; mais, s'il n'arrêtait sa pensée que sur soi en disant à soi-même : « Je règne, » et rien de plus, ce serait un idiot.

LXIII. « Toute religion qui ne reconnaît pas Jésus-Christ est notoirement fausse, et les miracles ne lui peuvent de rien servir. »

Qu'est-ce qu'un miracle? Quelque idée qu'on s'en puisse former, c'est une chose que Dieu seul peut faire. Or, on suppose ici que Dieu peut faire des miracles pour le soutien d'une fausse religion. Ceci mérite bien d'être approfondi; chacune de ces questions peut fournir un volume.

LXIV. « Il est dit : « Croyez à l'Église; » mais il n'est pas dit : « Croyez aux miracles, » à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, et non pas l'autre. »

Voici, je pense, une contradiction. D'un côté, les miracles, en certaines occasions, ne doivent servir de rien; et, de l'autre, on doit croire si nécessairement aux miracles, c'est une preuve si convaincante, qu'il n'a pas même fallu recommander cette preuve. C'est assurément dire le pour et le contre.

LXV. « Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire à la résurrection des corps et à l'enfantement de la Vierge qu'à la création. Est-il plus difficile de reproduire un homme que de le produire? »

On peut trouver, par le seul raisonnement, des preuves de la création. Car, en voyant que la matière n'existe pas par elle-même et n'a pas le mouvement par elle-même, etc., on parvient à connaître qu'elle doit être nécessairement créée. Mais on ne parvient point, par le raisonnement, à voir qu'un corps toujours changeant doit être ressuscité un jour, tel qu'il était dans le temps même qu'il changeait. Le raisonnement ne conduit point

non plus à voir qu'un homme doit naître sans germe. La création est donc un objet de la raison ; mais les deux autres miracles sont un objet de la foi.

Ce 10 mai 1738.

J'ai lu, depuis peu, des *Pensées* de Pascal qui n'avaient point encore paru. Le P. Desmolets les a eues écrites de la main de cet illustre auteur, et on les a fait imprimer. Elles me paraissent confirmer ce que j'ai dit, que ce grand génie avait jeté au hasard toutes ces idées, pour en réformer une partie et employer l'autre, etc.

Parmi ces dernières pensées, que les éditeurs des *Œuvres* de Pascal avaient rejetées du recueil, il me paraît qu'il y en a beaucoup qui méritent d'être conservées. En voici quelques-unes que ce grand homme eût dû, ce me semble, corriger.

I. « Toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il ne la faut pas nier à cette marque, mais en examiner le contraire ; et, si on le trouve manifestement faux, on peut affirmer le contraire, tout incompréhensible qu'il est. »

Il me semble qu'il est évident que les deux contraires peuvent être faux. Un bœuf vole au sud avec des ailes, un bœuf vole au nord sans ailes ; vingt mille anges ont tué hier vingt mille hommes, vingt mille hommes ont tué hier vingt mille anges : ces propositions contraires sont évidemment fausses.

II. « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux ! »

Ce n'est pas dans la bonté du caractère d'un homme que consiste assurément le mérite de son portrait : c'est dans la ressemblance. On admire César en un sens, et sa statue ou image sur toile en un autre sens.

III. « Si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, si les docteurs n'avaient des bonnets carrés et

des robes très amples, ils n'auraient jamais eu la considération qu'ils ont dans le monde. »

Au contraire, les médecins n'ont cessé d'être ridicules, n'ont acquis une vraie considération que depuis qu'ils ont quitté ces livrées de la pédanterie; les docteurs ne sont reçus dans le monde, parmi les honnêtes gens, que quand ils sont sans bonnet carré et sans arguments. Il y a même des pays où la magistrature se fait respecter sans pompe. Il y a des rois chrétiens très bien obéis, qui négligent la cérémonie du sacre et du couronnement. A mesure que les hommes acquièrent plus de lumières, l'appareil devient plus inutile; ce n'est guère que pour le bas peuple qu'il est encore quelquefois nécessaire; *ad populum phaleras*.

IV. « Selon ces lumières naturelles, s'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a aucun rapport à nous : nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est ni s'il est. »

Il est étrange que M. Pascal ait cru qu'on pouvait deviner le péché originel par la raison, et qu'il dise qu'on ne peut connaître par la raison si Dieu est. C'est apparemment la lecture de cette pensée qui engagea le P. Hardouin à mettre Pascal dans sa liste ridicule des athées<sup>1</sup>. Pascal eût manifestement rejeté cette idée, puisqu'il la combat en d'autres endroits. En effet, nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas. *J'existe, donc quelque chose existe de toute éternité*, est une proposition évidente. Cependant, comprenons-nous l'éternité?

V. « Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini sans parties? Oui. Je veux donc vous faire voir

1. Le P. Hardouin a intitulé son livre *Athei detecti*. Les athées démasqués par Hardouin sont C. Jansénius, Ambroise Victor (c'est-à-dire André Martin), L. Thomassin, Fr. Malebranche, P. Quesnel, Ant. Arnauld, P. Nicole, R. Descartes, Ant. Legrand, Silvain Régis et B. Pascal. (*Note de Beuchot*.)

une chose infinie et indivisible : c'est un point se mouvant partout d'une vitesse infinie; car il est en tous lieux et tout entier dans chaque endroit. »

Il y a quatre faussetés palpables :

1° Qu'un point mathématique existe seul.

2° Qu'il se meuve à droite et à gauche en même temps.

3° Qu'il se meuve d'une vitesse infinie; car il n'y a vitesse si grande qui ne puisse être augmentée.

4° Qu'il soit tout entier partout.

VI. « Homère a fait un roman qu'il donne pour tel. Personne ne doutait que Troie et Agamemnon n'avaient non plus été que la pomme d'or. »

Jamais aucun écrivain n'a révoqué en doute la guerre de Troie. La fiction de la pomme d'or ne détruit pas la vérité du fond du sujet. L'ampoule apportée par une colombe et l'oriflamme par un ange n'empêchent pas que Clovis n'ait, en effet, régné en France.

VII. « Je n'entreprendrai pas de prouver ici, par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu ou la Trinité ou l'immortalité de l'âme, parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis. »

Encore une fois, est-il possible que ce soit Pascal qui ne se sente pas assez fort pour prouver l'existence de Dieu?

VIII. « Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes naturellement qu'il est étrange qu'elles leur déplaisent. »

L'expérience ne prouve-t-elle pas, au contraire, qu'on n'a de crédit sur l'esprit des peuples qu'en leur proposant le difficile, l'impossible même à faire et à croire? Les stoïciens furent respectés parce qu'ils écrasaient la nature humaine. Ne proposez que des choses raisonnables; tout le monde répond : « Nous en savions autant; ce n'est pas la peine d'être inspiré pour être commun. » Mais commandez des choses dures, impraticables; peignez la divinité toujours armée de foudres; faites

couler le sang devant les autels; vous serez écouté de la multitude; et chacun dira de vous : « Il faut qu'il ait bien raison, puisqu'il débite si hardiment des choses si étranges<sup>1</sup>. »

1. Outre les essais de réfutation des *Lettres philosophiques* indiqués plus haut (p. 37), signalons les quelques *Notes sur les Pensées de Pascal et sur les Remarques de Condorcet et de Voltaire*, insérées dans les *Pensées de Maine de Biran*, qu'a publiées le chanoine Mayjonnade, Périgueux, bureaux de la *Semaine religieuse*, 1896.

---

# TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS. . . . .	1
INTRODUCTION . . . . .	
1. — L'influence anglaise en France avant Voltaire . . . . .	13
2. — Le départ et le séjour de Voltaire en Angleterre . . . . .	18
3. — Notice bibliographique sur les <i>Lettres</i> <i>philosophiques</i> . . . . .	24
4. — La condamnation des <i>Lettres philosophi-</i> <i>ques</i> et les tribulations de Voltaire. . .	32
5. — Examen des <i>Lettres philosophiques</i> . . .	41
LETTRE I. Sur les quakers . . . . .	47
— II. Sur les quakers. . . . .	56
— III. Sur les quakers . . . . .	62
— IV. Sur les quakers . . . . .	69
— V. Sur la religion anglicane . . . . .	78
— VI. Sur les presbytériens. . . . .	86
— VII. Sur les sociniens, ou ariens, ou anti-trinitaires.	91
— VIII. Sur le Parlement. . . . .	96
— IX. Sur le gouvernement. . . . .	105
— X. Sur le commerce. . . . .	117
Appendice à la lettre X. . . . .	122
— XI. Sur l'insertion de la petite vérole . . . . .	125
— XII. Sur le chancelier Bacon . . . . .	134
— XIII. Sur M. Locke . . . . .	145
— XIV. Sur Descartes et Newton . . . . .	159
— XV. Sur le système de l'attraction. . . . .	170
Appendice à la lettre XV. . . . .	182
— XVI. Sur l'optique de M. Newton . . . . .	186
— XVII. Sur l'infini et sur la chronologie. . . . .	192
— XVIII. Sur la tragédie. . . . .	203
— XIX. Sur la comédie. . . . .	213
Appendice à la lettre XIX . . . . .	220
— XX. Sur les seigneurs qui cultivent les lettres . . .	223
— XXI. Sur le comte de Rochester et M. Waller . . .	228



LETTRE XXII.	Sur M. Pope et quelques autres poètes fameux.	236
	Appendice à la lettre XXII . . . . .	242
— XXIII.	Sur la considération qu'on doit aux gens de lettres . . . . .	255
— XXIV.	Sur les Académies . . . . .	264
	Appendice à la lettre XXIV . . . . .	272
— XXV.	Sur les <i>Pensées</i> de M. Pascal . . . . .	277
	Appendice à la lettre XXV. . . . .	308





**\*W6-AEL-048\***